

Quelle femme !

« Et nomen virginis Maria... »

Livre 2

*Abbé Joseph Grumel
Simone Tavernier*

Quelle Femme !

Chapitre 8

Arcanes

« Vraiment, tu es un Dieu caché,
« Dieu d'Israël Sauveur !... »
(Cantique d'Isaïe)

Très souvent, l'Enfant Jésus venait s'asseoir sur les genoux de son grand-père Jacob. C'était merveille de voir ce petit garçon tout nu, rayonnant de santé et de fraîcheur, maintenu par la main si large, si puissante du vieux forgeron ! Contraste entre la barbe blanche et les cheveux crépus et noirs, entre la voix claire qui posait mille questions indiscretes, et le timbre grave qui s'exhalait de la gorge de Jacob, qui montait de cette poitrine vaste comme un soufflet de forge. Jamais les yeux de Jacob ne s'étaient lassés de voir, ni ses oreilles d'entendre, mais sur ses vieux ans, il redécouvrait le monde auprès duquel il était passé, à cause de ce marmot qui communiait avec tout : l'eau, la lumière, les papillons, les fleurs, les insectes, jusqu'au moindre caillou que Jésus rapportait au grand-père pour en prononcer le nom et raconter l'histoire. Et Jacob qui avait palpé, humé, goûté, examiné tous les minéraux, tâchant d'en découvrir quelque secret, trouvait toujours à dire sur la douceur ou la dureté des pierres, sur les métaux qu'elles contenaient, ses réactions avec l'eau, le feu, la pluie ou la foudre... Et Jésus goûtait cette science de l'homme que, lui, connaissait de l'intérieur.

Jacob avait évidemment abandonné la forge pour des occupations infiniment plus importantes ! Il laissait à Joseph le soin de l'enclume et du brasier. Il consacrait les dernières années de sa vie à des promenades interminables, à des explorations toujours neuves sous des bosquets de pins, sous les sycomores ou les acacias, le long des haies, dans les vieux chemins, ou la brousse sauvage du désert, ou les ravins, ou les escarpements... Avec lui, Jésus exprimait tout le verbe humain, par lequel les choses s'inscrivent dans le cerveau et s'expriment par les lèvres : les noms des arbres et des herbes, des reptiles et des oiseaux, l'aigle et son aire, le renard et sa tanière, le nid discret de la mésange, le trou de la vipère... L'immense parabole de la Création résonnait désormais avec sa plénitude signification, qu'aucun sage de la terre n'avait jamais su voir.

Il fut plus grand. Il se mêla aux enfants du village, faisant l'apprentissage de la société des hommes, de leur cœur partagé, de leur esprit léger et glissant : ils jouaient à la Noce, où ils riaient, à

l'enterrement, où ils ne pleuraient pas, mais restaient grave ; lui, n'aimait pas jouer à la bataille et à la guerre, comme autrefois avait joué Joseph, son père, sans comprendre et sans partager cette violence inutile. Et comme il ne vibrait pas avec ses camarades sur les mêmes sentiments, il lui arrivait d'être rejeté...

« Ses yeux ne voyaient pas la vanité... » (Ps.118/37)

Il apprenait à lire et à écrire : sa joie de déchiffrer les belles lettres carrées, mystérieuses, qui rendaient vivants les morts, présent le passé, porteuses d'un message infiniment profond. Sa joie de les tracer avec soin sur un rouleau bien propre. Il suivait ses cours chez Joachim et Anne, mais, le plus souvent dans l'intimité du foyer, avec Marie. Pour Joachim et Anne, il était une consolation inimaginable, un bonheur qui arrachait des larmes, une sollicitude de jour et de nuit. C'était tellement merveilleux de le voir grandir en âge et en sagesse, apprendre si vite, écrire si bien...

Le voir prier, c'était le bonheur, il entra en communion avec Dieu comme avec Joseph son père. Dès son tout jeune âge, ses parents lui avaient appris qu'il était né de Dieu, sans toutefois lui révéler de quelle manière. L'amour de Dieu, il le connaissait naturellement, il en vivait constamment, il y buvait comme à une source. Pour lui cette relation filiale était plus évidente que la lumière du jour.

Une question préoccupa bientôt Joseph : « Comment lui dira-t-on le secret de sa naissance ? »

- Mère Anne s'en chargera, avait répondu Marie.

D'ailleurs, d'une manière générale, ce rôle délicat de l'initiation des enfants à la vie appartenait, selon la coutume, à la grand-mère.

Jacob, il est vrai, avait déjà expliqué beaucoup de choses à l'enfant, tout en parlant du pollen des fleurs, des bourdons et de la reine, des boucs et des chèvres, des béliers et des brebis. L'amour de Yahvé remplissait toute la terre, sans aucune équivoque. Ce qui convenait aux animaux appartenait à leur ordre. Quant à l'homme, Jacob disait :

- Tu vois, Jésus, l'homme se tient debout, il ne marche pas à quatre pattes, il ne rampe pas sur la terre ; l'homme parle, ce que ne font pas les animaux. Car la bouche de l'homme est sainte, pour louer le Seigneur et pour proclamer la Vérité. Le corps de l'homme est autre que celui des animaux, car il est l'image et la ressemblance de Dieu.

Il le dirigeait ainsi vers l'intelligence des deux voies.

Quand l'enfant eut une dizaine d'années et que ses questions montrèrent les préoccupations de sa recherche, Marie dit à Anne sa mère :

- Mère, le moment est venu de lui parler.

Or la chose se fit le plus naturellement du monde. Jésus copiait alors le rouleau du prophète Isaïe, et il était arrivé au passage d'Achaz. Un soir donc comme le jour déclinait, Jésus faisait sa page d'écriture en présence d'Anne, sa grand-mère.

« Ecoutez, maison de David, est-ce trop peu pour vous de fatiguer les hommes, que vous lassiez aussi votre Dieu ? C'est pourquoi le Seigneur lui-même va vous le donner, ce signe : voici que la vierge concevra dans ses entrailles et enfantera un fils. Elle lui donne le nom d'Emmanuel. (Is.7/14)

Jésus s'était arrêté sur ce mot. Il avait porté son stylet à ses lèvres, comme le font tous les enfants, en raison du lien mystérieux qui relie l'Écriture à la Parole. Il jeta un regard sur Anne, qui le regardait aussi, et leurs regards allèrent jusqu'au fond de l'être.

- Oui, dit-elle, oui, c'est vrai : la prophétie s'est accomplie pour toi : c'est ce qui est arrivé.

- Mon père est celui qui a fait le ciel et la terre..

- Ou, bien sûr.

- Comme dit toujours grand-père Jacob: « Ton père est le grand Forgeron qui a forgé la terre et le ciel »

Puis se recueillant en lui-même, et revenant au texte sacré, il dit :

- Je l'ai toujours su..

Puis, il ajouta, relevant ces mots :

- « La vierge concevra dans ses entrailles... ». Explique-moi, grand-mère Anne..

- La vierge est la femme qui n'a pas eu de relations avec un homme à la manière des mammifères qui ont des petits par l'accouplement.

- Alors, dis-moi comment j'ai été conçu..

- Tu as été conçu d'une semence divine : de l'Esprit-Saint lui-même. Ta mère en fut toute remplie, et « c'est pourquoi, lui dit l'Ange, ton enfant sera fils de Dieu ».

- Oui c'est cela, dit Jésus.

Et de sa petite main, il traça les lignes suivantes :

« Il mangera de la crème et du miel,

« jusqu'à ce qu'il sache discerner

« le mal et choisir le bien ».

La page d'écriture était finie. Le jour brillait de ses derniers feux. Jésus embrassa sa grand-mère Anne et courut à la maison de Jacob. Il y trouva Marie : ils échangèrent un baiser, qui ce soir-là, prenait une expression toute nouvelle, et ils se dirent quelques paroles ineffables que le monde n'est pas digne d'entendre. Joseph de son côté, avait terminé son travail quotidien et revenait à la forge. Il apparut dans l'encadrement de la porte, ses larges épaules, ses bras musclés, et derrière lui, l'or étincelant de l'Occident embrasé. Et cette lumière horizontale chantait dans sa chevelure, comme une auréole. Et cet homme tendait vers Jésus ses larges mains, dans un geste d'accueil, plein de tendresse. Jésus s'y précipita, prenant tout à coup conscience de ce qu'était un homme juste devant Dieu son père. Et il lui dit ce verset bien connu que l'on chantait souvent à la synagogue, et qui, sur l'heure lui venait en mémoire :

« Tu es prêtre pour l'éternité,
« selon l'ordre de Melchisédech. (Ps.109)

Joseph portait son fils sur ses bras et le couvrait de baisers. Il savait que sa paternité ne serait jamais déçue. « Qu'il est heureux le père du juste ! » se disait-il en lui-même, avec l'Écriture. Cependant Jésus murmurait à son oreille :

- Anne m'a parlé, père, désormais, je comprends tout.
- Oui, mon fils, répondit Joseph, tu le vois, c'est très simple ! Les voies de Dieu sont d'une simplicité parfaite !

Le soir de ce jour Jésus faisait la lecture dans le Livre de la Loi. Il s'agissait des prêtres et de leurs vêtements, le passage commençait ainsi :

« Fais venir Aaron ton frère, et ses fils avec lui, au milieu des enfants d'Israël, pour qu'ils soient prêtres à mon service. Tu donneras à Aaron des vêtements sacrés, pour sa dignité et sa parure... »

Le passage était très long, assez ennuyeux, mais Jésus le lisait avec une telle grâce et avec une telle application que les symboles du texte ancien devenaient transparents. Jacob son grand-père, Joseph et Marie l'écoutaient. Le texte prévoyait les dispositions du pectoral, de l'éphod, des caleçons de lin, dont le prêtre devait se revêtir pour accomplir son ministère dans le sanctuaire. Venait ensuite la cérémonie de l'Onction sacerdotale :

« ... Tu prendras de l'huile pour l'onction, et tu en répandras sur sa tête et tu l'oindras. »

C'est alors que Jésus s'interrompt et questionna :

- Mais je ne trouve dans le Livre que le Sacerdoce d'Aaron. Or David dit à son fils : « Tu es prêtre selon l'ordre de Melchisédech ». Où est-il question de l'Ordre de Melchisédech dans le Livre ?

Joseph et Marie se regardèrent. Toutes sortes de questions peuvent surgir dans l'esprit des enfants, et toutes ne méritent pas de réponse. Mais celle-ci : c'était vrai ! Il y avait une regrettable omission dans la Loi, qui ne parle nullement des dispositions relatives au Sacerdoce selon l'Ordre de Melchisédech. Il n'y est jamais question que du sacerdoce d'Aaron.

Joseph répondit et dit, après un instant de réflexion :

- Mon fils, l'an prochain, tu monteras avec nous à Jérusalem. Tu y rencontreras les docteurs du Temple. C'est à eux que tu poseras cette question, peut-être pourront-ils te répondre !...

Mais Jacob, qui se tenait dans l'ombre, loin de la chandelle, éleva sa voix grave qui semblait puiser dans les profondeurs de la pensée de Dieu :

- C'est vrai, Jésus, dit-il, le Livre dit beaucoup de choses concernant le sacerdoce d'Aaron, et presque rien sur celui de Melchisédech. Pourquoi ? C'est un grand mystère. Peut-être ne sommes-nous pas dignes d'entendre parler du Roi de Justice et de son sacerdoce ?...
- Mais Joseph, se tournant alors vers celui de qui il avait tout appris, depuis le maniement du marteau jusqu'aux oracles des Prophètes, et jusqu'aux paraboles subtiles des Sages, invita son père en disant :
- Père, je suis fort étonné que tu n'aies rien à dire sur cette question !

Alors Jacob expliqua :

- Il y a deux voies, dit-il, il y a aussi deux sacerdoces. Mais Adam et ses fils ont choisi la voie du péché, et pour les pécheurs, Dieu a donné la Loi, les sacrifices et le sacerdoce d'Aaron. L'autre voie est celle de la Justice, et celle du sacerdoce parfait. Mais comme, jusqu'ici, personne ne s'y était engagé, le Livre n'a rien pu en dire. Aaron et ses fils reçoivent une Onction d'huile, tandis que le prêtre selon l'ordre de Melchisédech ne reçoit pas d'autre Onction que celle de l'Esprit de Dieu, par laquelle il est conçu dans le sein virginal.

Ces quelques mots résolvaient la question. Jésus dit :

- Ah ! Oui, je comprends ; le Livre du Sacerdoce de Melchisédech est encore à écrire.
- Parfaitement dit Jacob. Puis il ajouta :
- Le prêtre d'Aaron porte des vêtements nombreux, éphod et tunique, pectoral, mitres et tiares... Mais le prêtre selon l'Ordre de

Melchisédech n'a pas besoin de vêtements, car sa chair est sainte. Elle vient directement de Dieu, formée dans le sanctuaire non fait de main d'homme, l'utérus de la femme.

- Oui, il en est bien ainsi, disait Marie. Et Jésus approuvait de même.

Jésus lut ainsi de nombreux textes au cours des années de sa jeunesse, à la veillée. Jacob les expliquait, ou Joachim, car souvent les deux familles se réunissaient, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; Un soir, il y avait une lecture concernant les dispositions du sanctuaire, le Saint des Saints, le voile qui le ferme, le grand-prêtre qui n'y entre qu'une fois par an, avec le sang des victimes, pour accomplir l'expiation. (Hb.9/1s)

Or Jésus avait posé plusieurs questions sur ces choses, et ce fut Anne qui expliqua :

- Les pécheurs qui sont nés dans le sang ne peuvent entrer dans le demeure de Dieu qu'en passant par la mort, comme le Seigneur l'a dit à l'origine : « Si tu manges de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu mourras de mort ». Car la venue des pécheurs en ce monde, se fait par la déchirure du voile et le viol du sanctuaire non fait de main d'homme. Seule la mort peut expier cette première transgression. Douleur est leur naissance et douleur est leur mort. Mais lorsque le Sein virginal n'est pas ouvert, alors les premières choses n'ont plus de sens, la sentence de la mort n'existe plus lorsque le sang n'a pas été versé.

Jacob approuva et conclut :

- Anne, tes paroles sont pleines de sagesse. C'est l'Esprit de Dieu qui parle par tes lèvres. Et je comprends, en t'écoutant, pourquoi Dieu demandait au prophète Ezéchiel d'expliquer au peuple la structure et la configuration du Temple saint, en mettant sous ses yeux ses ouvertures et ses portes, disant : « Ainsi, ils cesseront de m'offenser par leurs abominations ». Mais en décrivant ce temple de pierre, fait de main d'homme, le prophète parlait de celui qui n'est pas fait de main d'homme, mais qui est de chair.

Et Jésus levait son regard vers Marie, un regard plein d'amour, de reconnaissance, de confiance parfaite. Et Marie le confirma dans la foi en disant : ¹

¹ - « La foi de Jésus » Gal.3/23, 2/16, 20 ; Rom.3/22,26, etc... L'Écriture dit expressément « la foi de Jésus-Christ », et non pas la foi « en » Jésus-Christ. Il faut donc admettre que Jésus, dans sa conscience d'homme, a appris comment il était fils de Dieu. Il l'a appris par le témoignage de ses parents, confirmé en lui par l'intuition de l'Esprit. Notez que c'est uniquement sur ce point précis que le Diable essaiera de l'ébranler pendant les tentations au Désert : « Si tu es fils de Dieu... »

- Ainsi pour toi, mon fils, lorsque tu es né, le voile du Temple ne s'est pas déchiré.

Ainsi des semaines passèrent, occupées par ces discours sur les dispositions du Temple, sur les lois cultuelles, car elles prennent une grande place dans les Ecritures. Finalement Jacob conclut tout cela en disant :

- Toutes ces choses, ne valent que pour une génération de péché. Mais lorsque resplendit la lumière du Juste, alors les ombres et les figures s'évanouissent.
- Père, dit Jésus, je voudrais encore te poser une question.
- Parle, mon fils, dit Jacob.

Et comme toutes les oreilles étaient tendues vers la bouche de l'enfant pour y saisir sa parole, il demanda :

- Les prêtres d'Aaron offrent de nombreuses victimes. Le prêtre selon l'Ordre de Melchisédech, quelle victime offrira-t-il ?

Tous furent stupéfaits. Et Jacob également, qui dit :

- Ah ! Là, mon fils !...

Puis il réfléchit et ajouta :

- Il est dit que Melchisédech offrit du pain et du vin. C'était une oblation, non une victime. Aussi, mon fils, je te dirais comme Isaac à son père Abraham, lorsqu'ils se dirigeaient ensemble vers l'Horeb : « Je vois le feu et le bois du sacrifice, mais où est la victime ? » Et tu connais la réponse d'Abraham : « Mon fils, Dieu pourvoira lui-même à la victime... »

Il y eut un silence, un peu inquiétant. La manifestation de la Vérité n'apporte pas toujours un tressaillement d'allégresse, tant que, du moins, les ténèbres du péché existent encore, ainsi que la fureur de l'Adversaire. Alors Jacob dit :

- D'ailleurs, voici que tu es grand, maintenant, Jésus ; tu iras célébrer la Pâques prochaine à Jérusalem. Là-bas, dans le Temple, tu trouveras des Docteurs. Tu leur demanderas ce que nous, nous ne pouvons te dire, parce que nous sommes des humbles et des pauvres. Eux sont des savants, tout entiers consacrés aux Ecritures...

Jésus avait donc une grande hâte de se rendre au Temple, dont on avait si souvent, si longuement parlé. Il était dans sa 13^{ème} année ; les enfants d'Israël acquéraient à cet âge-là, une majorité spirituelle. Il pensait donc : « Je vais aller à la maison de mon Père, et je vais pouvoir interroger les docteurs ». Cette maison que le peuple lui avait construite pour la résidence de sa gloire. Jésus entra donc dans la caravane avec ses parents et ses amis, et beaucoup d'autres personnes qui venaient de loin, et d'autres que l'on prenait en route. Les hommes cheminant ensemble, les

femmes ensemble, selon la coutume. Et la longue procession s'enroulait aux contours des montagnes, surplombait les ravins, et les échos des rochers abrupts et séculaires répondaient aux cantiques des montées.

Sion apparut : les acclamations des pèlerins s'élevèrent en son honneur, appelant le Fils de David pour la libération du peuple, pour la promulgation du Décret divin. La Porte d'Or resplendissait au soleil, les remparts et les créneaux bien blancs couronnaient la sainte montagne comme un diadème d'argent. (Ps.2 ; Is.2/4)

On avança en marche processionnelle jusqu'aux portes de la cité, et là, la caravane se disloqua, s'éparpilla parmi les marchands de fruits, d'étoffes, d'animaux... Mais les fervents allaient droit au Temple, et Jésus s'y rendit aussi.

A cette époque Siméon avait quitté ce monde ainsi que son vieil ami : les deux rameaux d'olivier qui portaient témoignage de la foi et de l'espérance s'étaient flétris. Mais les docteurs de la Loi qui se trouvaient là s'émerveillaient des questions et des réponses de Jésus : soupçonnaient-ils que ce magnifique enfant en était le fruit ?

Jésus demeura au Temple... et ses parents le cherchèrent pendant trois jours. Quel long délai ! Quelle peine pour eux ! Mais Jésus avait beaucoup à demander et beaucoup à suggérer aux maîtres en Israël. Il était là, dans ce Temple, chez lui, comme « à la maison » ! Pourquoi n'y avoir pas pensé aussitôt ?

Chaque année, bien entendu, il multiplia ses questions et ses réponses, et tous étaient stupéfaits...

Et lorsqu'ils montaient ainsi, chaque année, à Jérusalem, Jésus et ses parents recevaient l'hospitalité de leurs cousins, Zacharie et Elisabeth. Leur fils Jean, lui aussi, grandissait en taille et en sagesse, dans une réprobation sévère de tout ce qui n'était pas conforme à l'Esprit de Dieu dont il avait été rempli dès le sein de sa mère, quand elle en était à son sixième mois, et que Marie vint la visiter. C'est pourquoi il fuyait volontiers le monde, la compagnie des indifférents, le commerce des insensés, les conversations de vanité. Il trouvait dans la virginité de la nature, son véritable milieu vital. L'Esprit le poussait au désert. Cependant lorsque Jésus venait, c'était pour lui une immense joie : avec lui, il pouvait échanger des paroles de Vérité. Aussi, lorsque le calendrier ramenait une fête, Jean demandait à sa mère Elisabeth : « Jésus viendra-t-il ? » Et lorsque Jésus lui avait fait le signe de « l'au-revoir », et que le vent avait effacé la trace de ses pas sur le sable du chemin, Jean regagnait les solitudes, nourri, pour un temps, des propos

tombés de ses lèvres, de la grâce de son visage, de la droiture de son regard.

Un jour, Elisabeth eut l'occasion de lui dire :

- Mon fils, moi je t'ai conçu dans ma vieillesse, par une bienveillance miraculeuse du Très-Haut. Mais Jésus, lui, a été conçu dans la virginité de sa mère Marie. Toi, mon fils, comme ton père l'a chanté le jour de ta circoncision, tu es prophète du Très-Haut, envoyé pour préparer les voies du Seigneur. Mais Jésus, lui, c'est le Fils de Dieu. Qu'en sera-t-il de lui ?

C'est d'ailleurs ce qu'avait dit les bergers de Bethléem, qui avaient eu la vision d'anges au moment de sa naissance. Ils avaient posé la question dans toutes les montagnes de Judée : « Que sera donc cet enfant ? »

Ainsi, Jean, que l'on appela par la suite le Baptiste, grandissait sous le mystère de Jésus, dans un émerveillement mêlé de crainte.

La famille de Joseph avait aussi des amis très chers qui habitaient non loin de Jérusalem. Ils lui ouvraient leur maison à l'occasion des fêtes et des pèlerinages. C'était Simon le père, et son fils Lazare, et ses deux filles Marie et Marthe. Marthe était une fille parfaite, répondant en tout point à la définition de la femme forte et sainte, que vantait Salomon dans le Livre des proverbes. (Prov.31) Mais Jésus préférait Marie, qui était très belle, mais d'un caractère difficile, d'une nature passionnée, et qui procurait à son père beaucoup de soucis. Jésus l'aimait. D'année en année, il se faisait une joie de la revoir, car sa beauté était resplendissante, lumière entre beaucoup d'ombres : elle était taciturne et capricieuse, insatiable, insatisfaite.¹ Jésus devinait, à travers elle, ce qu'avait été la Femme dans sa splendeur première, et constatait l'altération qu'avait subi la nature après tant de générations de péché. Il envisageait ainsi, dès ce moment-là, les chemins par lesquels il lui faudrait passer, pour qu'elle soit restaurée, plus belle encore en cette première image...

Jésus devint adolescent. Tout en continuant à manier le calame, pour accrocher à la ligne les belles lettres carrées de Moïse, il apprenait avec

¹ - Jn.11. Voir les « Mélanges » du Père Lacordaire, sur l'amour de Jésus et de Madeleine. La chose est psychologiquement évidente. L'indication donnée par Jn.11/2 fait allusion à Lc. 7/38. Il n'y a qu'une seule Marie qui est la sœur de Lazare et de Marthe ; L'Eglise l'a toujours pensé ainsi, comme elle l'exprime dans sa liturgie de Ste Marie-Madeleine. La liturgie traditionnelle nous confirme ainsi dans l'analyse psychologique des événements de l'Évangile ; Il faut relier en effet Lc.7/38s ; 10/36-42 ; Jn.ch.11 et Jn. 19/35 ; 20/11-18

son père, le maniement du marteau. Joseph lui apprenait aussi, comme il l'avait appris de son père Jacob, les propriétés du feu, les proportions dont il fallait mêler le minerai et le charbon de bois, pour que la chaleur du fourneau dégage une coulée aussi brillante que le soleil. Sur les conseils du vieux Jacob, Joseph et son fils décidèrent un jour de construire un grand fourneau en briques de terre choisie, cuites avec le plus grand soin, selon un secret que Joseph avait appris lors de son voyage à Alexandrie de la part d'un potier. « Tu vois, lui avait dit cet homme, avec de telles briques, ton fourneau durera plus longtemps que toi, et nulle chaleur ne saurait ni les fondre ni les fendre. » Joseph avait parlé à son père Jacob de ces briques extraordinaires. « Il faut voir, mon fils, tout est possible. Il reste à découvrir dans la nature infiniment plus que nous ne savons... » Effectivement, les briques ainsi fabriquées avaient magnifiquement résisté à la chaleur de la forge, même sous l'ardeur du soufflet. Ils construisirent donc un fourneau grand comme deux hommes, et ils pouvaient obtenir ainsi, en une seule coulée cinq à six talents de fonte. Ils les recueillaient dans des moules de sable, disposés sous le fourneau, en forme de barre ou de lingots, qu'ils travaillaient ensuite patiemment, au marteau, avec le recuit nécessaire, pour obtenir des objets de forme et de dureté voulues...

Ainsi Joseph transmettait à Jésus la tradition du métier, en ajoutant ce qu'il avait récolté lui-même, au cours de son voyage, auprès des forgerons hébreux répartis dans le monde. Le plus souvent le père et le fils parlaient des propriétés des métaux et de leurs alliages, et des procédés pour obtenir des aciers de plus en plus durs, jusqu'à ce qu'ils mordent la pierre comme le fer mord le bois.

Un jour, un voyageur qui traînait derrière lui plusieurs mulets lourdement chargés, demanda, aux portes de Nazareth :

- Où habite Joseph, le forgeron ?

On lui indiqua la forge, en disant :

- A deux cents pas, par là. D'ailleurs, n'entends-tu pas le bruit du marteau ?

L'homme se présenta chez Joseph :

- Que te bénisse le Seigneur qui a planté les montagnes et disposé les secrets des choses ! Qu'il fasse luire sur toi sa Face, qu'il donne l'intelligence à ton cœur, et qu'il fasse prospérer l'ouvrage de tes mains !

Joseph avait reconnu le petit marchand juif naguère rencontré à Ephèse, et qui lui avait promis sa visite : il tenait parole.

- Que le Seigneur te rende au centuple tes bénédictions, mon frère ! Qu'il te donne la sagesse du Roi Salomon, et que tu puisses disserter comme lui sur les propriétés des éléments et les minéraux de la nature !

Puis Joseph demanda :

- Alors, ton voyage a-t-il été bon, depuis la lointaine ville d'Ephèse ?
- Oui, Joseph. Je vois que tu m'as reconnu, depuis si longtemps !... Oui, mon voyage a été bon. L'Ange du Seigneur a conduit mes pas depuis cette ville d'Ephèse, qui est bien la plus riche du monde par ses orfèvres et ses bijoux !
- Tu me fais l'honneur d'entrer dans ma maison : puisses-tu y demeurer aussi longtemps qu'il te plaira, et t'y trouver aussi bien que je fus chez toi, lorsque tu me prodiguas ton hospitalité !

L'homme colportait des pierres rares, des métaux étonnants, des curiosités, des antiquités et des nouveautés. Il promenait de ville en ville des onguents et des pommades aux vertus universelles contre toute langueur et toute maladie, des recettes et des astuces dont il épatait le monde. Il faisait des tours de passe-passe et des jongleries qui attiraient les badauds : il leur livrait alors ses articles à prix d'or, en persuadant ses clients qu'il les comblait de cadeaux... Il salua d'un mot de politesse toute conventionnelle Jésus et Marie, et à peine eût-on trempé les lèvres dans un vin mêlé d'eau fraîche, qu'il se mit à vanter les gemmes de son trésor, les colifichets de son bric-à-brac :

- Regardez, disait-il, c'est à Alexandrie que j'ai découvert cela ! Chez un antiquaire qui ne soupçonnait rien du trésor qu'il avait entre les mains. Qui a jamais vu une chose pareille ? Et pesez-moi un peu cela !

Et l'ampoule passait entre les mains de Joseph et de Jésus, qui considéraient son contenu avec étonnement :

- C'est lourd comme l'argent, expliquait l'homme, c'est donc de l'argent, puisque ça brille ! Mais ça coule comme de l'eau, ou comme de l'airain au sortir du creuset. Moi, lorsque je pratiquais encore le métier, je savais ce qu'était une coulée de fonte, une coulée d'airain. Eh bien, dites-moi, c'est de l'argent ou pas de l'argent ? Ou alors c'est de l'argent en fusion : c'est du vif argent !...

Il racontait aussi les propriétés du nouveau métal exploité dans le nord de la Gaule : l'étain. L'homme avait pu se procurer plusieurs objets de ce métal : des plats, des gobelets, des pieds de lampe...

- Mais prends garde, disait-il à Joseph, que ta femme ne les mette au feu !

Ce colporteur montrait aussi des pépites d'un métal gris comme le fer, mais beaucoup plus pesant :

- Quant à celui-là, disait-il, tu peux le mettre au four, et chauffer autant qu'il te plaira ! Jamais tu ne parviendras à le fondre, la flamme la plus ardente ne le trouble pas !

C'était alors une étonnante curiosité, en effet, que ce métal qui paraissait bien inutile, mais si précieux pour nous, que l'on appelle le platine.

Bien entendu, le marchand d'Ephèse, étonnant petit bonhomme toujours à la recherche de la pierre précieuse, capable de vendre tout ce qu'il possédait pour l'acquérir, et d'aller jusqu'au bout du monde, s'il le fallait, pour la ramasser, transportait sur le dos de ses mulets des pierres tombées du ciel. C'était d'ailleurs pour cela qu'il avait demandé le forgeron. Joseph lui en acheta plusieurs qui lui paraissaient particulièrement lourdes.

- Et celle-ci, dit l'homme, en plongeant la main dans un sac en poil de chameau, pèse-moi celle-ci ! Est-elle aussi tombée du ciel ? Je l'ai achetée à un Arabe qui s'en servait comme contrepoids pour la perche de son puits. Il me l'a donnée contre une poignée de coprah ! Vous vous rendez compte !

C'était une roche rugueuse et cristalline, aux reflets fascinants, roux et violets. L'homme en réclamait un prix élevé :

- Je t'en donnerai bien deux poignées de coprah, lui dit Joseph.
- Tu te moques de moi !
- Tu t'es bien moqué deux fois plus de l'Arabe qui te l'a vendue ?

L'homme était interloqué. Joseph se tourna vers Jésus :

- La veux-tu ? Je pense que cette pierre est de prix.

Jésus la prit en main, la soupsa :

- Oui, dit-il, nous allons forger avec cela des outils pour travailler le fer.

Alors se tournant vers le marchand :

- Bon, je veux bien te la payer le juste prix, mais à condition que la moitié aille à l'Arabe qui te l'a vendue.
- Ca alors, comment le retrouverai-je ?
- Pour toi cent ou deux cents lieux de plus ou de moins, ce n'est rien. Il faut faire un bien plus long chemin pour trouver la voie de la Justice.

Et Joseph lui paya la pierre en monnaie bien comptée, tout en lui disant :

- Et ce que tu ne rendras pas à l'Arabe te brûlera les mains.
- Tu es donc prophète, lui demanda le marchand, quelque peu effrayé.
- A toi de voir ! tu connais le commandement du Seigneur : « Tu ne voleras pas ! ».

L'homme partit.

Joseph et Jésus préparèrent leur fourneau, ils adaptèrent à la bouche inférieure un soufflet. Ils mêlèrent le minerai et le charbon de bois, avec

d'autres éléments dont ils avaient le secret, pour faciliter la fusion. L'opération réussit. Le métal s'écoula dans le sable, et pris la forme d'une barre assez longue. Ils en tirèrent des points de broches si dures qu'elles entamaient la pierre comme du bois vermoulu. Ils en firent aussi des burins capables de couper à froid des aciers qu'ils avaient fabriqués.

C'était un émerveillement, presque une adoration, devant les propriétés merveilleuses que le Créateur avait cachées dans les choses, et qu'il leur avait permis de mettre à jour. Joseph se tournant vers Jésus, lui dit :

- Quel est donc ce fer nouveau que Yahvé Dieu nous a mis entre les mains ?
- Père, dit Jésus, c'est un alliage de fer avec d'autres métaux inconnus, mais que les hommes découvriront plus tard, auxquels ils donneront des noms, lorsque l'Esprit d'En Haut sera venu, ils pourront alors forger toutes sortes d'outils et d'objets pour leur bonheur et leur joie... à moins que...

Jésus poussa un profond soupir, et Joseph l'interrogea du regard :

- A moins qu'ils refusent d'entrer dans les vues de cet Esprit ; alors l'ouvrage de leurs mains retombera sur eux en déluge de feu...

Et Jésus releva son marteau pour l'abattre sur le ciseau qu'il était en train de forger.

Et Joseph, voyant la force et l'habileté de son fils, pensait, en murmurant le psaume :

« C'est avec un spectre de fer qu'il brisera les nations,
« il les fracassera comme vase de potier... (Ps.109 ; Ps.2)

Ainsi les jours passaient dans la découverte des éléments et de leurs propriétés, que le feu révélait, grâce à la pratique de ce métier obscur, méprisé par les rêveurs intellectuels, mais nécessaire aux pauvres gens. Joseph et Jésus forgeaient des haches, des pelles, des pioches, des charrues et tous les outils indispensables à la main de l'homme pour tirer plus commodément de la terre le pain qui nourrit sa chair. Et le Verbe de Dieu devinait ainsi dans sa nature humaine, qu'un jour des mots humains exprimeraient par des formules et des symboles, par des nombres et des calculs, les secrets ineffables déposés en la matière sainte depuis les origines de la Création.

Les années passèrent et Jésus atteignit la plénitude de son âge. La Pâque revint, et ils montèrent à Jérusalem, selon la coutume. Ils vinrent à Béthanie, et ils trouvèrent une immense consternation dans la maison de leurs amis : une place était vide, celle de Marie, sœur de Marthe.

C'était un désastre. Ainsi, tout ce que la rumeur publique avait colporté sur la Juive magnifique qui se prostituait dans la cité païenne de Magdala avait un fondement. Simon, son père, juste qu'il était, fidèle observateur de la Loi en avait blanchi, et ses reins s'étaient brisés, son visage creusé par de profondes rides. Il ne parlait que de mourir, n'osait plus quitter sa maison, pour éviter les regards des passants. Marthe condamnait sa sœur avec sévérité : elle déshonorait la famille, cette vie dissolue serait pour elle une tare irrémédiable ! D'autre part, pensait-elle, Jésus, le fils de Joseph et de Marie, eut été pour elle un parti honorable... Marthe sous doute était trop aveugle sur elle-même, trop juste à ses propres yeux, pour se douter que son intransigeance n'était pas étrangère au départ de sa sœur...

En entrant dans la maison de Simon, voyant tout cela, écoutant tout ce que l'on disait, et surtout ce que l'on n'osait pas dire, Jésus pleura. Car il aimait Marie, la sœur de Lazare...

Et c'est justement parce qu'il pleurait que sa parole eut pour Simon le père humilié, une force extraordinaire de réconfort et de consolation. Quant à Marthe, il l'exhorta à ne point condamner avant l'heure de la miséricorde. En proie au chagrin le plus amer, il priait ardemment son Père, dans le secret, pour cette femme, sœur et fiancée, trop impatiente de vivre, qui n'avait pas encore été éveillée aux vraies dimensions de l'amour. Et la voie intérieure de l'Esprit lui disait : « Tu es venu pour sauver ce qui était perdu. » Il ressentait pour cette femme-là des entrailles de tendresse et de miséricorde, et dans toute la perfection de sa sensibilité d'homme, résonnait ainsi tout l'amour rédempteur du Saint d'Israël pour son peuple...

Il fallait ainsi que le fils de l'homme accomplît tout ce qui est écrit dans les Prophètes. C'est pourquoi, dès le retour à Nazareth, les circonstances voulurent qu'à la synagogue, on commença la lecture du prophète Osée. Or c'était à Jésus de chanter le Texte sacré. Il reçut donc le rouleau du maître de la synagogue, il l'ouvrit et proclama :

« Parole de Yahvé qui fut adressée au prophète Osée, au temps d'Ozias roi de Juda, et au temps d'Ochozias, roi d'Israël...

Jésus chantait et parlait avec une telle maîtrise qu'il captait aussitôt l'attention de son auditoire et que les cœurs simples s'ouvraient pour comprendre :

« .. quand Yahvé commença de parler au prophète Osée, il lui dit :
« Va, prends une femme de prostitution et des enfants de prostitution, car la Terre a abandonné Yahvé et ne fait que se prostituer. Il alla donc prendre la fille de Gomer, qui conçut et enfanta un fils. Yahvé lui dit : « Appelle-le « Yzréel ». Elle conçut à nouveau et enfanta une fille. « Appelle-la « Non-aimée », lui dit

Yahvé, car désormais je n'aimerai plus la maison d'Israël pour lui pardonner encore. »

« La fille de Gomer sevrera « Non-aimée ». Elle conçut encore et enfanta un fils. « Appelle-le « Non-un-peuple », dit Yahvé, car vous n'êtes plus mon peuple, et je ne suis plus votre Dieu.

Alors, comme le Texte l'indiquait, Jésus éleva la voix et chanta sur le mode pathétique, la plainte douloureuse de l'amour méconnu de Yahvé pour son peuple :

« Accusez votre mère, accusez-la !
« car elle n'est plus ma femme,
« et je ne suis plus son époux.

« Qu'elle bannisse de ma Face ses prostitutions
« et de ses mains ses adultères !
« Sinon je la déshabillerai toute nue
« et je la mettrai comme au jour de sa naissance,
« et je la rendrai semblable au désert,
« je la réduirai en terre aride,
« et je la ferai périr de soif !
« Elle n'a pas reconnu que c'est moi qui lui donnais du blé
« le moût et l'huile fraîche !...

Et Jésus prononçait ces paroles avec une telle vérité que tous se demandaient, dans la synagogue, s'il n'y avait pas là une confiance personnelle. C'en était une, en effet. Marie et Joseph, entendant cela, pensaient à la défection si regrettable de la fille de Simon, la sœur de Lazare. Puis Jésus confiant sa voix à une mélodie poignante, qui exprimait la colère de Yahvé, chanta sur un ton élevé, celui que prend le vent de sable dévastateur, lorsqu'il siffle entre les cyprès, ravage les récoltes, fait s'envoler la poussière de la terre, les feuilles mortes, les détritibus des cités :

« C'est pourquoi je vais fermer son chemin avec des épines,
« j'obstruerai sa route, pour qu'elle ne retrouve plus ses sentiers.
« elle poursuivra ses amants, elle ne les atteindra pas !
« elle les cherchera et ne les atteindra pas !
« Alors elle dira : « Je vais revenir à mon premier époux,
« car j'étais plus heureuse autrefois qu'aujourd'hui !

Et l'espérance de l'éternel retour transparissait à travers le ton plus grave de la sérénité, de cette sérénité immuable que Jésus savait exprimer, non seulement par son chant, mais par toute son attitude, et sa grâce ineffable. Tous entendaient ainsi la proclamation de l'inébranlable amour de Yahvé, toujours présent, toujours disponible :

« Ce jour-là je te fiancerai à moi pour toujours,

« je te fiancerai dans la justice et dans le droit,
« dans la tendresse et dans l'amour.
« je te marierai dans la fidélité, et tu connaîtras Yahvé.

Jésus prononçait cette parole avec une émotion communicative, au point que tous voyaient le Verbe de Dieu s'enraciner dans les sentiments les plus profonds du cœur. Et Marie pensait : « Amen, qu'il en soit ainsi ! »

Cependant le prophète Osée, en élargissant la détresse de son propre cœur aux dimensions de l'Univers, entrevoyait la réconciliation terminale de la race d'Adam : sa vie intime délabrée, son foyer désolé n'étaient qu'une parabole vivante de l'Histoire, et Jésus, pour exprimer cela sur des lèvres humaines, emprunta les ritournelles liturgiques les plus amples, qui tâchent de donner au verbe sa dimension infinie :

Jésus remit le livre au maître de la synagogue. Des larmes coulaient sur sa barbe, mais il avait magnifiquement dominé son émotion. La splendeur de cette lecture émerveillait le peuple, mais le maître de la synagogue et son fils Phinéel en furent jaloux. Manifestement le fils du forgeron avait une grâce qui leur manquait, malgré leur dignité, leur science, il commenta la lecture :

- Pourquoi donc des larmes ont-elles coulé de tes yeux, Jésus, fils du forgeron ? Cesse donc de pleurer ! Nous ne sommes plus au temps où le prophète déplorait l'adultère d'Israël ! Ne vois-tu pas quelle grande assiduité au culte, quelle régularité dans les sacrifices du Temple ? Tous n'observent-ils pas les Sabbats ? Ne se rendent-ils pas en foule aux fêtes dans Sion ? Et il y a bien longtemps que les idoles ont disparu de la terre d'Israël !

Puis, prenant l'assemblée à témoin :

- N'est-il pas vrai que le peuple tout entier est revenu à l'adoration de Yahvé son Dieu ?

Mais Jésus répliqua :

- N'avez-vous point lu la parole du prophète Isaïe : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi ! Ils me rendent un culte vain ! Sacrifices de veaux, de boucs, ou de génisses ! Est-ce que je bois le sang des victimes, dit Yahvé, votre Dieu ? Toutes les bêtes des champs et de la forêt ne sont-elles pas à moi ? Déchirez vos cœurs, pour pratiquer la justice et la miséricorde, et non vos vêtements ! Car c'est l'amour que je veux, et non les sacrifices ! »¹

Ces paroles dites avec tant de cœur et de courage, laissa l'assemblée stupéfaite ! Il y eut un moment de silence, d'hésitation. Puis le maître de synagogue dit :

¹ - Is.29/13 + paral. ; Ps.50h/10s ; Citation en Mc.7/6

- Tu parles avec autorité, Jésus, fils de Joseph ! Te prendrais-tu toi-même pour un prophète ? Il t'appartient de fabriquer des haches et des ciseaux, mais non point de fulminer des oracles au nom de Yahvé ! ¹

Jésus regagna sa place : l'heure de sa manifestation en Israël n'était pas encore venue. Joachim se leva, noble vieillard, qui si souvent avait pris la parole :

- Tu ne vois que l'apparence, Rabbi, dit-il. Si Jésus cite avec autorité la parole du prophète c'est que cette parole est dans son cœur, alors que pour toi, elle n'est peut-être que sur tes lèvres !

Que signifiait cette contestation ? Était-ce une conjuration ? Le clan de la famille de Jésus allait-il se dresser contre l'autorité synagogale ? Raguel, jetant un regard sur l'assemblée, jugea qu'il valait mieux ne pas insister ; il entonna le psaume, et sous le flux et le reflux des versets, il pensa noyer l'affaire :

- « Pitié pour moi, Seigneur, on me harcèle ;
« tout le jour mes assaillants m'oppressent,
« mes tyrans me harcèlent tout le jour.
« Nombreux les assaillants viennent sur moi ! »

La foule chantait avec la mélodie routinière, mais les esprits étaient tous centrés sur Jésus :

- « Tout le jour, ils défigurent mes paroles,
« contre moi tous leurs penses vont à mal.
« Ils s'ameutent, se cachent, épient mes traces,
« comme pour surprendre mon âme ! »

De qui le psalmiste avait-il parlé ? De lui-même ou d'un autre ?

- « Je le sais que Dieu est pour moi,
« Dans le Seigneur Dieu, je loue la parole,
« A lui je me confie et ne crains plus !
« Que peut me faire l'homme à moi ? » (Ps.56h)

Joseph et Marie souffraient beaucoup de cette attitude hostile du maître de la synagogue à l'égard de Jésus, attitude qui se précisait de sabbat en sabbat. Mais comment pouvait-il en être autrement ? Les textes des Écritures n'indiquaient-ils pas les souffrances du Serviteur de Yahvé ? Et Marie fréquemment se rappelait la parole de Siméon, dite le jour déjà lointain, de la Présentation de l'Enfant au Temple :

- « Il sera un signe de contradiction, jusqu'à ce que soient révélées les pensées d'un grand nombre de cœurs. Il sera une cause de chute et

¹ - Hostilité de gens de Nazareth contre Jésus : Lc.4/22-30 + paral.

de relèvement... Quant à toi, un glaive transpercera ton âme... »
(Lc.2/31s)

Quant à Jésus, il leur disait dans l'intimité du foyer, lorsqu'ils pouvaient parler à cœur ouvert, autour de la table :

- Que voulez-vous, nous sommes d'En-Haut, eux ils sont d'en-bas. Ceux que mon père éclairera de son Esprit pourront comprendre mes paroles. (Jn.7/23) ¹

Et souvent ils évoquaient ainsi le « petit reste » d'Israël, qui seul était demeuré fidèle, pendant les siècles de ténèbres et d'errance, pour transmettre jusqu'à ces derniers temps les Oracles des Prophètes.

Le marchand Joyada qui trafiquait à Nazareth et sur les marchés des environs avait un fils qui avait suivi ses traces et qui l'avait même devancé. Il avait amélioré considérablement le commerce de son père. Lors de ses voyages au-delà des mers, sur les terres lointaines de la gentilité, dans les ports grouillants, aux portes des cités avides, aux confluentés mouvementés des fleuves, il avait appris à tout vendre et à tout acheter. Il savait désormais que la séduction du prix donne une valeur, que les gens simples croient réelle, à des vases inutiles, à des statues informes, à des bois noueux que le ciseau a travaillé en forme de figure et que le pinceau a barbouillé d'écarlate. Eh quoi ! La Loi, certes, interdit de tailler les images des dieux, mais non point de vendre ses images au profit du peuple élu ! Les Hébreux, lors de l'Exode, ne s'étaient-ils pas enrichis de l'or et de l'argent des Egyptiens ? ²

Le père et le fils, puissamment attachés à la tradition commerciale d'Israël, regardaient souvent du côté du forgeron. Ils connaissaient, l'un et l'autre l'habileté de ces hommes, Joseph, et surtout, disait-on, son fils Jésus, qui avait un coup de marteau encore plus rare et plus précis que celui de son père et de son grand-père Jacob qui avait été si célèbre parmi les forgerons. De temps à autre, ils allaient fureter vers la forge, les deux marchands, le père et le fils, pour y acheter quelque objet de fer, d'acier, d'airain, pour le revendre bien plus loin et bien plus cher.

Ils avaient élaboré l'un et l'autre un projet magnifique : il suffirait, pour qu'il réussisse à coup sûr, de le proposer habilement...

¹ - Cette parole de Jésus devient parfaitement intelligible si on la rapporte à sa génération spirituelle et virgine.

² - Is.44/9s ; Sag.13/11-19. Les idoles actuelles, telle l'automobile, sont mille fois plus meurtrières que celles d'autrefois !

Un jour donc que Joseph et son fils étaient occupés à forger un soc de charrue, ils virent s'approcher Yagatan, le fils de Joyada, avec sa démarche oscillante ; il s'infiltra dans l'embrasure de la porte, avec les salutations d'usage :

- Que Yahvé, le Dieu de nos pères te bénisse, dit-il.
- Que Yahvé fasse éclater sur toi la lumière de sa Face, répondit Joseph.

Et Jésus dit :

- Et que, dans sa miséricorde, il ait pitié de toi, et te conduise dans la voie droite !

Et Joseph laissant le marteau, s'approcha de lui avec un large sourire :

- Alors ?
- Je sais, dit le fils du marchand, que toi et ton fils, vous êtes des hommes habiles. La sagesse est dans vos mains, et vous savez des secrets que personne ne sait. Dans le monde entier, il n'y a pas de forgerons tels que vous !

Joseph répondit :

- C'est fort possible ! Mais nos secrets, tu sais, ne s'achètent pas à prix d'argent !

Et montrant ses mains et ses doigts largement ouverts :

- Tu l'as dit, c'est là-dedans que nous avons notre science. Quand tes mains seront comme les nôtres, nous verrons. ¹

- Oh non, non, loin de moi de vouloir acheter vos secrets ! Ils sont d'ailleurs si précieux que toute la fortune du monde ne les vaudrait pas. Mais c'est autre chose que je veux vous dire. Certes, vous fabriquez des outils de toutes sortes, et des charrues, comme celle-ci, dont on a jamais entendu dire qu'aucun des socs se soit brisé sur une pierre, si dure soit-elle. Mais quoi, les pelles, les pioches, les haches, les burins, que sais-je encore ? ce sont des fournitures pour les pauvres, pour les esclaves. Ils ne pourront jamais payer votre art à son prix. Dites-le franchement : vous ne les vendez pas cher, pas même le centième de leur valeur !
- Certes, dit Joseph, loin de moi la pensée de brouter le bien des pauvres ! Mon fils, ma femme et moi, si nous avons notre pain quotidien, nous sommes contents, n'est-il pas vrai, Jésus ?
- Loin de nous l'argent gagné sur la peine et la sueur des hommes ! répondit Jésus.
- Oui, mais votre peine, à vous, vous ne l'épargnez guère ! reprit le marchand. Quel labeur est le vôtre ! Le poids de vos marteaux, la chaleur du brasier, le charbon, la fumée, tout cela pour gagner à

¹ - Ce rapport entre la science, ou la sagesse, et les mains est contenue dans l'étymologie du mot « connaître » ou « savoir » avec le mot « main » : Iad = la main et Iadah = connaître. Le génie de la langue sacrée exclut l'intellectualisme creux et inefficace.

peine votre pain quotidien ! Ah ! certes, c'est bien à la sueur de votre front que vous le gagnez !

- Et toi, dit Joseph, tu le gagnes par le flux de ta salive. Que veux-tu, chacun son métier !

Yagatan encaissa la plaisanterie en avalant une gorgée d'amertume. Quelle humiliation ne subirait-on pas, s'il y a fortune à gagner ?

- Eh bien, dit-il, je viens à vous comme un sauveur. Je vous propose le moyen de gagner tout autant, et bien davantage avec beaucoup moins de peine.
- Tiens, dit Joseph, les marchands auraient pour battre le fer, un secret que les forgerons ignorent ? Une parole magique pour soulever le marteau ?
- Eh oui ! Votre marteau sera plus léger si votre travail est bien rétribué, et s'il vous procure dix fois plus de pain !
- Eh bien, dit Jésus, donne-nous ton idée.
- Ce n'est pas aux pauvres qu'il faut vendre votre fer, dit Yagatan, c'est aux riches.
- Crois-tu, dit Joseph, que les riches en aient vraiment besoin ? As-tu déjà vu un riche acheter un marteau ou une faucille sur le marché ?
- Non pas, non pas, dit Yagatan !

Et détournant son regard pour éviter celui de Jésus qui le considérait avec étonnement, un étonnement insupportable, il poursuivit son discours :

- Vous n'y entendez rien, dit-il. Vous n'avez pas encore compris que les pauvres se contentent d'une houe, mais que les riches ne sont jamais rassasiés. Moi, je le sais, croyez-le. Il y a longtemps que je l'ai compris ! J'ai vu ce qui se vend aux portes de Balbek, d'Antioche, d'Ephèse, d'Athènes, et même de Jérusalem ! Et à n'importe quel prix, quand les puissants envoient leurs intendants à la recherche des vases antiques, des poignards ciselés, des épées incrustées d'or et de perles... Ah, si vous vouliez m'aider tous deux, je vous rapporterais à la fin de l'été, plus d'or que ne pourraient en porter une douzaine d'ânes !
- Que veux-tu donc que nous fassions pour toi, dit Joseph ?
- Pour moi... non pas, mais pour vous d'abord... ne perdez plus votre temps à fabriquer des haches et des charrues ! Et d'ailleurs, de quoi s'agit-il ? De libérer le peuple, d'écraser nos oppresseurs, d'abattre le Romain envahisseur de notre Sainte Terre. Qu'avons-nous besoin de votre ferraille basement utilitaire et inutile à la cause d'Israël ! Ce qu'il nous faut ce sont des glaives bien affutés, des javelots, des fers de lance, des poignards, des balistes et des chars de guerre. Et là, vous pourrez fixer le prix qu'il vous plaira. Allons, n'est-elle pas venue l'heure de la grande vengeance des fils d'Abraham contre les nations ? N'est-ce pas ce que nous enseignent les scribes ? Oui, le peuple saint va se réveiller, et le bras du Seigneur va s'abattre sur nos adversaires.

Alors, qu'attendez-vous pour œuvrer efficacement au salut d'Israël ? Des pelles et des pioches pour éventrer la terre : quelle dérision ! Ce sont les barbares qu'il faut éventrer et égorger par des épées victorieuses qui amèneront sur nous les richesses des nations et le triomphe de notre race !

Joseph avait écouté ce discours, mains sur les hanches, enveloppé de son large tablier de cuir, sur lequel venait habituellement s'éteindre les étincelles.

- Tu trouves bien du plaisir au sang versé, dit-il. Crois-tu que le bras de Dieu soit si faible qu'il ait besoin de nos armes ? N'as-tu pas lu que Gédéon remporta la victoire avec des cruches, et Josué avec des trompettes ? Par la seule terreur de Yahvé, Madian prit la fuite et les murailles s'écroulèrent.
- Ah ! il en était ainsi autrefois. Mais crois-tu qu'aujourd'hui les cruches de Gédéon et les trompettes de Josué viendraient à bout des légions de César ?
- Alors, si je comprends bien, tu voudrais vendre des armes, aux portes des villes, pour la libération du peuple ?
- Pourquoi pas ?... D'ailleurs, ne le sais-tu pas ? Il est tellement plus facile de forger une épée qu'une hache ou un burin ! La chair humaine est moins dure que les chênes, et moins encore que la pierre la plus tendre ! De n'importe quelle ferraille, le plus maladroit des forgerons tire une excellente épée !
- C'est vrai, dit Jésus, s'avançant au devant de lui, à côté de Joseph, notre fer mord la pierre la plus dure, et lorsque le moment sera venu, c'est lui qui fracassera les crânes des rois, et qui renversera les puissants de leurs trônes. Tu ne saurais si bien dire ! Cependant, si nous nous mettons à forger des armes, comment la parole du prophète Isaïe s'accomplira-t-elle : « Ils forgeront leurs épées en socs de charrue » ?

Yagatan ne dit plus rien. Jésus avait de fâcheuses manières de parler en énigmes, et d'assommer les gens avec le marteau de la Parole de Dieu.

Joseph ajouta :

- Qui est celui qui a dit : « Tu ne tueras pas » ? Alors tu voudrais que nous fournissions aux hommes le moyen de transgresser le commandement ? Personne n'a jamais forgé d'armes dans l'atelier de nos pères. Trafiques des armes, si ta conscience ne te reproche rien, avec des forgerons païens, mais ne fais pas retomber sur nous le sang d'Abel !

Yagatan battit en retraite dans l'amertume de la défaite. Humilié, il ne comprenait pas que des artisans de campagne aient pu lui tenir tête, lui qui avait réussi tant d'opérations commerciales sur les marchés des plus hautes civilisations du monde ! Mais surtout, un scandale se dressait

devant lui ; ces gens semblaient agir pour un tout autre motif que le gain ou le profit ! De quelle race étaient-ils donc ? « Mon père ne m'a jamais parlé ainsi, », se disait-il en lui-même. Cependant, il ne se tint pas pour battu : il revint à la charge par un autre biais :

- Bon, eh bien, les armes, n'en parlons plus, puisque votre conscience le juge ainsi. D'ailleurs il y a bien d'autres objets que l'on demande aux portes des villes ! Que vous pourriez me fournir en abondance et que je pourrais vendre pour vous, avec un tout petit bénéfice. Tenez par exemple : des clous et des chevilles de fer : on s'en sert de plus en plus dans la construction des maisons pour les assemblages des bois, pour fixer les chevrons aux poutres, et les planches aux chevrons. Fournissez m'en une bonne mesure, je les vendrai aux ouvriers d'Hérode, qui construisent le Temple de Jérusalem. Ainsi, vous serez satisfaits, et votre travail servira la gloire l'Unique !
- Tu as bien parlé, dit Jésus ; je vais te forger trois clous, très gros et très solides.
- Trois seulement ?
- C'est le nombre nécessaire et suffisant. Tu viendras les chercher tout à l'heure.
- Bon, dit Yagatan, un peu décontenancé.

Sans doute Jésus avait-il prononcé là quelque parabole. Que voulait-il dire avec ces trois clous ? C'était manifestement un refus poli de collaboration suivie. Les rêves de ses deux trafiquants mourraient, transpercés par ces trois clous !... Yagatan s'éloigna donc, douloureux, sous la cuisante morsure de la confusion. Tête basse, épaules rentrées, il sentait sur lui l'effondrement de l'association lucrative qu'il avait projetée. Il gémissait, tel Samson écrasé sous les décombres du temple de l'idole. Et il se disait en lui-même : « Impossible de s'entendre avec ces chiens de forgerons ! » Et il pensait : « Le maître de la synagogue a bien raison de les tenir en suspicion, ce sont les ennemis de la libération et de la gloire d'Israël ! »

Il arriva chez son père Joyada qui l'attendait, impatient, bouche ouverte, avec sa mâchoire édentée :

- Alors ? demanda le vieil avare.
- Ils mordent comme des chiens : ce sont des imbéciles, ils n'entendront jamais rien aux affaires !

Cependant Joseph restait intrigué par les paroles que Jésus avait dites. Il savait, en effet, comment parlait son fils. Aucune vanité dans sa bouche, tous les mots qui montaient à ses lèvres portaient un message d'En

Haut. Alors que le fer, déjà travaillé, se réchauffait dans le brasier, il demanda :

- Mon fils, que voulais-tu dire avec ses trois clous que tu as accepté de forger pour Joyada ? Le pauvre homme ne pourra pas tirer grand profit de ton contrat !
 - Il faut trois clous, mon père, pour accrocher l'amour au cœur de l'homme, et ces trois clous suffiront.
- Joseph s'arrêta, regarda Jésus et lui dit :
- Ah ! Jésus, tu parles en énigmes ! Pourquoi donc hésites-tu à m'ouvrir ton cœur ?

Joseph avait en ce moment ce sourire qu'il avait présenté aux bergers de Bethléem, quand il les invitait à entrer dans l'étable, en disant : « Venez voir comme tout est simple ! » ... Jésus souffrait d'être obligé de cacher encore certaines choses à son père. Serait-il assez fort pour les porter ?

- Que veux-tu, père, dit-il, il y a tellement de choses cachées qui ne peuvent être découvertes qu'en leur temps ! Nous forgeons le fer, mais nous n'en connaissons pas tous les mystères...
- Il y eut un silence entre les deux hommes, puis Jésus ajouta :
- Ne t'inquiète pas, père, le marchand et son fils tireront de ces trois clous un plus grand profit que tu ne penses.

Joseph regarda son Jésus si douloureusement, que ce dernier ne put supporter son regard. Aussi, il ferma les yeux, d'un mouvement de tête il lui fit signe : « Oui, il en est bien ainsi ! »

Puis, le chant des marteaux, sur l'enclume, reprit son rythme habituel, et le soc de charrue qu'ils travaillaient ensemble depuis le matin, fut achevé.

Jésus prit alors une barre fine et longue, toute prête déjà. Il la sectionna pour en tirer trois longueurs, avec un burin coulé dans ce minerai mystérieux apporté par le marchand d'Ephèse. Il les chauffa, et en quelques coups bien ajustés, il forgea les trois clous dont il avait parlé. Le fils de Yagatan, petit-fils de Joyada, arrivait justement pour les chercher. C'était un petit bonhomme crépu, d'une douzaine d'années, dont le regard malicieux épiait toutes choses, et dont les mains convoitaient tout ce qui n'était ni scellé ni caché. Il s'extasia devant les gestes précis de Jésus, qui donnait à ces fers encore rouges, une pointe et une tête.

- Tu vois, dit Jésus à l'enfant, comme le fer fléchit sous les coups ! C'est ainsi que les pères forment les cœurs de leurs fils ; Mais heureux l'enfant que le père n'est pas obligé de frapper !
- Ah ! Oui, dit le gosse, car moi, mon père il me frappe souvent, et mon grand-père aussi.
- Tu n'es donc pas sage ?

- Non, je n'aime pas mon père. Il ne me dit rien. Il ne m'apprend rien. Des sous, il ne m'en donne jamais. Ah ! J'aimerais bien savoir faire comme toi des clous, des charrues, des épées...
- Je ne fais pas d'épées.
- Tu ne fais pas d'épées ?
- C'est défendu. Tu le sais bien, à quoi sert une épée ?
- A tuer. Si j'avais une épée, une vraie, je pourrais me défendre ! Et quand mon père vient me battre...

Et le gosse fit le geste de la menace armée, de la dissuasion par les armes...

- Alors, tu ne sais pas le commandement de Dieu ?
- Oui, mais...

Cependant, l'un des clous était terminé. Jésus le prit, et par manière de jeu, le lança au petit bonhomme en lui disant :

- Tiens, voici pour la main droite.

L'enfant se méfia : il comprenait que le clou était encore chaud, et l'ayant laissé tomber à terre, il soufflait dessus pour le refroidir avant de le ramasser. Jésus termina l'autre et dit, faisant de même :

- Et celui-ci pour la main gauche.

L'enfant se mit à rire, tout en prenant les clous dans ses deux mains, dès qu'elles purent supporter leur chaleur latente. Jésus termina le troisième, et le lançant, dit encore :

- Et voici pour les pieds.
- Il n'y en a que trois, dit l'enfant, et j'ai deux pieds.
- Pour les deux pieds, un seul suffira, dit Jésus, Puis il conclut :
- Et maintenant, porte-les à ton père, et dis-lui de les vendre aux portes de Jérusalem.

Joseph entendit ces paroles : elles descendaient en lui jusqu'à lui former une plaie au cœur. Et Marie qui filait, dans la pièce voisine, disait tout bas : « Mon Dieu, mon Dieu, que signifient ces paroles ? » Et elle se souvint, en murmurant ces mots, qu'un psaume commençait aussi par « Mon, Dieu, mon Dieu... », et ce psaume disait, entre autres détails : « ils ont percé mes mains et mes pieds... »

Le soir, à la veillée, Joseph ne put supporter le poids trop lourd des énigmes que Jésus avait dites. Il revivait avec une intensité pénible, affreuse même, cette angoisse qu'il avait ressentie un jour de Sabbat, alors que Jésus avait lu à la synagogue le chant du serviteur de Yahvé au livre d'Isaïe. N'est-ce pas une menace terrible que le prophète avait incluse dans le Texte sacré :

« Le châtement qui devait tomber sur nous est tombé sur lui ;
« Il fut broyé à cause de nos péchés,
« écrasé à cause de nos crimes
« c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris ». (Is.53)

Le fils du Rabbi, qui avait fréquenté les écoles de Jérusalem, avait appliqué ce texte, selon l'enseignement des docteurs, au peuple de Dieu, dont l'histoire douloureuse, sous les sarcasmes et les humiliations, était à leur sens, la victime expiatoire des péchés du monde. Le Rabbi, lui, pensait que ce chant s'appliquait au prophète Jérémie, ou peut-être aussi au patriarche Joseph, vendu par ses frères, calomnié par la femme de son maître, humilié dans ses prisons. Tout cela semblait assez conjectural... Quant à Jésus, avec une autorité souveraine, il avait dit sans hésiter :

- C'est ainsi que le prophète Jérémie avait dit longtemps à l'avance les souffrances de l'Oint du Seigneur. Comment le Juste, qui apporte la Vérité parmi les menteurs pourrait-il ne pas souffrir de leur colère ? Comme le Saint, qui vient confondre les pécheurs, pourrait-il échapper à leur violence ? Celui qui vient détruire les œuvres du vieux Serpent, comment pourrait-il échapper à sa morsure ? Tous les prophètes n'ont-ils pas été persécutés en Israël ? Comment échapperait-il à la persécution et à l'outrage celui qui vient accomplir leurs oracles ?

En posant une question bien lourde, il avait mis à l'épreuve toute l'assemblée suspendue à ses lèvres :

- Quand l'Oint du Seigneur paraîtra, quels seront ceux qui se déclareront pour lui ?

Une sourde hostilité grondait, dans certains cœurs, contre le fils du forgeron : « Quoi, pensaient ces gens, qui sait s'il ne prétend pas, lui, se déclarer l'Oint du Seigneur ? » Mais Marie priait intensément, disant en elle-même : « Ah ! Seigneur notre Dieu, tu le sais ! Il est déjà accueilli ton Christ, il est déjà aimé... » Et elle aurait voulu communiquer sa foi à tout Israël, à l'humanité entière. L'accueil du Sauveur, qu'elle réalisait pleinement, n'était-il pas en effet le point crucial de toute l'histoire du monde ? Joseph était perplexe, il ne comprenait pas que la douceur, la majesté, l'intelligence de son fils, ne finissent par gagner les cœurs les plus endurcis. Et, cependant, la parole prophétique restait, scandaleuse :

« Comme on jette un vase brisé aux portes de la ville,
« ainsi il sera rejeté, comme un mort oublié des cœurs... » (Ps.90/13)

Ainsi tout ce qui s'était passé en ce jour, la conversation avec le marchand, les trois clous, les énigmes que Jésus avait dites à ce propos, venaient confirmer ces paroles déjà anciennes qui, chaque année, étaient entendues à la synagogue. Le peuple n'y prenait pas tellement garde, car

elles n'allaient pas dans le sens de ses aspirations spontanées. Joseph souffrait : il lui fallait absolument des explications sur ce qu'il redoutait d'entendre !

Comme de coutume, ils prirent leur repas, tous trois, à la tombée du jour. Et lorsque les lueurs rougeâtres de l'occident s'éteignirent autour de la chandelle qui brillait dans la pièce obscure, Jésus prit la parole prévenant les questions qui montaient dans les cœurs de Joseph et de Marie. Les Ecritures étaient là, justement pour fortifier leur courage, lorsque viendrait l'heure des ténèbres. Il fallait qu'elles brillent à leurs yeux dans toute leur nudité. Il dit donc, avec un sourire tranquille :

- Ne vous inquiétez pas, que votre cœur soit sans crainte ! Car j'ai le pouvoir de donner ma vie et de la reprendre. Lorsque les Ecritures seront accomplies, alors tout homme comprendra et publiera, dans l'exultation, les œuvres de Dieu. (Ps.63/10 ; Jn.10/17-18)
- Oui, dit Joseph, sans aucun doute, mon fils bien-aimé, il faut que les Ecritures s'accomplissent, tout comme elles furent accomplies pour ta naissance... Explique-nous donc cette parole que tu avais dite à la synagogue, lorsque tu avais lu le chant du serviteur de Yahvé.

Joseph avait proposé la chose d'une voix mal assurée, malgré l'exhortation de réconfort que Jésus venait de faire. Alors, se tournant vers lui et lui prenant la main, Jésus dit avec cette immense tendresse, cette vénération qu'il n'avait jamais cessé de témoigner à Joseph :

- Ah, mon père, mon père ! je crains pour toi ! Ton cœur pourra-t-il supporter la Vérité toute entière ? je sais tout l'amour que tu me portes, comment donc pourras-tu accepter que l'Agneau doive être immolé ?
- De quel Agneau parles-tu mon fils ? De celui dont le sang répandu écartait l'Ange exterminateur de la maison de nos pères ? Cet Agneau que l'on mangeait à la hâte, et qui devait être immolé entre les deux soirs ? Y a-t-il donc une énigme aussi dans la fête de la Pâque ? (Ex.12-13 ; Jn.1/36)

Et comme Jésus faisait signe que oui, Joseph déclara :

- Ah, mon fils, ouvre-moi l'intelligence des Ecritures ! J'aurai plus de force pour soutenir l'éclat du Soleil de Vérité que pour supporter la pénombre des paroles déconcertantes !

Et Marie, qui devinait déjà tout, à cause de l'ancienne prophétie de Siméon, craignit à son tour pour Joseph :

- Mon bien-aimé, je connais trop ta dilection extrême pour Jésus, la tendresse de ton cœur... Comment se guérira-t-il de la blessure de ce glaive ? Car la parole de Dieu est un glaive qui pénètre jusqu'aux moelles ; c'est à moi qu'il a été prédit, et non pas à toi !

- Qu'y a-t-il entre toi et moi, ma chérie, dit Joseph. Ton amour pour Jésus n'est-il pas égal au mien, plus grand même ? Et si je ne puis résister à tant de douleur, comment, toi, pourras-tu tenir ?
- La femme est plus forte quand il s'agit de souffrir ! Depuis le temps qu'elle enfante dans la peine !

Il y eut un silence autour du rouleau d'Isaïe, posé sur la table. « Paroles douces à la bouche, amères aux entrailles » avait dit le prophète

- Dois-je dérouler le livre ? demanda Jésus.
- Déroule, dit Joseph.

Jésus donc déroula le Livre des Consolations du Prophète Isaïe. Et il se mit à lire, comme il l'avait toujours fait, le soir à la chandelle, depuis le temps où il confiait sa main toute petite, à celle, si fine, d'Anne, sa grand-mère, ou encore à celle de Jacob, rugueuse comme la peau d'un crocodile.

- Certes, se mit à commenter Jésus, voici l'un des oracles les plus étonnants que l'Esprit de mon Père ait fait entendre à travers la pensée des hommes ! L'une des prédictions les plus perspicaces qui soit venue sur leurs lèvres ! Le prophète lui-même hésite à transmettre ce qu'il a vu, et pourtant il sait que les pensées de Dieu sont très au-dessus de celles des hommes !
- En effet, dit Marie, ta grand-mère Anne disait toujours : « les pensées de Dieu sont au-dessus de celles des hommes ». Et c'est ainsi qu'elle m'amena à comprendre que ce qui se fait dans le monde n'est pas conforme à ce que Dieu veut ; que la Loi elle-même, donnée en raison du péché, doit être dépassé par quelque chose de meilleur comme nous le voyons maintenant...
- Et voici pourquoi tu es parmi nous, dit Joseph, à cause d'Anne, de Joachim, à cause aussi de ton grand-père Jacob. Il nous a fallu, à tous, un retournement complet pour admettre enfin qu'aucune parole n'est impossible à Dieu.
- Si la conduite de Dieu est ainsi stupéfiante aux yeux des hommes pour l'avènement du Fils de l'homme, dit alors Jésus, combien sera-t-elle plus étonnante encore quand il devra quitter le monde pour retrouver le Père ? C'est pourquoi le prophète, prévoyant ce départ, ose à peine le faire entendre au peuple, sachant bien le scandale qu'il produira. Il poursuit donc :
 - « Comme un chirurgien, il a grandi devant nous,
 - « Comme une racine dans une terre aride...
- Quelle est donc cette aridité de la terre, sinon le péché qui la désole ? La naissance de l'Emmanuel, dès lors, est aussi étonnante, en cette humanité pécheresse, qu'un arbrisseau chargé de fleurs sur le sable d'un désert de feu.

- Oui je comprends cela, dit Joseph. Nous avons des secrets que le monde ne peut recevoir.

Et Jésus continua la lecture du prophète :

« Nous l'avons vu : sans éclat, ni beauté,
 « sans aimable apparence :
 « Objet du rebut et du mépris de l'humanité,
 « homme des douleurs, et familier de la souffrance...

- Ah, mon fils, s'écria Marie, tu le sais, tu es pour nous le plus aimable des fils ! Chaque jour ta présence nous comble de joie !
- Je sais, je sais, mère chérie, qu'il en est bien ainsi. Ce que le monde appelle « éclat » et « beauté », c'est l'exaltation de la vanité pour la séduction des yeux et du cœur. Ainsi, il n'est pas étonnant qu'il n'ait pu reconnaître la main de Dieu dans son Christ, pas plus qu'il ne l'a vue dans ses serviteurs les prophètes, pas plus qu'il ne le voit dans la création du mon Père. ¹

Et il revint au texte :

« ... Comme ceux devant qui on se voile la face,
 « il a été méprisé et déconsidéré.

Et s'arrêtant, Jésus questionna :

- Devant qui, je vous prie, se voile-t-on la face ? N'est-ce pas devant ceux qui sont pendus au bois, rejetés aux portes des villes, comme des détritrus de vaisselle cassée, dont on ne veut plus ?
- Ah, mon fils, ah mon fils, dit Joseph, que dis-tu là ?

Joseph supportait avec peine le battement subit de son cœur, sous le choc de ces paroles terrifiantes. Il murmura :

- Alors tu penses, Jésus, qu'il doit bien en être ainsi ? Et que cette parole doive aussi s'accomplir ?
- Courage, mon Père ! dit Jésus. L'heure des ténèbres ne dure qu'une heure, tu le sais par le psaume : « Au soir les larmes, au matin les cris de joie ». (Ps.30h)

Et puisque désormais, le texte était ouvert, il fallait en poursuivre l'examen jusqu'au bout. D'autant que l'issue de ce combat fantastique tournait à l'avantage du Serviteur de Yahvé :

« ...Or, c'était nos souffrances qu'il portait,
 « nos douleurs, dont il était accablé !
 « Et nous autres, nous l'estimions châtié,
 « frappé de Dieu et humilié ;

¹ - La Création est la « plantation plantée par la main du Père » (Mt.15/13), et constitue le sacrement fondamental sur lequel doit s'appuyer le culte « en Esprit et en Vérité, qui seul est agréé par le Père. (Jn.4/23-24)

« Il a été transpercé à cause de nos péchés,
« broyé à cause de nos crimes...

Jésus s'arrêta un instant. Il venait de ressentir en son propre cœur toute la douleur que Joseph avait éprouvée à ce mot : « transpercé ». D'ailleurs Joseph éleva la voix :

- Ah mon fils, c'est ici que je crains et que je tremble ! « Transpercé » ! le prophète a employé ce mot horrible ! Le Christ sera donc transpercé ? Et comment le sera-t-il ? Est-ce pour cela que tu forgeais ces clous, ces trois clous, et que tu les livras toi-même en disant : « Un pour la main droite, un pour la main gauche, et un pour les pieds ? »

Joseph avait laissé ces mots venir sur ses lèvres, presque malgré lui, et chacun lui faisait mal. Il avait vu la Croix se dresser devant son imagination, avec toute son horreur. Et il pensait aussi au psaume de David, qui lui aussi, avait annoncé la chose. Et Jésus dit, après avoir exhorté son père bien-aimé à prendre courage :

- Les esclaves criminels – ou non – que l'on crucifie aux portes des villes, ne sont-ils pas eux aussi, des hommes ? Ils sont les plus petits et les plus malheureux des hommes. Crois-tu qu'ils soient plus coupables que les autres, mon père ? (Lc.13/4)
- Alors, questionna Marie, car Joseph ne disait rien - il acquiesçait en silence - tu veux donc boire la coupe qui leur est versée ?
- Pourquoi pas ? N'est-ce pas ainsi qu'il convient d'accomplir toute justice ? Sinon les humiliés de la terre, comment comprendront-ils l'amour de mon Père pour eux ? Comment sortiront-ils de leur révolte ? (Mt.3/16)

Il y eut un silence. Marie poussa un soupir qui était plus qu'une prière : une acceptation et une adoration.

- Mon père, dit Jésus, se rapprochant de Joseph, car il voyait sa profonde émotion, mon père, que ton cœur ne se trouble pas ! Ne crains pas, car le prophète a dit également : « Aucun de ses os ne sera brisé » (Ps.34h/21). Ainsi l'écrasement de l'Oint de Yahvé, il faut l'entendre comme l'extrême abattement de son cœur. Néanmoins, il est vrai, que ses pieds et ses mains seront transpercés, puisque c'est écrit. Et c'est pourquoi le prophète Habacuc, voyant sa gloire, écrivait dans son cantique :

« Deux rayons lui sortent des mains,
« Là est cachée sa force ! » (Hab.3/4)

- De même le prophète Zacharie, en contemplant à l'avance le Fils de l'homme et son triomphe, écrivait de lui : « Quelles sont donc les

blessures de tes mains ? » Il répondra : « Ce sont celles que j'ai reçues dans la maison de mes amis » (Zac.13/6)

Alors Joseph éleva la voix, laissant libre cours à l'indignation qu'il ne pouvait plus réprimer :

- Mais enfin, mon fils, pourquoi, pourquoi doit-il en être ainsi ? Dieu ne pourrait-il dans sa puissance, éviter à son Christ ces outrages et ces tortures ? Etendre son bras pour le délivrer, comme il le fit pour son peuple, devant Pharaon et ses armées ?
- Il étendra son bras, mon père, crois-moi. Mais auparavant, le Fils de l'homme, au nom de tous ses frères, doit accomplir la sentence du Très-Haut, car il est seul capable d'en porter le poids, étant le seul capable de la comprendre et de l'assumer, car lui seul mesure l'offense que le péché porte à la majesté et à l'amour du Père.
- De quelle sentence veux-tu parler, mon fils ?
- Celle qui fut portée pour sanctionner la transgression première : « Si tu manges de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu mourras de mort ». La mort, tous les fils d'Adam la subissent, souvent comme des bêtes, dans une résignation aveugle, et plus souvent encore comme des révoltés. Un seul pourra l'offrir en sacrifice de pure et loyale acceptation, pour en délivrer ses frères : le Christ du Seigneur.
- Ah mon fils, dit Joseph, ne pourrai-je mourir à ta place ? Oui, je veux mourir à ta place !

Mais Jésus dit « non » d'un signe de tête ; puis il expliqua :

- Vous, dont la foi a permis à mon Père la venue du Sauveur, vous n'appartenez plus à cette génération-ci, et vous n'en subirez pas la condamnation.

Et Jésus poursuivit la lecture du prophète, qui insistait, justement, dans le sens des paroles qui venaient d'être dites :

« Le châtement qui nous rend la paix est tombé sur lui

« Et c'est grâce à ses plaies que nous sommes guéris...

- Oui, dit Jésus, j'ai une grande hâte que vienne le moment de la totale et définitive expiation, afin que l'homme puisse retrouver la splendeur qu'il avait à l'origine, quand il sortit de nos mains...

Joseph ici ne disait plus rien : il pleurait en silence, assis dans un coin sombre de la pièce, où se tenait autrefois Jacob, quand il écoutait, lui aussi, en pleurant, les mêmes textes. Ils annonçaient, certes, une nuit terrible, mais ils projetaient aussi sur l'avenir, peut-être proche, l'aurore libératrice du Jour de Yahvé :

« Tout comme des brebis, nous étions errants,

« chacun suivait son propre chemin.

« Et Yahvé a fait retomber sur lui
« les crimes de nous tous.
« Affreusement traité, il s'humiliait,
« il n'ouvrait pas la bouche.
« ...Comme un agneau conduit à la boucherie,
« comme devant les tondeurs, une brebis muette,
« il n'ouvrait pas la bouche...

Et Jésus prononça cela avec une gravité telle, mais cependant si simplement, que le texte apparaissait avec toute sa perfection et sa plénitude. Il n'eût pas été possible de mieux définir l'Oblation du Juste. Il y eut un silence, obligé à cause de la densité de la Parole. Marie le rompit :

- En effet, dit-elle, un cœur obstiné, qui peut le convaincre ? La Parole de Dieu lui-même n'entame pas la dureté de l'impie ! Alors, que faire ? Le sang du Juste criera sans doute plus fort que celui d'Abel, et alors, comprendront-ils ? Joseph, peut-être un jour, seront-ils sensibles à nos larmes ?

Et Jésus expliqua les longs délais de la Création de l'homme :

- Il faut, dit-il, que toute l'histoire se déroule et soit présente aux yeux étonnés de tous les hommes. Alors, devant la révélation de la Vérité manifestée dans le cours du temps, chacun prendra parti, en toute connaissance de cause, et sera capable de discerner exactement la voie du péché et celle de la Justice.
- C'est donc toujours les deux voies, comme disait mon père Jacob, murmura Joseph, ou, si l'on veut, les deux arbres... ¹
- Ils comprendront alors, dit Marie, la parabole initiale de la Création.

Et Jésus ajouta :

- D'ailleurs, je vous l'ai dit : il convient que l'Oint du Seigneur soit du côté des humiliés et des pauvres de la Terre, afin que toute bouche soit fermée devant la multitude des miséricordes de mon Père.
- C'est vrai, dit Joseph, après un temps. Je comprends maintenant la parole de notre père Abraham à son fils : « Dieu veillera à trouver la victime pour le sacrifice... »

Alors Jésus poursuivit la lecture :

« Il a comparu au tribunal en jugement,

¹ - Ces symbolismes des deux arbres, des deux voies, ont un sens unique et très profond. Ils se rapportent aux deux générations : celle du Juste, par l'Esprit de Dieu, dans le sein virginal, et celle des hommes pécheurs, fils d'Adam, « nés de la chair et du sang », nés selon la volonté de l'homme » (Jn. Prologue) sur lesquels pèse la mort et les processus de dégénérescence et de vieillissement. (Cf aussi Gal.6/7-9)

« et de sa génération qui se soucie ?

- Ce texte indique, expliqua Jésus, que le Fils de l'homme a été condamné par cette génération-ci parce qu'il est né d'En Haut. Une génération adultère et pécheresse ne voudra pas admettre la génération virginale du Fils de l'homme, né et venu en ce monde pour porter témoignage à la Vérité. (Jn.18/37)

Marie et Joseph approuvèrent. Puis, après un instant de réflexion, ce dernier dit :

- Oui, je comprends cela. Comment pourrait-il en être autrement ? Qu'en penses-tu Marie ?
- C'est une lutte de races qui commence, dit-elle, inexpugnable. Deux générations s'affrontent, comme autrefois Esaü et Jacob, dans le sein de Rebecca. Celui qui a l'empire du péché et de la mort tentera d'anéantir le fruit de l'Esprit-Saint. (Hb.2/14, Ap.12)
- Tu as bien jugé, mère chérie, dit Jésus

D'ailleurs le texte, dont il poursuivait la lecture, allait dans le même sens :

« Il a été retranché de la terre des vivants,
« et en raison des péchés du peuple, mis à mort.
« Alors qu'il a pratiqué la non-violence,
« et n'a proféré de sa bouche aucun mensonge.
« Ce qui plait à Yahvé, c'est que, écrasé par la douleur,
« il offre sa vie en expiation.
« ...Il aura une postérité, il prolongera ses jours,
« et le bon plaisir de Dieu, par lui, s'accomplira.
« Après les épreuves de son âme, il verra la lumière,
« il sera comblé...

Et Jésus, se tournant vers Joseph, lui dit :

- Tu entends, Père, pourrait-il y avoir une victoire sans combat, une paix sans que soit écarté le père du mensonge et de la mort ? (Jn.8/44)
- C'est vrai, dit Joseph.

Et Jésus continua la lecture de la prophétie :

« Par ses souffrances, mon serviteur justifiera des multitudes,
« en s'accablant lui-même de leurs fautes...

- Qui peut comprendre la faute, dit Joseph, et comment le pécheur pourrait-il expier, puisqu'il ne sait pas ce qu'il fait ?
- Tu as bien jugé, père.

Et Jésus acheva l'Oracle du Serviteur de Yahvé :

« C'est pourquoi je lui attribuerai des foules,
« et avec les puissants, il partagera les gloires,
« puisqu'il s'est livré lui-même à la mort
« et qu'il a été mis au rang des malfaiteurs.
« Alors qu'il supportait les fautes des multitudes
« il intercédait pour les pécheurs... ¹

Et Jésus roula le Livre, en disant simplement :

- Et voilà le chant du Serviteur de Yahvé. Il faut que les Ecritures soient accomplies.

Et Joseph après un moment d'hésitation, pris par un sentiment d'angoisse :

- Alors les hommes ne reconnaîtront pas leur Sauveur ? Celui que le Très-Haut envoie dans le monde en disant : « Tu es mon Fils » ?
- C'est bien cela, dit Jésus. Depuis la faute, par la puissance des ténèbres, l'homme est devenu radicalement incapable de voir la lumière, d'entendre la Vérité. C'est cela que nous annonçons déjà au prophète Isaïe, lors de sa vocation. Nous l'engagions à prêcher la Parole, tout en sachant que sur l'heure, il ne serait ni compris ni suivi, mais outragé et rejeté. Le cœur de l'homme est lent à croire, son esprit lourd à comprendre. Il faut un long délai ; les quarante ans de vie terrestre ne suffisent plus aux fils d'Adam pour connaître les voies de mon Père ! Elles sont pourtant simples ! Mais finalement lorsque le Fils de l'homme aura été élevé de terre, il tirera tout à lui. ²
- Elevé de terre, mon Dieu ! murmurait Marie...
- Eh oui, vous l'avez entendu : « Il a été mis au rang des malfaiteurs ».

Et Marie, tout aussi bien que Joseph, étaient stupéfaits de ses paroles, et plus encore de la sérénité avec laquelle Jésus les avait lues, de sa détermination courageuse d'aller au devant du témoignage qu'il avait à rendre, selon les Ecritures prophétiques, où était inscrite la volonté de son Père.

¹ - La parole de Jésus à Pierre : « Comment les Ecritures seront-elles accomplies ? » au jardin des Oliviers, montre bien qu'il avait une pleine conscience du sens des événements de sa passion. Marie a été forte durant la Passion, et debout au pied de la Croix, en raison de cette instruction, reçue de son Fils, au sujet des Ecritures. Jésus a averti ses disciples de sa passion (Mc.ch.8 et s), à plus forte raison en a-t-il averti Joseph et Marie.

² - Is.ch.6. C'est malgré l'incrédulité qu'il rencontrera que le prophète est engagé à prêcher : « Aveugle-leur les yeux, casse-leur les oreilles », à force de lumière et de paroles... Cf. aussi Jn.12/32s.

Joseph, à partir de ce jour, perdit ses forces et tomba dans une maladie de langueur. Il n'était pas fils de vierge et moins fort que Jésus devant la Croix, surtout celle qui lui était destinée. Ses cheveux se mirent à blanchir, comme l'amandier, lorsque le soleil se lève sur l'horizon du monde. Le pain, pour lui, n'avait plus de goût, ni de saveur le vin, et l'huile n'avait plus de parfum. Il ne pouvait chasser de son esprit le chant du Serviteur de Yahvé, dont les images atroces se mêlaient devant lui à celles du psaume de David :

« Des taureaux nombreux me cernent,
« de fortes bêtes de Basan me harcèlent ;
« contre moi baille leur gueule
« lions lacérants et rugissants...

Dans quelles affres de douleur serait donc plongé l'Oint du Seigneur ! Quelles angoisses de cœur et d'esprit évoquaient les images du prophète :

« ... Je suis comme l'eau qui s'écoule,
« et tous mes os se disloquent.
« Mon cœur est pareil à la cire,
« il fond au milieu de mes entrailles.
« Mon palais est sec comme un tesson,
« ma langue est collée à mon palais.

Assurément, le prophète David ne parlait pas pour lui-même, ou bien alors, devinait-il, à travers ses propres souffrances, les épreuves, bien plus grandes encore, de celui qui serait à la fois son fils et son Seigneur. Ce Fils qui pouvait dire, mieux que tout homme :

« C'est toi qui m'a tiré du ventre,
« qui m'a confié aux mamelles de ma mère,
« dès le ventre, mon Dieu, c'est toi...

D'ailleurs Jésus l'avait dit souvent : David, dans sa grande foi et son grand amour, pressentait personnellement, connaissait, par une intuition spirituelle, la vie et les sentiments du Messie.

Et cela se présentait aussi pour Joseph : combien plus encore ! Chaque jour s'imprimaient en lui les traits de la Passion future du Sauveur, qui, dès son enfance, avait été mise sous ses yeux par la parole prophétique :

« Ils ont percé mes mains et mes pieds,
« ils ont compté tous mes os...
« Contre moi ils branlent la tête, ils se moquent,
« il s'est confié en Dieu, que Dieu le sauve ! »
« ...Ils se sont partagé mes vêtements,

« ils ont tiré au sort ma tunique...

Or, la chose était de notoriété publique : les soldats qui exécutaient les condamnés se partageaient leurs dépouilles.

Justement, vers cette époque, il y eut une émeute en Judée, dans les environs de Jérusalem. Des fanatiques avaient pris le maquis dans les montagnes d'Ephraïm, après avoir commis des attentats, des saccages, et proféré des insultes et des menaces contre l'occupant. Leur folle présomption ne les avait pas mis à l'abri des poursuites de Pilate, le procureur, qui avait envoyé à leurs trousses les cohortes de la Légion. Bien vite, traqués et saisis, ils furent ramenés sous les fers à Jérusalem et crucifiés en grand nombre aux portes de la ville sainte. Cette répression sauvage avait soufflé sur le peuple un vent de révolte : la sagesse des scribes sut éviter le pire. Dans chaque synagogue, la douleur publique s'exprima par des chants de deuil et de lamentation :

« Les nations ont envahi ton héritage ;
« on nous traite comme des brebis d'abattoir.
« Lève-toi, Seigneur ! Aide-nous !
« Et délivre-nous, à cause de ton nom !... (Ps.77)

L'image des croix dressées aux portes de Jérusalem hanta désormais la pensée de Joseph. Il n'admettait pas encore, cependant, que Jésus irait jusque-là. Chaque jour, à chaque pas, à chaque battement de son cœur, il soupirait vers le Ciel, priant pour que cela ne soit pas. Mais il disait aussi : « Que ta volonté soit faite...! » Et il pensait en lui-même : « si Jésus se manifestait aux foules, ne pourrait-il provoquer chez le peuple ce grand changement annoncé par les Prophètes ? » Comme il était dans cette pensée, il offrait sa vie en échange de celle de son fils. Un jour, il prit Jésus à part, et lui dit :

- Mon fils, n'est-il pas venu le temps de paraître pour la délivrance d'Israël ? Pour abolir le péché et l'iniquité et restaurer le Royaume ?
- Oui, père, dit Jésus. Le temps est proche ; le péché du monde sera bientôt conjuré, car du haut de ma Croix, je supplierai le Père pour les pécheurs.

Joseph sentit ses genoux vaciller sous lui, ses bras tombèrent. Puis, s'approchant de Jésus, il l'embrassa de toute la force de son impuissante tendresse, en lui disant :

- Mon fils, mon fils, mon unique, celui que j'aime ! Me voici donc comme notre père Abraham lorsqu'il conduisait son fils bien-aimé sur la montagne de l'Horeb !

- C'est vrai, mon père, ton amour est pour moi immense, et quelle consolation pour mon cœur ! Je le sais, tu veux t'offrir toi-même à la place du bœuf pris par les cornes dans le buisson. Mais c'est à moi, et non à toi qu'il appartient de boire le calice jusqu'à la lie.
- Mais enfin, enfin, pourquoi doit-il en être ainsi ?
- Mon Père a décrété qu'il y aurait une heure pour les ténèbres, où le Prince de ce monde croira obtenir la victoire en supprimant la Juste. Ils diront en hochant la tête : « Que Dieu le sauve, puisqu'il est son Fils ! » Mais je ne descendrai pas de la Croix : c'est du séjour des morts que je me lèverai pour entrer dans ma gloire. Ce ne sont pas d'ennemis terrestres qu'il nous faut triompher, mais de celui qui détient la clé des abîmes : il me faut aller prêcher aux morts la Rédemption, leur proposer le Salut, leur procurer la délivrance.

Et Joseph se recueillit un long moment sur ces paroles.

- Oui, je comprends, dit-il. Il faut donc en finir avec l'ordre ancien, celui du sang, des larmes, celui de la loi et de la mort.
- Et l'ordre ancien se condamnera lui-même en crucifiant le Sauveur. Une génération pécheresse prendra conscience de son aveuglement, lorsqu'elle aura condamné comme blasphémateur le fils de la vierge conçu par l'Esprit-Saint.¹
- Alors, je pense, tous seront convaincus et se frapperont la poitrine : alors les hommes renonceront à la mauvaise voie !
- Il y a des temps et des moments que le Père a disposés en sa puissance. Car puissante aussi est la main de l'Adversaire, pour aveugler les esprits et appesantir les cœurs ! Large et facile la route qui conduit à la perdition, et la caravane humaine y marche depuis si longtemps ! Aussi, le retour des captifs sera-t-il long !...

Cette fois, la Révélation était entière, car désormais, dans le foyer du forgeron, on put parler ouvertement du combat et de la victoire de l'Agneau, dans cette intimité familiale où les mystères divins étaient étroitement mêlés aux occupations les plus simples, aux travaux les plus ordinaires. Chaque jour, étaient évoquées, chez ces pauvres et ces inconnus, les arcanes des miséricordes du Père, ses entrailles secrètes : Lui qui a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils, son Unique, non seulement comme législateur souverain, mais comme victime expiatoire ! Il devenait ainsi évident que le sang versé par la violence, depuis celui du juste Abel, jusqu'à celui du plus misérable des esclaves fugitifs, ne pouvait être expié que par l'Onction de l'Esprit dans le Sein virginal...

¹ - Ce point de vue explique beaucoup de passages obscurs de saint Paul.

Et Marie retenait toutes ces choses, elle les méditait dans son cœur, car elles étaient la clé des Ecritures et la solution de l'énigme de l'Histoire, de l'énigme de la nature. Alors, comme le faisait déjà sa mère Anne, elle disait, dans l'action de grâces : « La voie du Seigneur est grande et élevée, plus encore que le ciel au-dessus de la terre, et son amour s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent... » Et tous trois, Jésus, Marie, Joseph, évoquaient le temps où, sur la terre, l'amour habitera... (2 Pe.3/12 ; Act.3/17-24)

Après les jours de la grande Révélation de la Miséricorde du Père, Joseph ne vécut que par cette vue de foi. Il n'appartenait déjà plus aux choses de la terre. Certes, son fils était bien le Sauveur, mais non pas pour délivrer Israël de l'oppression romaine, mais le genre humain tout entier de l'esclavage de Satan et de la mort amère. Même le travail de la forge, qu'il avait tant aimé, comme son père Jacob, était désormais pour lui sans sel, sans intérêt. Sans doute, éprouvait-il une joie immense à marteler auprès de son fils, de ses mains déjà fatiguées, auprès du soufflet et de l'enclume... Mais quoi ? Un fer de hache en vaut un autre, un forgeron aussi en vaut un autre. Les secrets de la fusion des métaux étaient d'ores et déjà entre les mains d'hommes impies, sans amour, qui ne manqueraient pas de s'en servir pour le mal. Il y a certes un autre feu à allumer que celui des fourneaux pour cuire le minerai ! Un feu qui réduirait en cendres autre chose que le charbon ! La cité terrestre n'est-elle pas à l'avance maudite par les Prophètes, en raison du mauvais cœur de l'homme ?... Joseph aspirait de tout son être vers cette autre cité construite sur la Vérité et sur l'Amour. Aussi, pour apporter un surcroît d'adoration, en face d'un monde sans piété, un surcroît d'amour contre cette haine immense, Joseph s'offrait avec l'Agneau immolé, ne renonçant pas à prendre la place de son fils Jésus. Il suppliait Dieu chaque jour en disant : « Ah ! Seigneur Yahvé, mon Jésus n'est-il pas la Semence sainte, l'Emmanuel prédit par le prophète ? Ne convient-il pas que je meure, moi, et non pas lui, moi qui suis un homme aux lèvres souillées, et qui habite au milieu d'un peuple aux lèvres souillées ?... »¹

Mais le Père avait d'autres vues sur Joseph.²

Comme il était dans ces pensées, un jour il ressentit au cœur comme un choc : celui d'un poing qui frappe sur une porte et qui lui demande

¹ - Is.ch.6 et 7/14. L'Eglise n'a pas défini l'immaculée conception de Joseph ; mais peut-être l'était-il aussi...

² - Il ne peut y avoir de « bonne mort ». L'Assomption de saint Joseph est suggéré dans des textes liturgiques et certaines écoles de théologie l'ont enseignée. Hénoch et Elie ont été enlevés, Joseph plus encore peut-on penser, lui le « père » du Sauveur ! Tout récemment, aux apparitions reconnues d'Itapiranga au Brésil, elle est clairement affirmée.

d'ouvrir. Etait-ce le signe que ses jours sur terre touchaient à leur fin ? Comme il avait brusquement blêmi, Jésus s'en aperçut et lui dit :

- Qu'as-tu, mon père ? Quelle est cette pâleur qui monte sur ton visage ?

Joseph s'assit et Jésus s'approcha, posant la main sur son front. Marie entra, elle vit, elle alla chercher de l'eau fraîche, et comme elle épongeait son visage avec sa douceur accoutumée, Joseph levant les yeux sur elle, sur ses traits magnifiques et sur Jésus, dit :

- Il est temps que la corde casse, et que la cruche tombe au fond du puits, et personne ne la relève... Un temps où la lampe s'éteint dans la maison et personne ne la rallume. Alors, on n'entend plus le bruit de la meule, parce qu'elle est cassée, et ses morceaux gisent à terre. Un temps où le feu s'éteint dans la forge, et il n'y a plus de souffle pour le raviver, et le marteau inutile se couvre de rouille sur l'enclume muette... Le foyer perd sa chaleur sous les cendres que le vent disperse... (Eccl.12)

Brisé beaucoup moins par la fatigue des années que par le chemin de la croix, il se laissa tomber sur les bras de Jésus. C'est lui qui l'étendit sur sa couche et qui le borda avec les couvertures, tout comme il est écrit dans le psaume. Marie voyait tout cela et pleurait, et dans son extrême douleur, elle suppliait :

- Ah ! mon fils, mon fils, délivre-nous de la mort, de la mort amère !

Joseph paraissait mourir. Son cœur battait à peine, un léger souffle passait entre ses narines. Son visage était devenu comme marbre : tout son sang semblait s'être concentré dans les viscères profonds. Et cela dura longtemps, longtemps... Etait-ce un sommeil ? Une léthargie ? Un véritable repos ? Une pâque mystérieuse ? Pendant trois jours et trois nuits, se réalisait pour lui cette parole de l'Écriture : « Je dors, mais mon cœur veille... » Et pendant ce temps, son corps devenait transparent, diaphane et répandit un parfum délicieux comme le baume, comme le nard le plus exquis, comme toutes les essences ces plantes odoriférantes qui restent suspendus dans les airs au lever du jour...

La prière soutenue de Jésus et de Marie auprès de lui opérait une nouvelle naissance, qui allait se révéler, comme avait été celle de Jésus, dans la joie et l'allégresse.

Le matin du troisième jour, Joseph s'éveilla, se leva, embrassa sa femme bien-aimée et son fils, puis il partit dans la direction du soleil levant. Il disait dans son émerveillement :

- Dieu, mon Père, que c'est beau ! que c'est beau ! Que tout est bon !

Puis se tournant vers sa femme et son fils :

- Je pars, mais je serai quand même tout près de vous.

Sa chevelure brilla un instant à contre-jour, comme une auréole de lumière et son vêtement fut consumé dans cette clarté mystérieuse qui émanait de son corps. Il s'élevait de terre, se confondant avec l'éclat du ciel d'Orient.

Il y eut ce jour-là sur la terre une extraordinaire action de grâce – ignorée de tous – une indicible glorification de Dieu le Père, une heure de joie et de triomphe qui assomma les Enfers et remplit les Anges de Dieu d'allégresse et de jubilation. Le monde, certes, était trop méchant pour avoir la révélation de cette heure, trop loin du plan de Dieu pour la concevoir...

Ce jour-là, Jésus, après avoir chanté les psaumes de louange avec sa mère Marie, s'en alla vers la forge. Le feu s'était éteint, et le marteau était resté négligemment posé sur l'enclume. Jésus ne ralluma pas le feu. Il jeta un long regard sur ces choses si simples et si lourdes de souvenirs. Il s'approcha de l'enclume, laissa glisser sa main sur le manche bien lisse, bien bruni du marteau, où se posaient les mains de Joseph, son père, et s'étaient posées celles de son grand-père Jacob... Des barres de fer, des plaques, des lingots attendaient, rangés sur les étagères, de prendre forme et signification. Le soufflet bâillait, prêt à reprendre sa respiration. Jésus songea, longuement, il revivait ces instants si denses, tout ce qu'il avait appris, lui le Verbe de Dieu, de Joseph et de Jacob, en ces heures bénies de travail et de discours, de communion et de silence... toute cette richesse de la Tradition patriarcale d'Israël, dans cet atelier aux murs noircis, qu'il aimait tant, où il avait manipulé de ses mains cette matière si précieuse, si vénérable. Il se remémora la voix de son père Joseph, et celle de Jacob, qui était si grave, si profonde... il mesura tout l'amour qu'elles avaient exprimé – et celui qu'elles n'avaient pas osé dire ! – au long des semaines et des années, alors qu'elles livraient les secrets des métaux, et ceux, combien plus importants, du cœur de l'homme ! « Ah, mon père ! murmura-t-il dans sa prière, Père, que c'était bon, que c'était bon ! »...

Après un long regard, il sortit et ferma la porte. Puis il s'en alla dans le jardin. Sa pensée s'envola vers Anne sa grand-mère, qui savait filer de si longs discours, avec des lèvres fines comme ses mains. Il évoqua Joachim, dont la délicatesse exquise complétait si parfaitement en

lui ce qu'il avait reçu de Jacob, le rude. Maintenant Joseph les avait rejoint dans la vie de gloire, lui le Juste, enlevé comme l'avait été Hénoch, en témoignage pour la conversion des générations. Et c'était là la preuve formelle de ce qu'ils avaient tous affirmé, conformément à la parole prophétique de l'Emmanuel : « Toi, Jésus, ce n'est pas de la chair et du sang que tu es né, mais de Dieu ». ¹

Il revint alors vers Marie qui préparait un léger repas... comme sans y songer, car l'enlèvement de Joseph l'avait comblée d'une allégresse indicible. Elle déposait sur la table les écuelles de terre cuite. Jésus contempla un instant l'humble servante, sa maman, qui alliait, avec une sérénité divine les soins du ménage à la plus grande victoire de la foi. Il s'approcha, l'embrassa et lui dit :

- Marie, ma mère, ma mère bien-aimée, voici qu'un jour nouveau s'est levé sur le monde.

Ils mangèrent ensemble, coupant leur silence de communion par quelques paroles échangées sur ce nouveau jour. Puis, avalant sa dernière bouchée de pain, Jésus dit :

- Maintenant, il ne reste plus qu'à accomplir tout ce qui a été écrit par les prophètes concernant le Fils de l'Homme, quant à sa révélation à Israël... Je sais Marie, que ton témoignage est vrai, je le savais déjà, avant que ton époux bien-aimé ait échappé à la sentence de la mort. Si j'avais eu besoin d'un signe, je l'aurais, maintenant en tout évidence. ²
- Alors, dit Marie, tu vas partir, déjà ?
- Je resterai quelques jours encore, et nous reparlerons de tout ce qui est arrivé. Puis, j'irai au désert, où l'Esprit de Dieu me pousse, pour y livrer un combat qui sera décisif.
- Alors, tu ne rallumeras plus la forge ?
- Y travailler seul désormais ? J'aurais trop de chagrin, Marie, de ne plus y entendre Joseph, mon père. D'ailleurs, à quoi bon ?
- Et ainsi le marteau ne chantera plus sur l'enclume ?
- Il nous faut accomplir une œuvre plus urgente, mère chérie. C'est l'homme lui-même qu'il nous faut désormais forger pour qu'il porte l'empreinte et la ressemblance parfaites de notre Dieu.
- Oui, dit Marie, je comprends ! Il faut restaurer en tout homme ce qui a été perdu. Oui, mon fils, il y a un temps pour se taire et un temps pour parler... Alors va. Qu'avons-nous désormais à nous dire que nous ne sachions déjà ? Ne tarde pas, si le Père t'appelle.

¹ - Gen.5/21 Si.44/16 ; Jn.1/13. Notez ici cette mention du Livre saint associant l'enlèvement d'Hénoch à la conversion des générations. Ce qui montre bien que le péché qui entraîne la mort est essentiellement lié à la génération.

² - Le fondement de la Foi de Jésus n'est autre que le témoignage de Marie, Joseph, Jacob, Joachim, Anne... L'intuition de l'Esprit confirme en lui le faisceau de ces témoignages.

Puis elle ajouta :

- Tu sais que je suis toujours avec toi. Au moment de l'épreuve, je te rejoindrai à Jérusalem.
- Pour nous deux, la lutte n'est pas terminée, jusqu'à ce que soient déliés toutes les œuvres du Diable... Merci, mère chérie, d'être là, fidèle.

Et Jésus l'embrassa tendrement : cette femme qui était pour lui plus qu'une créature et une fille, plus qu'une mère et une épouse, cette femme qui était pour lui l'Eglise...

Et, après quelques jours, Jésus partit en direction du Jourdain...

Alors Jean se leva sur l'horizon d'Israël, l'enfant miraculeux, conçu d'Elisabeth la stérile, alors qu'elle était hors d'âge. Il commença à baptiser et à prêcher, accomplissant ainsi la mission qu'il avait reçue de l'Esprit : ramener le cœur des pères vers les fils, et le cœur des fils vers les pères. Comment en effet les hommes pourront-ils comprendre le mystère de la paternité de Dieu, si n'est pas restaurée la composante de l'amour paternel et de l'amour filial en leur cœur ? Et pourront-ils comprendre que l'Esprit est lien d'amour et d'unité entre le Père et le Fils, s'ils demeurent dans l'adultère ? Ainsi pour hâter l'avènement de la foi en la Miséricorde, et l'heure des Noces, Jean cria dans le désert : « Convertissez-vous, race de vipères... » (Lc.3/7)

Jésus vint vers Jean, comme on sait, non pas avec les maîtres, les prêtres, les purs, les savants, les pharisiens, les inquisiteurs, les scribes, mais mêlé à la tourbe des sans-voix, des sans-loi : des publicains, des courtisanes... tous gens qui venaient, non pas en inspecteurs ou en touristes, mais en pécheurs conscients de leur misère, pour se faire baptiser, car en ce monde de péché, ils n'avaient pas l'illusion d'être justes. Jean vit Jésus parmi ceux-là, le reconnut. Il eut un mouvement de recul : « Toi ici ! Jésus ! Te faire baptiser par moi ? » Mais Jésus expliqua que le mystère de la Croix commençait ici, puisque le Serviteur de Yahvé devait être mis au rang des malfaiteurs.

Or il arriva qu'au moment où Jésus fut baptisé par Jean, et qu'il sortit de l'eau, la voix du Père se fit entendre :

- Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ».

Beaucoup entendirent, mais qui, alors, pouvait comprendre ? Marie, elle, n'était pas là. Joseph voyait les choses d'un autre point de vue. Jean, son cousin ? Il connaissait son origine, par le témoignage de ses

parents, et des parents de Jésus : il le savait conçu du Saint Esprit, né d'une mère vierge. Il fut confirmé dans sa foi. ¹

Mais Jésus, lui, entendait de ses oreilles humaines, cette intime et secrète confiance qu'il savourait en lui-même, sous le voile de la foi, depuis sa naissance – depuis sa conception même ! – depuis l'éveil de son intelligence lorsqu'il copiait le rouleau d'Isaïe, au côté de sa grand-mère Anne...

- Tu es mon Fils bien-aimé, c'est en toi que je mets mes complaisances. ²

C'était donc vrai.

Marie apprit plus tard que le Père lui-même avait rendu témoignage en faveur de son fils. Ainsi était achevée cette conquête de la foi : cette foi qu'elle avait découverte sur les genoux de sa mère Anne, qu'elle avait nourrie de la Parole entendue à la Synagogue, qu'elle avait approfondie par les Ecritures, qu'elle avait confirmée auprès de Siméon et des docteurs, qu'elle avait exposée et proposée à Joseph, lors de leurs fiançailles, quand ils campaient sur les montagnes de Judée, dans les environs de Bethel ; cette foi qui avait permis à l'Esprit de Dieu de la rendre féconde, et à Jacob, le père de Joseph, de s'en aller satisfait, tout comme le vieillard Siméon... ³

Et Jésus partit au désert, afin d'y combattre Satan corps à corps.

Perdu dans ces rocailles chauves qui portent l'empreinte du feu du ciel, quand la colère du Tout-Puissant s'abattit sur Sodome et Gomorrhe, au pied de ces falaises terribles, dans les dédales caverneux, sur ces éboulis lubriques, faits de pierres coupantes, Jésus, pendant quarante jours et quarante nuits chercha le repaire de l'Ennemi dans une prière si ardente qu'il en oublia de manger. Alors l'Ange des ténèbres fut contraint de se dévoiler, tout rampant, tout fuyant, tout visqueux et insaisissable qu'il fût. Mais alors, exerçant contre Jésus toute la fureur de ses artifices, il ricana, avec son sarcasme infernal, et cette fois désespéré, contre ses

¹ - Lorsque Jean dit : « Je ne le connaissais pas », il veut parler non pas de son identité de fils de Dieu mais de sa mission de victime rédemptrice. Il ne savait pas qu'il allait devoir passer par l'abaissement, et jusqu'à la Croix !

² - Notez les deux variantes proposées par les Evangélistes : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé... » et « Tu es mon Fils bien-aimé... ». Nous avons mis un « f » minuscule dans le texte de notre récit à dessein, et ensuite un « F » majuscule, pour marquer que la filiation de Jésus se réalise dans la nature humaine et dans la nature divine.

³ - On peut penser aussi que les parents de Marie comme ceux de Joseph n'ont pas connu la mort mais l'assomption : n'est-ce pas leur foi première qui nous a donné le Sauveur ? Peut-être étaient-ils encore de ce monde lors de la mission du Christ...

prétentions à être fils de vierge. Par trois fois, il le mit à l'épreuve, en lui disant :

- Si tu es fils de Dieu... ¹

Eh quoi ? Si Jésus avait pu perdre la foi en sa propre conception virginale, rien n'était perdu pour Satan. Jésus évita le piège des suggestions mirifiques. Il asséna le marteau infrangible des Ecritures sur le museau du Dragon, sur le crâne du reptile, en lui disant, par trois fois :

- Il est écrit...

Si bien que l'Ange des ténèbres recula.

Il sut à partir de cet instant que ses jours étaient comptés : la conscience de ce Jésus, fils de Marie, était stable comme le Rocher d'Israël ! Il se retira « jusqu'au moment favorable » : il espérait encore le faire craquer face à la perspective de la mort. Sinon, il ne lui resterait plus désormais qu'une seule ressource : faire oublier aux hommes ce qui s'était passé... en le niant par le venin du doute impie... ²

- Fin du chapitre 8 -

¹ - Lc.4/1s ; Mt.4/1s : « Si tu es fils de Dieu » : le grec ne comporte pas d'article. Cette observation est de la plus haute importance.

² - C'est là l'action du Dragon, de Satan, « le Serpent ancien », telle qu'elle est exposée dans l'Apocalypse, notamment ch.12. L'Eglise a heureusement maintenu le mémorial de la Vérité, jusqu'aux derniers temps ou « le « bon dépôt de la foi » éclairera la conscience et le comportement humain.

L'oppression

« Par votre tradition
vous avez anéanti le
commandement de Dieu »
(Jésus)

L'oppression avait pris la forme du légionnaire. Elle pesait de tout le poids du glaive, brillait comme les casques polis et les boucliers d'airain, puait comme les harnais des chevaux et les sangles des chaussures. L'ordre romain, durement acheté par le sang des vaincus, maintenu par la discipline militaire et la sueur des esclaves, assurait la paix du monde. Le bien de cette paix, pour les riches citoyens ne pouvait être payé trop cher. C'était une image caricaturale de cette Paix que les prophètes avaient annoncée.

Mais une image quand même.

A tel point que les diplomates du haut clergé d'Israël pactisaient volontiers avec les idolâtres. La sécurité, la survie de la Nation valait bien quelques sacrifices ! N'avait-on pas évité le pire ? Les figures des dieux et des déesses, de Rome et d'Auguste, l'emblème de Jupiter olympien n'avaient pas franchi les parvis du Temple. Que demander de plus ? Cependant, les fanatiques de la race élue, les intransigeants intraitables rumaient dans le secret complots et révoltes, trafiquaient des armes et des vivres, dans le dos des occupants et à la barbe des prêtres, identifiant le Jour de Yahvé avec le massacre soudain et général des impies et des traîtres, lorsque « les justes laveront leurs pieds dans le sang des iniques... » ¹

Dans le saint Temple de Sion comme dans les synagogues des villages perdus au sein des montagnes, un chant, un seul, un cri unanime montait vers Yahvé :

« Sauve ton peuple, ô Dieu !
« Délivre ton héritage !
« Libère Israël, ô Dieu,
« de toutes ses angoisses !
« Renouvelle les prodiges, répands la terreur,
« Terrasse l'adversaire et chasse l'ennemi !... » ²

¹ - Ps.149/7-9. La lumière de l'Évangile nous permet d'interpréter de telles paroles dans le sens du combat spirituel contre notre véritable Adversaire, selon Eph.6/12s. Le glaive n'est autre que celui de la Parole de Dieu, le bouclier, celui de la Foi, etc...

² - Extrait de lamentations collectives Si.36/5-6.

Pouvait-il y avoir un autre ennemi que César ? Un autre adversaire que le légionnaire romain ?

Aussi, pour forcer Dieu à intervenir, zélotes et pharisiens, scribes et rabbis redoublaient de sévérité pour que la Loi fût observée dans toute sa rigueur, et pas la Loi seulement, trop simple, trop facile, mais tout ce que les Anciens avaient ajouté pour que la religion des rites empoignât la conscience morale dans un étau incoercible.

Comment Dieu pourrait-il alors se refuser à intervenir en faveur d'un peuple si scrupuleusement soucieux des observances, si attaché aux préceptes ?

Certes depuis les créneaux de la forteresse Antonia, les soldats de l'Empereur plongeaient le regard dans le saint parvis, attentifs à surprendre la moindre poussée de fièvre ; mais Yahvé Dieu qui plane sur les nuées, qui contemple le sommet des montagnes, n'était-il pas plus haut encore ?

La tenaille avait deux dents : la politique et la religion, le militaire et le prêtre : manifestement la seconde était la plus mordante. Le peuple des petites gens, les humbles et les pauvres, contraints à l'impôt et à la corvée, se voyaient obligés de déboursier aussi pour le temple et d'offrir à la glotonnerie des Lévités les meilleures bêtes de leurs troupeaux.

Nazareth vibrait, à sa mesure, avec l'angoisse de la Nation. A chaque sabbat, les psaumes divins montaient vers le ciel, colorés de sentiments de révolte, de vengeance et de haine. On disait toujours :

« O Babylone dévastatrice, heureux qui te revaudra
« les maux que tu nous valus !
« Qui saisira tes petits, les brisera contre le roc ?...

(Ps.136/7-9)

et l'on pensait : « Rome ! »

Où étaient-elles les joyeuses fêtes de la pleine Lune, où l'on passait la nuit sur les aires à danser au son des nébels et des kinnors ? Les sabbats étaient en deuil, leur silence devenu funèbre, presque insupportable. Il convenait de prendre un air consterné, car le procureur ne cessait de mêler le sang des émeutiers à celui des victimes.

Marie, elle aussi, voyait tout cela, entendait dire ces choses, mais elle comprenait que la génération de Caïn porte en elle la violence qui la

perd. Elle priait, certes, avec le peuple, mais à un autre niveau de vérité : celui de la reprise de la chair humaine par l'Esprit de Dieu.

Le départ de Jésus, la disparition de Joseph, avaient jeté une certaine gêne autour d'elle. Son silence énigmatique intriguait. Seule, elle n'était pas triste : sa joie et sa paix étaient un scandale pour beaucoup. Cependant personne n'osait lui demander ouvertement : « Joseph, où est-il ? » Ou encore : « Ton fils Jésus, vers quel pays est-il allé ? » Les forgerons avaient leurs secrets, leurs arcanes, et mieux valait ne pas chercher à les pénétrer.

Il est vrai que les questions que l'on se posait concernant Joseph furent vite écartées par les nouvelles qui jaillissaient de toutes parts à propos de Jésus. Marie, bien entendu, fut la dernière à être informée. Mais son intuition l'avertissait que le moment était venu de sa manifestation au monde, et que la chose ferait grand bruit. Les regards qui se dérobaient, les conversations qui se taisaient à son approche, près de la fontaine, sur le marché, jettent dans son cœur le froid de cette interrogation : « Que se passe-t-il donc ? »

Vint un sabbat de printemps, éclairé par un soleil victorieux et magnifique. Marie, selon sa coutume, se rendit à la synagogue. Sur la place, des hommes, par groupes, semblaient plus animés que de coutume. Ils parlaient avec de grands gestes, et le nom de son fils montait sur leurs lèvres. Elle pensa : « Son heure serait-elle venue ? » Elle passa : le silence se fit à mesure que les regards s'aperçurent de sa présence. Marie avait cru entendre parler, ici et là, de Jérusalem et du Temple. Il s'était donc passé quelque chose par là-bas. En entrant dans la synagogue, elle fit déborder toute son inquiétude par une ardente prière : « Mon fils, mon fils, murmurait-elle, mon Dieu, que les cœurs s'ouvrent aux paroles de mon Fils !... »

L'office liturgique commença, comme de coutume, par la lecture de la Loi. C'était le tour du jeune fils d'Ascher de prendre le rouleau du prophète Jérémie. Le jeune homme avait hérité de la douceur de son père, l'ancien ami de Joseph. Tous étaient pris par le charme de sa voix, calme et limpide, ingénue. Il lisait en chantant, suivant la mélodie traditionnelle :

« Parole qui fut adressée à Jérémie de la part de Yahvé :
« Tiens-toi à la porte du Temple de Yahvé et proclame :
« Ecoutez la parole de Yahvé, vous tous, Judéens,

« qui entrez par ces portes pour vous prosterner devant Yahvé !
« Ainsi parle Yahvé de l'Univers, le Dieu d'Israël :
« Améliorez vos voies et vos œuvres, et je resterai avec vous en ce lieu. Et n'allez pas vous fier à des paroles mensongères : « C'est ici le temple de Yahvé, le temple de Yahvé, le temple de Yahvé !... »
Mais si vous améliorez réellement vos voies et vos œuvres, si vous avez un vrai souci du droit entre vous, si vous n'opprimez pas l'étranger, l'orphelin et la veuve, si vous ne répandez pas le sang innocent en ce lieu, si vous n'allez pas à la poursuite des dieux étrangers, alors je serai avec vous en ce lieu dans le pays que j'ai donné à vos pères depuis leur temps et pour toujours... » (Jér.ch.7)

Le texte, malheureusement, dans la conjoncture, tombait assez mal : car alors, on construisait justement pour Yahvé un temple magnifique, dont Hérode, l'idolâtre, l'impie, le débauché sacrilège et sanguinaire, était le promoteur et le principal « actionnaire », le chef d'entreprise, et même probablement l'architecte. Mais le peuple ne fait pas toujours les rapprochements qui s'imposent. ... Et le jeune berger continuait de chanter d'un ton irénique :

« ... Mais voici que vous vous fiez à des paroles mensongères ! Vain espoir ! Quoi ! Voler, tuer, commettre l'adultère, se parjurer, suivre des dieux étrangers, que vous ne connaissez pas, puis venir vous prosterner devant moi, en un temple qui porte mon Nom et dire : « Nous voilà en sûreté ! », pour continuer toutes vos abominations ! A vos yeux, n'est-ce pas une caverne de voleurs que ce temple qui porte mon Nom ? Moi, en tout cas, je ne suis pas aveugle, oracle de Yahvé ».

A ces mots « caverne de voleurs » que prononçait le jeune homme, l'assemblée parut s'émouvoir. Mais le lecteur poursuivit :

« Allez donc à Silo, l'endroit que je choisis naguère pour y faire habiter mon Nom ! Regardez ce que j'en ai fait, à cause de la perversité de mon peuple Israël !
« Et maintenant, puisque vous avez commis ces choses abominables, c'est Yahvé qui parle :
« Puisque vous n'avez pas écouté, alors que je parlais incessamment, sans me lasser, parce que vous n'avez pas entendu ma voix, comme j'ai traité Silo, je vais traiter ce temple, encore qu'il porte mon Nom, dans lequel vous mettez votre espérance... »

Ce texte était bien connu. Il ne méritait aucun commentaire, tant il était simple. Aucun Juif n'ignorait que la parole du prophète était accomplie à l'égard de l'ancien temple édifié par Salomon. Personne n'aurait osé appliquer cette même parole au temple nouveau, que l'on construisait à Jérusalem à grand renfort de corvées, de quêtes et d'impositions diverses. Mais en ce jour, en raison de ce qui venait de se

passer là-bas, dans la ville sainte, dans le temple même, l'ancien oracle tombait en plein cœur de l'actualité. Et tous attendaient l'avis de l'autorité... Phinéel, le jeune maître de la synagogue, inscrit à la secte des pharisiens, fanatique défenseur de la Loi, promoteur ardent des Traditions, monta sur l'estrade et dit :

- Frères, vous le savez : la parole que vous avez entendue est accomplie. Nos pères avaient abandonné le Seigneur leur Dieu et ils furent déportés à Babylone, la ville sainte fut détruite, et le lieu du Temple devint une colline boisée, habitée par les chacals, et les hiboux des ruines, tout comme le prophète l'avait annoncé. Mais dans leur malheur et leur humiliation, nos pères ont crié vers le Seigneur, et le Seigneur ramena les captifs par la main de Cyrus.

Aujourd'hui, le Temple est reconstruit, il resplendit de toute la gloire de Yahvé par son or, mais aussi par la magnifique ordonnance des sacrifices, des fêtes, des sabbats, et même par les enseignements des sages. Alors que tous se réjouissent de ce culte bien réglé, selon les ordonnances des rubriques, il en est un, un seul, parmi nous, qui s'est trouvé mécontent ! Vous savez tous ce qui s'est passé à Jérusalem à l'occasion de la fête de la Pâque : je le dis à ma honte et pour la confusion de notre cité ! Car c'est l'un des nôtres qui a provoqué le scandale ! C'est celui dont on raconte partout que, au cours d'un repas de noces à Cana, pour favoriser l'ivresse et la débauche, a changé l'eau en vin ! Si la chose est vraie, il aura usé de l'un des sortilèges magiques dont les forgerons ont le secret. Oui, c'est Jésus, le fils de Joseph, qui osait déjà parler parmi nous avec une autorité usurpée, qui s'est posé en prophète et justicier dans la ville sainte ! Incroyable, mais vrai ! Entrant dans le temple, il se fit un fouet avec des cordes, et en chassa les animaux destinés aux sacrifices ! J'étais à Jérusalem : j'en porte témoignage ! Beaucoup de prêtres et de scribes ont vu et entendu ce tumulte. IL boula dehors les marchands, renversa leurs tables, dispersa leur monnaie, semant partout le trouble et la confusion. Et il criait à qui voulait l'entendre :

« Ma maison est une maison de prière,
« Et vous en avez fait une caverne de brigands... (Mc.11/17s)

Comme si le Temple était sa propriété personnelle !

Ainsi parla Phinéel. L'assemblée protestait avec véhémence, dans son ensemble, épousant les sentiments indignés dont Phinéel avait fait étalage. Mais pas tous : car l'intervention de Jésus, par son caractère héroïque, imprévu, presque comique, avait plu au peuple.

Mais Phinéel n'acceptait pas que quelqu'un puisse être d'un avis différent du sien : celui des grands. Il poursuivit donc :

- Alors les chefs, les prêtres et les anciens intervinrent auprès de cet homme et lui demandèrent : « Qui t'a donné permission et autorité pour agir ainsi ? » Et savez-vous ce qu'il a répondu ? au lieu d'avouer simplement : « Je n'ai aucune permission ni aucune autorité », il dévoila ses folles prétentions : « Détruisez ce temple, dit-il, et je le reconstruirai en trois jours. »
- En trois jours ? en trois jours ? demandait-on en se tournant de voisin à voisin.
- Certes, poursuivit Phinéel, les forgerons sont habiles, nous le savons. Ils s'aident de Béelzébub, le démon du feu. Mais quant à construire un temple tel que le nôtre en trois jours, alors que nous y travaillons depuis quarante ans !...

Le cas de Jésus était jugé dès le départ.

Mais il y avait dans la synagogue, Marie, dans le fond, sur le banc des femmes. Ses yeux rejoignirent ceux de Phinéel, qui jusque-là, n'avait pas pensé que la mère de Jésus entendait ses paroles. Brusquement, par ce simple regard, il fut tout décontenancé. Il hésita, son agressivité tomba tout à coup. Il rougit sous le poids soudain de quelque chose qu'il ne pouvait comprendre, mais qui s'imposait à lui... Il poursuivit néanmoins :

- Certes, nous étions étonnés, comme vous l'êtes aujourd'hui, en apprenant ces choses... Vous les connaissiez déjà, d'ailleurs, car elles ont passé de bouche à oreille à travers tout Israël... Mais il fallait que vous les entendiez ouvertement et que vous sachiez que les autorités s'opposent à cette intervention intempestive de Jésus dans le Lieu Saint, et qu'elles veulent maintenir l'ordre public, pour la sécurité de notre peuple.

Il y eut un silence. Le mot « autorité » jette toujours un froid. Elles avaient belle figure, les autorités, de s'opposer à une intervention après qu'elle ait eu lieu !... Quelques sourires, quelques murmures discrets... Les humbles fléchissent l'échine, mais ils tiennent à garder leur liberté de jugement, surtout en Israël, où l'on apprend, de génération en génération, que Yahvé a constamment envoyé des prophètes contre les rois et les prêtres ! ¹ Aussi tous n'applaudissaient pas à cette diatribe contre le fils du forgeron. Ascher, le vieux berger, l'ami de Joseph, demanda la parole. Elle lui fut accordée. Il prit le temps de venir sur l'estrade, et d'une voix cassée par les ans, il dit avec une grande douceur :

- Vous avez entendu, frères, le récit de Phinéel. Mais Phinéel n'était pas le seul témoin de ces choses à Jérusalem ! On a

¹ - Cf. Vocation de Jérémie ch.1/7-8 ; ch.12 et 13

raconté, en effet qu'une bande d'enfants se pressaient nombreux, autour de Jésus en criant et en chantant :

« Hosanna au Fils de David !

« Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

- Et l'on cherchait à les faire taire, mais ils criaient de plus en plus belle : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Et aussi « Hosanna au fils de David ! » Or, comment ces enfants pouvaient-ils savoir que Jésus est fils de David, de la lignée de David ? Nous, nous le savons, mais eux ?

Le vieillard s'arrêta sur cette question. L'opinion de l'assemblée, allait-elle basculer du côté de Jésus ? Le rabbi voulut interrompre l'orateur, mais il craignit de mécontenter ces gens, qui tenaient Ascher en haute estime. Lequel, sachant que ses cheveux blancs étaient unanimement vénérés, poursuivit :

- Car, je me souviens des jours d'autrefois. Il n'y avait pas alors de pharisiens, et les scribes étaient proches de nous, pour nous apporter, comme au temps d'Esdras, la consolation des Ecritures. Leur bouche était proche de nos oreilles pour nous rappeler l'amour et les miséricordes du Seigneur et toute la tendresse de notre Dieu. Au long des caravanes, sur les places, sur les marchés, dans les synagogues, aussi bien que sous les portiques du temple, tous les fils d'Israël se reconnaissaient frères. Les riches se mêlaient aux pauvres, et les savants aux ignorants. Maintenant, il n'en est plus ainsi : les purs méprisent les impurs, comme ils disent, et ceux qui refusent d'entrer dans les travaux pénibles des hommes outragent les humbles qui, à leurs yeux, sont « des maudits qui ne connaissent pas la Loi ». (Jn.7/49) Or, je vous le demande, pourquoi Dieu n'aurait-il pas suscité un prophète parmi nous, élu un fils de forgeron ? N'est-il pas écrit :

« Le pauvre, il le retire du fumier,

« pour l'asseoir parmi les princes de son peuple » ? (Ps.112)

- David n'était-il pas le plus misérable des bergers dans la famille de son père ? N'est-ce pas à lui, cependant, que Samuel conféra l'Onction royale ? (1 Sam.16) Amos était berger, et c'est de la queue des vaches, et du fumier de ses étables que Yahvé l'envoya prophétiser contre les rois et les prêtres. Je vous le demande, qu'y a-t-il d'étonnant de la part du Seigneur ?

Ces paroles tombaient comme autant de torches ardentes : quel feu n'allaient-elles pas allumer ? Le Rabbi Raguel, le père, se sentit poussé à intervenir pour relever le front de son fils, que ce discours avait accablé.

- Certes, dit-il, nous sommes assurés que Jésus, fils du forgeron, est un homme d'une rare intelligence : nous l'avons vu grandir, nous avons connu son zèle pour la Loi, vous l'avez entendu, car il a souvent pris la parole parmi nous. Nul ne saurait en douter : il a marché dans la voie de la Justice, comme son père Joseph, dont personne ne sait ce qu'il est devenu, quel voyage il a entrepris... Mais quoi, en raison même de cette heureuse nature qu'il a reçue du Seigneur, en considérant tous les dons qui lui viennent du Très-Haut, Jésus a pu s'illusionner, parler avec une autorité qui lui vient de son sens propre, de la haute idée qu'il se fait de lui-même. Vient-il pour réaliser une volonté de Dieu, ou satisfaire ses ambitions personnelles parmi le peuple ?

Toute l'habileté du vieux rabbin jouait sur la jalousie latente des Nazaréens : sa question atteignait le point sensible. Le doute qu'elle suscitait fixait les esprits dans une expectative pleine de méfiance. Il y eut des sourires entendus : la partie était gagnée. Il suffisait maintenant de tirer une belle conclusion :

- Nous le verrons à l'œuvre, nous le verrons, quand il reviendra parmi nous. Car il reviendra ! Alors nous lui demanderons un signe du ciel, nous verrons bien s'il en est capable, oui ou non !

Marie, en entendant es paroles, en voyant ces visages, en devinant les intentions des cœurs, pensait en elle-même : « Ce qu'il nous disait concernant le Serviteur de Yahvé se réalisera ».

Quelques jours passèrent, quelques semaines, le bruit se répandit, la nouvelle se confirma que Jésus était descendu de Jérusalem en Galilée. On disait qu'il avait élu domicile chez un pêcheur de Capharnaüm, un certain Simon, fils de Jean, qui criait très fort sur la plage, pour vendre le fruit de sa pêche, quand elle était bonne. « C'est donc celui-là, disaient-on, qui est devenu l'ami intime de Jésus ! Un marchand de poissons ! » Et l'on parlait aussi de son frère André et de quelques autres hommes, qui tout à coup, devenaient célèbres.

Or, un colporteur, qui se trouvait à Nazareth, le jour du Sabbat, fut invité selon l'usage, par le maître de la synagogue, à prendre la parole après le lecture des prophètes, à dire ce qu'il avait vu et entendu, car il avait répandu cette information parmi le peuple : « Jésus a guéri l'énergumène de Capharnaüm ».

Ce forcené était bien connu, comme un dangereux phénomène qui cherchait querelle aux passants, qui parfois amusait les curieux par de

répugnantes grimaces, mais qui le plus souvent, se tordait en d'horribles convulsions dans la poussière des rues, et troublait bien souvent la prière de l'assemblée. Personne n'avait pu le maîtriser ni le guérir. Sa force surhumaine avait brisé tous les liens et toutes les entraves que l'on avait jetés sur lui. Et Jésus avait, disait-on, chassé d'un seul mot l'esprit impur qui vociférait en ce misérable.

Le marchand étranger acquiesça à l'invitation du rabbin. Il monta à la tribune et porta son témoignage :

- Mais oui, disait l'homme, étonné de la méfiance qu'il rencontrait auprès des gens de Nazareth, c'est exact ! J'y étais. Nous l'avons vu. Voici comment les choses se sont passées : Jésus fut invité à prendre la parole dans notre synagogue, et comme il fermait le livre du prophète après avoir chanté le passage d'une manière magnifique, tout à coup, l'énergumène que vous connaissez s'écria : « Tu es le saint de Dieu, tu es le saint de Dieu ! Il ricanait, il se moquait en disant cela. Mais Jésus lui commanda d'une voix forte et lui dit : « Tais-toi et sors de cet homme ! »

A ces mots, des voix s'élevèrent, exprimant la stupeur : « Ah ! par exemple ! Eh bien alors !... Ca c'est quelque chose !... »

- Oui, reprit l'homme, il en est bien ainsi. Le possédé fut aussitôt délivré. Il revenait à lui-même, comme s'il sortait d'un profond cauchemar. Il se mit à sourire, et son regard s'était éclairé. Or la parole prophétique que Jésus venait de citer est la suivante :

« L'Esprit du Seigneur est sur moi :
« parce qu'il m'a oint pour annoncer
« la bonne nouvelle aux pauvres,
« annoncer aux captifs la délivrance,
« rendre la vue aux aveugles,
« briser toute espèce de lien,
« ouvrir une ère de miséricorde de la part du Seigneur ».

(Lc.4/18-19)

- Et qu'est-ce que Jésus disait sur ce passage ? demanda le Rabbi.
- Il disait simplement : « Aujourd'hui, elle est accomplie cette prophétie qui vient de retentir à vos oreilles ».

Alors Phinéel, se retournant vers l'assemblée, entra à fond dans le jeu de son père :

- Vous voyez, dit-il, vous entendez ! Quelle prétention insupportable ! L'ère de la miséricorde de Dieu s'ouvre par le fils d'un forgeron ! D'ailleurs, qui ne le sait ? Est-il aujourd'hui question de miséricorde et de pitié ? C'est l'heure de la révolte en vue de la libération de la nation ! Le temps n'est pas au pardon, mais à la vengeance : le sang de nos frères, odieusement

répandu, crie de la terre vers le ciel ! et qui hésiterait à prendre les armes pour le venger ?...

Les croix dressées par Pilate aux portes de Jérusalem, les galères romaines où ramaient les frères hébreux, les mines de l'Etat, où mouraient, dans les ténèbres, les esclaves juifs condamnés à ne plus jamais voir la lumière... quel poids que celui de ce sang ! Quels cris, quels appels pour infléchir l'interprétation des Ecritures dans une logique messianique bien éloignée de l'Amour et de la miséricorde de Yahvé !

Marie, toujours assidue à l'office synagogaal entendait elle aussi toutes ces choses. Mais elle était si discrète que l'on avait presque oublié qu'elle était là. D'ailleurs, la femme... quantité négligeable...

Cependant la renommée de Jésus grandissait plus vite que n'augmentaient les jours du printemps. Jean le Baptiste, que tout le monde tenait pour un prophète avait été jeté en prison : or, il avait proclamé à qui voulait l'entendre :

« Il se tient parmi nous, celui que vous ne connaissez pas, et je ne suis pas digne de délier la courroie de sa sandale ! C'est lui qui vous baptisera dans l'Esprit-Saint !...

Donc le Messie était arrivé ! Mais qui le reconnaîtrait ?

Etait-ce Jésus ? Jean ne l'avait pas dit : il avait dit simplement en le montrant à ses disciples :

- « Il est l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde ».
(Jn.1/30s)

Il avait dit aussi :

- Il est le Fils de Dieu.

Mais « Agneau de Dieu », qu'est-ce que cela pouvait donc signifier ? Le peuple attendait un général victorieux, intraitable, inexorable. Qu'est-ce que cet « Agneau » allait pouvoir faire contre les loups rapaces qui occupaient le territoire destiné de Droit Divin à la race d'Abraham ? Cependant, plusieurs hommes s'étaient déclarés pour lui et l'avaient suivi ; mais ce petit groupe d'inconnus, de gens sans influence, sans situation sociale, sans autorité, sans armes, que pouvaient-ils contre l'oppression ?...

Ce qui était assuré c'est que Jésus avait multiplié les miracles, dans les environs de Capharnaüm. On en parlait partout, à Nazareth, bien entendu, plus qu'ailleurs. « Il impose les mains, disait-on, en levant les yeux au ciel, il soupire une prière vers Dieu, en l'appelant « Père ». Et aussitôt les yeux des aveugles s'ouvrent à la lumière, les muets s'expriment, les boiteux bondissent, tel le paralytique, qui fut descendu par une brèche ouverte dans un toit, dans la maison assaillie par la foule, où il enseignait... » (Lc.5/17s + paral.)

Il est vrai que ce miracle avait suscité une controverse passionnée : car Jésus avait pris à parti les scribes et les pharisiens qui se trouvaient là. Ils l'accusaient d'avoir dit au malade : « Homme, tes péchés te sont pardonnés ! », usurpant ainsi les droits de Dieu ; et il avait répondu : « Quel est le plus facile de dire : « Tes péchés te sont pardonnés », ou bien de dire : « Lève-toi et marche ! » Et le peuple avait acclamé Jésus, sa parole, sa puissance, et l'on disait : « Quel est cet homme qui va jusqu'à remettre les péchés ? »

Beaucoup de femmes de Nazareth prenaient parti pour lui et pour sa mère.

D'ailleurs Marie apprenait les actes et les paroles de son fils dans le peuple par les commentaires qu'en faisaient les femmes, quand elles parlaient librement entre elles :

- « Tes péchés te sont pardonnés » : un blasphème ? Et pourquoi donc, je vous prie, un blasphème ? Quel mal cela pouvait-il lui faire, à ce pauvre diable, que de s'entendre dire : « Tes péchés sont pardonnés » ?
- Celui qui pardonne à tout Israël est-il embarrassé pour pardonner à un seul homme ?
- Bien sûr, bien sûr...
- Tu sais, Marie, disait l'une des femmes, mon fils était là-bas, à Capharnaüm ce jour-là. Il a entendu les scribes parler entre eux, à la sortie de l'assemblée. Ils parlaient de porter l'affaire jusqu'à Jérusalem !
- Pourquoi pas, disait Marie, très calme, malgré le poids d'une invincible appréhension...
- D'ailleurs, ton fils, Marie, leur bouche, il le leur a fermé ! parce qu'il s'est levé en un clin d'œil le paralytique, complètement guéri ! Tout le monde l'a vu ; or il était difforme, et ses membres desséchés sous lui !

Et d'autres disaient, avec une admiration mêlée d'envie :

- Oui, Marie, ton fils est un prophète ! Dieu est avec lui. Nous l'avions deviné depuis longtemps, mais maintenant, c'est clair, tout le monde peut le voir !
- A en juger par les miracles qui sortent de ses mains !
- Cependant, il n'est pas différent aujourd'hui de celui qui maniait le marteau, sur l'enclume de son père.

Ainsi chaque jour les nouvelles de Jésus lui parvenaient, avec toutes les résonnances des esprits et des cœurs, avec tout l'éventail des réactions, depuis les chefs jusqu'aux humbles. Marie vivait intensément cet avènement du Royaume, et elle se disait : « Comment le Seigneur va-t-il créer cette conversion indispensable, pour qu'ils puissent tout accepter de mon fils ?... » Car elle savait que les obstacles psychologiques étaient plus difficiles à renverser que les montagnes. Pour elle, tout lui paraissait simple, si simple, à son âme virginale, nourrie du lait spirituel d'Anne sa mère, et du pain loyal de Joachim, son père. La tige de Jessé avait produit un fruit exceptionnel : elle le savait. Mais pouvait-elle prévoir les délais qui seraient nécessaires, pour que les hommes, les meilleurs d'entre eux, apprennent à discerner leur main droite de leur main gauche ? ¹

« Sur le sombre pays de Zabulon et de Nephtali,
« sur la route de la mer et le district des nations,
« la lumière a resplendi... » (Mt.4/15-16)

Par quelle mystérieuse vision le prophète Isaïe avait-il été informé de la montée de la clarté céleste sur les plaines de Galilée ? La renommée de Jésus atteignait alors les foules : les laboureurs quittaient leurs terres, les bergers leurs steppes, les marchands leur échoppe. Ils pressentaient, hommes et femmes, enfants et vieillards, jeunes hommes et vierges, que le doigt de Dieu était là : ils le suivaient, ils le pressaient pour former à Jésus un auditoire attentif, captivé, enthousiasmé... Même un publicain du nom de Mattieu, avait quitté son bureau, ses registres, ses coffres, et s'était attaché à ses pas. Et le bruit courait que Jésus l'avait admis – un publicain, c'était étonnant – parmi ses intimes ! D'autres affirmaient que Jésus lui-même lui avait dit impérieusement : « Viens, et suis-moi ! » Ce qui serait scandaleux... Mais enfin, pour un homme qui fait des miracles, on passe sur bien des choses.

Bref, ce Matthieu avait offert un festin où Jésus et les siens s'étaient mêlés aux publicains des environs. Les pharisiens s'en étaient offusqués. « Il mange avec les pécheurs ! » ... Il y avait eu une discussion sévère : les docteurs de la Loi voulaient ramener le prophète à la raison, aux convenances... Et il leur dit alors une parole qui désormais courait parmi la foule et amusait beaucoup de monde : « On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres, car le vin nouveau les fait éclater, et il est perdu, et les outres aussi. A vin nouveau, nouvelles outres... » (Lc.5/35s)

¹ - Jonas 4/11. L'expression très imagée, signifie que les hommes ne savent plus discerner le bien du mal, ni surtout l'image de la Trinité inscrite dans les mains jointes : Père et Fils dans l'unité de l'Esprit.

Comprenez qui pourra !

Jésus lançait ainsi des énigmes un peu décevantes, qui humiliaient les grands et réjouissaient les petits. Ceux qui comprenaient ne disaient rien, ceux qui ne comprenaient pas faisaient semblant et riaient...

Parvinrent aux oreilles de Marie des échos de ce grand discours inaugural que tout le monde attendait depuis longtemps, et que Jésus avait prononcé sur une colline des environs du lac de Génésareth.

- ... nous nous attendions, disait-on, à recevoir des ordres de combat, un signal de marche sur Jérusalem, une levée d'armes. Et il commença par dire que les pauvres étaient plus heureux que les riches, ceux qui ont faim plus heureux que ceux qui sont rassasiés, ceux qui pleurent plus heureux que ceux qui rient !
- Et maintenant, il n'est plus permis de haïr ses ennemis, et il a demandé de prier pour ceux qui nous persécutent !
- Et il disait : « Si quelqu'un te frappe sur une joue, tends-lui l'autre ! » et « si quelqu'un te prend ta tunique, donne-lui aussi ton manteau ! »
- Oui, c'est un peu comme Jean qui disait aux soldats : « Ne molestez personne, ne faites aucune violence »...
- Des rêveurs !
- Et il commençait toujours ses phrases ainsi : « Moi, je vous dis, moi je vous dis... » Comme s'il n'y avait que lui ! Quelle prétention !...
- Quel ambitieux ! S'égaliser à Moïse !
- Alors, beaucoup l'ont quitté et se sont retirés chez eux. Et nous aussi. Est-il le Messie que nous espérons ? l'homme capable de nous sortir du gouffre ?...
- Un utopiste !
- Il s'imagine que les belles paroles peuvent faire sauter le joug qui pèsent sur notre épaule !... Briser la barre de fer que l'on a mise sur nos reins !

Marie, en surprenant, ici ou là, quelques bribes de conversation, comprenait qu'aux portes de la ville, aux carrefours des chemins, sur les marchés et les places, les paroles de son fils devenaient la pâture d'un peuple misérable et méchant, zélé et batailleur, pitoyable et sanguinaire. « Combien de temps faudra-t-il, pensait-elle, pour qu'ils comprennent que mon fils est tout amour, tendresse et miséricorde, et que l'amour est la vraie solution de tous les problèmes ? » (Mt.9/13)

Certains, parmi les plus agressifs, insultaient le Seigneur avec colère :

- Selon lui, on a plus le droit de se défendre ! Tient-il pour rien le sang que nos pères ont versé pour la gloire d'Israël ? Et sous

prétexte que le soleil brille pour tous, et que la pluie tombe sur les bons et les méchants, il met les pécheurs au rang des justes, et les coupables à l'égal des saints ! Alors, que devient la Loi ? Que devient la morale ? Que devient l'ordre public ? Il faut donc ouvrir les prisons, et permettre aux criminels de se répandre comme la vermine ? Et quel avantage aurons-nous à pratiquer la justice ?

- Le nouveau Moïse ne dit plus : « Dieu a dit », mais il dit : « Je vous dis, moi ! »... Il légifère en son propre nom. Quelle prétention insupportable ! « Moi, je vous dis... aimez vos ennemis »... Les chiens méritent donc autre chose que le glaive ? Vous verrez que bientôt il faudra leur baiser les pieds !...

Et Marie, à toutes ces paroles, répliquait :

- Mon fils, le connaissez-vous ? Il a mission de ramener tous les cœurs à l'amour et à la miséricorde !

Les Anciens ironisaient, car ils étaient imbus de leur supériorité et de leur science, ils savaient pertinemment que Jésus n'avait pas suivi les leçons des Ecoles. Ils disaient donc :

- Il n'a pas le pouvoir de faire tomber le feu du ciel, comme le fit Elie, sur les infidèles ! Alors, que voulez-vous, il s'imagine qu'il va les convertir ! Il peut attendre longtemps ! S'il s'était mis à l'école des Sages, il connaîtrait mieux les hommes ! (Lc.7/39 ; Jn.2/25)

Un jour de Sabbat, il y eut une vive discussion à la synagogue de Nazareth, sur les enseignements de Jésus. Seul le vieux berger Ascher soutenait sa cause. Phinéel, très agressif, avait ridiculisé le Fils de l'Homme, confondant la douceur et la faiblesse, l'humilité et la platitude, comme le font tous les orgueilleux qui, en général, ne rampent que pour mieux redresser la tête. A la fin de la réunion, des groupes se formèrent devant la porte, sur la place, où l'on continuait à déblatérer contre lui. Marie sortit. Elle passa. Les groupes se turent. Certains se tournèrent vers elle, attendant un mot de ses lèvres :

- Comment pourriez-vous comprendre mon fils, leur dit-elle, alors que vous n'avez de goût que pour la violence et le sang ?

Alors que certains, sous l'influence des gens considérés, abandonnaient le fils du forgeron, d'autres, plus nombreux, mus par la curiosité, par une certaine générosité de cœur, par le désir des miracles, et aussi par la foi naissante, se pressaient toujours davantage autour du prophète de Galilée, Jésus de Nazareth. Et on lui disait :

- Tu nous parles toujours du Royaume de Dieu, tu nous dis qu'il est proche, mais qu'est-ce donc que ce Royaume de Dieu ?

Telle était la question du moment. Jésus expliqua donc, depuis la barque de Pierre, à la foule massée sur le rivage, qu'il était semblable à un champ où l'ivraie se mêle au bon grain ; à la pâte où travaille le ferment ; à un filet qui tire de l'eau des poissons de toute espèce, des bons et des mauvais... Il expliquait ainsi que toute l'histoire aboutit à un tri, à un discernement final, mais qu'en attendant, il importe avant tout de se rendre bon soi-même, comme une terre bien labourée, où la parole de Dieu reçue généreusement, portera beaucoup de fruit... « Rendez l'arbre bon et son fruit sera bon », disait-il. (Mt.12/33)

Cette foule impatiente, aux pieds prompts à répandre le sang, n'était pas conditionnée pour entrer dans les vues du Seigneur. A l'entendre raconter des histoires qui se passaient tous les jours, disserter sur les choses les plus ordinaires de la vie - le semeur qui sème sa semence, l'homme qui dort pendant qu'elle pousse, les trois mesures de farine dont on fait le pain - il semblait que tout était déjà fait. Et ce Royaume, au fond, qu'apporterait-il de nouveau ?

- C'est du nouveau que nous voulons, du nouveau, de l'extraordinaire, car nous sommes las de la monotonie des jours, fatigués de la servitude, harassés sous le joug ! Nous avons cru que Dieu visiterait son peuple, lorsque les miracles sortaient de ses mains, mais, aux paroles de sa bouche, nous sommes profondément déçus...

C'était un jeune scribe qui parlait ainsi, un jour, sur le marché de Nazareth, parmi les éventaires chargés de salades et de cacahuètes... Il avait interpellé quelques curieux, et du moment qu'il parlait de Jésus, tous avaient couru vers lui. Comme Marie passait, quelqu'un lui dit :

- Vois cette femme, c'est sa mère !
Il l'appela et lui dit, par manière de provocation :
 - Et femme ! N'est-ce pas toi qui a mis au monde ce Jésus qui trouble notre nation ?
 - Oui, c'est moi, dit-elle avec un grand calme.

Le scribe en fut très étonné. Il était loin de s'attendre à une telle dignité dans un village aussi obscur, dans une caste aussi méprisée que celle des forgerons ! Comme Marie s'approchait de lui, il lui demanda, mais en changeant de ton :

- Pourrais-tu nous expliquer ce que veut dire ton fils, lorsqu'il nous raconte toutes ces paraboles, lorsqu'il tient notre esprit en suspens par ses énigmes ?
 - Je ne suis qu'une simple femme, dit Marie. Un grand savoir comme le tien peut-il s'enrichir du murmure de ta servante ? Ma chandelle peut-elle apporter quelque lumière au flambeau de ta science ?

Cependant, explique-moi ce qui te trouble et je m'efforcerai de te répondre !

Sur quoi le scribe gouailleur revint à l'humilité, en prenant conscience de son ridicule. Il dit donc, plus simplement :

- Eh bien, nous entendons depuis plusieurs semaines ton fils nous répéter : « Le Royaume de Dieu est proche ! » Jean le baptiste le disait déjà : « Proche ! » Et nous ne voyons rien venir ! Chaque jour, les païens appesantissent davantage sur nous leur oppression. Alors que veut-il dire ton Jésus, lorsqu'il parle du Royaume ?
- Il le sait mieux que moi, dit Marie, pourquoi ne lui demandez-vous pas ?
- C'est ce que nous avons fait, et tout récemment encore. Siméon, le Maître de la synagogue de Capharnaüm, lui a demandé ouvertement l'autre jour : « Pourquoi tiens-tu notre esprit en suspens ? » Si c'est toi qui dois venir, dis-le nous clairement, et montre-le en faisant un signe dans le ciel ! ». Et il a répondu : « Le Royaume ne saurait s'observer comme on aperçoit un météore ! Car je vous l'affirme, le Royaume de Dieu est au-dedans de vous ! » Eh bien, Marie que penses-tu de cela ? As-tu vraiment l'impression que le Royaume de Dieu est au-dedans de toi ?

La question était bien capable de provoquer le rire : a-t-on idée de réduire le Royaume de Dieu, avec son éclat et sa majesté, au niveau d'une humble femme, portant des vêtements quelconques sous un voile classique, tenant un panier de légumes achetés avec un bronze sans valeur !... « Au dedans de vous » ! Mais les gens de Nazareth estimaient si profondément Marie qu'ils ne riaient point et gardaient un silence gêné. Ce fut Marie qui répondit en disant :

- N'as-tu pas lu, rabbi, toi qui es docteur en Israël, que le Seigneur est proche de tous ceux qui l'invoquent en vérité ? Celui qui aime le Seigneur Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, comment le Royaume de Dieu ne serait-il pas en lui ?

Il y a donc une dimension verticale de ce Royaume de Dieu, une dimension intérieure, vers la hauteur et la profondeur, que le jeune scribe, éparpillé dans l'étude des lettres disparates, n'avait pas encore découverte ! (Eph.3/18)

Marie s'était esquivée dans la foule, se refusant à exploiter sa victoire. Et les marchands s'étonnèrent d'avoir été captivés au point d'en avoir oublié leur trafic, pendant ce dialogue...

Jésus devint ainsi une question pour beaucoup, un sujet de controverses et de contradiction, de désordre même, de scandale, lui qui cependant, n'avait à la bouche que des paroles de paix. Les faiseurs de pronostics s'effrayaient d'un avenir menaçant : « Eh quoi, disaient-ils, ces disciples de Jésus, de jour en jour plus nombreux, ces foules enthousiastes, mal encadrées, indisciplinées, quelle révolution nous préparent-ils ? Comment les prêtres et les anciens vont-ils réagir ? Et les Romains, dont la lourde épée s'abat sans crier gare?... Et les conversations envisageaient le pire, surtout dans la parenté de Jésus : « Que va-t-il nous arriver, disaient-ils, à nous qui sommes de son clan ? Ils vont venir et brûler nos maisons, en représailles, s'emparer des hommes pour les envoyer aux galères ou aux mines, des femmes pour les réduire à la prostitution ou les vendre comme esclaves, et nos enfants, que vont-ils devenir ?... Le conseil de famille décida qu'il fallait absolument arrêter Jésus dans son action religieuse et politique, le détourner de ses rêves ambitieux et le ramener à la forge de son père. Le mieux était, évidemment, de mettre Marie, sa mère, de leur côté. Une délégation de cousins et de neveux vint donc la chercher et l'emmener jusqu'à Capharnaüm.

Jésus y enseigner dans la maison de Simon.

- Maître, lui dit-on, il y a ici ta mère et tes frères qui te cherchent.

Et Jésus répondit :

- Savez-vous qui est ma mère ? Et savez-vous qui sont mes frères ? Ce sont ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la gardent.
(Mc.3/20)

Chacun pouvait donc se juger lui-même sur cette parole, et Marie en fut tout heureuse, elle qui avait eu ce Fils, justement, parce qu'elle avait gardé la Parole de Dieu.

Néanmoins Jésus interrompit son discours, et traversant la foule, vint au-devant de sa mère. D'un sourire, ils se comprirent tous deux. Marie ne songeait nullement à s'opposer en quoi que ce fût au ministère de son Fils, qu'elle avait tant désiré, en raison de son amour pour Israël. Mais le mieux, pour apaiser les esprits, n'était-il pas de marquer un temps d'arrêt à Nazareth, dans ce foyer où Jésus avait connu, en le réalisant, ce « Royaume de Dieu » dont il disait : « Il est au-dedans de vous » ?

Les gens de Nazareth l'apprirent et le virent. Et ils disaient :

- Jésus est revenu à la maison de son père. Que va-t-il faire parmi nous ?

Aussi le sabbat suivant, tous se groupèrent, sans retard à la synagogue.

- Il y viendra certainement, disait-on dans les groupes, sur la petite place. Ici, nous allons le voir à l'œuvre ! Car il a pu séduire ceux qui ne le connaissaient pas, mais nous, qui l'avons vu haut comme trois pommes !...

Et il plaisantait au sujet d'un forgeron qui s'était fait passer pour prophète.

Jésus entra à la synagogue, surmontant l'ambiance de dédain, d'ironie, de dénigrement qu'il sentait peser sur lui. Il eut l'audace de prendre la parole, après la lecture des prophètes. Il ouvrit la bouche dans un silence mortel, devant des visages fermés, et il dit :

- En vérité, en vérité, je vous le dis : aucun prophète n'est en faveur dans sa patrie ! Ecoutez bien : du temps d'Elie il y avait de nombreuses veuves en Israël, quand le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois, quand sévissait la famine sur toute la terre. Et il ne fut envoyé à aucune d'entre elles, mais à une veuve de Sarepta, dans la région de Sidon ! Il y avait beaucoup de lépreux en Israël du temps d'Elisée : aucun ne fut guéri, mais ce fut le Syrien, Naaman.

« En écoutant ces paroles, ils furent pris d'une grande colère. S'étant levés, ils le poussèrent hors de leur ville, sur le sommet de la colline où elle était bâtie, pour le précipiter. Mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla ».

Marie était là, surprise par ce tumulte soudain, plus effrayant que celui de l'énergumène qui avait crié contre lui. Soutenue par quelques femmes, elle vit ce nuage de poussière que soulevaient les pieds trépignants de rage, elle entendit des vociférations, des insultes... « Mais c'est horrible, disait-elle, c'est horrible... »

Or, elle se souvint, cette parole était celle même qu'elle avait dite, en ce lieu précis, une trentaine d'années plus tôt, lorsque la femme du rabbi mourait dans son sang... (cf.ch.5)

Elle pensa que cette génération que son Fils qualifiait « d'adultère et de pécheresse », dans un aveuglement sauvage, assouvissait, sans s'en rendre compte, la rage de Satan contre le fruit béni de ses entrailles.

Jésus alors quitta Nazareth pour ne plus y revenir, et Marie se mêla aux disciples du Seigneur. Des femmes vivaient avec eux, dans une étonnante et souriante familiarité. Quelle fraternité ! Quelle paix ! Quelle atmosphère de libération ! Jésus, par sa seule présence, par sa simplicité divine, chassait toute équivoque, toute honte. On campait à la belle étoile, ici ou là, on se baignait dans les rivières, au midi des étapes

sablonneuses, on mangeait la manne de « l'aventure » orchestrée par le Père, comme Jésus disait quand il parlait de lui :

- Regardez les oiseaux du ciel ! Ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent pas dans les greniers, c'est votre Père céleste qui les nourrit. Il prend soin des passereaux qui, sur le marché ne valent pas quatre sous ! Et vous, non ? Il ne prendrait pas soin de vous ?... (Lc.12/23s)

Et quant aux coutumes vestimentaires qui asservissaient les sexes, autrefois comme aujourd'hui, Jésus disait :

- Le corps n'est-il pas plus que le vêtement ? Si ton œil est simple, tout ton corps sera lumineux, sans aucune partie ténébreuse. Si ton regard est clair, tout ton corps sera comme une lampe qui resplendit à tes yeux...

C'est là, auprès de son Fils que Marie retrouva cette autre Marie, sœur de Lazare, qu'elle avait tant aimée, pour laquelle elle avait tant pleuré. Quelle transformation ! Quelle résurrection chez cette femme ! Et l'épisode de son retour était souvent évoqué chez les disciples :

- Tu te souviens de la tête de Simon le Pharisien, quand il disait : « S'il savait ce qu'est la femme qui le touche ! »...
 - Et quand Jésus lui dit ensuite : « Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé ! »...
- Oui, car elle a aimé le Seigneur.

Et Marie se trouvait si parfaitement à l'aise dans ce « Foyer » de son Fils, où le Royaume de Dieu respirait, se touchait, se mangeait et se buvait chaque jour... Elle en était l'humble servante...

Cependant les joies intimes du petit groupe fidèle se faisaient rares : la faim et la soif grandissaient chaque jour chez une foule avide, alors que les pharisiens repus vomissaient le Seigneur. Il était difficile d'échapper aux crocs des humbles, qui réclamaient Vérité et Amour, qui exigeaient des paroles, des sourires et des miracles, tout autant que d'échapper aux dents des lions et aux cornes des taureaux. Quel combat ! Il fallait improviser chaque jour de nouvelles tactiques, saisir au vol des circonstances, pour faire avancer le Royaume avec le minimum de scandale et le maximum d'efficacité, courir vers les uns, fuir les autres, se donner des mots de passe, pour déjouer les oreilles indiscrètes.

Car, depuis le printemps déjà, ils avaient comploté en haut lieu de le mettre à mort. (Lc.6/11)

Il y eut un jour un rassemblement énorme, de l'autre côté de la mer que Jésus avait traversée, pour être un peu tranquille. La foule aussi

s'était donné le mot. Alors Jésus les instruisit longuement, car ils étaient comme des brebis sans pasteur, et il avait une telle pitié de cette foule ! Mais lorsque les provisions furent épuisées, ils restèrent : la connaissance de Jésus leur était plus précieuse que le pain.

Que faire donc ?

- Si nous les laissons aller ainsi, disait Jésus, ils vont défaillir en route !

Que restait-il comme ravitaillement ? Le dîner d'un jeune garçon. Jésus le lui demanda, et avec ce peu, cinq mille personnes mangèrent. Ce fut un délire ! Judas lui-même, habituellement enthousiaste, tressaillait. Cette fois, le moment était venu, l'occasion unique tant attendue de porter Jésus en triomphe à Jérusalem et de l'imposer comme Roi ! Qui n'aurait voulu d'un roi capable de multiplier le pain par un seul mot, par un seul geste ? (Jn.6)

Mais Jésus fut décevant : il s'esquiva. Il donna l'ordre aux apôtres les plus fidèles de disperser la foule. Jacques, Pierre et Jean, s'égosillèrent à crier :

- Rentrez chacun chez soi !
- Que tous rejoignent leur maison !
- Dispersez-vous, rentrez chez vous !...

Marie était remontée dans la barque avec les autres apôtres et quelques femmes. Elle entendait le dialogue. Judas tempêtait contre Jésus :

- C'est inadmissible, disait-il. Ils voulaient le faire roi ! et il rate une si belle occasion ! Roi à Jérusalem, avec une armée de cinq mille qui marchent comme un seul homme ! Le ravitaillement assuré meilleur que la manne ! Mais non ! Il renvoie tout le monde ! Et il s'en va dans la montagne pour prier, comme si c'était le moment !...

Et Thomas répondait :

- Prends donc la rame, et parle moins.

Et Pierre et Jean disaient :

- C'est tout de même lui qui commande, il est le Maître, il sait ce qu'il a à faire !

Un mauvais vent soufflait : celui de la division, de l'ambition malsaine, du doute. Un vent contraire qui bloquait la barque sur place, malgré les efforts de Philippe et de Nathanaël, d'André et de Jacques : ils poussaient sur les rames de tout leur poids. Judas, lui, ne cessait de déblatérer, et Marie, silencieuse et effacée, priait.

Ce fut alors que Jésus, marchant sur les eaux, s'approcha d'eux. Simon Pierre domina sa frayeur et celle des autres en disant :

- Si c'est toi, Seigneur, commande que je marche aussi sur l'eau !
- Viens, lui dit Jésus.

Et Pierre foula les vagues déchaînées, apprenant son métier de meneur d'hommes.

Le lendemain, la foule vint le chercher à l'endroit où elle avait mangé le pain miraculeux. Personne ne pouvait, en effet, supposer que Jésus avait marché sur les eaux pour rejoindre l'autre rivage ! On le chercha dont vainement, et les quémendeurs de miracles le retrouvèrent à Capharnaüm.

- Comment es-tu venu ici, lui demandait-on.
- Jésus perçait leur dessein, et leur dit :
- Vous vous êtes gavés de pain, voilà pourquoi vous me cherchez ! Ce n'est pas ce pain là qu'il faut chercher, car il périt, mais le pain qui donne la vie impérissable, la vie éternelle !

« La vie éternelle »... mot surprenant, qui tout à coup, élevait les perspectives du Salut bien au-dessus des promesses de la Loi de Moïse ! Jésus le répétait souvent et ses disciples se demandaient : « Que veut-il dire par cette « vie éternelle » ? Les foules, elles, n'avaient retenu que le mot « pain », et lui demandaient :

- Mais enfin, donne-le nous donc ce pain ! Nous le savons, pour libérer le peuple, Moïse lui a donné la manne qui tombait du ciel, et cela pendant quarante ans ! Fais donc de même.
- La manne que vous a donné Moïse, répondit Jésus, n'était pas le pain qui descend du ciel pour donner la vie au monde ! Vos pères en ont mangé, et ils sont morts. Leurs cadavres ont jonché le désert. Mais celui qui mange du pain que je donnerai ne mourra jamais.

De jour en jour, la question se faisait plus pressante dans la foule : « Mais enfin, quel est donc ce pain dont il nous parle tant ? » Et Jésus déclara ouvertement :

- Ce pain, c'est moi !
- Et il insista avec véhémence :
- Oui, je vous le déclare, en vérité, c'est moi qui suis le pain vivant descendu du ciel. Celui qui me mange vivra éternellement.

Le peuple fut scandalisé. Marie, elle, comprenait ces paroles, mais elle frémissait de leur audace. Quant aux disciples, ils manifestaient la plus grande inquiétude, presque une angoisse. Ils s'interrogeaient : « Que veut-il dire ? » Mais ils n'osaient pas poser ouvertement la question.

Ils vinrent trouver Marie :

- Mais enfin, que signifie cette parole qu'il ne cesse de répéter ? Quelle est donc cette vie éternelle qu'il nous promet ?

Marie, certes, avait eu sous les yeux son application : lorsque Joseph, brillant de lumière, s'était élevé au devant du soleil, à l'Orient. Mais il ne lui appartenait pas de révéler ce secret intime. Elle leur dit donc :

- N'avez-vous pas lu dans l'Écriture qu'Hénoch fut agréable à Dieu ? Et pour cette raison ne fut-il pas enlevé au ciel, sans connaître la mort ? N'avez-vous pas lu qu'Elie, le premier des prophètes, fut enlevé dans un char de feu, sous les yeux d'Elisée ?
- Alors, questionnait Simon, la parole de David, dans le psaume, serait accomplie : « Tu ne permettras pas que ton Saint voie la corruption » ?
- Exactement, disait Marie. Le Salut que Dieu nous donne par mon fils n'est autre que la victoire sur la mort.

Vint le Sabbat. C'était un merveilleux printemps : la nature démontrait que la Résurrection est dans l'ordre des choses ; tout Israël célébrait rituellement la victoire sur l'Ange exterminateur. Jésus entra dans la ville de Capharnaüm, dont il avait fait, en quelque sorte, sa capitale. (Lc.7/1) Le maître de la synagogue lui était favorable et le tenait pour un prophète. Il était intervenu auprès de Jésus pour obtenir la guérison du fils du centurion romain. La lecture de la Loi, ce jour-là, rappelait l'épisode de la manne, tombée du ciel. Jésus fut invité par le rabbi à prendre la parole :

- Jésus de Nazareth, dit-il, nous sommes tous très honorés de ta présence ici, parmi nous. Nous savons que Dieu est avec toi. Sinon, comment de tels miracles pourraient sortir de tes mains ? Cependant, tu dis depuis plusieurs jours des paroles étranges, qui sont une question pour beaucoup, et tiennent notre âme en suspens. Tu dis que tu es le pain venu du ciel, et tu annonces que celui qui mangera un tel pain vivra éternellement. Nous ne comprenons plus. De quelle mort veux-tu parler ? Quant à « manger le pain que tu donneras », nous supposons que tu nous invites ainsi à écouter et à comprendre les paroles qui tombent de ta bouche, et qu'il nous faut les dévorer et les assimiler, tout comme Ezéchiel, autrefois, mangea le livre des oracles divins. Cependant, ton expression est audacieuse... Et comment peux-tu dire que tu es descendu du ciel, alors que nous connaissons ton père et la mère, et que les habitants de Nazareth t'ont vu grandir au milieu d'eux ?

Jésus se leva, s'approcha de l'estrade avec une grande majesté. Il reprit les enseignements qu'il n'avait cessé de donner depuis cette fameuse

multiplication des pains, laquelle avait suscité tant d'enthousiasme. Puis il dit :

- Croyez en Celui que le Père a marqué de son sceau, croyez au Fils de l'homme qui vient du ciel et qui donne la vie au monde ! Vous m'avez vu, vous m'avez entendu, et beaucoup parmi vous ne croient pas ! Car nul ne peut venir à moi si mon Père ne l'attire. Cependant, je vous le répète : c'est moi qui suis le pain vivant descendu du ciel. De même que le Père est vivant et que je vis par le Père, ainsi, celui qui me mange vivra par moi. Et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.

Ces paroles produisirent sur l'assemblée un grand effroi. Non seulement parce qu'elles étaient révoltantes par leur nudité insupportable, mais parce qu'elles étaient prononcées avec une majesté toute divine, au point que les auditeurs éprouvaient cette crainte révérencielle de la Présence de Dieu dont Moïse et les prophètes avaient parlé. Mais l'autorité de Jésus ne parvint pas à triompher du scandale, de la réprobation unanime – ou presque – qu'elles soulevaient. Marie se tenait avec les femmes, dans le fond de la synagogue. Elle avait le secret de leur interprétation, car elles savaient que Jésus était le fruit de l'Esprit-Saint dans ses entrailles virginales. Ainsi elle pesait de tout son poids, de toute sa foi, dans une ardente prière ! Elle suppliait le père d'envoyer son Esprit dans le cœur des disciples, afin qu'ils soient fidèles, et que leur amour pour Jésus les rende victorieux de cette épreuve. La rumeur, en effet grandissait dans l'assistance, passant de bouche à oreille : « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? » « Donner sa chair à manger... » « Sa chair... » Comment tous ces gens-là pouvaient-ils concevoir ce que Jésus avait confié à Joseph et à Marie, dans l'intimité du foyer de Nazareth, qu'il était l'Epoux annoncé par Jean le Baptiste, conformément à l'Ecriture prophétique, et qu'il venait sauver son Epouse, en ne faisant qu'une seule chair avec elle, pour la guérir d'abord, pour la transfigurer ensuite ? ¹ Certes, les meilleurs d'entre les Juifs, si fervents et si pieux qu'ils fussent, ne pouvaient se figurer que Dieu voulait se mêler corporellement à ses créatures, les assimiler dans le Corps de son Fils, faire d'elles sa demeure et son temple... Le Très-Haut était dans les cieux et les hommes sur la terre, et l'abîme leur paraissait infranchissable...

Devant ce scandale et ces protestations diverses, Jésus restait calme. Sa Sérénité, sa majesté dominaient absolument le trouble et le tumulte de l'assemblée. Il attendit patiemment que le silence revienne. Et quand tous les visages furent à nouveau tournés vers lui, pour surprendre l'explication tant attendue qui allait tomber de ses lèvres, qui allait sans doute dissiper une si troublante équivoque, un affreux scandale, il accentua encore sa pensée, en disant :

¹ - Le mystère eucharistique considéré comme l'union nuptiale et virginale du Christ et de l'Eglise est indiqué en Eph.5/20s.

- En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous ne posséderez pas la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang possède la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est la véritable nourriture et mon sang est la véritable boisson. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui. C'est mon Père qui m'a envoyé, qui est le Vivant, et moi je vis par le Père ; ainsi celui qui me mange c'est par moi qu'il vivra. C'est ici le pain descendu du ciel, non pas celui qu'ont mangé vos pères et ils sont morts ; celui qui mange de ce pain vivra éternellement.¹

Jésus s'arrêta sur cette parole péremptoire, dure comme un rocher, infranchissable comme un rempart d'airain, inébranlable comme une colonne de fer... Ils se levèrent et s'en allèrent en disant : « Il déraisonne : ces paroles sont trop scabreuses, insupportables ! Qui peut les entendre ? » De nombreux disciples firent défection et suivirent le mouvement de la foule, trop habituée à la mort pour supporter des paroles de vie et de résurrection, trop touchée par la vieille honte pour supporter que la chair du Sauveur soit le véhicule de la vie ! Restaient cependant Marie, et quelques femmes, dans l'ombre ; et au premier rang, quelques hommes, dont Simon, fils de Jonas, et André son frère, et quelques autres.

Jésus se tourna vers eux et leur dit :

- Et vous ? Voulez-vous aussi vous en aller ?

Simon répondit, au nom des douze :

- Seigneur, à qui irions-nous ? Toi seul a les paroles de la vie éternelle.

Ils sortirent alors, apôtres et femmes, avec Jésus, de cette synagogue de la contradiction. La rupture était-elle déjà consommée entre l'Eglise naissante et sa mère juive qui désormais ne pourrait plus supporter son veuvage et qui ne retrouverait plus son véritable Epoux... du moins jusqu'à l'achèvement du siècle ?

Par leur acte de foi, les disciples fidèles avaient trouvé une grande force, une grande consolation, même si tout n'était pas encore clair. Aussi, s'approchant de Marie, confidentiellement, Pierre osa lui demander :

- Il est bien ton fils ?
- Bien sûr, dit-elle.
- Alors, pourquoi dit-il qu'il est descendu du ciel ?

¹ - Jn.6/53s. En étudiant attentivement la chronologie des Evangiles, il faut admettre que l'enseignement eucharistique se prolongea depuis la multiplication des pains, vers la Pâque, jusqu'à la pentecôte de la même année. Les synoptiques n'en parlent pas, car il faisait alors partie de l'arcane.

- Il est mon fils, dit Marie, mais il est vrai aussi qu'il est descendu du ciel. Quant à vous dire comment il est mon fils, il ne m'appartient pas de vous le révéler maintenant.

Pauvre Eglise ! Pauvre petit troupeau ! Une poignée d'hommes misérables au regard des autorités, inconnus, et quelques femmes ! Les autres, ceux du bon sens et des convenances, les considéraient comme des rêveurs, et les politiques habiles comme des insensés. Quant aux prêtres, ils se gaussaient de cette bande disparate où vivaient au coude à coude des marchands de poisson, des publicains et des courtisanes, derrière le fils d'un forgeron qui s'était promu prophète ! Mais quoi ! les disciples du Seigneur, ils l'aimaient. Ils étaient trop en plein cœur de la misère humaine pour être repus et satisfaits, trop simples pour se contenter d'une ironie facile sur la détresse des personnes et des foyers, trop généreux pour accepter la désespérance tranquille du scepticisme. C'est par le cœur, par les entrailles qu'ils étaient solidaires du destin tragique de l'humanité et de son invincible espérance. Ils étaient réalistes, au point que, pour eux, la séduction de ce monde avec ses conventions surfaites, était bien tombée. Ils pressentaient que le Seigneur Jésus n'était pas venu coller un masque neuf sur le visage délabré du vieil homme qui se laisse prendre le plus souvent à sa propre comédie... Déjà ils entrevoyaient que la foi nouvelle s'adressait aux profondeurs du cœur, et qu'elle serait capable de transfigurer la nature. Ils avaient opté sans le savoir clairement, pour une autre génération, qui dépasserait cette génération-ci, adultère, pécheresse, sanguinaire et homicide, dont Jésus parlait avec des paroles si sévères ! ¹

Mais Joseph était parti sans livrer ses secrets, et Marie savait qu'un temps de silence devait précéder le déroulement de l'histoire du Fils de l'homme parmi les fils d'Adam. Tout ne serait clair qu'ensuite, par la leçon de cette histoire.

Dès lors, Jésus passa son temps, mit tous ses soins à instruire et à former le petit troupeau qui avait accepté de le suivre. Et comme ils entraient peu à peu dans l'intelligence de ses paroles, il parlait souvent de son Père en disant :

- Je te rends grâce, Seigneur Père, Souverain du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux savants, alors que tu les as révélées aux petits... (Lc.10/21-22 ; Mt.11/25-27)

¹ - Lc.9/41 ; Mc.9/19 ; Mt.17/17, 12/45 ; Phil.2/15, etc...

Et parfois il soulevait le voile du divin Visage que Moïse lui-même n'avait pu contempler (Ex.33/20s):

- Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra bien le révéler... »

Alors Jésus, malgré la défection des foules et l'hostilité des chefs, tressaillait d'allégresse en pensant : « La connaissance de Yahvé couvrira la terre comme l'eau des mers en couvre le fond... » (Is.11/9) ¹ Et les disciples au contact du Seigneur et de sa mère, évoluaient rapidement dans les profondeurs de leurs consciences. Ils comprenaient, en la réalisant eux-mêmes, la nécessité impérieuse, inéluctable, d'une conversion radicale, d'un complet changement de mentalité, qu'aucune transformation des structures religieuses politiques ou sociales, qu'aucune révolution ne pourraient jamais provoquer. Et le Royaume ne viendrait qu'ensuite...

C'est vers cette époque de la foi naissante, que Jésus prit à part ses disciples pour les interroger : « Que pensez-vous du fils de l'homme ? » Simon, prenant la parole, répondit :

- Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant.
Et Jésus dit :
- Oh Simon ! Ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux...

Et Jésus confirma son nom nouveau, l'appela désormais « Pierre », et annonça que c'est sur cet acte de foi, solide comme le rocher, qu'il construirait son Eglise. (Mt.16/19s)

Pierre alors se rendit compte qu'il avait dit là quelque chose de capital, et que, sans le comprendre clairement, il avait évoqué le Mystère de cet homme extraordinaire, et si simple, qu'était Jésus. Que signifiait exactement cette parole qu'il venait de dire : « Fils du Dieu vivant... » ? Il se tourna vers Marie, d'un regard interrogateur... Il pensait : « Serait-ce possible que cette femme ?... » Mais il reculait encore à l'idée que Marie ait donné sa chair à Dieu pour une incomparable génération...

« Oui, pensait Marie, en voyant le petit nombre des disciples élus parmi tant de foules qui avaient vu les miracles et entendu les paroles, oui, mieux vaut un petit nombre qui entre dans la plénitude de la foi, qu'une multitude d'esprits légers, de cœurs instables, qui n'apporteraient rien de nouveau dans le monde ! »

¹ - Les discours après la Cène (Jn.14-17) montrent parfaitement que la Révélation divine, que la connaissance de Dieu, ne peuvent être données à la créature humaine que par une transformation intérieure, par l'Amour.

Cette foi parfaite dont Jésus était le premier fruit... Quant à Jésus, qui connaissait le cœur de l'homme, il disait :

- Beaucoup sont appelés, mais des élus, il y en a peu !...

Et lorsque les foules se pressaient autour de lui, au point de l'étouffer, il disait à ses disciples :

- Méfiez-vous du levain de l'hypocrisie !

Et lorsqu'il s'asseyait sur une haute montagne de Judée, d'où l'on pouvait jeter les yeux sur quelque cité tumultueuse, les marchés grouillants, les ports affairés, il montrait cela aux quelques hommes qui le suivaient encore dans les solitudes des hauts-lieux, et il leur disait :

- Large est la route qui conduit à la perdition, et la multitude s'y engage ! (Mt.7/13)

Un jour, alors justement qu'il venait de condamner cette génération mauvaise, perdue dans la foule enthousiaste, une femme éleva la voix ; elle cria son admiration pour le fils de Marie qui confondait les Pharisiens et leurs insidieuses calomnies :

« Heureux le ventre qui t'a porté

« et les mamelles que tu as sucées !...

Et Jésus déclara, indiquant à tous le chemin étroit qui conduit à la vie et que si peu savent trouver :

- « Sans aucun doute, heureux ceux qui écoutent la Parole de Dieu et quoi la gardent ! (Lc.11/27-28) ¹

Et Marie pensait : « En effet ! Pourquoi serais-je une exception parmi les femmes ? Qui les empêche de partager la foi que j'ai eue dans les Ecritures prophétiques ? » Et elle se souvenait alors de ce que disait Joseph, dans le bonheur ineffable de leur foyer : « C'est si simple ! C'est si simple ! »

Il fallait entendre Jésus lorsqu'il lui arrivait de supplier son auditoire avec larmes, avec une poignante éloquence, en disant :

- Mais enfin, avez-vous donc des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre ? Etes-vous donc comme les idoles des païens et ceux qui les fabriquent ? Qui donc a appesanti le cœur de ce peuple ? Qui lui a fermé les oreilles ?

Aux paysans et aux pêcheurs, tout attentifs à la couleur du ciel, pour y discerner les présages du serein et de la pluie :

- Vous savez lire dans les nuages, leur disait-il. Vous y découvrez le temps qu'il fera. Comment ne reconnaissez-vous pas le moment qui vous est donné ?

¹ - Il faut bien traduire « sans aucun doute, bien sûr, assurément... », le mot grec « menoun » que l'on rend faussement par « plutôt ». Jésus approuve sa mère, tout en nous donnant la raison de sa réussite.

Et lorsque ses disciples se décourageaient, influencés par l'inertie d'un peuple trop lent, ou retenus par les sarcasmes ou les ironies des pharisiens, il disait :

- Heureux celui pour lequel je ne suis pas un objet de scandale ! Même si une dizaine, ou cinq - ou même un seul - devaient persister dans la foi, ma venue n'aurait pas été vaine. (Lc.7/23) ¹

Disant cela, il pensait à Marie et à sa petite Eglise.

Mais quoi, la Sagesse incarnée, l'intelligence du Verbe n'a pas eu raison des foules insensées de Galilée : la croyance au Royaume n'a duré qu'un feu de paille, et les vieilles habitudes avaient repris le dessus. Inutile d'insister désormais : si un seul miracle ne parvient pas à convertir, mille ne feront rien de plus... les plus grands maîtres ne peuvent rendre leurs pensées accessibles à des élèves paresseux et stupides. Le changement de mentalité nécessaire pour l'avènement du Royaume était d'un ordre trop élevé... Il viendrait plus tard, pour d'autres, après combien de générations ?... Jésus quitta donc les villages du bord du lac, il leur fit ses adieux ainsi :

- Malheur à toi Corozäin, malheur à toi Betsaïda ! Car si Tyr et Sidon avaient vu les miracles opérés chez vous, depuis longtemps elles auraient fait pénitence sous le sac et la cendre !

Et Jésus pleurait sur les grands malheurs où s'engageait désormais l'Histoire :

- ... et toi Capharnaüm ! Seras-tu emportée au ciel ? Hélas, tu t'effondreras jusqu'au néant ! Si la ville de Sodome avait connu les miracles opérés chez toi, elle aurait subsisté jusqu'à ce jour ! Du reste, je vous le dis, on sera moins rigoureux au jour du jugement pour Sodome, que pour toi !

Qui pourrait dire, en effet, mieux que Jésus, les conséquences désastreuses pour l'humanité entière de cette obstination judaïque à rejeter le Sauveur du Monde ?

Marie entendait cela. Elle apportait tout le surcroît de son immense désir d'amour et s'en remettait au Père...

A partir de ce moment, les paroles que Jésus avait autrefois commentées à Nazareth ne sortaient plus de sa mémoire :

¹ - + Jn.5/36s, Lc.12/54s (les signes des temps). La parole « même un seul... » dans Catherine Emmerich.

« Il est l'homme des douleurs, le familier de la souffrance,
« la honte, le rebut du peuple...
« Il n'avait ni aspect ni beauté pour attirer nos regards :
« C'est par ses blessures que nous sommes guéris... (Is.53)

Son fils, le plus beau des enfants des hommes... Marie sentait tout le poids de ce glaive de douleur prédit par Siméon : les scribes et les pharisiens avaient déjà décidé de le faire mourir.

Un été torride succéda à ce printemps tumultueux. Jésus emmena ses disciples vers les sources fraîches du Jourdain, vers les hauteurs enneigées de l'Hermon, la montagne intouchable, plus sainte même que le mont Sion, puisque le psalmiste avait dit : « C'est de l'Hermon que la rosée descend sur les hauteurs de Sion... » (Ps.133h/3)

Jésus persuada Pierre, Jacques et Jean de l'accompagner sur ce haut-lieu, en les assurant qu'ils n'en mourraient point. Et c'est pendant leur bivouac, en pleine nuit, que Jésus en prière laissa transparaître en lui l'éclat de sa divinité, un aspect de sa gloire. Ils en furent émerveillés : c'était le Paradis... Et Pierre en porta témoignage, beaucoup plus tard, alors que des négateurs, déjà infiltrés dans l'Eglise, voulaient mettre en doute le Mystère de Jésus :

« Ah certes, ce n'est pas par des fables sophistiquées que nous vous avons fait connaître la puissance de l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ ! Mais c'est après avoir été les témoins oculaires de sa Majesté ! Il reçut en effet de Dieu le Père ce témoignage, lorsque la Gloire pleine de majesté nous signifia cette parole : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ». Cette voix nous l'avons entendue : elle venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la Montagne sainte » (2 Pe.1/16-18)

Les trois apôtres descendirent de la montagne, transfigurés eux-mêmes en leur âme et conscience, fortifiés dans une foi resplendissante. Ils en avaient besoin : car le Seigneur ne leur cachait pas la vérité. Chaque jour, il leur répétait : « Celui qui ne porte pas sa croix à ma suite, ne peut pas être mon disciple... » (Mc.8/34s + paral.)

Marie s'aperçut alors que Simon-Pierre, Jacques et Jean jetaient sur elle un regard nouveau, mais encore lourd d'une question troublante : « Voici sa mère, pensaient-ils ; que s'est-il passé pour que Dieu nous ait parlé de Jésus comme de son propre Fils ? »

Désormais, lorsque les autres disciples tremblaient et hésitaient, les trois choisis furent pour eux des colonnes : « Oui, affirmaient-ils, il

est bien celui que les Prophètes ont annoncé, n'ayez crainte ! » Car ils avaient entendu Moïse et Elie s'entretenir avec lui des graves événements qui allaient se dérouler à Jérusalem et dont Jésus parlait... (Lc.9/29-36) ¹

L'automne arriva et la fête des Tabernacles. Une caravane nombreuse partit de Capharnaüm, mais Jésus ne s'y mêla pas. Il fit route à part (Jn.7/9), avec sa petite Eglise, par les hauteurs de la Samarie et les hauts lieux prestigieux où les Pères avaient reçu du ciel des confidences prophétiques. On passa par Béthel, et Marie se souvint... Elle rêva longuement en contemplant ces lieux aimés : elle se rappelait le temps de ses fiançailles avec Joseph, lorsque dans leur amour naissant, l'Esprit de Dieu, qu'ils ressentaient en eux si fortement, les confirmait ensemble dans l'acceptation du Dessein du Très-Haut. Que cela était donc déjà loin ! Plus de trente ans ! Et cependant les plus proches disciples de son Fils lui paraissaient encore bien loin de la Vérité libératrice alors découverte. Il y avait Jean le préféré du Maître, qui s'approchait souvent d'elle, comme pour l'interroger silencieusement, et qui, sans doute, car il était vierge, devinait beaucoup de choses...

Ce soir-là, les disciples rassemblèrent des genêts desséchés et des branches mortes pour le feu du soir. Dans la chaleur et la lumière de la flamme, alors que la brise de la mer murmurait dans les pins et les térébinthes, sur le plateau de Béthel, toujours le même, depuis les anciens Patriarches, Jésus parla de la vision de Jacob :

- ... Les Anges de Dieu montaient et descendaient ainsi. Mais c'est au-dessus du Fils de l'homme qu'ils monteront et descendront désormais. (Jn.2/51)

Et Jean demanda :

- Et que signifiait cette échelle qui s'appuyait sur son ventre et dont le sommet touchait le ciel ?
- Vous êtes, dit Jésus, vous qui avez cru en moi, la véritable descendance de Jacob, et l'Israël de Dieu. Désormais les Anges sont à votre service pour vous transmettre les dons d'En Haut. (Gal.6/16 ; Hb.1/14)

Pierre évoqua la lutte de Jacob et de l'Ange :

- Et quel est donc cet Ange contre lequel notre père Jacob a lutté toute la nuit ?
- Cet Ange était celui de la Loi, expliqua Jésus. Celui qui a reçu mission et pouvoir sur la génération adultère et pécheresse soumise aux sentences de condamnation. Il la maintient dans la crainte, de peur qu'elle ne corrompe entièrement sa voie, comme elle le fit aux

¹ - Luc mentionne Moïse et Elie. Paul reconnaît en Gal.2/9 que Pierre, Jacques et Jean sont les « colonnes ». Les prédictions de la Passion : Mc.8/31-33 + paral ; 9/30-32 + paral ; 10/32-34 + paral.

jours de Noé et aux jours de Sodome. C'est également contre lui qu'il vous faudra lutter pour vous arracher, et les fils d'Adam avec vous, à l'esclavage du péché, à la mort et à la corruption.¹ C'est d'ailleurs dans cette pensée, pour un combat semblable, que nous montons aujourd'hui à Jérusalem. Là, le Fils de l'homme affrontera les représentants officiels de la Loi, qui détiennent le ministère de la condamnation (2 Cor.3/9). Bien entendu, ils condamneront et rejeteront le Fils de l'homme, accomplissant ainsi ce qui est écrit de lui dans la Loi et les Prophètes. Leur génération va rejeter la mienne. Tout cela parce qu'ils ne connaissent ni le Père ni moi (Jn.16/2-3), et qu'ils ne connaissent pas la Pensée de Dieu, qu'ils prétendent toutefois servir.

Et Jésus exhortait ainsi ses disciples à le suivre dans ce combat qui n'est pas au niveau de l'homme, qui n'est pas à mesure d'homme, mais qui affronte, avec les armes de Dieu, les puissances célestes, les Régisseurs de ce monde de ténèbres... (Eph.6/12s)

- Adam, disait-il, a pactisé avec le Prince des ténèbres, par lequel il fut trompé, par lequel la femme a été séduite. Depuis ce pacte avec celui qui a l'empire de la mort, un aveuglement général pèse sur l'humanité.² Mais celui qui demeure dans ma parole connaîtra la vérité, et la Vérité le délivrera, et avec moi, il pourra détruire les œuvres du Diable...

Et Jésus reprit l'histoire de Jacob, montrant comment le patriarche avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour éviter la guerre avec son frère Esaü, pour éviter l'effusion du sang. Il expliqua qu'il avait ainsi triomphé de la violence non par les armes, mais par la douceur exprimée par ses nombreux présents.

Sur quoi Jésus reprenait inlassablement l'enseignement de l'amour, dont il avait posé les fondements dans le Sermon sur la Montagne :

« Si vous ne prêtez que pour obtenir l'équivalent, quelle grâce est la vôtre ? Si vous ne saluez que ceux qui vous saluent, que faites-vous de plus que les païens ? Vous donc, prêtez sans rien attendre en retour, donnez et l'on vous donnera, et faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-mêmes : c'est cela la perfection de la Loi et des Prophètes. » (Mt.7/12)

- Maintenant, nous comprenons, disait Jean à Jésus, cette parole que tu disais aux pharisiens : « Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous ». N'est-il pas cette disposition du cœur à aimer toujours davantage ?

¹ - Gal.3/19 ; Gen.6/5s ; Gen.19.

² - Col.2/14-15 : c'est ce pacte entre Adam et Satan qui s'était déguisé en Ange de lumière, qui a été déchiré par le Christ.

- Exactement, disait Jésus. Celui qui aime son prochain accomplit la Loi, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui. (rom.13/5 ; 1 Jn.4/16)
- C'est pourquoi tu nous disais d'aimer même nos ennemis ?

Thomas ranimait la flamme du feu de camp, en remuant les braises avec un bout de bois. Il demanda :

- Mais si mon ennemi refuse de m'aimer en retour ?
- Il ne t'appartient pas de le juger, dit Jésus, mais de l'aimer davantage et de prier sans trêve en sa faveur. Tôt ou tard, il sera brûlé par la puissance de ton amour comme un charbon ardent, et sa confusion sera ta victoire. Ainsi en est-il du Fils de l'homme qui est venu en ce monde pour manifester l'amour et la miséricorde du Père, et qui ne reçoit chez ses frères que des outrages et des coups, jusqu'au jour de sa gloire, où alors ceux qui auront lutté contre lui seront brûlés devant sa face par un remords plus fort que ce feu. Ainsi l'annonçait le prophète Isaïe :

« Et jusqu'à lui viendront couverts de honte
« tous ceux qui le détestent. »

- Ainsi celui qui aura rougi de moi et de mes paroles devant cette génération adultère et pécheresse, je rougirai de lui devant mon Père et ses Anges. Mais celui qui m'aura reconnu devant les hommes, je le reconnaitrai devant mon Père qui est dans les cieux, et mon Père l'honorera. ¹

Et Jacques, et Pierre, et les autres posaient ainsi, dans la plus grande simplicité, dans la plus grande ouverture de cœur, toutes les questions qui leur passaient par la tête.

- Nous qui avons tout quitté pour te suivre, demandait un jour Simon-Pierre, que nous arrivera-t-il ?
- Vous, disait Jésus, qui m'avez suivi, lors de la régénération, vous serez assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. D'ailleurs, ne vous inquiétez de rien : vos noms sont inscrits dans les cieux, et je vous ai donné tout pouvoir sur les lions et les scorpions et sur toute puissance de l'Ennemi. Si vous croyez fermement, l'Ange des ténèbres n'aura sur vous aucun pouvoir. ²

Marie comprenait, elle, ce que signifiait ce mot de « régénération ».

Ainsi, d'étape en étape, de campement en campement, les disciples progressaient dans l'intelligence des Vérités sur lesquelles se construit

¹ - Mt.7/1s ; Lc.6/37s ; Rom.12/14-21 ; Is.45/24 ; Mc.8/38 + paral. ; Jn.12/38

² - Mt.19/27-28 ; Lc.10/27-30 ; 1 Pe.5/9.

le Royaume de Dieu. A la lumière des enseignements que Jésus leur donnait, les ambitions politiques, voire militaires, qu'ils avaient autrefois partagées avec la foule, leur paraissaient mesquines, ridicules même. Judas, cependant restait à l'écart : il considérait ces discours comme une perte de temps. « Ce Jésus est un rêveur, pensait-il, et ses propos n'auront jamais une véritable efficacité... S'il escompte que le Royaume de Dieu viendra lorsque les hommes seront devenus pacifiques et miséricordieux, il peut attendre longtemps... » Cependant, ce qui retenait Judas auprès de Jésus, c'était le prestige des miracles, son éloquence et sa majesté souveraine, parfois terrifiante, qui émanait de sa personne.

Lors de la fête des Tabernacles, Jésus attaqua de front la science et l'autorité des docteurs et des prêtres. Non plus par les miracles... A quoi bon ? Le paralytique de Capharnaüm, le perclus de la piscine probatique, les aveugles qui voyaient, les muets qui recouvraient la parole, offraient un éventail de faits rigoureusement indiscutables... Mais la force des préjugés l'emportait sur leur évidence. Jésus le savait et il disait : « Même si un mort ressuscitait, ils ne seraient pas persuadés... » (Lc.16/30).

Ce fut donc par la parole, ce glaive irrésistible, qu'il lutta. Il le maniait avec une précision, une audace si grande qu'il provoquait l'émerveillement du peuple, qui, de grand matin, se pressait sous les parvis du Temple pour l'écouter. Les Chefs se tenaient à distance, sauf lorsqu'ils avaient combiné un piège, comme ce fut le cas pour cette femme qu'ils avaient surprise, disaient-ils, en flagrant délit d'adultère. Ce jour-là, tout le monde avait ri, et surtout la femme, après avoir eu très peur, lorsqu'ils se furent dispersés comme des oiseaux sous le fouet de cette seule parole : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. »

C'était là une habileté toute divine, l'application du principe : « Ne jugez pas vous ne serez pas jugés ». Mais Jésus avait autre chose à dire, à faire passer pour crever le vieux monothéisme sans amour. Et là, ses promesses et ses prétentions devinrent intolérables pour la théologie traditionnelle. Quoi ! Ne disait-il pas : « Celui qui croit en moi ne verra jamais la mort » ? Qui prétendait-il être ? Et il affirma aussi : « Je suis le principe » ! Et comme les pharisiens, stupéfiés, croyaient avoir mal entendu, il insista : « Oui, je suis le principe, exactement ce que je vous dis » ¹ Et quand l'un d'entre eux lui demanda pour qui il se prenait, il déclara : Avant qu'Abraham fût, je suis ».

¹ - Jn.8/51s Le contexte montre bien dans quel sens il faut comprendre les paroles de Jésus. Jn.7/25 : « Je suis le principe moi qui vous parle ». La Vulgate a raison : « Principium, qui et loquor vobis ». Litt. « Le principe : ce que précisément je vous dis ».

« Je suis » : le Nom ! Le Nom sacré qu'il n'appartient qu'à Dieu de prononcer pour lui-même ! Ce jour-là ils prirent des pierres pour le lapider.

Marie n'était pas toujours présente, mais elle vivait de très près ces controverses, car les disciples en parlaient sans discontinuer. Et lorsque la stupeur, chez eux, risquait de tourner au scandale, à cause de l'audace impensable de Jésus, elle était là... alors les disciples disaient entre eux :

- Allons voir Marie, elle nous dira ce qu'elle en pense !

Après d'elle ils trouvaient la joie de croire, même lorsque tout ne peut pas être immédiatement compris. L'étape suivante alors devenait possible. D'ailleurs, la plupart du temps, elle ne disait presque rien. Elle les écoutait. Elle les laissait discuter entre eux. Et lorsqu'ils rapportaient les paroles tombées des lèvres de Jésus, celles que les prêtres condamnaient comme des blasphèmes, elle approuvait le Seigneur avec une science et une sagesse que les disciples devinaient parfaites :

- Mais oui, c'est ainsi, disait-elle.

Elle leur laissait entendre qu'elle avait le secret des mystères : sa sérénité était à elle seule l'explication concrète, non formulable encore par des mots, de certaines choses incommunicables. Parfois elle riait clairement et franchement, et sa voix éclatante dissipait d'un coup les inquiétudes théologiques. Les apôtres voyaient alors que sa simplicité et son humilité étaient la véritable solution de tous les problèmes : ils évoquaient la parole du Seigneur : « Devenez donc comme des petits enfants ! » ... Lorsque l'avenir paraissait sombre, elle leur disait :

- Le passé ne l'était-il pas ?

Et comme ils ne pouvaient s'empêcher de sourire, en approuvant, elle ajoutait :

- Pensez-vous que le bras de Dieu soit trop court pour aller jusqu'à demain ?

Et pour leur montrer que le moment présent était merveilleux, elle leur rappelait la parole de son Fils :

- Il y en a des rois et des prophètes qui auraient voulu, comme vous, voir un seul jour du Fils de l'homme ! (Mt.8/11s)

La guérison de l'aveugle-né remplit les disciples de joie. C'était le triomphe du bon sens et de la sagesse des simples sur les syllogismes forcenés d'une science orgueilleuse. D'après leur principe, et le jugement qu'ils portaient sur Jésus - sans avoir pris la peine de l'écouter - il était impossible que cet homme fût aveugle, puisqu'un pécheur ne saurait

accomplir un miracle ! Mais alors pourquoi l'accusaient-ils de l'avoir guéri un jour de Sabbat ? Le mensonge se mordait la queue !

Mais la violence qu'ils avaient manifestée contre ce pauvre homme, impuissant devant sa guérison, comme il l'avait été antérieurement devant sa cécité, était de mauvais augure. Marie le comprit. Les chefs ne voulaient accepter ni le témoignage de Jésus, appuyé sur les faits, si indiscutables qu'ils fussent, ni leur propre confusion. La fête des Tabernacles, toute illuminée de torches, se terminait sur un crépuscule couleur de sang...

En effet, pendant l'illumination du Temple, la foule, attirée par les flammes, se pressait sous les parvis. Jésus leur disait :

- Vous cherchez la lumière ? C'est moi qui suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie !...

Et Jésus allait sous les portiques, répétant cela, où l'on se serrait au coude à coude... La foule bruyante, selon sa coutume, jouait et riait : il y avait de longues farandoles qui s'enroulaient autour des colonnes, au son des tambourins...

- Tiens, disait-on, en voyant Jésus, le prophète de Galilée est ici ? Les chefs l'ont donc laissé parler librement ?

Et l'on passait sans prendre le temps de l'écouter. Ces gens ne savaient pas la raison de leur joie, ni non plus celle de leur misère. Ils ignoraient Celui seul qui peut supprimer celle-ci et magnifier celle-là jusqu'aux cieux, car il a les clés de la vie et de la mort.

Le lendemain de cette fête, c'était le départ des pèlerins. De grand matin des caravanes s'ébranlaient aux portes de la ville, que l'on saluait longtemps, par le chant des psaumes :

- « Un seul jour dans tes parvis en vaut pour moi plus que mille...
- « O céleste cité de Sion !
- « Tes autels, Dieu Sabaoth, ô mon Roi et mon Dieu !... (Ps.83)

Et les voix se perdaient dans le lointain, alors que le silence retombait dans les parvis du Temple. Quelques groupes encore s'y attardaient : les disciples du seigneur, quelques pharisiens et scribes qui, sans rejeter systématiquement Jésus, intrigués par ses miracles, impressionnés par son audace, cherchaient à le sonder, avec une certaine hauteur, un sentiment de supériorité qui les privait de la lumière. Mais Jésus expliquait sans se lasser :

- Je suis le bon pasteur, disait-il, le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis... (Jn.10)

Et tous ces gens, instruits et cultivés, voyaient la référence au prophète Ezéchiel (Ez.34). Mais quoi ! Fallait-il identifier ce « pasteur » décrit par le prophète avec le Messie attendu, avec le libérateur du peuple, qui, sans aucun doute, serait d'abord investi par le Grand-Prêtre, délégué par le Sanhédrin et proclamé roi par une ovation populaire ? Or, pour Jésus, rien de tel ! Si encore ce Jésus avait un programme politique, des partisans, des cadres sérieux, comme d'autres auparavant, avaient tenté leur chance, avec l'idéal de sauver la nation. Jésus d'ailleurs y avait fait allusion en disant :

- Tous ceux qui sont venus avant moi étaient des voleurs et des brigands, ils ne voulaient que perdre et piller...

Mais lui, Jésus, ne parlait que de vie :

- Je suis venu, disait-il, pour que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient en surabondance.

D'ailleurs, c'est ce qu'il avait crié publiquement, sous une autre forme, le plus grand jour de la fête :

- Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive ! Alors, comme a dit l'Écriture, des fleuves de vie jailliront de ses entrailles. (Jn.7/37-38)

Marie, elle, savait ce que ces mots voulaient dire.

Jésus, levant les yeux sur le petit groupe de ceux qui s'étaient attachés à lui, qui n'avaient pas fléchi sous l'oppression des chefs, disait pour eux, prévoyant les trésors de connaissance qu'ils obtiendraient dans l'Esprit :

- Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, tout comme le Père me connaît et que je connais le Père...

Jean comprenait beaucoup mieux que les autres, presque aussi bien que Marie, que le Royaume de Dieu était une relation nouvelle de la créature humaine avec le Dieu vivant, que Jésus appelait son Père.

L'hiver arriva, où même le vent de sable devient froid, pénétrante la brise de la mer, malgré le soleil trop bas, et les jours trop courts, pour que la terre puisse se réchauffer. Jésus se rendit au Temple pour la fête de la Dédicace. Il lança une torche enflammée sur la colère déjà rouge des prêtres et des pharisiens :

- Le Père et moi, nous sommes uns !

Et parlant de ses disciples, prévoyant la victoire de leur foi :

- Mon Père ! Ce qu'il m'a donné est plus précieux que tout ! Et personne ne peut rien enlever de la main de mon Père.

Ils s'apprêtèrent à le lapider, mais le gel avait fixé les pierres dans le sol. Jésus eut le temps de justifier ses paroles par le témoignage des Ecritures :

- Eh ! N'avez-vous pas lu que Dieu appelle « dieux » ceux qui entendent sa parole ? Alors, pourquoi me reprochez-vous de dire que je suis Fils de Dieu, et d'appeler Dieu mon Père ?

Pierre en écoutant cela se souvenait : « Simon, fils de Jonas, ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux ».

Quant à Marie, elle ressentait un très vif, un très puissant amour maternel à l'égard de ces hommes et de ces femmes – si peu ! – qui demeuraient fidèles au fruit béni de ses entrailles. Elle savait déjà qu'elle leur donnerait un jour, par cet amour, une dignité qu'aucune femme de cette génération-ci ne pouvait donner à son fils.

Après ces événements, Jésus et ses disciples pensèrent qu'il était plus prudent de prendre le maquis. La colère des chefs ne pouvait que grandir, s'intensifier leur indignation contre ce qu'ils appelaient désormais le « blasphème » : « Etant homme, tu te fais Dieu ». Ainsi le Sauveur du monde devint un homme traqué, avec sa bande, dans les montagnes d'Ephraïm. Et les chefs proposaient de l'argent à quiconque révélerait sa cachette...

Il était mis ainsi au rang des malfaiteurs : ceux que l'on recherche pour mieux les rejeter. Ainsi en fut-il du Fils de l'Homme !

Cependant les foules questionnaient, depuis les faubourgs de Jérusalem, jusqu'aux lointains marchés du Néguev, jusqu'aux extrémités de Tyr et de Sidon :

- Où est-il ?

Et comme personne ne pouvait donner de réponse, les pauvres, les humbles, les innombrables miraculés qui avaient senti dans leur corps la douceur et le baume de sa grâce, évoquaient déjà le souvenir de son Passage en disant : « Nous espérions que c'était lui qui venait libérer Israël » !

Ainsi passa l'hiver, pendant lequel les oiseaux se taisent, les insectes dorment, la vie se concentre dans les profondeurs du sol. Les paroles enfouies dans les mémoires opéraient une conversion secrète que leur contact avec les oreilles n'avait pas obtenue. La semence jetée en terre opérait sa germination invisible. Il se produisait ainsi dans l'humanité un événement d'une portée et d'une grandeur extraordinaire,

unique, encore qu'il n'ait pas été aperçu par les grands de ce monde, ni retenu par les historiens, et qu'il échappe encore à ceux qui ne s'attachent qu'à l'apparence des choses. La personnalité du Fils de l'Homme s'imposait à tous : à ses amis qui l'aimaient de plus en plus et s'attachaient à lui, à ses ennemis dont la haine grandissait en raison de leur obstination à le rejeter.

Il était la question des curieux innombrables, trop lâches pour prendre ouvertement parti, trop ignorants pour entrer dans la controverse, mais qui jubilaient en secret en constatant que, cette fois, il y avait quelque chose de nouveau dans le monde.

Si bien que, vers la fin de l'hiver, avec le dernier mois de l'année, l'Adar, qui ramène la fête des Pourim, on disait partout :

- Il n'est pas monté à Jérusalem, mais viendra-t-il pour la Pâque prochaine ?

Jésus en avait l'intention, car il savait que son heure approchait. Il attendait un signal de son Père, manifesté par le jeu des circonstances. Il vint. Un homme arriva, instruit du lieu où il se cachait, porteur d'un message urgent :

- Celui que tu aimes est malade.

Mais Jésus le laissa mourir. Le miracle n'en serait que plus grand, plus révélateur. Quand Lazare fut mort, Jésus emmena ses apôtres :

- Montons à Jérusalem, leur dit-il, je vais réveiller mon ami qui s'est endormi.

Ils passèrent par Jéricho, où les remparts du crétinisme impie et railleur s'étaient effondrés au son des trompettes du Jugement. C'est là que Jésus enfonça d'un coup de bélier formidable ce qui restait encore de préjugés dans sa Nation : il se fit inviter à la table du publicain du lieu : Zachée. C'était aux yeux de Judas, l'erreur à éviter, le geste compromettant, l'imprudance qui pouvait être fatale. Le disciple qui trahissait en était furieux et sombre : « Il est l'irréalisme politique personnifié », pensait-il.

Un aveugle se trouvait là, au bord du chemin, qui priait à grands cris pour y voir clair. Jésus guérit cet homme intelligent, qui seul parmi les badauds, souffrait de ses ténèbres. La guérison de Bartimée et le repas chez Zachée : voici les deux coups de cymbale, les deux sonneries de trompette qui inaugurèrent la marche de l'Agneau sur Jérusalem, où devait être remportée la plus grande victoire de tous les temps.

Mais Judas restait très mécontent : il avait grande envie de s'en aller. Il se sentait compromis avec la bande des galiléens. Il resta cependant, à contre cœur. Il craignait ce que les autres allaient dire

après son absence. Par ailleurs les foules avaient l'air de s'enthousiasmer à nouveau : qui sait ? Un mouvement populaire pouvait se déclencher en quelques jours, en quelques heures, et redonner toutes ses chances, à celui qui se laissait appeler le « fils de David ». Il restait donc quelques chances de succès qu'il fallait saisir aux cheveux...

Comme Judas était dans ses sentiments et que les disciples, échauffés par le vin de Zachée, rêvaient, dans l'euphorie, de restauration nationale et de triomphe politique, Jésus leur dit :

- Eh bien oui, nous montons à Jérusalem. Mais je vous dis en vérité, c'est là que va s'accomplir tout ce qui a été dit à l'avance par les Prophètes en ce qui concerne le Fils de l'Homme.

Judas épiait ces paroles : quelle était cette nouvelle énigme ? Car les Prophètes, sur le Fils de l'homme, avaient dit des choses tellement contradictoires ! Jésus le regarda tout droit dans les yeux et poursuivit :

- ... Il sera livré aux anciens, aux chefs et aux prêtres, qui l'abandonneront aux païens. Eux l'outrageront, le flagelleront et le crucifieront. Mais le troisième jour, il ressuscitera.

Ces dernières paroles s'adressaient surtout à Marie, Pierre, Jacques et Jean, les vrais fidèles. Marie comprit parfaitement, car Jésus avait entièrement expliqué les Ecritures à Nazareth, en présence de Joseph ; mais non pas les apôtres, qui, effrayés par ces paroles, suivirent quand même, la mort dans l'âme, oubliant les miracles du matin, et ressentant subitement comme une nausée de ce repas mal digéré offert par Zachée... l'horrible réalisme de la Croix leur masquait la gloire de la Résurrection. (Mc.10/32-34).

Jésus arriva à Béthanie : trop tard. « Si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort ». Les deux sœurs disaient la même chose, et Jésus les interrogea : « Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ? » Marie, la sœur de Lazare, qui aimait Jésus devina qu'une grande chose allait se produire, que le Seigneur n'avait pas résisté à ses larmes.

Effectivement, il se rendit au tombeau, malgré les protestations de Marthe : « A quoi bon, disait-elle, il y a déjà quatre jours !... » Mais Jésus n'allait pas là-bas pour pleurer, mais réveiller son ami : il pleura cependant, en mesurant, lui, le Verbe de Dieu, le désastre que la mort et la corruption représentent pour ce chef-d'œuvre des mains de son Père : le corps de l'homme, mais aussi à cause de la douleur des amis de Lazare. Il commanda que l'on ôta la pierre : stupeur ; quelques hommes obéirent. Jésus rappela le mort : il y eut un moment d'effroi : les fils d'Adam sont tellement habitués à la pourriture que la résurrection les épouvante. Ensuite, la foule fut délirante de joie. La nouvelle de ce miracle

formidable monta jusqu'aux oreilles de Caïphe qui trembla et pâlit. Quant à Judas, il disait :

- Quand il ressuscite quelqu'un, il faut que ce soit le frère d'une prostituée !...

Le Sanhédrin se réunit en séance extraordinaire pour analyser l'événement et en conjecturer les suites. « Que faire contre cet imposteur, ce magicien, dont les sortilèges vont jusqu'à faire croire aux gens qu'il est capable de rappeler un mort de la tombe ? Il faut absolument le tuer ! » - Ils ne voyaient que ce moyen - pauvre imagination ! - « Mais pas pendant la Pâque, disaient-ils, tout le peuple le tient pour un prophète et nous pourrions avoir des ennuis... »

Marie apprit toutes ces choses, elle, la mère de Jésus. En voyant la contradiction qui se formait autour de son Fils, elle priait en disant : « Mais enfin, ô mon Dieu, quand donc leurs yeux s'ouvriront-ils ? »

Jésus passa la dernière semaine de sa vie terrestre à Jérusalem : quel assaut, quel siège, quel combat ! Oui combat extraordinaire, unique, d'une audace folle, impensable ! Inégal aussi, comme on ne saurait le dire. Jésus avançait tout seul, humble forgeron de campagne, contre le prestigieux sacerdoce, son dogmatisme infrangible, son prestige, sa toute puissance, contre l'autorité divinement constituée des successeurs de Moïse et des juges d'Israël !

Et se réalisait pour lui la parole du psaume :

« Sans le Seigneur qui était pour nous,
« ils nous avalaient tout vifs
« dans le feu de leur colère :

« Et les eaux nous submergeaient,
« et le torrent passait sur nous !
« Alors il passait sur notre âme en eaux écumantes...

« Sur mon dos ont labouré les laboureurs,
« allongeant leurs sillons... (Ps.124h)

Jésus n'avait qu'une seule arme : la Parole de Vérité. Mais il s'en servait avec une telle justesse que toutes les controverses tournaient à sa gloire, que les pièges se refermaient sur ceux qui les avaient tendus. Tel celui du « denier à César » - « De qui cette effigie ? » - « De César ! » - « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ! » Si les disciples du Christ rendaient à César, qui en est l'inventeur, l'argent dont ils n'ont nul besoin quand ils savent aimer, quelle révolution dans le monde ! Quel écroulement des Etats !

Certains, parmi ses ennemis, étaient troublés, ébranlés, au point qu'ils commençaient à se dire : « Mais enfin, d'où lui vient une telle autorité ? » Ils lui posèrent donc la question : « Dis-nous par quelle autorité tu agis ainsi. »

- Eh bien, moi aussi, je vous poserai une question, répondit Jésus. Si vous me répondez, je vous dirai par quelle autorité j'agis. « Le Baptême de Jean était-il de Dieu ou des hommes ? » Ils ne pouvaient pas répondre : ils ne s'étaient pas rendus aux invitations de Jean à la pénitence ; ce Jean qu'ils avaient interrogé avec tant de hauteur. La foule le tenait pour un prophète, et ils avaient peur de mécontenter la foule. Ils dirent donc : « Nous ne savons pas ». Et Jésus leur dit : « Eh bien, moi non plus, je ne vous dirai pas par quelle autorité je fais cela. » (Mc.11/27 + paral.)

Ainsi Jésus avait le dernier mot. Personne n'osait plus l'interroger. Mais il est extrêmement dangereux d'avoir raison devant des menteurs, des insensés ou des violents. C'était le cas. Jésus exploita sa victoire à fond, en leur proposant une énigme qui ne pouvait avoir d'autre solution que la filiation divine du Messie : justement ce qu'ils tenaient pour un blasphème sur ses lèvres :

- Comment se fait-il, leur demanda Jésus, que David appelle le Christ « son Seigneur », alors qu'il est son fils ?
Tous en effet connaissaient l'Oracle célèbre de David :
 - « Le Seigneur a dit à mon Seigneur :
 - « Assieds-toi à ma droite,
 - « jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis
 - « un escabeau pour tes pieds... (Ps.109)
- De quelle manière est-il son fils ?

Marie souriait, d'une ineffable joie, en entendant tomber des lèvres de Jésus cette question brûlante qui contenait, en des termes aussi simples que possible, la plus haute indication donnée par l'Esprit de Dieu sur la génération nouvelle. Certes, elle, Marie, avait la clé de l'énigme... et il est vrai que tout était si simple !...

Mais les pharisiens ne pouvaient répondre sans se renier, se renier sans se confondre. Et s'ils ne répondaient pas, ils demeuraient tout aussi confondus.

Jean voyait le sourire de Marie : il la questionna du regard, elle lui confia à l'oreille :

- Je vous le dirai bientôt, croyez seulement ! »

La rupture dès lors semblait consommée entre la Synagogue, obstinée dans son refus, et le Seigneur, dont la Parole était invincible. Il raconta

publiquement la parabole des vigneronniers homicides, si claire, si transparente, si opportune, que les pharisiens, les scribes, les prêtres, enfin, s'y reconnurent ! Était-ce une accusation ? Non pas, mais un dernier appel, désespéré peut-être, et nécessairement dur à entendre, en faveur d'une conversion d'Israël, en la personne de ses chefs. La foule exultait d'une joie débordante. En Jésus, elle prenait une sorte de revanche contre l'autorité qui l'accablait. Mais elle ne voyait pas la profondeur du drame. Les disciples, eux, tremblaient : ils reconnaissaient cette ambiance qui avait régné lorsque Jésus avait prédit sa crucifixion : le vent froid des ténèbres passait sur eux.

Judas avait changé de camp.

Marie se fortifiait, au nom de tous, dans la prière.

Événement unique dans l'histoire : un homme sans épée ni soldat, sans prestige ni fortune, le plus humble parmi les pauvres, maintenait en haleine tout un peuple par la seule puissance de sa parole. Et quelle puissance ! Elle tenait en respect la plus haute autorité théologique de tous les temps, qui ne manquait ni d'intelligence, ni de bras, ni de mercenaires, et dont les décisions étaient appliquées sans discussion par tout le peuple !

Jésus abattait le rocher de scandale sur les nuques raides :

« La pierre rejetée par les bâtisseurs

« est devenue la tête d'angle.

« C'est là l'œuvre de Dieu

« ce fut merveille à nos yeux... » (Ps.117)

Quelle foi cet homme avait-il donc de sa propre mission pour oser proclamer cela de lui-même ? Et cette foi, de qui la tenait-il, sinon de celle qui lui avait appris, dès son plus jeune âge, le mystère de sa conception et de sa naissance ?

Judas décida de trahir.

Alors que restait-il à faire ? Jésus n'avait plus qu'à dénoncer ouvertement le vice le plus affreux, le plus dangereux, le plus caché, le plus sournois, la cause la plus véritable et la plus profonde de la ruine du genre humain, de son refus de Salut, du rejet du Sauveur : l'hypocrisie, le déguisement de la religion et de la piété, l'impie imbu de lui-même, aveugle de sa misère, qui s'érige en défenseur des droits de Dieu pour garder ses avantages et jouer son personnage. Jésus prononça des paroles d'une force incomparable dans ce dernier discours, si poignant, d'une portée si concrète et si universelle. Quelle force ! Quelle éloquence dans ce ch.23 de saint Matthieu :

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui faites semblant de prier longuement pour mieux dévorer les biens des veuves !...

« Malheur à vous qui liez sur les épaules des hommes des fardeaux insupportables et qui ne voulez même pas les remuer du petit doigt !...

« Malheur à vous, parce que vous parcourez toute la terre pour faire un seul prosélyte et quand il l'est devenu, il est un fils de la géhenne deux fois plus que vous !

« Vous avez dérobé la clé du Royaume des cieux, et sans entrer vous-mêmes, vous ne laissez pas entrer ceux qui le voudraient !...

Quelle véhémence ! Quelle précision des images ! Quel choix parfait des termes ! Quelle force dans ce Verbe qui demeure toujours concret et percutant ! Qui peut entendre un tel discours sans le retenir sur le champ ? Quelle admirable progression, dans cette dénonciation de l'hypocrisie, jusqu'à la conclusion si pathétique que le Seigneur prononça dans les larmes, d'une miséricorde que l'obstination dans le refus rendait impuissante :

« Jérusalem ! Jérusalem ! Toi qui tues les prophètes et qui massacres ceux qui te sont envoyés ! Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu !

« Voici que votre maison vous est laissée déserte...

« Vous ne me verrez plus désormais jusqu'à ce que vous disiez :

« Béni soit celui qui vient au Nom du Seigneur ! »

« Cette fois, pensait Judas, en entendant ces paroles, tu signes ta condamnation à mort ! » Et Marie pensait de même, mais dans une tout autre perspective. Quant aux disciples, ils sentaient l'énorme façade du formalisme religieux s'écrouler sur leurs épaules, comme autrefois le temple de l'Idole sur les reins de Samson. (Jug.18/20s)

« Une génération vient, une génération s'en va... » (Eccl.1/3)

Ainsi avait prophétisé le Sage. L'humanité, depuis le rejet du véritable fils de l'homme, connaît le douloureux passage entre les deux ordres de génération. Marie, dès cet instant, le sentit profondément. La lutte de races, inexpiable, était engagée. Car les fils d'Adam, liés par un pacte avec Satan, qui ne veut pas lâcher prise, et qui sème son aveuglement mortel, se dressent contre la race des fils de Dieu, dont le Premier-né allait expier pour tous, victorieusement, en assumant pleinement la sentence de Dieu le Père. ¹

¹ - Le pacte de Satan et d'Adam est fortement pressenti par les Mystiques. C'est là un « contrat » très profond par lequel la créature humaine s'est abstraite à sa gloire, en se rendant solidaire de la génération animale. L'homme a voulu rivaliser avec Dieu dans le domaine de la paternité. L'ordre biopsychologique ainsi déterminé, et régenté par la Loi de Moïse, ne peut être brisé que

Jésus sortit du Temple. Les regards des disciples, déjà distraits peut-être, des paroles qu'ils venaient d'entendre, s'attachèrent aux fondations monumentales du Temple, à la masse de ses blocs, à leur magnifique ordonnance.

- Il ne restera pas pierre sur pierre de tout cela, disait Jésus.

Ils furent très surpris. Ils gardèrent le silence pendant toute la traversée de la vallée du Cédron, où David avait autrefois pleuré. Peut-être n'avaient-ils pas encore compris que la vie d'un peuple ne dépend pas de la solidité de ses monuments, ni de leur beauté, ni de leur gloire. Mais il leur paraissait impensable que la destinée d'Israël dût se terminer dans une catastrophe. Comment le monde pourrait-il survivre après une telle ruine ?... Ils interrogèrent donc Jésus sur l'écroulement du Temple et la fin du monde, qu'ils ne pouvaient dissocier dans leur esprit.

Jésus leur expliqua l'importance cosmique de la faute des prêtres qui refusaient le Sauveur. Désormais, le monde allait demeurer pour des siècles encore sous le signe de la peur : fléaux et cataclysmes, guerres, révolutions, persécutions allaient durer et s'amplifier jusqu'au moment du retour du Fils de l'Homme, quand la Foi, presque éteinte, et la charité, refroidie, ne laisseraient surnager sur le Déluge de l'iniquité qu'une embarcation misérable : le petit reste de l'Eglise fidèle, qui, malgré tout, porterait témoignage jusqu'à la fin.

Ainsi, Dieu le Père est si puissant qu'il peut s'accommoder de la liberté des hommes, même lorsqu'elle refuse le Salut et se révolte contre sa Miséricorde !

Marie comprenait toutes ces choses par l'intérieur : à la lumière des paroles eschatologiques, elle voyait s'ouvrir les dimensions de l'acte de foi qu'elle avait posé initialement : que de drames encore et de souffrances, avant que la conscience humaine sorte de l'aveuglement du péché, et admette enfin l'évidence première, l'énigme fondamentale posée dans l'intimité de la Nature : Dieu a fermé le Sein de la femme pour y faire naître son Fils par le souffle créateur de l'Esprit !...

Car tout le drame se jouait, en effet, sur ce point précis : « Il a blasphémé en disant : « Je suis le Fils de Dieu ».

par la mort, ou du moins la mort mystique que le Baptême effectue en nous, moyennant la Foi.
(Cf.Rom.6)

Advinrent alors les jours, où pour la mère admirable, pour la mère douloureuse se réalisa dans toute son horreur, la parole prophétique de Siméon :

- « Il sera établi comme un signe de contradiction,
- « pour la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël.
- « Quant à toi, c'est un glaive qui transpercera ton âme... (Lc.2/34-36)

La Pâque était proche.

A l'insu de Judas, Jésus avait envoyé deux disciples faire les préparatifs dans la chambre haute que Jean-Marc avait mise à sa disposition. Avec les femmes qui s'occupèrent du ménage et des mets, ils préparèrent la Pâque.

Sur le tard, Jésus se mit à table avec les siens. Il leur disait :

- J'ai désiré, je vous assure, d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir. Désormais, je ne la mangerai plus avant qu'elle ait son accomplissement dans le Royaume de Dieu !

Et comme les apôtres, sans trop comprendre la parole de leur maître, en étaient encore à discuter sur la préséance, Jésus se mit à leur laver les pieds à tous, et même à Judas. Pierre fut suffoqué :

- Toi, Maître, me laver les pieds...
- Ainsi en sera-t-il parmi vous, dit Jésus. Celui qui voudra être le plus grand sera le serviteur de tous.

C'était le renversement complet de ce qui se fait, de ce qui se passe dans le monde. Plus tard les apôtres comprirent cela, quand ils virent que Jésus avait poussé le service gratuit jusqu'à donner sa vie en rançon pour le monde, pour la multitude des hommes, et son corps en nourriture pour son Eglise, son épouse fidèle...

Cependant Jésus se troubla, lui qui n'avait jamais tremblé en affrontant en face les scribes et les prêtres :

- L'un de vous me trahira, disait-il.

Et le déchirement de sa voix révélait une blessure tellement profonde ! Jean transmit à Pierre qu'il s'agissait de Judas, à qui Jésus venait de proposer la bouchée de réconciliation. Mais il l'avait prise sans faire semblant de rien, persévérant dans l'hypocrisie. Il avait choisi : comment les chefs, comment l'autorité du suprême sacerdoce pouvaient-ils avoir tort ? Jésus n'était-il pas de toute évidence, le plus faible ?

Judas fut alors prié de sortir :

- Ce que tu vas faire, lui dit Jésus, fais-le vite.

L'Agneau soumis à la perfidie ? Etonnant paradoxe ! dont l'aboutissement serait l'arbre tordu et la corde, à la porte de la ville.

Lorsque Jésus fut délivré du poids de cette présence hostile, il réalisa pour les siens ce qu'il avait annoncé lors de la Pâque précédente, dans la synagogue de Capharnaüm : cette promesse si scandaleuse qu'elle avait écarté les foules et découragé nombre de disciples.

Il prit le pain et, sur lui, dit :
- Prenez et mangez, ceci est mon corps !

Tout comme il avait dit au paralytique : « Lève-toi et marche », ou encore lorsqu'il avait commandé à la mer : « Silence, tais-toi ! »

Puis il prit la coupe de vin, il prononça sur elle la bénédiction traditionnelle, et la présenta en disant :

- Cette coupe est la coupe de mon sang, sang de la nouvelle et éternelle Alliance, car il sera versé pour la multitude des hommes, en rémission des péchés.

Puis il ajouta en jetant un regard au-delà des siècles, prévoyant les luttes de son Eglise fidèle, jusqu'à son prestigieux retour :

- C'est en mémoire de moi que vous ferez ces choses.

Marie se tenait là avec les femmes qui avaient suivi l'audacieux prophète. Elles étaient non pas à table avec les Apôtres, mais assises à terre sur les nattes, autour de la chambre haute. Le pain rompu parvint jusqu'à elles, et le vin aussi. Marie reçut en elle comme une nourriture d'assomption celui qu'elle avait enfanté pour le Salut du monde. Elle eut alors la pleine lumière sur cette parole demeurée jusque-là hypothétique, inscrite dans le cantique de Salomon :

« Ton ventre est un monceau de froment, de lys environné,
« ton vagin est une coupe, où le vin ne manque pas... » (Cant.7/5)

Puis Jésus s'entretint longuement avec les siens, qui l'étaient devenus tout-à-fait ! Il les consola de son départ imminent, leur ouvrit des perspectives immenses sur l'histoire humaine, cette longue quête de Dieu qui s'étirerait dans les siècles à venir.

- Hélas, leur disait-il, j'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'êtes pas en état de les porter maintenant. C'est l'Esprit de Vérité, que je vous enverrai de la part du Père, qui vous guidera vers la Vérité toute entière et vous éclairera sur les paroles que je vous ai dites...

Il leur parla des demeures célestes, de la résidence de Dieu en l'homme, leur ouvrant ainsi la porte de l'adoration en esprit et en vérité. C'est surtout de son père qu'il leur parla, de sorte que la parole que Pierre avait dite autrefois, dans les environs de Césarée, près des sources du Jourdain, prenait une dimension toute nouvelle.

- Cette fois, tu nous parles ouvertement, disaient les apôtres ; tu n'enseignes plus en paraboles, et nous savons maintenant que tu es sorti de Dieu.

Cette parole réjouit fortement le Seigneur :

- Ah ! dit-il, maintenant vous croyez ! Et cependant cette nuit-même vous serez scandalisés à mon sujet : vous fuirez, car c'est l'heure des ténèbres, et il faut que s'accomplisse cette parole de l'Écriture :

« Je frapperai le pasteur,
« et les brebis du troupeau seront dispersées...

Pierre affirmait, avec présomption, son attachement indéfectible. Alors Jésus lui annonça son triple reniement. Mais il ajouta :

- J'ai prié pour que ta foi ne défaille pas. Et lorsque tu seras revenu, tu reconforteras tes frères.

Et Jésus, disant cela, regardait Marie : car il comptait surtout sur elle, sur sa foi discrète, mais indéfectible, en ce moment douloureux de l'enfantement de l'Église. Puis il conclut :

- Dans le monde, vous allez avoir de l'oppression : mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde !

Et puisque, désormais, le flambeau de la Foi était allumé, Jésus se leva pour rendre grâce à son Père :

- Maintenant, ô Père, je te rends grâce, parce que j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donné à faire...

En effet, il venait de promulguer le commandement de l'Amour sur la planète Terre, tout en livrant son Corps à son Église fidèle. Les Noces virginales étaient donc accomplies. Certes, tous les fidèles ne comprenaient pas parfaitement ces choses, ni ces paroles, dans le rapport secret qu'elles avaient avec la nature de l'homme. Mais Marie, elle, les comprenait pleinement, car elle avait été l'épouse virginale de Joseph. Le fruit de ces Noces, dont le monde n'avait encore aucune idée, parce qu'il n'en était pas digne, n'était-il pas Jésus lui-même ? Le fruit de tes entrailles est béni...

Jésus debout, mains levées, regards tournés vers le ciel, pria longuement son Père pour l'unité des hommes dans la connaissance de la Vérité, pour leur communion dans l'Esprit d'Amour, qui n'est autre que la

communion vivante du Père et du Fils. Il pensait au Salut, encore lointain qui resplendirait lorsque la mort serait vaincue, lorsque la Gloire de Dieu deviendrait visible et tangible en son image créée...

Que de fois Jésus avait prié ainsi à Nazareth ! Marie exultait : enfin le cœur de son Fils était révélé à quelques hommes, cœur immense comme l'Univers et profond comme les cieux. Qui pourrait désormais éteindre ce feu que Jésus venait d'allumer sur la Terre ? (Lc.2/49)

Même pas l'horrible complot qui était en train de se fomenter à cet instant même, de la part des prêtres et des pharisiens. Ah ! Si le Prince des ténèbres avait pu empêcher la réalisation de cette Pâque que le Seigneur venait de manger avec ses disciples ! S'il avait pu gagner de vitesse le Fils de l'homme, et l'empêcher, en le faisant disparaître, d'instituer le Sacerdoce Nouveau, selon l'Ordre de Melchisédech, ordonné en vue d'une vie impérissable ! S'il avait pu, le vieux Satan, rayer de la surface de la Terre ce Corps, né de l'utérus virginal, sur lequel il n'avait aucune prise !

Mais, lorsque Judas se mit en route, à la tête d'une bande de soldats armés de bâtons et de glaives, de flambeaux et de torches, tout était consommé. Corps et Sang du Seigneur offriraient aux fils d'Adam le remède pour échapper au cycle infernal de la corruption.

Jésus s'en alla, comme de coutume, au mont des Oliviers. Cet endroit-là, Judas le connaissait. Il avait prévu que Jésus y serait, ce soir-là, très tard. Cette prévision se révéla exacte.

Visionnaire de la gloire du Fils de l'homme, Pierre, Jacques et Jean furent aussi les témoins de son désarroi, de son accablement en face de la mort imminente. Car Jésus avait le sens le plus éminent du désastre qu'inflige le péché à la Création de son Père, et de l'outrage qu'il porte, de ce fait, à sa Majesté. Lui, le Verbe incarné, réalisait mieux que le feront tous les hommes ensemble, dans leur investigation de l'Univers, ce qu'est la splendeur de la vie, spécialement en l'homme, et par conséquent la désolation que représente sa chute hors du dessein d'amour de son Père. Aussi, devant cet abîme de la corruption, une sueur de sang perla sur son front, et coula jusqu'à terre. Et il criait vers le Père avec de grands cris :

« Père, sauve-moi de cette heure !

« Mais non pas ma volonté, mais la tienne... (Mc.14/33 + paral.)

Pendant cet affrontement, où l'Agneau restait logique avec lui-même, et triomphait en persévérant dans la douceur jusqu'à l'immolation, les apôtres, comme absents, furent appesantis dans le sommeil par un chagrin profond, comme morts...

Marie veillait, car elle savait que l'heure de son Fils était venue, cette heure dont il avait parlé si souvent, la désirant et la redoutant à la fois. Alors qu'une frêle lumière éclairait la chambre où elle priait, elle entendit, dans la rue, un bruit de pas, des chocs d'armes, et la lueur des torches se projeta sur le plafond. Cette bande de valets et de soldats suivait le chemin que Jésus avait emprunté une heure auparavant. Ils allaient au Mont des Oliviers, à la montagne du Pressoir... Marie évoqua ce jardin, où elle avait campé autrefois avec Joseph, cette colline des parfums où se faisait entendre le chant de la tourterelle, moment bénis... Elle se rappela : le printemps, les fleurs, la vigne qui bourgeonne. La joie divine alors, débordait sur la terre, à travers les feuillages transparents des oliviers. Ces images radieuses, en cette nuit atroce, ne pouvaient écarter l'immense amertume qui montait en son cœur. Elle sentit alors, la vierge intègre dans sa chair, elle qui n'avait pas connu les douleurs, qu'elle allait enfanter ce que son Fils opérait dans le monde. Elle murmurait :

- Ah ! que ne suis-je auprès de toi, mon Fils, mon Fils bien-aimé !
Père, Père, épargne ton Fils ! Mais que ta volonté soit faite !

Car la voix de Jésus résonnait dans sa mémoire : ces paroles si graves qu'il avait prononcées à Nazareth, quand il expliquait les Ecritures, parlant de l'expiation du péché par le sang :

- Quelle perte, disait-il alors, quelle ruine pour l'homme, d'avoir échappé au bon plaisir de Dieu mon Père ! Comment comprendront-ils ? Comment reviendront-ils ? Comment seront-ils convaincus d'erreur ? Il faut, Marie, que le Fils de l'homme endosse lui-même le châtiment de la mort dans un parfait sacrifice ; sinon cette génération-ci restera dans son aveuglement, car l'Ennemi ne sera pas écarté...

En cette veille ardente ces paroles anciennes prenaient un saisissant relief. Marie acceptait et offrait son « Amen » avec une telle plénitude - comme au temps de ses fiançailles - qu'il assurait la réussite du Plan Rédempteur, comme il avait assuré la réussite de l'Incarnation.

Au jardin des Oliviers, les choses se passèrent sans tumulte ni bagarre. Pierre, qui avait tiré son glaive, fut invité à le mettre au fourreau : Jésus avait opté pour la folie de la Croix, refusant tout secours des Anges et des hommes.

Il alla volontairement au devant de la mort. Comment leur faire admettre autrement qu'il était né de la femme ? ¹

Une deuxième fois, au cours de cette horrible nuit, le cortège se mit en marche : des pas, des jurons, des cliquetis d'armes se firent entendre, et la lueur des torches passa :

- Ils ne savent pas ce qu'ils font, disait Marie.

Elle regarda par la fenêtre et elle vit ; c'en était fait. Ce qui se passait habituellement pour les malfaiteurs, les repris de justice, les bandits, tombait sur lui. Le déroulement des Ecritures était bien déclenché : les outrages et les coups, les insultes et les fouets... Et Marie pensa aux apôtres : où étaient-ils à cette heure ? En fuite ? Errants dans les rues obscures de la ville, dans les faubourgs, ou peut-être chez Jean-Marc où ils se seraient réfugiés ? Et Pierre ? Et Jean ? Comment allaient-ils surmonter l'épreuve, le scandale de cette heure ?

C'est pour eux tous que Marie priait.

La nuit passa, cruelle. Marie, accablée, s'était étendue sur un lit, éprouvant jusqu'en sa chair ce qui tombait sur les épaules de son Fils. Comment aurait-il pu en être autrement ? Elle gardait cependant cette attitude intrépide que Pierre recommandera plus tard à tous ceux qui voudront participer au combat de la Rédemption : « Jeûnez et veillez, car le Diable rôde comme un lion rugissant cherchant quelqu'un à dévorer ! Résistez-lui fermement dans la foi... »

Et le jour finit par se lever. Ce même Pierre arriva avec lui, tâchant de réprimer ses sanglots. Il s'appuya sur le mur de la maison, devant la porte de Marie. Il n'osait frapper, et cependant quel refuge trouver ailleurs que là ? Il pensait dans son accablement : « Hélas, je devrais être auprès d'elle pour la consoler, et je viens me consoler moi-même, puisque je ne suis pas auprès de lui pour mourir à ses côtés... »

Il frappa : jamais il n'avait senti à quel point il était, lui, le chef, tout petit auprès de cette femme prodigieuse ! Et Marie lui répondit avec une voix sereine, quoique voilée par le chagrin. Pierre l'écoutait, la regardait : elle avait un visage étonnamment paisible, malgré les larmes dont personne ne pouvait dire l'amertume. Pierre s'effondra devant elle :

¹ - En effet, si Jésus était descendu de la Croix comme ils le réclamaient par défi, ils auraient dit : « Il n'avait de l'homme que l'apparence ! » Des hérétiques, les Docètes, l'ont dit malgré le réalisme des Evangiles.

- Ah ! c'en est fait ! c'en est fait ! disait-il. Tout se réalise comme il l'avait annoncé.

Et Pierre raconta comme un petit garçon pris en faute, qui ne peut supporter son remords, ce qui s'était passé dans la cour de Caïphe, quand on lui demandait : « Mais, n'es-tu pas aussi de ses disciples ? Ton accent te trahit, tu es galiléen ! »

- Puis, il m'a regardé, avoua Pierre, alors, je me suis souvenu... et mon cœur a fondu en moi, comme de la cire...

Marie réconforta la foi de Pierre, par la consolation des Ecritures, tout en séchant ses larmes :

- Ainsi, tu le vois, tout ce qu'il a annoncé se réalise. Te souviens-tu : il faut, disait-il que le Fils de l'homme soit livré aux anciens, aux scribes et aux prêtres, ils le feront flageller, ils l'abandonneront aux païens...
- Ah, certes, il le disait, et nous ne voulions pas l'entendre. Tout ce qui se réalise maintenant, je ne voulais pas le croire autrefois. Et quand je l'ai vu enchaîné, lui qui pour les autres avait délié tant de liens, je n'ai pas voulu le reconnaître !...

Et il pleurait amèrement. Puis il dit encore :

- C'était l'heure des ténèbres, et en cette heure-là, nous n'avons pas veillé avec lui, alors qu'il luttait, dans le Jardin, au comble de la désolation, tout en priant son Père.

Et Marie reprenait la parole qu'il avait dite si souvent, et qu'elle comprenait, elle mieux que personne :

- Mais le troisième jour, il ressuscitera, il ressuscitera...

Pierre lui, ne voyait pas très bien ce que ce mot pouvait signifier. Mais il écoutait Marie de toute son âme qui lui disait :

- Crois en la Parole, Pierre, en la Parole de mon Fils...

Au petit matin, avant même que les marchands aient ouvert leur boutique, en ce jour de préparation de la Pâque, un défilé lugubre traversa Jérusalem. Une valetaille burlesque, une soldatesque informe, armée et casquée tirait au bout d'une corde un innocent plein de douceur et de dignité, l'entraînant du palais du Grand Prêtre au prétoire de Pilate. Marie et Pierre virent cela par la fenêtre : le bien-aimé du Cantique regardé à travers la grille. Jésus solidement gardé : l'intelligence cernée par la bêtise ! Son visage était déjà tuméfié et sanglant. L'enfer avait craché sur la gloire du Père à travers la Face de l'Homme. Des curieux s'attardaient au passage, et des femmes, en le voyant se lamentaient à grands cris, comme on le fait pour un mort, lors d'un fléau, d'une catastrophe. Ils avaient tressé des branches d'épines et en avaient fait une sorte de coiffure qu'ils lui avaient enfoncée sur la tête. C'est ainsi que se réalisait d'une manière surprenantela prophétie de Salomon :

« Venez contempler, filles de Jérusalem, le Roi pacifique
« portant le diadème dont sa mère l'a couronné
« au jour de ses épousailles ! (Cant.3/7s)

« Sa mère » : Israël, la synagogue incrédule qui réalisait en parodie ce qu'elle aurait réalisé dans une allégresse triomphale, si elle avait eu la Foi, si elle avait reconnu son Sauveur.

Et le même Cantique inspiré prédisait encore :
« Voici le cortège du Pacifique : soixante preux l'entourent !
« Tous habiles à manier l'épée, vétérans des combats !
« Chacun porte le glaive à son côté,
« craignant les surprises de la nuit...

La Douceur cernée par la violence !...

Pierre et Marie virent ainsi le cortège nuptial de l'Agneau Immolé : elle s'effondra : il la soutint sur ses bras. Et le tumulte de l'inconscience en marche s'évanouit, confondu dans la rumeur populaire qui montait de la rue. Que signifiait cette arrestation si brusque, si imprévue ? La veille encore, Jésus ne circulait-il pas librement dans les rues de la Cité Sainte, de cette Jérusalem qu'il aimait tant, attardant son regard sur les formes de la vie, sur les jeux de lumière, sur les visages des hommes ?

Pierre, tout en réconfortant Marie, se souvint de la parole de Jésus : « Lorsque tu seras revenu, tu consoleras tes frères... »

- C'est cela que le Seigneur m'a dit, avoua-t-il.
- Oui, dit-elle, tâche de les retrouver ; dis-leur qu'ils reprennent courage, qu'ils reviennent ici... ensemble, vous serez plus forts. Pour moi, il faut maintenant que j'aïlle auprès de lui.

Ils descendirent dans la rue. Pierre s'éloigna à la recherche des autres apôtres. Marie, avec la mère des fils de Zébédée, Jeanne, la femme de Cléopas, et quelques autres, rejoignirent la foule qui s'était amassée devant le prétoire de Pilate.

C'était le moment où le procureur hurlait, tâchant de dominer le tumulte ; il montrait Jésus, habillé de sang, qui venait d'être flagellé.

- Voici l'homme, disait-il.

Et il ajoutait, dans la semi-conscience habituelle aux grands de ce monde :

- Je vous l'ai amené ici dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun motif de condamnation.

Contradiction étrange ! Il cherche à apitoyer la foule sur un innocent en le montrant châtié pour des crimes qu'il n'a pas commis ! Mais la vue du sang excita l'instinct de carnage qui sommeille toujours, depuis le meurtre d'Abel, dans la race pécheresse. Une clameur s'éleva :

- A mort ! A mort !... à la croix, à la croix !...

Les cris montaient comme une marée : que faire contre l'océan déchaîné, contre la fureur de l'abîme ? Pilate ne pouvait plus se faire entendre. IL se fit apporter de l'eau, et devant tous, fit le geste de se laver les mains. C'était un signe. Il dégageait sa responsabilité en la reportant sur le peuple juif et sur ses chefs. Mais aussi celui de la lâcheté tremblante et vaine : jointe au fanatisme des prêtres et à la stupidité des foules, elle mit le Juste au rang des criminels.

Et le criminel au rang des justes, puisque Barrabas venait d'être relâché.

« Crucifiez-le vous-même », avait dit Pilate.

Aussi on apporta la Croix que l'on fit tomber sur les épaules du condamné. Deux soldats ouvrirent la voie dans la foule, en direction de cette butte chauve que l'on appelait « le crâne » tout près de la porte, à l'Orient du Temple, où l'on jetait les détritiques, les pots cassés, les immondices, et les condamnés à mort. Jésus en était : ce fut par là qu'il fut dirigé.

Marie et ses compagnes l'avaient précédé aux portes de la ville. Il vit sa mère, il ne dit rien. Mais leurs regards se croisèrent. Jésus éprouva une joie extrême : sa mère n'avait pas fléchi. Et Marie : elle crut entendre au fond d'elle-même la voix d'Anne, qui autrefois, devant le sang versé, lui avait dit :

- Eh bien ! tu vois !...

Et Jésus fit comprendre à sa mère bien-aimée, d'un seul regard, que ce serait bientôt fini.

Quelques pas encore pour accéder à l'heure du supplice : ce fut long. Jésus était épuisé. Aussi les soldats réquisitionnèrent un paysan qui revenait des champs. On avait profité de cette exécution imprévue, pour liquider, dans la même journée, deux autres malfaiteurs. On entendit des cris, des hurlements, les deux suppliciés insultaient leurs bourreaux en blasphémant. Ceux-ci leur répondaient sur le même ton : ils ne pouvaient accomplir ce travail qu'en excitant en eux la sauvagerie et la hargne commune à la race pécheresse. Quant à Jésus, lorsque ce fut son tour, il se mit à prier. Alors qu'ils lui clouaient les mains et les pieds, il disait :

« Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font »

Et dans cette prière même, il recevait d'En Haut une force extraordinaire.

Les croix furent dressées sur le ciel. Jésus disait seulement : « J'ai soif ! » On lui présenta à boire. Et tout le reste s'accomplit comme le psaume l'avait annoncé, ce psaume que Jésus entonna comme un chef de chœur :

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Ainsi sous les yeux de Marie se déroulait ce qui défilait dans les mémoires au rythme des versets du psaume : le partage des vêtements, les ricanements des chefs, les insultes des persécuteurs ; car en se moquant, ils disaient, professant la Vérité qui les eut sauvés s'il avaient ajouté foi à ce qu'ils disaient :

- Tu es fils de Dieu ! Eh bien, descends de ta croix et nous croirons.

C'était là exactement le motif de la condamnation. « Tu es fils de Dieu ». C'était la parole sur laquelle le Démon, au désert, avait tenté le Seigneur. « Si tu es fils de Dieu ! » L'auteur de la génération charnelle et animale croyait ici, enfin, tenir sa vengeance ! Il anéantissait sous l'opprobre de la croix, la gloire qui le torturait comme un feu, car il la voyait réalisée en la nature humaine ! Mais Jésus, tout fils de Dieu qu'il fût ne descendit pas de sa croix : il voulut prouver qu'il était aussi fils d'homme, né de la femme. (Gal.4/4)

Pilate avait écrit sur une pancarte : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs ». Ce qui était également vrai.

Ainsi tout ce qui arrivait confirmait tout ce que Jésus avait dit : bien mieux, la question qu'il avait posée restait entière, comme l'énigme que la mort du Juste mettait en évidence : « De quelle manière le Christ était-il fils de David ? »

Marie, debout près du gibet, témoignait par sa seule présence que cet homme était bien sorti de ses entrailles. Elle ne tremblait pas : bien au contraire, la Parole de Dieu confortait tout cela avec une continuité, une cohérence étonnantes. Elle avait donc eu raison, dès le principe, de poser cet acte de foi sur cette parole prophétique, encore que le fruit de cette foi fût officiellement rejeté par le Sacerdoce d'Aaron.

Et Jésus rejoignit la pensée de sa mère : désormais la porte était ouverte pour amener dans le monde une nouvelle race d'hommes : celle qui avait été prévue dès l'origine, celle dont le jugement moral, les réflexes du cœur et de l'esprit échapperaient au Prince de ce monde, pour se conformer exactement au Souffle divin de Vérité et d'Amour. Il dit donc à Marie, en désignant l'apôtre Jean qui avait suivi jusque là :

« Femme, voici ton fils ! »
Puis il dit à Jean :
« Voici ta mère. »

C'était là le testament suprême du Seigneur. La vraie Genèse allait commencer. Par une maternité nouvelle, donnée à cette femme dont la foi répondait au Dessein de Dieu, l'Esprit allait opérer dans les fils d'adoption ce qu'il avait opéré initialement pour le Premier-né de toute créature.

Son corps si beau, si parfait, qu'elle avait allaité, porté sur les genoux, reposa sur elle, un instant, lorsqu'il fut descendu de la croix, avant d'être porté dans le tombeau. D'étranges nuages noirs avaient alors recouvert la Judée, prise d'effroi sous l'heure des ténèbres. Le ciel était d'airain au-dessus de la ville sainte. Au moment précis de l'immolation rituelle de l'Agneau, le voile du Temple se déchira du haut en bas, ce voile qu'une épée ne pouvait perforer, tant il était surchargé de fils d'or et d'argent ! Ce signe évident jeta la consternation chez les prêtres qui officiaient dans le parvis. Or en cet instant précis, Jésus poussait un grand cri et clamait : « Tout est consommé ! »

Le centurion et les soldats dirent :
« Cet homme, vraiment, était fils de Dieu ! »

Des morts rendirent témoignage, s'éveillant des entrailles de la terre violemment secouée, et apparurent à plusieurs personnes dans Jérusalem.

La sépulture de Jésus avait été faite à la hâte, car le soleil était déjà sur son déclin et, avec son coucher, commençait le grand Sabbat. Et c'est justement pendant la Pâque du Seigneur, que le Maître de la vie, le Fils de la Vierge s'en fût au séjour des morts rejoindre les premiers-nés des Egyptiens et les prévaricateurs du temps de Noé, pour leur prêcher la Rédemption, et leur dire que, s'ils voulaient l'accepter, la miséricorde de son Père leur était offerte.

Marie avait vécu toutes ces « paroles » avec une intense attention, assistant au déroulement d'un drame que sa foi initiale avait déclenché, et qui advenait selon les prédictions les plus rigoureuses des Prophètes. Mais tout ce que l'histoire présentait ainsi, dans le temps, était le reflet créé, le signe concret d'une réalité invisible, infiniment plus profonde et toute proche, qui allait se révéler : le triomphe de l'Agneau. C'est pourquoi c'est elle qui consolait les autres femmes et le disciple que Jésus aimait, et Madeleine surtout, qui était effondrée.

Et ceux qui, parmi le peuple, avaient assisté à ces choses, se tenant un peu à l'écart, se frappaient la poitrine. Les croyants, depuis, n'ont pas cessé de le faire : ils le feront ainsi jusqu'à ce que les Juifs se tournent vers Celui qu'ils ont transpercé, en disant : « Béni soit celui qui vient au Nom du Seigneur ! » (Mt.23/39)

Pierre avait pu rejoindre les autres apôtres, à l'exception de Thomas. Marie les retrouva dans la maison de Jean-Marc, dans cette chambre haute encore recouverte de tapis, orné de fleurs, où le Seigneur, la veille, disait : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous, avant de souffrir ».

En ce seul jour avait été détruite l'iniquité du monde !

- Fin du chapitre 9 -

Le Cénacle

« Vous serez mes témoins »
(Jésus)

Cette année-là, le silence religieux du grand Sabbat revêtit un caractère funèbre, qu'il n'a pas quitté depuis... La parole des Lamentations du Prophète Jérémie pesait sur toutes les mémoires :

« En deuil, s'est transformée notre danse ! »

Certes, depuis plus d'une génération l'oppression pharisaïque sur le peuple avait fait taire les tambourins et les flûtes, qui, autrefois, en ce jour de la Pâque de Yahvé, animaient les rues de Jérusalem en joyeuses farandoles, en cortèges et en cavalcades.

Cette année-là, la gravité morbide du ministère de la condamnation atteignit son comble.

On avait pris soin, cependant, d'enlever les corps des suppliciés : Nicodème et Joseph d'Arimatee s'étaient proposés pour que l'objet de la malédiction fût mis en lieu secret, et les gibets soigneusement abattus. Ces deux hommes s'engagèrent d'autant plus volontiers à accomplir cette tâche prescrite par la Loi, que, désormais, leur attachement à Jésus de Nazareth ne pouvait plus être suspecté : le prophète n'était-il pas mort avec l'homme ? Cependant – ce qui n'avait pas été prévisible – un autre signe de malédiction se dressait sur la ville : à la branche capricieuse d'un acacia, un corps éventré, entrailles dégoûtantes, pendait au bout d'une corde, ostensiblement, face à une autre porte de la Cité Sainte ! Judas rendait son témoignage en présidant à la fête ! Il montrait ainsi ce qu'il avait confessé aux prêtres qui n'avaient pas voulu l'entendre lorsqu'il prétendait se faire justice :

« J'ai livré le sang innocent ! »

Il avait, disait-on, jeté sur les pavés du Temple les deniers du honteux trafic. La chose se savait. Judas l'avait crié à qui voulait l'entendre, alors que sa conscience se réveillait soudain, devant l'atroce évidence de son indignité de voir désormais la lumière !... Les purs avaient fait ramasser cet argent par un valet, pour ne pas se souiller les doigts. Puis, ils avaient délibéré : « Que faire de cette monnaie maudite ? » Il fallait un lieu maudit pour ensevelir les incirconcis que la mort pouvait éventuellement frapper dans les remparts de Jérusalem : on

acheta donc le champ du potier à cet effet. C'est ainsi que le formalisme peut étouffer le jugement de la conscience au-delà même de la mort !

Le témoignage que le bourreau avait donné au moment de l'immolation de Jésus commençait aussi à circuler parmi le peuple : « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu ! »

Ces rumeurs donnaient raison à ceux qui s'étaient frappé la poitrine en descendant du Golgotha. Elles s'infiltrèrent dans la foule, elles s'échangeaient de bouche à oreille à l'angle des carrefours. C'était gênant pour les chefs et les prêtres, pour les anciens, qui, aux yeux de tous, portaient la responsabilité de cette exécution imprévue, surprenante, du prophète de Galilée. D'autant plus que des témoins sûrs certifiaient que des morts étaient ressuscités et leur étaient apparus, lors du tremblement de terre qui avait ouvert leurs tombeaux. Mais quoi ? Comment empêcher un vain peuple de forger des fables ? Et après tout, que les morts ressuscitent, tant mieux pour eux : une seule résurrection était à craindre : celle du Crucifié.

Il y eut donc une délégation de scribes et de pharisiens chez Pilate dès le matin du grand Sabbat : tant pis pour la tradition des Anciens qui réprouvait une telle démarche ! Tant pis pour la pureté légale qui interdisait tout contact avec un incirconcis en un si grand jour ! Il fallait éviter le pire : piétinant donc leurs scrupules, ils foulèrent les marches du prétoire, en raison d'une faveur exceptionnelle qu'ils avaient à demander :

- Il faut poser les scellés sur le tombeau et le faire garder par des soldats !
- Alors cette fois, vous êtes complètement fous !

Et Pilate se mit à rire de ce gros rire romain, sans nuance.

Ils s'expliquèrent, tâchant de faire comprendre à un païen les raisons de leur méfiance :

- Ses disciples pourraient venir l'enlever, et faire ensuite courir le bruit qu'il est ressuscité.
- Ressuscité ? Que voulez-vous dire ?
- Qu'il se serait réveillé d'entre les morts...

Et tous les soldats de la garde se mirent à rire aussi comme Pilate.

Cependant les scribes et les pharisiens insistaient, disant :

- Cette erreur serait pire que la première.

Mais alors, pouvait se demander Pilate, quelle était donc cette « première » erreur ? Était-ce l'arrestation et la condamnation de ce Juste, dont l'image avait agité le sommeil de sa femme ? Pilate, en ironisant, leur prêta des soldats pour monter la garde devant un mort. Il fut ainsi démontré clairement que la Résurrection de Jésus ne pouvait être aucunement le fait d'une supercherie quelconque, mais quelle venait réellement du Ciel. (Mt.2/63-68)

Le religieux silence du Sabbat fut donc troublé par la cohorte des sentinelles qui prenaient faction à tour de rôle auprès du tombeau de Jésus. Ils défilaient avec leurs sandales ferrées, leurs lances et leurs boucliers...

A la troisième heure, les prêtres de service se disposèrent pour le sacrifice matinal prescrit par la Loi. Les rubriques furent observées, comme de coutume pour l'immolation de l'Agneau sans défaut, mais les esprits étaient ailleurs. Le voile du Temple, déchiré, bâillait sur le vide effrayant du Saint des Saints. Dieu avait-il déserté sa demeure ? Si la présence de Yahvé était terrifiante, à combien plus forte raison son absence !...

Que pouvait donc signifier cette déchirure extraordinaire, d'une toile si lourde, à texture si serrée, et qui, manifestement, n'avait pas fléchi sous son propre poids, puisqu'elle s'était déchirée verticalement ? Par l'ouverture, on pouvait deviner les tâches noirâtres du sang desséché, dont les grands prêtres, d'année en année, avaient aspergé les murs avec le rameau d'hysope, au jour de l'expiation. Depuis que Jésus avait poussé son dernier cri, après avoir versé tout son sang, là-haut, sur la croix, à la porte de la ville, ce cri que tout le monde avait entendu, les vieux rites avaient-ils encore un sens ?

Qui pouvait, ce jour-là, parmi les prêtres, attacher sa pensée aux victimes symboliques calcinées sur l'autel des holocaustes, alors que la veille le Sacerdoce officiel avait accompli sa tâche en sacrifiant le véritable Agneau ?

Le peuple qui, pour la Pâque, avait afflué, se pressa, comme de coutume, dans les parvis, pour entendre la lecture de la Loi, et considérer la fumée qui s'élevait devant le fronton du Temple et se perdait dans les hauteurs. Le chantre de service, debout sur l'estrade, déclama, selon la mélodie rituelle, sous un ciel gris, devant une foule muette, des visages éteints, le passage prévu par le cycle liturgique. Et voici que le Texte prophétique ramenait les esprits à ce qui venait de se dérouler, si vite, à propos du prophète de Galilée, en qui tant de gens mettaient leur espérance. Le tumulte redouté par les chefs ne s'était pas amorcé, la révolte appréhendée n'avait pas été conçue, que Jésus était déjà mort !... Tout le monde y pensait, alors que le lecteur chantait :

« ... La victime sera sans défaut, âgée d'un an. Ce sera un chevreau ou un agneau. Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour de ce mois : alors l'assemblée entière de la communauté d'Israël l'égorgera entre

les deux soirs. On prendra de son sang, on en mettra sur les montants et le linteau des portes des maisons où on le mangera. Cette nuit-là, on en mangera la chair rôtie au feu, on la mangera avec des azymes et des herbes amères... » (Ex.12)

Dans le contexte du Golgotha, ces paroles prenaient une étrange signification. Jésus avait été présenté par Jean le Baptiste comme l'Agneau qui venait enlever les péchés du monde... Il avait été immolé entre les deux soirs, et par toute la communauté d'Israël, qui avait opéré officiellement par le Sanhédrin et le haut Sacerdoce. Il est vrai que le passage comportait une promesse mystérieuse de la part de Yahvé :

« ... A la vue de ce sang, je passerai outre, et vous échapperez au fléau destructeur, lorsque je frapperai le pays d'Égypte. Ce jour-là, vous en ferez mémoire, et vous le considèrerez comme un jour de fête en l'honneur de Yahvé, pour toutes vos générations. Vous le déclarerez jour de fête à jamais... »

Mais le haut-Lieu de la ville, désormais, n'était plus le Temple, mais la Chambre haute que Jean, surnommé Marc, avait mise à la disposition de Jésus : le Cénacle, où la mère du Crucifié s'était réfugiée avec quelques-uns de ses disciples.

La plupart d'entre eux étaient prostrés, comme des soldats qui s'attendaient au triomphe de la victoire et qui, soudain, enduraient l'humiliation de la défaite. D'autres, assis, çà et là, la tête entre les mains, gémissaient et pensaient : « Mais enfin, c'est absurde !... C'est impossible !... Comment le tombeau a-t-il pu se refermer sur celui qui avait les promesses de la vie impérissable, et qui en fit sortir son ami Lazare ? » De temps à autre, une parole montait aux lèvres de l'un ou l'autre :

- Il avait ouvert les yeux des aveugles !
- Commandé au vent et à la mer !
- Marché sur l'abîme !
- La mort même avait reculé devant sa parole ! Vous vous souvenez de la veuve, à Naïm... de son ami Lazare...

Leurs réflexions se heurtaient à un mur : tout cela serait-il inutile, absurde, idiot ?... La mort de Jésus enlevait toute signification à ce qui, pourtant, était arrivé ! Cependant, tout était-il vraiment terminé ? Marie, elle, gardait encore une telle sérénité : manifestement elle espérait encore...

Thomas n'était pas là, Judas non plus. Deux disciples furent mandés par Pierre à leur recherche. Ils revinrent en disant :

- Hélas, Judas s'est suicidé !

Et ils expliquèrent où et comment se trouvait son corps. Et Pierre conclut cet atroce récit :

- C'était inévitable, vu la voie qu'il avait prise. D'ailleurs, c'était écrit.

Quant à Jean, il disait :

- Car il y a un péché qui conduit à la mort.

Et les disciples racontèrent ce qui se disait dans la rue à son sujet :

- En allant se pendre, il criait de toutes ses forces : « J'ai livré le sang innocent ! J'ai livré le sang innocent ! »

Et Marie disait :

- Quel beau témoignage !

On ne trouva pas Thomas.

Il arriva de lui-même, en cette matinée du samedi ; il raconta qu'il était tout près du tombeau et qu'il y pleurait. Des soldats alors étaient arrivés :

- ... Ils m'ont fait déguerpir brutalement : « Désormais, m'ont-ils dit, le tombeau sera scellé et gardé, et défense d'en approcher. »

Et Thomas conclut sur le ton de la désespérance :

- Tout est donc bien fini ! Si encore j'avais eu, moi, le courage de mourir avec lui, ou même le courage de Judas !

Et comme il voulait sortir, Marie l'arrêta :

- Allons, Thomas, pourquoi dis-tu que tout est fini ? Lorsque Lazare était mort depuis quatre jours, ne pensais-tu pas que pour lui, tout était fini ? Et que disait mon Fils lorsqu'il montait pour la dernière fois avec vous à Jérusalem ?

Mais Thomas sortit quand même. Il avait besoin d'être seul, pour pleurer tout à son aise et assouvir son chagrin.

C'est ainsi que Marie, mère plus forte que la mort, commença l'enfantement douloureux de l'Eglise, que son Fils lui avait confié lorsqu'il avait dit :

« Femme, voici ton fils !... »

Au dehors, se déroulaient les solennités de la Pâque juive. Les prêtres auraient voulu que le peuple fût dans la joie. Eh quoi ! Le blasphémateur qui, depuis trois ans, troublait la nation, compromettait la sécurité d'Israël, outrageait les droits de l'Unique, n'était-il pas exécuté ? Que voulait-on de plus ? On pourrait reprendre enfin, sans être inquiété, la routine des sacrifices, des jeûnes prescrits et des fêtes... En ce jour-là, la procession traditionnelle se traînait comme un enterrement,

et le chant du psaume faisait mal aux lèvres et au cœur. Désormais les paroles sacrées sonnaient faux pour la Synagogue :

« Confessez le Seigneur, car il est bon
« Eternel est son amour !
« La maison d'Aaron peut le dire,
« Eternel est son amour !
« Les craignant-Dieu peuvent le dire
« Eternel est son amour ! ...

Les échos de la divine liturgie montaient jusqu'au Cénacle. En entendant ce refrain, Pierre disait :

- Ils ne savent pas ce qu'ils disent, tout comme ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient !

Comme l'un des disciples lui demandait : « Pourquoi dis-tu cela ? », il dit :

- Faut-il que Dieu aime son peuple ! C'est par l'amour de Yahvé que nous ne sommes pas anéantis ! (Lam.3/22)

Au loin, les strophes se répondaient et frappaient de toutes leurs syllabes le cœur appesanti de ce peuple :

« On m'a poussé, poussé pour m'abattre,
« mais le Seigneur me vint en aide !
« Ma force et mon chant c'est Dieu,
« Je lui dois le salut ;
« clameurs de joie et de salut
« dans les tentes des justes...

Où donc étaient-ils les justes ? Qui avait été plus juste que le prophète de Galilée ? Qui donc l'avait suivi dans sa justice ?...

« La droite du Seigneur a fait prouesse
« sa droite m'a relevé.
« Non, je ne mourrai pas, je vivrai
« Je publierai l'œuvre de Dieu !
« La Pierre rejetée des bâtisseurs
« est devenue la tête de l'angle !... (Ps.117)

Singulière parole ! Singulière coïncidence ! C'était là, justement le mot que Jésus lançait à la tête des prêtres et des pharisiens qui complotaient sa mort, quelques jours auparavant ! Et voici qu'en ce grand Sabbat, en ce jour du grand repos, où la voix du prophète s'était enfin tue, c'était le peuple tout entier qui chantait et proclamait cette même parole, conformément à l'obligation liturgique ! Ainsi les meilleurs parmi les Fils d'Israël, éprouvaient-ils un vertige sacré : de quel côté se trouvait-elle la Justice ? Du côté du Sanhédrin ? Du côté du calvaire ? Et qu'étaient devenus ses disciples ? Où était-elle la mère du Juste ? Que

fallait-il donc penser ? Et si le Crucifié du Golgotha était ce « Juste » dont parle le psaume, quelle était donc cette énorme et monstrueuse séduction collective qui avait aveuglé les prêtres, les anciens, les chefs du peuple ?... ¹

Au Cénacle, cependant, les langues se délièrent : et les esprits commencèrent à communier dans la douloureuse interrogation sur tout ce qui s'était passé, afin d'en découvrir la signification. Nathanaël, l'homme droit, imaginait difficilement qu'il pût y avoir des pervers et des fourbes parmi les chefs de la Nation sainte.

- Mais enfin, disait-il, quel péché, quel crime ont-ils trouvé en lui ? Quel est le grief qui a motivé à leurs yeux sa condamnation ?
- Un crime ? Un péché ? répondit Jacques, comme si leur langue ne suffisait pas ! Ils l'ont tué par leur langue ! Ne vois-tu pas que la langue est le pire des maux ? Le plus petit de nos membres peut déterminer des catastrophes, comme la plus petite étincelle allumer des incendies ! (Jac.3)
- Mais c'est devant des juges qu'il a comparu ! devant les juges d'Israël ! Alors, aucun d'entre eux n'a donc connu le Seigneur ? (1 Cor.2/8s)

Le ton de cette question trahissait ainsi toute l'angoisse des Apôtres : solidaires du Christ par leur foi, et de la Nation sainte par leur tradition et leur race, ils se trouvaient disloqués, écartelés au plus profond d'eux-mêmes.

- C'était écrit, disait Jean : « Les rois de la Terre se sont ligüés contre Dieu, et contre son Christ » (Ps.2)
- Les rois de la Terre, je veux bien, disait Philippe, mais nos chefs à nous, les pères de notre race ?

Et Jean rappelait la parole de cet autre psaume :

- « Quand il est dans les honneurs, l'homme perd le sens, il est comparable à une bête de somme, et il lui devient semblable. » (Ps.49/13)

Puis, dans un silence, la voix de Matthieu :

- Il y a autant de jalousie dans le cœur des grands, des princes et des juges que dans celui des pauvres... Et ils ont les moyens de l'assouvir.

Puis ils revenaient sur les paroles du Seigneur :

- Souvenez-vous disait Jean, à la fête de la Dédicace, cet hiver ; ils voulaient le lapider : les pierres étaient déjà dans leurs

¹ - C'est ce que Paul découvrira peu à peu à la suite de sa conversion, jusqu'à identifier « les princes et les puissances de ce monde », avec l'autorité théocratique représentative de la Loi, du Ministère de la condamnation.

mains. Et il leur disait : « Pour quel crime voulez-vous me lapider ? » Et il les a confondus par la parole de l'Écriture, mais leur colère n'a pas désarmé pour autant !

Ainsi passaient les heures sombres de la matinée. L'Église, à peine au monde, gémissait déjà. Au Temple, le lecteur clamait de toute sa force, et sa voix dominait la ville silencieuse. On comprenait qu'il rapportait le passage de la Mer Rouge ; puis la foule entonna le Cantique de Moïse, où l'on célèbre en longues strophes, l'engloutissement du Pharaon, de ses armées et de ses chars. Mais en cet instant, c'était les disciples du Seigneur qui se sentaient noyés et submergés par le verdict des chefs, par l'apostasie d'Israël...

- Que voulez-vous, reprenait Jean : ils auraient bien admis qu'il fut un prophète ! Mais quand il parlait de son Père...
 - Oui, il disait : « Mon Père et moi, nous sommes un ! »
 - C'est pour cela précisément qu'ils voulaient le lapider. Ils lui disaient : « Tu te fais égal à Dieu ! »
 - En effet, c'était là le point d'accrochage. Tu vois, Pierre, exactement ce que tu disais !
 - Ce que je disais ?
 - Mais oui : Tu ne te souviens pas ? « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ».
 - Mais oui, c'était à Césarée de Philippe, dit l'un des Apôtres. Il nous questionnaient : « Que disent-ils, les gens, du Fils de l'homme ? »
- Et Pierre réfléchit un instant :
- Sans aucun doute, dit-il. C'est assurément pour cela qu'ils l'ont condamné : « C'est pour un blasphème que nous te lapidons. » Ils l'avaient dit à la fête de la Dédicace.

La raison évidente de la Passion, le fondement du drame, l'objet de l'essentielle contradiction, c'était la profession que Pierre avait donnée.

- Eh bien, voilà, il y a maintenant deux camps opposés, irréductibles : ceux qui disent à Jésus : « Tu es fils de Dieu », et ceux qui disent « non ».
- C'est cela, c'est bien cela !
- C'est vrai, voilà tout le problème...

Chacun donnait son assentiment. Et prophétisant le mouvement de l'histoire, Jean dit :

- Il n'y aura donc pas de paix tant que les hommes, tous les hommes ne diront pas : « Oui, tu es fils de Dieu... »

Pendant ce temps, Marie s'était esquivée, se glissant dans la cuisine avec les autres femmes, qui, elles aussi, dans la désolation, gémissaient. Elle prit elle-même les urnes où reposaient l'eau et l'huile, elle mesura trois mesures de farine et se mit en devoir de pétrir la pâte. Alors ses compagnes se levèrent et lui vinrent en aide. On prépara des gâteaux, on tira du vin, car Marie avait dit :

- Il ne faut pas que les disciples de mon Fils restent plus longtemps dans l'affliction et la détresse. Il leur faut maintenant manger et boire, car les péchés sont expiés. Demain, je vous l'assure, il y aura pour nous tous une grande joie.

Alors que des mains actives s'affairaient aux soins culinaires, les cœurs des femmes se consolait : sa mère leur montrait l'exemple de tant de courage. Elles évoquaient, tout en travaillant, le souvenir de Celui qu'elles avaient suivi, si beau, si vrai, si prestigieux !... Comment le Salut pouvait-il être autre chose que la perfection de l'humanité dans l'Homme ? Madeleine, cependant, n'avait pas la force de réagir. Elle pleurait en murmurant : « Ah, c'est trop bête, c'est stupide... Mais pourquoi, mon Dieu pourquoi ?... Elle ne voyait pas encore que la folie de Dieu était plus sage que la sagesse des hommes. En regardant Marie, avec sa grâce et sa jeunesse incomparable, inaltérée, elle s'étonnait qu'elle ait le courage de travailler à préparer une nourriture qui ne pouvait être, pensait-elle, qu'insipide. Mais elle ignorait, sans doute à ce moment-là, de quelle manière il était son Fils...

Cependant, tout en parlant, les disciples s'étaient regroupés autour de la table, sur les coussins qu'ils avaient occupés lors du dernier repas, quand il avait rompu le pain.

André reprenait le point de vue de Simon, son frère :

- Voilà donc Israël divisé en deux camps : ceux qui l'ont suivi et ceux qui l'ont combattu. Que sommes-nous, maintenant, nous qui l'avons suivi ? Où sont les cinq mille pour lesquels il avait multiplié le pain ? Où sont les foules qui l'acclamaient lors de son entrée à Jérusalem ? Nous voici comme des raisins oubliés sur la treille après la vendange, secoués par le vent de l'hiver.
- Cependant, disait Jacques, la plupart étaient pour lui, le plus grand nombre... Mais voilà, ils n'ont pu se prononcer, ils ont été surpris. Le matin, au petit jour, sa mort était décidée, alors que la veille, il était encore en liberté. Qui donc pouvait s'attendre à un complot si rapide ? Nous-mêmes, nous avons été dispersés comme des fétus sous la tempête.
- Et la foule... c'est comme un troupeau qui ne sait où aller...
- Et quand elle suit de mauvais bergers...

Et on rappela les paroles de Jésus, lorsqu'il dénonçait ouvertement l'hypocrisie des pharisiens et des scribes, la fourberie des grands...

- Oui, disait Nathanaël, nous pensions, à ce moment-là, qu'il exagérait. Que ses paroles inconsidérées dépassaient la mesure. Il voyait plus clair que nous.
- Et lorsqu'il nous annonçait que les prêtres allaient l'arrêter et le mettre à mort, qui parmi nous le croyait ?
- Pas moi !
- Ni moi !
- Personne ! la chose paraissait impensable !
- Enfin, on ne condamne pas à mort un homme qui ressuscite les morts !
- Et pourtant, c'est arrivé, c'est ce qui est arrivé
- Quelle absurdité, quelle sottise !
- Que voulez-vous, disait Jacques, c'est l'application de la parole de psaume : « La perversité est au sommet parmi les enfants des hommes. »

Pierre ne disait plus rien. Il souffrait d'entendre ses frères accuser les grands, alors qu'eux, les apôtres, avaient tous pris la fuite, et que pas un ne s'était déclaré solidaire de leur maître. Et Pierre avec ses yeux qui avaient tant pleuré, voyait les choses tout autrement. Car il était revenu de son erreur, de son triple reniement, et il ne pouvait plus faire chorus avec eux. Il aurait voulu parler, car les glaives des langues formaient un réseau serré contre les responsables de la Nation. Puis l'un d'eux posa une question :

- Mais c'est chez Caïphe qu'il a été emmené d'abord. Que s'est-il donc passé là-bas ?
- Comment pourrions-nous le savoir, dit André. Nous aurions dû nous-mêmes nous y trouver avec lui, porter témoignage pour lui, et proclamer ouvertement : « Si vous le condamnez, condamnez-nous avec lui ! Si vous le mettez à mort, faites-nous mourir avec lui ! » D'ailleurs, souvenez-vous, Thomas l'avait dit, au moment où nous reprenions le chemin de la Judée : « Allons et mourons avec lui ! »

Pierre alors se leva et dit :

- Frères, ce qui s'est passé chez Caïphe, je vais vous le dire. Il se fit un grand silence. Pierre hésitait : son visage devint pâle et ses mains tremblaient :
- Oui, dit-il, j'y étais, dans la cour de Caïphe. J'y étais, et je l'ai renié. Je l'ai renié, Lui ! Il y avait là des soldats et des valets qui se chauffaient autour d'un feu, et comme ils me soupçonnaient d'être de ses disciples, je leur ai dit : « Je ne le connais pas ! » ... Oui, je l'ai dit...

Et il ne put retenir ses larmes. Il pleurait, comme il l'avait fait une grande partie de la nuit, cette fois, devant tout le monde. Il s'était assis, la tête dans les mains : précieuses larmes de Pierre au départ de l'Eglise...

Il y eut un moment de consternation et de gêne douloureuse, que Pierre sentit pesait sur tous ses frères.

- Je le sais, dit-il, c'est affreux ! Après ce que j'avais dit : vous souvenez-vous ? Et là encore il m'avait averti : « Avant que le coq ait chanté deux fois, tu m'auras renié trois fois... » Et sa parole s'est réalisée.

André souffrait plus intensément que les autres de la douleur de son frère.

- Allons, Pierre, dit-il, nous aurions été à ta place, nous aurions fait de même. Nous autres, nous n'avons même pas osé nous risquer dans la cour du Grand Prêtre ! Nous avons fui comme des lâches.. Prends courage, Pierre !

Il fallait conclure : Jean déclara :

- Il n'y a donc pas deux camps, dit-il, mais un seul. Lui, seul, et nous autres, tous du côté des pécheurs : car si les grands l'ont condamné par leur parole, nous l'avons condamné par notre silence. Oui, si nous disons que nous sommes sans péché, nous sommes des menteurs, et la Vérité n'est pas en nous. (1 Jn.1)

A ce moment précis, Marie entra dans la chambre haute, avec la mère de Jean-Marc et Salomé. Elles apportaient des gâteaux et du vin. Jean terminait son petit discours. Il vit Marie, et pensant aussitôt à sa grâce virginale, il rectifia :

- Sauf celle-ci ! Car elle a tenu ferme au pied de la croix, et maintenant, voyez-vous, c'est elle qui nous console et qui nous reconforte.

Pierre alors se leva, s'approcha de Marie, lui demanda le plat de gâteaux qu'elle portait et se mit en devoir de faire le service de ses frères. Il réalisait la parole de Jésus qu'il avait dite en lui lavant les pieds : « Ce que je fais maintenant, tu ne le comprends pas, tu le comprendras ensuite ». Cet « ensuite » était arrivé. Puis élevant la voix, il demanda l'avis de tous :

- Ne pensez-vous pas, dit-il, que la place de Jésus parmi nous revient maintenant à Marie ?

Ils approuvèrent avec un enthousiasme tout empreint de la gravité de cette heure ; en outre, ils commençaient à pressentir toute la gloire secrète de l'humble servante. Pierre invita Marie à prendre la place de Jésus, laissé vide. Elle accepta, en toute simplicité. Il fallait qu'elle accomplisse la mission qui lui avait été confiée depuis bien longtemps à Nazareth : « C'est toi qui les aidera, lorsque je serai remonté vers le Père... »

Et quand elle fut au milieu de la table, à la place de Jésus, Pierre dit :

- C'est une mère plus forte que la mort.

Dans Sion s'achevaient les solennités pascales. C'était le milieu du jour. La foule descendait de la Montagne Sainte, après les cérémonies, et se diffusait dans les rues, non pas avec ces cris de joie et ces appels, ces jeux de cithare et de nébels, mais comme une masse silencieuse, sous le poids de la confusion. Elle semblait se fuir elle-même, s'éparpiller comme s'écroule une ruine. A la hâte, chacun rentrait chez soi, - qui sait ? - pour y pleurer, comme on pleure sur un fils premier-né... Jusqu'où irait désormais ce mouvement de dispersion ? Jusqu'aux extrémités de la terre...

Au Cénacle, après ce repas dont Marie avait eu l'heureuse initiative, une certaine paix était revenue : cet apaisement que le Seigneur Jésus avait éprouvé le premier, en poussant sur la Croix le cri de la délivrance : « Tout est consommé ». Qu'est-ce donc qui était consommé, achevé ? Ce qui avait été prophétisé concernant le Serviteur de Yahvé, l'homme des douleurs. Plus que cela : toute une économie s'ouvrait. Une ère historique était terminée, un monde était sur le point de disparaître, celui dont le Seigneur avait dit : « Confiance, j'ai vaincu le monde », ou encore : « Le Prince de ce monde va être jeté dehors ».

Ainsi les Apôtres se sentaient désolidarisés de l'oppression de la Loi, d'une manière encore confuse, semi-consciente, et quand ils répétaient : « Tout est fini, tout est fini... », ils étaient intimement persuadés que commençait alors ce qui ne finit pas. Certes, c'était une nuit de cauchemar qui s'achevait, et montait dans leur cœur la pâle aurore, hésitante encore, d'un jour nouveau.

Vint alors une longue série de questions qui commençaient par ces mots : « Dis-nous, Marie... » Cette Marie était la mère de Jésus, mais aussi la Madeleine, qu'ils appelaient familièrement « la disciple » parce qu'elle avait passé de nombreuses heures aux pieds de Jésus. Ils évoquaient ainsi les moments inoubliables qu'ils avaient vécus auprès du Maître : moments enfouis sans retour, avec une promptitude égale à leur intensité, mais qui les avaient tellement marqués en leur être et conscience ! Ils rappelèrent ses miracles et ses paroles, et ses réponses, toujours exactes, la manière lumineuse dont son intelligence déjouait les pièges et confondait les ennemis... Certes, la mort de l'homme qui avait ressuscité la fille de Jaïre, le fils de la veuve, et son ami Lazare, ne pouvait être la conclusion d'une aventure terminée, mais le point de départ d'autre chose, d'indéfinissable encore, dont les dimensions étaient imprévisibles... Et quoi, n'est-ce pas après leur mort que les prophètes avaient été reconnus comme tels en Israël ?...

De temps à autre, ils revenaient, dans une conversation familière et spontanée, sur le point essentiel du drame :

- S'il n'avait pas dit qu'il était fils de Dieu, qui donc aurait pu trouver à redire à son enseignement ? Personne !
- Personne !
- Tout le monde, alors, le suivait comme un seul homme ! Souvenez-vous de cette entrée à Jérusalem, il y a huit jours, lorsqu'ils criaient : « Béni soit celui qui vient au Nom du Seigneur ! »
- Oui, c'était formidable !
- J'entends encore ces cris : « Hosanna au Fils de David ! »
- En effet, c'était formidable, cependant, ils ne disaient pas « Hosanna au Fils de Dieu ! »

Et l'on évoqua la dernière question sur laquelle Jésus avait laissé muets les docteurs de la Loi, les scribes et les pharisiens. Cette question inquiétante puisée au cœur même de l'Oracle de David : « Si le Messie est le Seigneur de David, comment est-il son fils ? »

- Avec des questions pareilles, disait l'un des Apôtres, que voulez-vous, il n'est pas étonnant que les scribes aient été dans l'embarras ! D'ailleurs, à vrai dire, je ne sais pas, moi, de quelle manière le Messie est le fils de David.
- C'est vrai... moi non plus !
- Moi non plus.
- Mais nous, reprit Nathanaël, particulièrement sincère, nous sommes des ignorants et nous ne souffrons pas si nous sommes confondus en raison de notre ignorance. Les savants, c'est autre chose : quand ils sont dans l'embarras, ils réagissent.
- C'est justement ce qui s'est produit.

Et Marie alors intervint :

- N'ayez crainte, dit-elle, si vous demeurez en la parole de mon Fils, vous en saurez beaucoup plus que les scribes et les pharisiens : vous aurez le secret de la vie éternelle.

Pierre, cependant, grignotait sans appétit l'un des délicieux gâteaux que Marie et ses compagnes avaient confectionnés. Il pensait à cette altercation que Jésus avait eue un jour, avec les scribes, au sujet du jeûne :

- Vous souvenez-vous, dit-il, de ce repas chez Lévi que nous avons pris avec lui, un jour où les pharisiens jeûnaient ?

Tous se souvenaient :

« Lorsque l'époux leur sera enlevé, alors, ils jeûneront, en ces jours-là ! »

Vint la chaleur du jour : jointe au poids du chagrin, elle s'appesantit sur eux, et plusieurs s'assoupirent et s'endormirent. En fait,

ils étaient à bout de force : qui aurait pu résister à ces deux longues nuits d'angoisse qui encadraient la parascève ? Le repos du Sabbat était tombé sur le Seigneur endormi dans la tombe, il tombait aussi sur les disciples alourdis de fatigue.

Quand le Soleil fut sur son déclin, et que revint la fraîcheur du soir, plusieurs disciples sortirent dans les rues de la ville. On parlait partout de l'exécution de Jésus et du suicide de Judas. « Que signifie tout cela ? » disait-on. Certes, Israël, au cours de son histoire avait connu des heures tragiques, si grandes avaient été les fautes de la Nation ! Mais, jamais, semblait-il, la main de Dieu n'avait été si pesante et si grave, qu'à l'heure de la mort du prophète de Galilée, le seul, parmi les prophètes, qui ait été mis en croix.

Une plainte, un gémissement s'élevait de nombreuses bouches : celle des jeunes gens, déçus dans leur enthousiasme, celle des vieillards, qui s'y connaissaient en hommes ! « Nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël ! Mais maintenant que les Anciens l'ont condamné !... »

Le soir, les disciples furent à nouveau réunis : les nouvelles récoltées dans la ville, en un sens, étaient réconfortantes. Les pauvres, les humbles étaient consternés, tout comme eux. Mais les pharisiens et les puissants ? Ne convenait-il pas de s'en méfier ? Ils fermèrent soigneusement la porte : crainte vaine, précaution inutile, car Marie leur rappelait la parole de son fils : « Aucun d'entre eux n'a péri, hormis le fils de la perdition... » (Jn.17/12)

D'ailleurs, cette autorité théocratique, si longtemps vénérée, perdait, d'heure en heure, son ancien prestige. Une idole s'effondrait, qui, pendant des siècles, avait voilé le Saint, sous la discipline de la Loi. Cette tradition des Anciens, que le Seigneur fustigeait avec tant de véhémence, venait de se manifester pour ce qu'elle était réellement : non pas un facteur de sécurité et d'ordre, mais d'étouffement, d'oppression et de mort. Cette fois, le discernement devenait possible, car les grands s'étaient compromis : n'avaient-ils pas mis le Juste au rang des malfaiteurs ? Le Sacerdoce officiel s'était voué lui-même à la chute, en raison de son obstination contre le Seigneur et de son refus de la vérité. Désormais il conviendrait de se méfier de cette force de domination, de cette puissance à la fois religieuse et sociale qui renforçait la contrainte de la Loi par l'obligation morale. La tiare, l'éphod, le pectoral, les franges, les phylactères, tout l'appareil rutilant et triomphal d'un formalisme si puissant, leur paraissait peu à peu pour ce qu'il était réellement : un épouvantail sans vie. Aussi, combien juste leur paraissait alors cette condamnation sévère de Jésus qui, naguère, les avait

fait trembler : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites !... » (Mc.7 ; Mt.23).

La nuit ramena ses doutes et ses angoisses : qui attend le lever de l'aurore en tremblant se demande si le lendemain sera meilleur. Nul cependant, n'imaginait que l'aventure allait se terminer là. Ils n'avaient pas compris, certes, ce qu'il avait répété si souvent : « Le troisième jour, il ressuscitera », mais ils n'envisageaient nullement de reprendre le bateau et le filet pour la pêche. Matthieu ne pensait pas rejoindre son calame et ses registres ! Ils étaient trop engagés avec lui pour revenir à ce monde d'où il les avait arrachés. Mais la mort de Jésus, ignominieuse, anéantissait tout !... Aussi, est-ce avec une immense amertume qu'ils évoquaient en cette veille obscure son souvenir, comme celui d'un soleil trop vieux, qui s'était levé trop tard sur une terre sans espérance.

Et c'est Marie qui les reconfortait en disant :

- Hommes de peu de foi ! N'avez-vous jamais lu le chant du Serviteur de Yahvé, qui annonçait que les choses devaient se dérouler ainsi ? Allons, Philippe, prends ton kinnor, et chante-le pour nous !

La harpe que Philippe avait apportée était restée muette depuis le grand Hallel que le Seigneur avait entonné lors du dernier repas. Philippe alors se leva, accorda son instrument, pendant que Pierre lui disait, en ravivant la flamme de la lampe :

- C'est vrai, chante, Philippe, chante-nous la Parole de Dieu. Car la Parole de Dieu est comme une lampe qui brille dans un lieu obscur, en attendant que se lève la radieuse étoile du matin ! (2 Pe.1/19-20)

Et Philippe entonna :

« ... Qui pourrait croire ce que nous avons entendu dire ?
« et le bras de Yahvé, à qui a-t-il été révélé ?

...

« Il n'avait ni éclat ni beauté, ni aimable apparence,
« objet de mépris, rebut de l'humanité,
« homme des douleurs, familier de la souffrance...

Ces paroles prenaient ici un tel relief, qu'elle leur arrachait des larmes, appliquées au spectacle, dont la veille même, ils avaient été les témoins. Et cependant, elles confirmaient leur foi. Certes, si l'Écriture devait être accomplie, comme le disait si souvent le Seigneur, elle ne pouvait l'être plus parfaitement :

« ... Car c'était nos souffrances qu'il portait,
« Nos douleurs qui l'accablaient !
« Il a été transpercé à cause de nos péchés,
« broyé à cause de nos crimes...

« Le châtement qui nous rend la paix est tombé sur lui,
« et c'est grâce à ses plaies que nous sommes guéris.

Philippe s'arrêta : chacun s'efforçait de maîtriser son émotion.
« Ses plaies » : maintenant que l'Écriture était accomplie, qui pouvait résister au réalisme horrible qu'elles prophétisaient ?

Jean murmura cependant, après un temps :

- Frères bien-aimés, n'est-ce pas cette paix, cette guérison que nous ressentons déjà ?

Mais cette question n'eut pas d'écho. Le disciple bien-aimé allait sans doute trop vite pour ses frères...

Alors Marie dit :

- Puisque ces paroles sont accomplies, pourquoi les autres ne s'accompliraient-elles pas ?

Et Philippe, avalant ses larmes, chanta encore :

« ... Le bon plaisir de Yahvé, c'est qu'écrasé par la souffrance,
« il offre sa vie en expiation.

« Il aura une postérité, il prolongera ses jours,

« par lui s'accomplira le Dessein de Yahvé.

« Après les épreuves de son âme, il verra la lumière,

« il sera comblé

« Par ses souffrances, mon Serviteur justifiera des multitudes,
« en s'accablant lui-même pour leurs fautes.

« C'est pourquoi je lui attribuerai des foules,

« et mieux que les puissants, il partagera les victoires. »

Philippe éleva la voix, porté par l'exaltation du Texte Saint, qui l'emportait au-delà de l'heure présente et de son propre accablement :

« Crie de joie, stérile, toi qui n'enfantais pas !

« éclate de joie et d'allégresse !

« Toi qui n'as pas connu les douleurs !

« Car plus nombreux sont les fils de l'abandonnée,

« que ceux de la femme qui a un mari. Oracle de Yahvé.

(Is.53-54)

Jean regardait Marie, qui ne put, à ces paroles, cacher une certaine émotion. « Il y a là-dessous quelque chose... » pensa-t-il.

Un long silence permit à chacun de s'imprégner de tout le charme de cette Parole, mais aussi de toute la grâce de Marie qui en était l'incarnation vivante. Finalement, Pierre éleva la voix et félicita Philippe :

- C'est très beau, très beau, disait-il.

Puis, s'adressant à tous :

- Savez-vous, frères, ce que David a écrit dans le psaume : « Tu ne laisseras pas ton saint voir la corruption » ?

Cette veillée, unique au monde, se prolongea très tard dans la nuit. On parlait des oracles des Ecritures, des faits et gestes du Seigneur, on rappelait ses paroles, ses triomphes, les scandales qu'il n'hésitait pas à provoquer, pour dégager les consciences de la lettre qui tue et du formalisme ridicule. A cette heure, ils commençaient à comprendre qu'il ne pouvait en être autrement. Comment la liberté de Jésus-Christ pouvait-elle ne pas briser toutes les chaînes, toutes les entraves ?... Cependant, les lampes s'éteignirent, faute d'huile, et les yeux se fermèrent, faute de larmes. Les hommes s'étendirent sur des nattes et des coussins, ça et là, alors que d'autres continuaient à voix basse un entretien confidentiel. Les femmes, dans la pièce voisine, se concertaient pour aller, dès l'aurore du premier jour de la semaine, compléter sa sépulture. La parole du Cantique s'accomplissait pour l'Eglise naissante : « Je dors, mais mon cœur veille... » Une flamme d'amour était allumée qui jamais plus ne s'éteindrait. Madeleine apporterait un vase de parfum précieux, semblable à celui qu'elle avait brisé, quelques jours auparavant sur le corps du Seigneur. Les autres femmes s'en iraient, dès la première heure, acheter les linges et tout ce qu'il fallait pour que ce corps soit honoré jusque dans le repos de la mort. Elles attendaient donc la pointe du jour, mais oublièrent que le tombeau était scellé et gardé. Et elles se disaient mutuellement : « Trouverons-nous quelqu'un pour nous rouler la pierre qui le ferme ? »

L'aurore se leva : la voix de Dieu retentissait au-dessus de l'abîme : « Que la lumière soit ! » Le tombeau éclata. L'Ange du Seigneur ébranlait la terre et brisait les verrous de la mort. Les soldats, premiers témoins de la puissance de la vie, tombèrent à terre épouvantés, mortifiés, comme il convient aux fils des ténèbres et aux hommes de sang. Après un temps, ils retrouvèrent leurs esprits et s'enfuirent chez Pilate qui leur dit :

- Hé ? Quoi ?

Et qui les renvoya chez les pharisiens et les prêtres.

- Voici de l'argent, leur dirent-ils, et ne dites rien.
- Oui, mais...
- Ou plutôt vous direz que ses disciples sont venus pendant que vous dormiez et qu'ils l'ont enlevé.
- Oui mais... pendant que nous dormions... Nous n'avons pas le droit de dormir pendant la garde.
- Voici encore de l'argent, et nous vous défendrons.

Ainsi le silence s'achète et se vend. Avec de l'argent, même les menteurs finissent par s'entendre.

Avec le jour, les femmes partirent. Comme convenu Madeleine monta la première au tombeau, et les autres se rendirent chez les marchands qui ouvraient à peine les yeux et leurs boutiques. Elle arriva seule : la pierre était roulée, le tombeau était vide. Effrayée, sans en voir davantage et chercher plus loin, elle pensa : « Ils l'ont enlevé ! » Et elle revint en hâte rapporter la nouvelle à Pierre et à Jean.

Les autres femmes, portant des linges et tout ce qu'il fallait habituellement pour les défunts, gagnèrent la colline alors que le Soleil surgissait déjà au-delà des déserts de sable. La pierre était roulée : « Tiens, dirent-elles, Madeleine aura donc trouvé quelqu'un ! » Et elles entrèrent dans le tombeau. Des Anges les y attendaient pour les rappeler au bon sens :

- Que faites-vous ici ? Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ?

Ils souriaient, ces hommes vêtus de blanc, mais ils ne purent enrayer leur fuite. Elles coururent jusqu'au Cénacle. Pierre et Jean n'étaient plus là : elles dirent donc aux autres disciples ce qu'elles avaient vu et entendu, la pierre roulée, le tombeau vide, et les Anges qui le disaient vivant.

- Vous êtes folles, vous radotez, leur dirent-ils.
- Vous avez des visions ! Vous êtes troublées par le chagrin...

Et les disciples se dispersèrent. Plusieurs pensaient à retrouver leurs occupations ordinaires, comme Cléopas et Luc... Ils pensaient que le bon sens était de leur côté.

Marie se trouva seule pendant un temps, et Jésus vint vers elle.

- Tu vois, ma mère bien-aimée, tout est si simple ! Je me suis éveillé, et désormais je suis auprès de toi, alléluia !...

Marie murmurait aussi « Alléluia » : ce mot que les psalmistes avaient appris de l'Esprit-Saint qui leur montrait l'achèvement du monde. Et Jésus lui montrait ses mains et ses pieds qui portaient encore l'empreinte des blessures :

- Mon Fils, ah ! mon Fils, disait Marie, dans une joie indicible.
- Et Jésus :

- Tu le vois, c'est la même chair : celle que tu as portée dans tes entrailles. Maintenant tu me connais d'une manière admirable, mère bien-aimée !

Comme elle le questionnait sur les dimensions de cette vie nouvelle :

- C'est la liberté totale, lui dit-il. C'est le triomphe sur tous les éléments du monde, et leur glorification en mon Corps.

Et Marie répétait, remplie d'une allégresse presque insupportable, mais souverainement paisible :

- Toi, mon Fils ! Toi que j'ai porté sur mes genoux ! Que j'ai allaité de mes seins, que j'ai vu grandir ! Oh ! Mon Fils !
- Oui, disait Jésus, tel est bien le dessein du Père, mère bien-aimée. C'est le dessein que tu as réalisé dans ta foi parfaite. Maintenant tu vois, toi, la première, ce qu'aucune fille d'Eve n'a pu voir : l'état définitif de l'homme.
- Oui, dit Marie, c'est un homme nouveau qui est né dans le monde. (Jn.16/21)

Et elle exprimait le désir de partager avec lui sa gloire :

- Bien sûr, mère chérie, tu seras où je suis. Mais il te faut encore porter témoignage auprès des miens. Tu leur diras et leur attesteras ce que je n'ai pu dire ouvertement. Mon esprit fera le reste, et lorsque mon Eglise sera affermie, je viendrai te chercher.

Et comme Marie, en s'inspirant du psaume, lui demandait si d'autres vierges la suivraient dans la voie parfaite, et entreraient aussi dans les secrets du Roi, Jésus dit :

- Il faudra beaucoup de temps pour que les prêtres se revêtent de Justice et pour que les filles de Juda exultent de joie ! Mais c'est le Dessein éternel du Père de réaliser pour l'homme une génération sainte par la puissance vivifiante de l'Esprit. Par ma venue en ce monde, j'ai fait la démonstration de la Vérité, il appartiendra à l'Esprit de faire comprendre aux hommes cette démonstration. (Ps.96, 131)

Et Jésus disparut à ses yeux, lui laissant au fond de l'être son inaltérable joie céleste. « Personne ne pourra vous enlever cette joie ». (Jn.16/24, 17/20).

Madeleine errait dans les rues de la ville, comme assommée, hors d'elle-même. Immense était son chagrin. Elle vivait la parole prophétique écrite pour elle, comme pour toute l'Eglise en exil, à la quête de son Epoux :

- « ... J'ai cherché mon bien-aimé,
- « mais il avait disparu.
- « Son départ m'a fait rendre l'âme !

« je l'ai appelé, et il n'a pas répondu.
« Les gardes m'ont rencontrée,
« ceux qui font le tour de la ville...
« Je vous en conjure, filles de Jérusalem,
« si vous trouvez mon bien-aimé, que lui déclarerez-vous ?
« Que je suis malade d'amour. (Cant.5/6-7)

Elle n'y tenait plus : égarée parmi la foule bruyante qui courait à ses affaires dès le matin. Ces gens pour qui tout était déjà oublié, qui n'avaient vu que l'apparence des choses, pour qui Jésus n'avait été qu'un météore dans le ciel de la terre. Elle cherchait quelqu'un qui fut accordée à son âme : elle ne trouva personne. Ses compagnes, où étaient-elles ? Et les autres disciples... Alors elle remonta vers le tombeau, pour y pleurer tout à son aise.

Le soleil s'était levé, caressant d'un rayon oblique les herbes encore lourdes de rosée. Il y avait des larmes partout, avides de lumière. Madeleine aussi pleura, assise sur la pierre.

Jésus vint la consoler : il était nu comme un travailleur, un homme de peine. Elle le prit pour le jardinier, quand il lui demanda : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » Mais quand elle s'entendit appeler par son nom : « Marie », elle sursauta : elle le reconnut comme la brebis qui reconnaît la voix de son pasteur. Elle se précipita vers lui, l'embrassa, voulut le retenir :

- Cesse de m'embrasser : je ne suis pas encore remonté vers le Père. Mais va vers mes frères et dis-leur : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ». (Jn.20/17)

De ses « fiançailles » avec Madeleine, Jésus monta donc vers les Noces célestes. Entre le Verbe incarné et le Père se réalisait d'une manière sublime la parole prophétique du psaume :

« Je suis ressuscité, et désormais je suis avec toi,
« Et tu me connais d'une manière admirable ! »

(Introït de Pâques)

Madeleine avait vu l'admirable corps de Jésus disparaître dans la lumière du soleil levant. Elle regarda longtemps, longtemps, comme si la Présence du Bien-aimé se trouvait désormais diffuse dans l'azur, le vent, les nuages, les prés, les arbres... Et cependant, elle ne rêvait pas : bien au contraire : elle venait de prendre contact avec l'Amour Vivant qui soutient la réalité des choses, et qui s'était exprimé parfaitement au Cénacle. Elle commençait d'apprécier ce qu'est la Gloire, dont le Seigneur lui avait souvent parlé, lorsqu'elle était assise à ses pieds et appuyait sa tête sur ses genoux, pour mieux comprendre.

Jean et Pierre, cependant, revenus au Cénacle, étaient en train de raconter à Marie et à quelques autres disciples que le tombeau était vide, la pierre roulée, les linges pliés. Jean frémissait déjà d'espérance. Marie était très calme et très souriante, et Pierre soupirait largement, hésitant encore, sous le poids d'une trop forte émotion.

- Tu vois, Pierre, lui disait Marie, je t'avais bien dit que ce jour serait le plus beau. C'est le jour que le Seigneur a fait, il nous faut tressaillir de joie et exulter d'allégresse.

La porte s'ouvrit. Madeleine entra. Elle était transfigurée : la joie rayonnait sur son visage ; elle dit, elle répéta :

- J'ai vu le Seigneur !

Et comme elle lisait dans les yeux de Pierre une interrogation effarée :

- Je t'assure, Pierre, j'ai vu le Seigneur !

Jean souriait : il était heureux de cette préférence de Jésus pour Madeleine. Il regarda Marie d'un air entendu : « C'est vrai ! » Mais Madeleine se sentit défaillir, tant elle était émue ; et Pierre, s'approchant, la soutint dans ses bras, tout en disant :

- Comment dis-tu ? Tu as vu le Seigneur ?
- Oui, oui, je l'ai vu.

Il y eut un instant de silence. Madeleine s'assit sur un coussin, s'effondra plutôt. Pierre se promenait à grands pas dans la pièce. Puis il dit :

- Bon, bon, eh bien, il faut chercher tous les frères, qui sont sans doute dispersés à travers la ville, chez nos amis. Jean, tu iras avec Madeleine.

On lui avait donné à boire. Elle retrouva ses forces.

- Ca va, ça va, disait-elle, allons vite !

Ils partirent donc, et Marie resta seule avec Pierre.

- Eh bien, lui dit-elle après un instant, tu vois ?
- C'est-à-dire, dit Pierre, non, je ne vois pas encore. Mais j'entends. J'entends tout ce qu'ils disent... Jean, tout à l'heure, en voyant le tombeau vide, a cru aussitôt... Et maintenant, que va-t-il se passer ?...

Pierre ressentit en lui un appel secret.

- Il faut que j'aille prier, dit-il.

Il se retira donc dans la pièce voisine et s'étendit sur le lit, comme un lutteur épuisé. C'était trop d'émotions... Il ferma les yeux, essayant de se remémorer le cours des choses, pour faire le point. Le tombeau vide, c'était évident... Les pleurs de Madeleine. Marie imperturbable. Leur course, à tous deux, lui et Jean... A leur retour, la joie de Jean, qui disait déjà : « Il est ressuscité, il est ressuscité... »

Après, il y avait eu l'arrivée de Madeleine. « Sans aucun doute, pensa-t-il, elle n'a pas menti. Elle n'a pu se tromper ». Puis, réfléchissant à nouveau, il murmurait : « C'est vrai, c'est forcément vrai, elle a donc vu le Seigneur ! » Il sentit alors une main sur son front... Il revécut une fois, en une seconde, ce matin radieux de la Transfiguration, lorsque Jésus avait comme cela, posa sa main sur lui, sur Jacques et sur Jean, en leur disant : « Ne craignez pas ! ».

Il ouvrit les yeux, c'était Jésus.

Marie, se trouvant seule dans la chambre haute, en profita pour mettre un peu d'ordre, ranger les nattes et les coussins. Et, tout en accomplissant machinalement ces gestes de servante, elle entendit, à travers la cloison, que Pierre parlait avec son Fils. Elle continua son travail, avec la plus grande discrétion.

Les femmes revinrent au Cénacle. Marie leur apprit que Madeleine avait vu le Seigneur. Elles crurent, elles qui avaient vu les Anges. D'autres arrivèrent ensuite, revenues de leur crainte, elles qui d'abord s'étaient tues, en disant : « Nous avons vu le Seigneur !... » Puis, elles posèrent la question : « Que faire ? » Jeanne et Salomé allèrent acheter des vivres, du poisson, du miel... Et les autres, avec Marie, se mirent à la cuisine. La fête de Pâque ne faisait que commencer, et il convenait de l'illustrer par un repas généreux.

Ils arrivèrent par groupes, les Onze et quelques autres, dans l'ordre où ils furent contactés, ici et là, par Jean, Madeleine et les autres femmes. Et à mesure qu'ils arrivaient, ils se portaient vers Madeleine :

- Dis-nous, Marie, ce que tu as vu en chemin !

Et elle répétait inlassablement, qu'elle avait vu le Seigneur, et ce qu'il lui avait dit. Les autres femmes aussi racontaient et transmettaient l'injonction du Seigneur : « Allez en Galilée, nous a-t-il dit, c'est là que vous me verrez ! »

Dans la chambre haute, le bruit des voix montait : que tout cela était donc difficile à croire ! Et les discussions allaient leur train, et l'on renouvelait les interrogatoires des femmes, pour voir si leur récit était concordant, et si elles n'étaient pas victimes de leur imagination. Et Madeleine finissait par se fâcher, à répéter toujours la même chose :

- Mais enfin, je vous l'ai dit combien de fois ! je l'ai vu, il m'a parlé, il m'a touchée : vous êtes donc stupides, ou sourds ?

Dans la pièce voisine, Pierre, émerveillé, fou de joie, écrasé presque par le pardon qu'il avait reçu du Seigneur, tâchait de reprendre son calme. Le Seigneur avait disparu à ses yeux mystérieusement, en le bénissant. Dès lors, il tendait l'oreille à ce qui se disait à côté, dans la chambre haute, où les disciples parlaient avec abondance, émettant des doutes, des objections, des points d'ironie même quelque peu sarcastiques contre le témoignage des femmes. Pierre jugea qu'il était temps d'intervenir pour soutenir ces témoins. Il ouvrit brusquement la porte et entra, en disant :

- Silence !

Sa voix grave et forte, un peu cassée par l'émotion, son visage bouleversé et radieux, encore mouillé de larmes, suscitèrent le plus vif intérêt. Il avança de quelques pas, dans la lumière qui entrait par la fenêtre, et déclara :

- Moi aussi, je l'ai vu. Et je le proclame, afin que vous sachiez qu'il est vraiment ressuscité.

L'argument d'autorité mit fin aux critiques. Certes, les difficultés n'étaient pas résolues pour autant. Les apôtres posaient toutes les questions possibles, qui n'avaient d'ailleurs qu'un intérêt secondaire. « Où ? Comment est-il venu ? Par où est-il entré ? Comment était-il ? Qu'a-t-il dit ? Comment est-il parti ?... » Et Pierre disait qu'il avait vu, touché, entendu, comme il le faisait toujours, lui, l'homme éminemment concret. Il expliqua comment était son corps, ses membres, son sourire, que tous connaissaient, et qui n'avait pas changé. Il parla des cicatrices de ses mains, de ses pieds, de son côté, de sorte que l'on ne pouvait avoir aucun doute : c'était bien le même homme.

Les femmes, cependant, dressaient la table. Vers le milieu du jour ils mangèrent et ils burent, comme sans y penser, car leur esprit était ailleurs, dans la recherche et dans l'attente. Certains pensaient déjà : « Assurément, il va venir, il va se manifester ! » Après la sieste, les discussions reprurent, les palabres sans fin, accablantes presque, pour ceux qui avaient vu et qui ne parvenaient pas à convaincre les autres. Un point noir : Thomas. Personne ne l'avait trouvé : on avait perdu sa trace. Il avait fui, sous l'excès du chagrin, lui qui avait dit : « Allons, et mourons avec lui ! » Il était absent celui qui aurait eu le plus besoin de ces témoignages qui faisaient peu à peu, la joie de tous. Luc et Cléopas étaient partis, ils avaient quitté Jérusalem.

Les heures défilèrent, rapides, remplies, surchargées d'images, de souvenirs, d'émotions, de craintes aussi, et d'angoisses... Le Seigneur, qu'allait-il faire ? Quel visage allait-il leur montrer, à eux qui avaient fui ? Ainsi à mesure que leur cœur se réchauffait péniblement, après une si lourde désolation, ils commençaient à comprendre sa parole mystérieuse :

- C'est donc cela qu'il voulait dire, lorsqu'il annonçait : « Le troisième jour, le Fils de l'Homme ressuscitera ! ».

Le soleil baissa, et le jour fut sur son déclin. Mais, désormais, il n'y aurait plus de crépuscule dans le cœur des hommes. Certes, ils ne croyaient pas encore tous, sur la simple parole des femmes, même sur l'affirmation de Pierre : ils étaient seulement certains que tout n'était pas fini. Le témoignage de Madeleine, des autres femmes, la certitude de Pierre, l'incomparable sérénité de Marie, la joie rayonnante de Jean qui croyait sans avoir vu... tout cela était convaincant, comme la lumière d'une fenêtre éclairée qui troue la nuit, et rassure le voyageur égaré. Une espérance formidable se levait : la mort allait-elle réellement basculer dans le néant ? Ils ne traitaient plus les femmes de radoteuses, mais ils se demandaient : « S'il est vivant, où est-il ? S'il est ici, pourquoi ne le voyons-nous pas ?... »

Vint le repas du soir. Ils le prirent debout, à la hâte : l'ardeur de leur veille leur interdisait de s'étendre ou même de s'asseoir. Cette Pâque était prodigieuse : c'était moins spectaculaire, mais infiniment plus important que le passage de la Mer Rouge ! Alors que les flammes des lampes dissipaient les ténèbres, ils appliquaient, sans trop y penser, la prescription que le Seigneur répétait souvent :

« Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées ! Soyez comme des serviteurs qui attendent le retour de leur maître, lorsqu'il reviendra des Noces ! Heureux ces serviteurs qu'il trouvera pour les servir... » (Lc.12/15s)

Et Nathanaël dit :

- Vous souvenez-vous de cette parole qu'il disait : « Le Royaume de Dieu est semblable à dix vierges qui ont allumé leurs lampes et qui attendent l'arrivée de l'Époux... » (Mt.25)

Et ils remarquèrent justement qu'ils étaient dix : Judas n'était plus et Thomas était absent.

Or, alors que la nuit était tombée, et que les gardes fermaient les portes de la ville, des pas précipités, des coups frappés à la porte, suspendirent la rumeur des voix :

- Qui est-ce ?
- Luc et Cléopas. Ouvrez-vous, c'est très important. C'est formidable !

On ouvrit : deux hommes entrèrent, la sueur perlait à leur front, ils étaient couverts de la poussière du chemin. Hors d'eux-mêmes à cause de leur joie, souffle court en raison de leur course effrénée, ils dirent :

- Nous avons vu le Seigneur ! Il a cheminé avec nous, et nous l'avons reconnu à la fraction du pain. (Lc.24)

Et ils rapportèrent qu'ils s'éloignaient de Jérusalem, attristés, tout en parlant de ces choses ; qu'un inconnu les rejoignit, et que, chemin faisant, il leur parla des Ecritures, leur révélant, avec l'appui de Moïse et des prophètes, qu'il fallait que le Christ souffrît et qu'il entre dans sa gloire. Or cet inconnu qui réchauffait leur cœur par la Parole de Dieu, y rallumant l'espérance, jusqu'à ce que leurs yeux pussent enfin le reconnaître, c'était lui. Et juste au moment de la fraction du pain, à l'auberge, il avait disparu. Alors, ils s'étaient levés et avaient couru d'une seule traite jusqu'à Jérusalem. Voilà...

Ce témoignage haussait les esprits jusqu'à la certitude. Et comme tous acquiesçaient à l'évidence des faits, Jésus vint au milieu d'eux, lumineux et palpable :

- Paix à vous, leur dit-il, selon le salut fraternel le plus ordinaire.

Mais pour l'heure, quel sens il prenait soudain ! Et il les rassurait, par des paroles pleines de tendresse et d'affection, comme Dieu autrefois, avait consolé son peuple par la voix des prophètes, car ils tremblaient encore devant sa majesté. Et il insistait en disant :

- Pourquoi des pensées et des raisonnements s'élèvent-ils dans vos cœurs ?

Et il se faisait toucher par chacun d'eux :

- Touchez-moi, et constatez qu'un esprit n'a pas de chair et d'os comme vous voyez que j'en ai...

Luc qui était médecin, retint cette parole. C'était une leçon de chose sur la chair humaine dans son véritable état définitif, qu'il leur donnait, avec le sourire. Il leur montrait ses mains et ses pieds et son côté, où ils pouvaient voir encore les plaies ouvertes, comme avait annoncé le prophète Zacharie :

« Et si quelqu'un dit : « Quelles sont ces blessures sur tes mains ? », il répondra : « Ce sont celles que j'ai reçues dans la maison de mes amis ». (Zac.13/5)

Et comme ils étaient incrédules à force de joie, il mangea devant eux un reste de poisson grillé avec un rayon de miel.

- Ainsi, leur dit-il, sont accomplies toutes les choses qui ont été écrites au sujet du Fils de l'homme...

Et la conversation redevint familière comme auparavant. Elle s'envola sur les Prophètes et les psaumes qui demeurent éternellement et gardent, pour les siècles, le sens de l'Histoire. Jésus leur apprit à les lire en profondeur, jusqu'à la substance pleine que les inspirés de l'Esprit avaient entrevue à travers leurs épreuves et leurs joies. Il leur montra aussi comment les expressions les plus concrètes, les plus surprenantes, s'étaient réalisées à la lettre. Il les exhorta à s'appuyer de toute leur force sur ces divines paroles, sans rien y ajouter, sans en rien retrancher, afin d'en découvrir la cohérence intime entre les plus secrets désirs du cœur humain et l'éternel Dessein de Père. Puis il prit sa mère à témoin :

- N'est-il pas vrai, ma mère bien-aimée ?

Elle approuva, elle qui avait réalisé cette maternité admirable parce qu'elle s'était appuyée sur l'unique Parole de Dieu.

- C'est ainsi qu'elle a fait, dit Jésus, et voici pourquoi j'ai pu faire mon entrée dans le monde. Certes, heureux ceux qui écoutent ainsi la Parole de Dieu et qui la mettent en pratique. (Lc.11/28)

Puis il dit :

- Et maintenant chantons ensemble le psaume de David : le chant qu'il composa pour l'achèvement de la maison. Vous comprenez, je pense, de quelle Maison il s'agit ? Souvenez-vous lorsque je leur disais : « Détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours. ». (Ps.29 ; Hb.30, Titre ; Jn.2/18-22). Au lieu de détruire le temple de pierre, ils m'ont crucifié, mais trois jours plus tard, je suis ressuscité. »

- C'est vrai, disaient-ils, maintenant nous comprenons.

- Philippe, prends ta harpe !

Et Jésus entonna, et ils enchaînèrent sur sa voix, eux et les femmes :

« Je t'exalte, Seigneur, toi qui me relèves,
« sans laisser mes ennemis se rident de moi !

La voix du Seigneur avait revêtu une incroyable sonorité, un timbre d'une beauté indicible. C'était la voix d'un fils de la Gloire.

« Seigneur vers toi j'ai crié,
« et toi mon Dieu tu m'as guéri :
« Seigneur tu as tiré mon âme des enfers,
« me ranimant d'entre ceux qui descendent à la fosse !

« Jouez pour le Seigneur, ceux qui l'aiment,
« Louez sa mémoire de sainteté :
« Sa colère est d'un instant, sa faveur pour la vie,
« au soir les larmes, au matin les cris de joie.

Ces paroles, en ce jour, résonnaient avec une telle plénitude !

« Moi je disais dans mon bonheur,
« rien à jamais ne m'ébranlera :
« Ta faveur m'avait fixé sur de fortes montagnes,
« caches-tu ta face, je suis bouleversé.

Ainsi subsistait le mémorial de la Passion dans la joie même de la Pâque unique que Marie chantait avec eux. Elle se rappela le cri de son Fils, sur la Croix, cette heure des ténèbres, où l'Agneau triomphait par la douceur de sa parfaite oblation contre la fureur des enfers déchaînés...

« Vers toi, Seigneur, j'appelle,
« A mon Dieu je demande pitié :
« Que gagnes-tu à mon sang, à ma descente en la tombe ?
« Te loue-t-elle la poussière, annonce-t-elle ta vérité ?

« Ecoute Seigneur, pitié pour moi,
« Seigneur, sois mon secours !
« Pour moi tu as changé le deuil en une danse,
« Tu dénouas mon sac et me ceignis d'allégresse.

« Aussi mon cœur te chantera sans plus se taire,
« Seigneur mon Dieu, je te louerai à jamais... (Ps.29, 30h)

Désormais, une ère nouvelle était ouverte : les chants de triomphe et d'allégresse n'auraient plus de fin.

Thomas arriva quand le Seigneur fut parti... en pleine nuit. Il ne pouvait plus supporter son désespoir, et la lumière de la chambre haute, qui projetait une vague lueur dans la rue, l'avait attiré, malgré lui... Son visage était ravagé par le chagrin : toutes les affres de la mort pesaient sur lui. Il vit les autres visages, épanouis, il les regarda avec effarement. Il entendit des rires très clairs, du côté de la cuisine, chez les femmes. Ils avaient donc ici de la joie plein le cœur ! Et dans l'exultation ils affirmaient, unanimes :

- Le Seigneur est ressuscité, nous l'avons vu !
- Il était ici même avec nous, juste avant ton arrivée. Il a mangé devant nous : tiens son écuelle, encore sur la table !
- Nous avons chanté ensemble !
- Vous êtes ivres ? Vous êtes fous ? disait-il, égaré.

Sur quels sommets de vertige erraient ces gens ? Dans quel abîme d'illusion sont-ils plongés ? Il eut peur de croire et de comprendre : était-ce un cas de folie collective ?

Il se retourna donc pour partir, se rapprocha de la porte, consterné. Pierre se précipita vers lui, l'empoigna et le retint de force.

- Frère, frère, disait-il, reste avec nous !

Pierre devinait, mieux que personne, lui qui avait renié, ce qui risquait de les séparer à jamais. Qu'y a-t-il de commun entre la joie de la Résurrection et le désespoir de l'incroyance ?

- Assieds-toi, lui disait-il, mange et bois. La route est encore longue, pour atteindre le Royaume de Dieu. Te voici, Thomas, comme le prophète Elie dans le désert, quand il allait à la montagne de Dieu. Il tomba sur le sol, accablé de chagrin. C'est ton cas ! Et tu sais que l'Ange de Yahvé le fit manger et boire. Mange donc et bois...

Thomas consentit à s'asseoir : le rappel de l'Écriture rapportant l'épreuve du prophète atténuait sa souffrance. Et alors qu'on apportait des gâteaux, qu'on lui versait du vin, Pierre continuait à l'exhorter :

- Tu sais, en ton absence, nous autres, avec Marie, nous avons beaucoup marché, et le Seigneur nous a pris par la main, tandis que toi, tu es resté assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort.

Et cependant, de tous ces visages rayonnants, de toutes ces bouches souriantes, des paroles jaillissaient, des rires fusaient, plus lourds pour lui que les pierres d'une lapidation :

- Mais enfin, c'est vrai, nous l'avons vu de nos yeux !
- Nous l'avons entendu de nos oreilles !
- Nous l'avons touché de nos mains... (1 Jn.1/1-5)

Et ils lui firent le récit de cette journée : ils lui racontèrent cet exode pascal : ils avaient passé par la mer gluante des roseaux jusqu'au rivage de la pleine liberté. Madeleine, pour lui, répéta tout, depuis l'aurore de ce jour, la pierre roulée, le jardinier, la parole de Jésus : « Je remonte vers mon Père ».

Et Pierre raconta et Luc à son tour, et Cléopas, qui apportait son témoignage au récit de Luc, son compagne de voyage. Et ils lui dirent pour conclure :

- Et toi aussi, si tu étais arrivé une heure plus tôt, tu l'aurais vu.
- Est-ce l'abus de la boisson, ou l'excès du chagrin qui vous ont fait perdre la raison ? questionna thomas.

Et se tournant vers Marie

- Et toi aussi, tu l'as vu, sans doute ?
- Bien entendu, dit-elle, avec un rire si clair, si réaliste, que Thomas fut contraint de dire, comme s'il croyait déjà, alors qu'il persistait à ne pas se soumettre aux témoignages si concordants :
- Evidemment, tu es sa mère !

Son accent était ironique, amer, car il souffrait. Tout son chagrin, un instant oublié pendant ces récits, avait reflué sur lui, si lourd, que tous les arguments l'accablaient plus qu'ils ne l'éclairaient. Au petit jour, il partit, en répétant ce qu'il disait déjà depuis plus d'une heure :

- Si je ne mets mon doigt dans le trou des clous, si je ne mets ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai pas.

La semaine passa, légère, rapide, comme la Bonne Nouvelle qui se répandait de bouche à oreille, du disciple au curieux, du curieux à l'indifférent, passant par Nicodème et Joseph d'Arimatee, pour parvenir aux scribes, aux pharisiens, jusqu'à Caïphe, jusqu'à Pilate...

Et huit jours après, Jésus revint dans la chambre haute où ils étaient à nouveau réunis. Ils chantaient à tue-tête des psaumes et des hymnes de joie et de triomphe, avec des lyres, des harpes et des tambourins. Les paroles prophétiques, si anciennes, prenaient une saveur tellement jeune, si forte, si réelle :

- « Acclamez le Seigneur terre entière,
- « Servez le Seigneur dans l'allégresse
- « allez à lui avec des cris de joie.

Thomas était là, debout dans un coin, il ne chantait pas. Il assistait seulement et réfléchissait : « Il est tout de même impossible qu'ils soient ivres si longtemps ! » A moins que ce ne fut de cette ivresse divine qui animait déjà le psalmiste quand il transcrivait les paroles de ce psaume :

- « Sachez que lui le Seigneur est Dieu,
- « Il nous a faits et nous sommes à lui,
- « son peuple et le troupeau de son bercail.

...

- « Oui, le Seigneur est bon,
- « Oui, éternel est son amour
- « Sa fidélité demeure d'âge en âge.

Jésus vint, et c'est vers Thomas qu'il s'approcha :

- « Mets ton doigt dans la plaie des clous, et ta main dans celle de mon côté, et ne sois pas incrédule, mais fidèle ! »

Alors Thomas tomba à ses pieds et adora, en reprenant la parole du Cantique qui venait d'être chanté :

- « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Et Jésus dit, avec un sourire, celui de l'Homme établi sur le Roc de l'incorruptibilité, qui tient les clés de la vie et de la mort :

- « Heureux ceux qui croient sans avoir vu ! »

Thomas comprit alors que la foi est une adhésion à ce que l'on ne voit pas encore, mais qui soutient ce qui se voit.

Et Jésus s'assit au milieu d'eux, tout comme il l'était le jeudi de la semaine précédente, lorsqu'il leur adressait des paroles de consolation « Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures... Il leur parla à nouveau, longuement, de l'Esprit-Saint qui serait désormais en eux et avec eux, comme une lumière, une consolation, une force puissante, un très sûr compagnon de route. Il les entretint du Père, reprenant, dans une lumière nouvelle, les enseignements qu'il avait donnés avant sa Passion, leur dévoilant son dessein d'amour sur les hommes. Il exposa le plan du Salut pour l'humanité : la construction d'un Corps nouveau, d'un Temple incorruptible, dans l'unité de sa chair donnée en nourriture. Il renouvela ses promesses : il montra qu'elles accomplissaient les Ecritures, qu'elles comblaient les désirs des saints et des prophètes, qu'elles réalisaient l'universelle espérance qui gît au fond des cœurs, chez les hommes pieux.

- Courage, leur disait-il, courage ! En moi vous aurez la Paix.

Puis en terminant, il leur dit :

- Marie restera avec vous. Elle vous dira tout ce que vous n'avez pas pu porter jusqu'ici, car vous étiez trop faibles. C'est alors que l'Esprit vous affermira pour toujours dans la Vérité. ¹

Et enfin :

- C'est en Galilée que nous nous retrouverons prochainement.

Les disciples quittèrent Jérusalem, Jean-Marc qui avait prêté sa maison partit avec eux, et d'autres disciples aussi, qui jusque-là n'avaient osé se mêler trop ouvertement au groupe des Douze. Ils se rendirent comme en pèlerinage du Souvenir sur les collines de Galilée, sur les lieux où les Paroles avaient été dites, accomplis les miracles. Ils évoquèrent sur la montagne le Sermon qui avait inauguré les grandes prédications du Royaume, qui avait été si décevant pour tant de monde ; les paraboles, les énigmes, la multiplication des pains, et le discours audacieux et scandaleux qui l'avait suivie.

Jésus se tint près d'eux, confirmant leurs souvenirs, les éclairant par cette lumière nouvelle qui émanait de sa gloire ; sa Majesté de

¹ - On peut légitimement penser que les discours de Jésus mentionnés en Jean 14-17 furent reproduits pendant toute la période qui s'étendit entre Pâque et l'Ascension. Notamment la promesse de l'Esprit-Saint se comprend mieux ainsi.

Ressuscité conférait une autorité souveraine aux paroles tombées autrefois de ses lèvres, et qui n'avaient été acceptées par le peuple ni par les chefs. Ils acquéraient ainsi l'intelligence des Ecritures, ils voyaient l'universalité du Message du Sauveur, valable pour tous les hommes, pour toutes les races, quoiqu'Israël l'eût rejeté. Pierre reçut les apôtres chez lui, à Capharnaüm, et les journées se passèrent à méditer spontanément tous les faits, depuis le baptême de Jean jusqu'à l'immolation de Celui qu'il avait présenté comme l'Agneau de Dieu. Certes, cette fois, cet oracle inquiétant du Baptiste se trouvait réalisé !

Dans la Synagogue de Capharnaüm, où les disciples se réunirent avec l'Assemblée, le jour du Sabbat, on chanta le Cantique d'Habacuc :

« Seigneur, j'ai ouï parler de toi,
« à voir ton œuvre, Seigneur, j'ai craint.
« Dans le cours des années fais-la revivre,
« dans le cours des années, fais-la connaître...

Désormais l'œuvre du Seigneur n'était plus le passage de la Mer Rouge par les Hébreux, sous la conduite de Moïse, ni seulement la conquête de Canaan, ni les Hauts-faits opérés par les mains des prophètes ! C'était une autre Pâque, un autre passage, dont le but était le ciel. Dans ce Cantique, il y avait aussi :

« Deux rayons lui sortent des mains,
« Là est cachée sa force.

En évoquant les ténèbres qui s'abattirent sur la ville sainte en ce jour tragique, les disciples comprirent le sens de la parole du prophète, alors qu'ils chantaient en chœur avec leurs frères :

« Là-haut le Soleil a retiré ses mains,
« la lune s'est arrêtée en son domaine,
« tu es sorti pour sauver ton peuple,
« et pour le sauver ton Christ !

Et tous ceux qui croyaient, évoquaient la joie de l'Esprit-Saint, laissée en eux comme une certitude et un appel dans les paroles du vieux cantique :

« Et moi, je bondis de joie dans le Seigneur,
« J'exulte en Dieu mon Sauveur !
« Le Seigneur mon Dieu est ma force ;
« il égale mes pieds à ceux des biches,
« et sur les cimes il porte mes pas. »

Le maître de la synagogue fit allusion à ce qui s'était passé à Jérusalem, mais aucun des disciples du Seigneur ne fut invité à prendre la parole : pesait en effet, sur tout Israël, le verdict de la condamnation et l'obligation du silence.

Un soir, Pierre décida d'aller à la pêche. Plusieurs disciples l'accompagnèrent sur les eaux. Ils jetèrent le filet, firent les gestes routiniers, dont ils avaient, il faut le dire, un peu perdu l'habitude. Mais ils ne prirent rien, et la nuit avançait... Était-ce un signe ? Ils auraient sans doute autre chose à faire, désormais... et la nuit de ce siècle serait longue et décevante...

Après la dernière veille, alors que le jour commençait à poindre, Jésus se tint sur le rivage. Il avait préparé un repas : du pain cuit sous la cendre, du poisson grillé sur les braises, lui qui sortait de la cendre de la mort, qui avait été immolé sur l'autel brûlant de la Croix !

Et Jésus, de nouveau, parla de paix, de joie, de courage. Il confirma Pierre dans sa charge, dans son rôle de chef et de pasteur et lui fit comprendre que son ministère n'aurait de sens que dans l'amour. Il lui prédit le beau témoignage qu'il aurait à rendre. Jean demeura dans les secrets du Seigneur.

Et comme Madeleine désirait beaucoup recevoir Jésus dans sa maison, il leur donna rendez-vous à Béthanie. (Lc.24/50 ; Act.1/4)

Marthe comme autrefois prépara le repas. Jésus vint prendre place avec eux. Étaient présents Lazare et Madeleine, tous deux ramenés de la perdition ; Nicodème et Joseph d'Arimathie qui avait prêté son tombeau. Luc, Cléopas et sa mère ; Suzanne et Jean, Marie la mère de Jésus placée au bout de la table, et elle se levait fréquemment pour le service.

« ... Il vous est bon que je m'en aille, disait Jésus, entre autres paroles, car si je ne m'en vais pas, l'Esprit-Saint ne viendra pas vers vous. Je ne vous laisserai pas orphelins, je serai avec vous jusqu'à la consommation du siècle... » (Jn.16-7s)

Les Apôtres, tout à loisir, questionnèrent le Seigneur sur le Royaume : il leur révéla les dimensions de l'Histoire, les temps et les moments que le Père avait disposés dans sa puissance.

- C'est bien autre chose que ce que vous pouvez imaginer, leur disait-il, car en même temps que le saint se sanctifiera, l'impie augmentera son péché, l'iniquité s'emparera des découvertes de l'intelligence et des dons que le Père a faits aux hommes, dès la

création. Le Prince de ce monde, que j'ai vaincu, cherchera à faire oublier sa défaite, en déployant des signes et des prodiges inouïs, pour distraire les consciences et les cœurs de l'unique nécessaire, et les hommes resteront encore longtemps dans l'adoration des ouvrages de leurs mains. Et lorsque tous ces fléaux que je vous ai dits se seront abattus sur cette génération adultère et pécheresse, alors les yeux commenceront à s'ouvrir à la lumière de l'Évangile, et les oreilles à mes paroles...

Et comme Thomas demandait :

- Pourquoi le Père a-t-il permis tout cela ?
- Les hommes, dit Jésus, à la suite d'Adam, se sont engagés librement dans le péché, et leur incrédulité façonnera le châtiment qu'ils méritent. Ils ne pourront sortir que librement de la mauvaise voie, grâce aux argumentations que vous leur soutiendrez par la puissance de l'Avocat, l'Esprit de Vérité, qui parlera par votre bouche. Mais quand l'homme aura ainsi clairement reconnu son erreur, et admis le Dessein de mon Père, alors sera révélée la grandeur de sa miséricorde, et le Salut sera manifesté. ¹

Et Jésus parla longuement de cette ère de miséricorde ouverte désormais pour le monde entier, ère pendant laquelle la conscience humaine serait placée devant le mystère du Fils de l'Homme, signe de ralliement pour les cœurs droits, signe de contradiction pour les impies.

- Ceux qui se sanctifieront, disait-il, en recevant la grâce de mon Père, connaîtront dès ce monde une joie qui ne connaîtra pas de fin. Pour eux seront scellées les Noces éternelles. Vous, vous porterez témoignage, en commençant par Jérusalem et la Samarie, jusqu'aux extrémités de la Terre. Celui qui croira à vos paroles sera sauvé, celui qui refusera de croire sera condamné, la colère de Dieu restera suspendue sur lui...

Il ne leur cacha pas qu'ils auraient beaucoup à souffrir, comme il les en avait avertis dès le principe.

- ... N'ayez aucune crainte, leur disait-il, avec un sourire tout empreint d'une céleste sérénité, le serviteur n'est pas plus grand que le maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront. Mais il y en aura qui garderont votre parole, comme vous avez gardé la mienne. Qui vous écoute m'écoute, puisque je vous envoie comme le Père m'a envoyé. Et croyez-moi, pas un seul cheveu de votre tête ne tombera pourvu que vous demeuriez en ma parole. Car je vous donne

¹ - Toutes les paroles qui sont mises ici dans la bouche de Jésus existent dans les Saintes Ecritures, comprises selon la Foi de l'Eglise. Voyez notamment Mt.24 et paral. Rom.8/19s et ch.9-11 ; 1 Thess.4/1s ; 1 Cor.15/50s ; Ap.20/1-6 + réf. Discours de Jésus en Jn 14-17 ; Lc.11/34-35, etc.

puissance sur les serpents et les scorpions, et désormais rien ne saurait vous nuire...

Philippe questionnait longuement le Seigneur : il voulait obtenir de lui la vision du Père :

- Mais, lui dit Jésus, personne ne va au Père si ce n'est par moi ; Philippe, qui m'a vu a vu le Père !

Et Jude demandait :

- Mais Seigneur pourquoi te contentes-tu de te manifester à nous, pourquoi ne te manifestes-tu pas au monde ?
- Je ne puis me manifester qu'à celui qui m'aime, dit Jésus. Celui qui m'aime, mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui.

Et c'est alors que Jésus expliqua le travail que ferait l'Esprit-Saint dans le cœur des fidèles, au cours des âges, selon la mesure de leur foi, en réponse à leur amour :

- C'est lui qui vous rappellera les paroles que je vous ai dites, et vous les fera pleinement comprendre. Et c'est alors que la Création de mon Père sera restaurée en vous selon toute sa splendeur originelle.

Il leur parla aussi du temps où le Prince de ce monde serait évincé totalement, et n'aurait plus aucune prise sur la conscience ni sur le comportement des hommes, des temps où seront supprimés la peur et la honte, graves déficiences qui suivirent la première transgression.

- C'est alors seulement, leur disait-il, que seront dévoilés les mystères inscrits dans le corps de l'homme et de la femme, dès le Principe de la Création. « Si ton œil est simple, tout ton corps sera lumineux, comme une lampe qui t'éclairerait de son éclat ». Ne vous l'ai-je pas dit ? C'est ainsi que sera supprimé le péché d'adultère et de profanation, et l'homme et la femme alors seront un comme le Père et moi nous sommes un.

Et il rappela qu'à cette unité perdue mais à retrouver, tendait l'application du commandement de l'amour, promulgué comme clause de l'alliance eucharistique.

- Et alors, quand viendra la fin, demanda Madeleine.
- Pourquoi m'interrogez-vous sur la fin, répondit Jésus, alors que vous n'êtes pas encore dans le commencement ? Soyez d'abord dans le commencement, et vous connaîtrez la fin, et vous ne goûterez pas la mort.

Et Salomé posait des questions semblables :

- Est-ce alors que tu reviendras, Seigneur, demanda-t-elle ?
- Je reviendrai lorsque vous foulerez aux pieds le vêtement de la honte, et que vous saurez accepter loyalement et simplement, comme

de petits enfants, la beauté et les limites de votre chair, que nous avons réalisée, mon Père et moi, comme le couronnement de l'Univers. Ne vous ai-je pas dit : « Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ? » Où le verrons-nous, sinon dans l'image qu'il a faite de lui-même en les créant mâle et femelle, selon la parole qui est écrite au début du Livre. Cette image et ressemblance, Adam l'avait déjà reconnue, lorsqu'il s'écria : « Celle-ci est la chair de ma chair et l'os de mes os », en voyant celle qui avait été engendrée de lui. Mais il importe que l'homme comprenne exactement le Dessein du Père déposé en lui, comme une énigme dont le sens est éclairci par la parole prophétique. Ce Dessein, mon père Joseph et Marie ma mère, l'ont connu, et je suis le fruit de cette foi. A vous donc désormais de juger l'arbre à ses fruits ! Jugez donc le fruit de cette génération adultère et pécheresse qui est la vôtre, et le fruit de cette génération sainte qui fut celle qui me mit au monde ! N'avez-vous pas lu dans le psaume :

« Tes mains m'ont fait et façonné,
« Ouvre-moi l'intelligence,
« Pour que je comprenne ton témoignage. » (Ps.119h/73)

- Heureux donc celui qui garde si exactement la Parole de Dieu ! Que toute sa conscience et toute sa conduite se trouvent ajustées à la volonté de mon Père !

Les Apôtres s'intéressaient davantage à l'aspect extérieur du Royaume :

- N'est-il pas écrit, dans les psaumes et les prophètes, que tu dois régner depuis Sion ? N'est-ce pas de Sion que doit être promulguée la Loi qui régira tous les peuples ?
- La Loi est d'ors et déjà promulguée, dit le Seigneur ; et le Fils de l'Homme vous a donné l'exemple pour que vous fassiez de même, et que vous vous comportiez comme il s'est comporté lui-même. A vous maintenant de garder ce bon dépôt, de le faire passer à tous les peuples et de leur enseigner tout ce que je vous ai dit. (Jn.13/15 ; 1 Jn.2/6 ; 2 Tim.1/13 ; Mt.28/20)

Et il leur expliqua que le Salut ne pouvez venir autrement que par la soumission libre de toute conscience d'homme à l'autorité souveraine de l'Évangile, puis il ajouta :

- Pour cela appelez tous les hommes à la véritable et totale conversion, à un changement profond de mentalité, comme Jean qui baptisait dans le Jourdain le fit à l'égard d'Israël. Il vous faudra guérir les cœurs en leur apprenant que leurs corps sont appelés à devenir les temples de l'Esprit-Saint. Ce ne sera pas facile... Heureux celui qui remportera la victoire, pour obtenir une part à l'Arbre de la vie qui est planté dans le Paradis de Dieu ! (Ap.2/7)

- Oui, Seigneur, répondit Thomas, mais nous aimerions bien savoir quand sera manifesté le Salut !
- Le moment ! le Père seul le sait. Mais tout est désormais remis entre vos mains, tout dépend de l'acceptation de la Vérité par l'homme, cette Vérité qui le délivrera, et pour laquelle j'ai porté témoignage en naissant et en venant dans ce monde. C'est alors seulement que les anciennes malédictions seront écartées, que le péché ne sera plus, et que la mort sera supprimée.

Et Jésus insista sur cette victoire de la conscience humaine sur l'ange exterminateur. Jean écoutait attentivement ces explications : « C'est votre foi qui triomphera du monde des ténèbres, et du Prince du mensonge qui le tient asservi ».

Et comme il parlait de la voie ouverte vers l'Arbre de la Vie, Jean regarda Marie. Il comprit qu'elle savait tout. Et il se dit en lui-même : « C'est à elle que je demanderai cela au moment voulu... »

Le jour était sur son déclin. Jésus leur dit :

- Montons sur la colline !

Ils marchèrent derrière lui. Pierre, Jacques et Jean se tenaient à ses côtés, continuant leur conversation familière. Quand ils furent arrivés au sommet, ils virent Jérusalem dont les remparts crénelés se profilait à l'horizon. Jésus leur expliqua le caractère tout à fait provisoire de ces murailles, et la signification symbolique de ces constructions :

- Toute plantation que le Père n'a pas plantée de sa main, sera arrachée, leur disait-il. (Mt.15/13)

Et il leur rappela que le véritable Temple de Dieu, la véritable Cité sainte, la Jérusalem éternelle, était faite de chair et d'esprit.

Et comme Jacques désirait que Jésus manifestât sa gloire aux yeux de ses ennemis, pour les confondre, il leur dit :

- Te souviens-tu Jacques, lorsque nous passions par un village de Samarie qui ne voulut pas nous recevoir ?
- Oui, Seigneur, dit-il, nous t'avions alors demandé de faire tomber sur eux le feu du ciel.
- Et que vous disais-je alors ?
- Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes.
- C'est exact, dit Jésus. Le temps de confondre mes ennemis par ma gloire, par la Majesté de mon Père, n'est pas encore venu. Un temps leur est donné pour reconnaître leur erreur et revenir de leur péché. Car par votre témoignage, mon Père veut que tout homme parvienne à la connaissance de la Vérité et soit sauvé. Car nous ne voulons pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. (Ez.18)

Et désignant à nouveau Jérusalem :

- Vous allez vous y rendre et y demeurer jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la Force d'En Haut.

Il les encouragea à nouveau, les assurant de son assistance, par la puissance des miracles, le triomphe sur les forces infernales, puis il conclut en disant :

- C'est jusqu'à la consommation des siècles que je suis avec vous. »
(Act.1/6)

Alors il s'éleva dans les airs, tout en les bénissant, et un nuage le déroba à ses yeux.

Ils restaient là plantés, stupéfaits, tel Elisée lorsqu'il vit Elie s'élever dans le char de feu. Ils comprenaient qu'une ère nouvelle était ouverte mais ils étaient un peu désespérés, car il n'y avait ni structure, ni législation, mais seulement eux-mêmes et leur foi. Ils savaient désormais que le Seigneur ne reviendrait plus à eux, comme il l'avait fait depuis sa Résurrection. Tout leur avait été dit, laissé en dépôt... Mais ils s'attardaient à regarder le Ciel, avec une immense nostalgie. C'est alors que les Anges intervinrent :

- Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là, les yeux levés vers le ciel ? Ce Jésus qui vous a été enlevé, comme vous l'avez vu s'élever, ainsi vous le verrez revenir.

Alors ils se rendirent au Cénacle, cette chambre haute, où les coussins et les nattes, les sièges et les tables étaient restés disposés comme ils étaient à la veille de la Pâque, pour le Seigneur. Ils reprirent leur place. Comme Pierre l'avait indiqué, Marie s'assit à celle de Jésus. Quant au siège de Judas, resté vide, il fallait y pourvoir. Pierre vit dans le psaume une indication : « Qu'un autre prenne sa charge », car il s'était rayé lui-même de la terre des vivants, celui qui n'avait pas eu de compassion pour l'Homme au cœur brisé. On ne trouva parmi tous les disciples que deux hommes (Ps.108) qui étaient les témoins de tous les faits, depuis le baptême de Jean jusqu'à la Résurrection. Et le sort désigna Mathias. (Act.2)

Alors commença une longue veille de dix jours, toute occupée par la personne de Jésus, par son Mystère. Ils n'accordaient à leur corps que le minimum de repos et de nourriture ; ils reprirent avec précision tous les souvenirs, firent le point de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Heures prodigieuses, que ces trois années passées auprès du Seigneur ! Si denses,

si pleines qu'elles paraissaient un instant d'éternité, un éclair éblouissant dans une nuit obscure.

Nathanaël rapporta son premier contact avec Jésus :

- ... et moi qui pensais que de Nazareth il ne pouvait sortir rien de bon ! Le Seigneur m'avait compris avant même que j'aie parlé. Il me dit : « Avant que Philippe ne t'appelle, je t'ai vu, lorsque tu étais sous ton figuier ». Il était donc le témoin de ma prière et du désir le plus secret de mon cœur. (Jn.1/45-46)
- C'est vrai, il scrutait les secrets des cœurs. Vous souvenez-vous de ce qu'il disait lorsque les pharisiens le questionnaient sur le denier à César ? « Hypocrites, pourquoi me tendez-vous un piège ? » (Lc.20/20s)
- Eh oui, c'est exact...
- Le piège, il faut le dire, était bien tendu ! Lequel d'entre nous y eut échappé ? Il était pris entre la lapidation par le peuple, et la dénonciation à Pilate, quoi qu'il eût dit !
- Mais il a dit ce que personne n'attendait : « Montrez-moi un denier ».
- Il n'avait même pas un denier sur lui.
- Jamais ! il n'avait jamais d'argent : souvenez-vous comme il parlait de cet « argent d'iniquité ». (Mc.10/23)

Et un autre apôtre rappela l'épisode de la femme surprise en flagrant délit d'adultère.

- ... s'il était avec Moïse en disant : « Lapidez-la ! » il contrevenait aussi à Moïse qui avait dit que l'homme et la femme ensemble soient lapidés (Lév.20/10). ¹ Et non pas la femme seule ! S'il disait « non ! » il contrevenait à la Loi. Mais il dit : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. » (Jn.8/1-8)
- Oui : c'était formidable. Aussi ils sont tous partis.
- C'était lui : il était comme cela. Il ne cherchait pas ses mots. Il réalisait dans sa personne ce qu'il disait souvent : « La Loi est faite pour l'homme et non pas l'homme pour la Loi ».
- Oui, je me souviens, disait un autre. Les plus anciens sont partis les premiers : quelle confusion, pour eux, devant la foule !... Quelle merveilleuse intelligence était la sienne ! Quelle force dans sa parole, quelle lumière dans son regard !

Ainsi s'étaient les conversations sur tout ce qui était arrivé, avec les moments forts de la prière et du chant des psaumes, qui

¹ - « Si un homme commet un adultère avec une femme mariée, s'il commet un adultère avec la femme de son prochain, l'homme et la femme adultères seront punis de mort. » C'est probablement ce que Jésus écrivait sur le sol... S'ils furent surpris en adultère, pourquoi n'ont-ils pas attrapé aussi l'homme ?

charpentaient chaque journée. Ils communiaient non plus dans la Loi, mais dans la connaissance du Seigneur, chacun livrant à ses frères la nuance particulière de son regard sur Jésus, l'image que sa mémoire avait enregistrée de son passage parmi son peuple. Ils précisaient, par la clé des Ecritures que le Seigneur leur avait laissée, le sens de telle ou telle parabole, des adages, des énigmes qui étaient tombés de ses lèvres, et ils projetaient ainsi sur les anciennes figures de l'histoire d'Israël la lumière que le Verbe fait chair leur avait laissée. Tout s'éclairait ainsi, à mesure que le soleil faisait de nouveaux tours, entre l'Orient et l'Occident...

Souvent, ils revenaient sur ce qui les avait d'abord choqués et scandalisés, ce Royaume de Dieu intérieur par exemple, si contraire à ce qu'attendait le peuple, dont Jésus disait souvent : « Il est au-dedans de vous ». (Lc.17/20-21)

Ils commençaient à voir que tout était vraiment résolu par cet idéal de perfection que le Seigneur avait proposé aux hommes dès le commencement de son ministère, lorsqu'il disait, ouvrant leurs cœurs à l'amour et à la miséricorde :

« Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait...

« Soyez miséricordieux comme il est miséricordieux.

(Mt.5/8 ; Lc.6/34)

Matthieu prenait des notes. Luc interrogeait soigneusement sur tout cela, s'assurant de la solidité des témoignages. Jean, surnommé Marc, fils de la maison où ils étaient réunis, qui n'avait pas d'abord osé suivre le Seigneur, visualisait ce qu'il n'avait pas vécu avec eux. Et comme on reprenait systématiquement le récit des faits, Pierre dit :

- Il y eut un moment important, vous souvenez-vous, c'est lorsqu'il a commencé à nous parler de ses souffrances et de sa mort.
- Oui, dit Jean, c'était après la deuxième Pâque que nous avons passée avec lui. A la première, il avait chassé les vendeurs du Temple, à Jérusalem.
- C'est exact, dit Nicodème, je l'ai vu. J'ai pensé, dès cet instant que la main de Dieu était avec lui. Alors je me suis rendu en secret auprès de lui, la nuit, pour entendre de sa bouche ce qu'il disait du Royaume.
- La deuxième Pâque, reprit l'Apôtre bien-aimé, fut marquée par les cinq mille hommes qui furent rassasiés avec les cinq pains et les deux poissons. Ensuite il parla longuement de son corps donné en nourriture et de son sang donné en boisson, pour la vie et le salut de ceux qui croient. Nous ne comprenions pas. Les disciples furent scandalisés, et c'est alors que les foules se retirèrent.
- Oui, dit Pierre, c'est à ce moment, si l'on peut dire, que le drame était engagé. Déjà l'opposition des pharisiens et des scribes était

irréductible... tout le monde était parti. Nous restions seuls dans la synagogue. C'est alors qu'il nous proposa : « Voulez-vous, vous aussi, vous en aller ? » Il prévoyait dès ce moment tout ce qui est arrivé et que nous avons vu. Et c'est pourquoi il commença à nous dire, souvenez-vous : « Celui qui veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ». (Mc.8/34s)

- C'était une période difficile.
- Nous étions décontenancés, et même parfois découragés.

- C'est alors qu'il nous emmena près des sources du Jourdain, dans la région de Césarée de Philippe. Il y faisait si bon, hors des cités d'Israël accablées par la chaleur de l'été !
- Il y eut un silence. Ils évoquaient ces images champêtres, les ruisseaux et les ombrages, les chemins le long des torrents d'eaux vives... Puis Pierre reprit :
- Qui sait si Judas ne commençait pas à le trahir ?
- Certainement, dit Jean. Jésus l'avait déjà dénoncé devant tous, à Capharnaüm, lorsqu'il dit : « L'un de vous est un calomniateur ». (Jn.6/70)
- Oui, c'est vrai, approuvèrent les Apôtres.
- Mais, dit l'un d'eux, nous ne savions pas qu'il parlait de Judas, et nous étions très inquiets.
- Eh bien justement, poursuivit Pierre, c'est à cette époque de grande angoisse qu'il nous emmena, Jacques, Jean et moi, sur la Haute Montagne. Et nous-mêmes là-haut, tous les trois, nous avons vu sa gloire.

Jean et Jacques témoignèrent aussi de la vision qu'il leur avait interdite de révéler avant sa résurrection d'entre les morts. Et ils attestèrent devant tous de cet événement capital.

- Ah ! mais je comprends, s'écria Philippe, je comprends pourquoi, dès ce moment-là, vous n'avez plus été les mêmes ; pourquoi vous étiez si forts, si décidés. Pourquoi ne nous avez-vous rien dit ?
- Il nous l'avait défendu, dit Jacques : « Pas avant que le Fils de l'Homme soit ressuscité d'entre les morts ».
- A vrai dire, enchaîna Pierre, nous ne savions pas encore exactement ce que signifiaient les mots « ressuscité d'entre les morts ». Maintenant nous le savons, puisque nous l'avons vu et que nous en portons témoignage. Voici donc ce qui s'est passé sur la Haute Montagne : nous étions endormis et lui priait, comme il arrivait souvent. Une clarté extraordinaire nous réveilla : cette clarté sortait de Jésus lui-même. Il était debout, les yeux levés au ciel, son visage resplendissait comme le soleil, et ses vêtements comme la neige. C'était merveilleux ! Sa gloire brillait plus encore que ces derniers jours, quand il se montrait à nous. Personne ne pourrait dire la force et la douceur de cette lumière qui s'échappait de son corps. Or, pendant qu'il était ainsi, une nuée

lumineuse où il paraissait se mêler, se répandit au-dessus de nous, et nous entendîmes une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le ». (Mc.9/2s + paral.)

- Ainsi, dit Jean, le Père nous redisait la parole qu'il avait prononcée lors de son baptême, dans le Jourdain.
- Exactement la même. La Majesté du Nom nous terrifia, dit Jacques. Nous tombâmes la face contre terre. Puis Jésus mit la main sur nous, et nous releva en disant : « Ne craignez pas ». Toute gloire avait disparu. Et c'est alors qu'il nous interdit de communiquer cette vision à quiconque.

Puis il ajouta :

- Nous descendîmes avec lui de la montagne ; nous avons vu Elie, alors nous lui dîmes : « Comment les scribes disent-ils qu'Elie doit venir d'abord ? » Et il nous expliqua : « C'est Jean le Baptiste qui est venu avec la force et l'esprit d'Elie, pour ramener le cœur des enfants vers les pères et le cœur des pères vers les enfants. Mais ils n'ont pas voulu l'entendre, et ils l'ont traité selon leur bon plaisir.

Alors la conversation fut ramenée sur Jean-Baptiste et son témoignage. Tous savaient que Jean avait été décapité par Hérode. Jeanne, qui avait été la femme de l'intendant d'Hérode, avait assisté à ce fameux repas où, sur un plat, avait été présentée aux convives la tête du prophète. Elle donna des détails que Marc et Matthieu enregistrèrent soigneusement.

- Ainsi, poursuivit Pierre, reprenant le cours du récit, après la deuxième Pâque les foules de Galilée se sont retirés de lui. Il nous prit à part, pendant tout l'été, nous parlant du Royaume. Vint la fête des Tabernacles, et nous montâmes à Jérusalem. Il fit là devant les scribes et les pharisiens, de nombreux discours. Il cherchait à les amener à la pénitence, eux les purs. Car, pour obtenir le Salut, ne devaient-ils pas, eux aussi, se reconnaître pécheurs ? Qu'en penses-tu, Jean ?
- Je pense qu'il en est bien ainsi. Nous étions, nous, trop ignorants pour comprendre tout ce qu'il disait, toutes les paroles mystérieuses qui montaient sur ses lèvres, et dont je ne vois pas encore, même aujourd'hui, tout le sens. Par exemple, vous souvenez-vous : « Vous êtes d'en bas, moi je suis d'en haut ». Et il disait aussi : » Si vous ne croyez pas, vous mourrez dans vos péchés ».
- Evidemment dit André, cette parole n'était pas pour plaire aux pharisiens ! Ni aux prêtres qui avaient refusé le baptême de Jean.

Et l'apôtre bien-aimé poursuivit :

- Il leur disait aussi : « Vous avez le diable pour père », vous souvenez-vous ?

- Oui, en effet, c'était très surprenant. Dire cela à des hommes qui, manifestement, appartiennent à la race d'Abraham, et s'en glorifient !
- D'ailleurs, ils protestaient ouvertement : « Nous ne sommes pas nés d'une prostitution, mais nous avons pour père Abraham ! » Ils étaient fort scandalisés.
- Oui, dit Thomas, c'était là, pour eux, une parole bien amère !
- Eh bien, dit Pierre, j'ai questionné le Seigneur sur cette parole, et savez-vous ce qu'il m'a dit ?

Tous tournèrent le visage vers lui et tendirent l'oreille :

- Eh bien, il m'a dit : « N'as-tu pas lu au livre de Moïse que c'est par l'astuce du démon qu'Eve enfanta Caïn qui tua son frère Abel ? Or, vous autres, me dit-il, vous descendez tous, de génération en génération, de cette première séduction qui a perverti l'Ordre que mon Père avait établi pour l'homme et la femme. » Et c'est ainsi que je compris que nous avons tous le Diable pour Père, nous autres aussi bien que les pharisiens à qui il s'adressait.

Nicodème, assis dans un coin obscur, comme le dernier, lui qui avait été docteur en Israël, s'écria tout à coup si fort qu'il surprit tout le monde :

- Ah ! mais oui, je comprends ! Je comprends maintenant ce qu'il me disait dans cet entretien que j'eus avec lui, lors de la première Pâque, à Jérusalem.
- Raconte, raconte, lui disait-on de toutes parts.
- Eh bien voici, dit Nicodème. Je m'approchai de lui, et je lui dis : « Rabbi, nul ne peut faire les œuvres que tu fais, si Dieu n'est pas avec lui. » Il devina aussitôt mon désir de s'entretenir avec lui sur le Royaume de Dieu. Il me dit, prévenant ma question : « Le royaume de Dieu, nul ne peut y entrer, à moins de naître d'En Haut ». Cette parole me frappa vivement. Je me demandais si j'avais bien compris. « Comment un homme, étant vieux, peut-il naître ? » lui demandai-je. Alors Jésus insista avec force en disant : « En vérité, en vérité, je te le dis, aucun homme, à moins de naître d'En Haut, ne peut voir le Royaume de Dieu. » J'avais alors 70 ans, et je désirais le voir, ce Royaume, je l'avais espéré toute ma vie ! Je lui demandai donc : « Faut-il qu'un vieillard retourne dans le ventre de sa mère, pour y naître ? » Et Jésus dit : « Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est Esprit. Ne t'étonne pas si je t'ai dit : « Il vous faut naître d'En Haut ». Il parlait avec cette majesté et cette intelligence que vous savez. Mais je ne comprenais pas davantage. Aussi je lui dis : « Comment cela peut-il se faire ? » Et je suis resté jusqu'à cette heure bien impuissant sur cette question... Mais c'est maintenant que je commence à comprendre. Notre génération de péché nous conduit à la perdition, il nous faut absolument en sortir pour entrer au Royaume de Dieu ! (Jn.3)

- Sans aucun doute, reprit l'apôtre Jean. C'est pourquoi si souvent, il condamnait cette « génération adultère et pécheresse ».

Et Thomas ajouta :

- Ainsi Jean-Baptiste, qui baptisait pour la conversion, annonçait celui qui baptiserait dans l'Esprit-Saint.

Et Pierre questionna Nicodème :

- Ainsi, qu'en penses-tu Nicodème, toi qui est docteur en Israël, aucun homme né de la chair et du sang, ne peut entrer au Royaume de Dieu, à moins de mourir, selon la sentence première : « Tu mourras de mort » ? Sinon, comment pourrait-il échapper à l'emprise de celui qui a séduit la femme ?
- Eh bien... oui... dit Nicodème, c'est assurément dans ce sens qu'il faut chercher. Il faut satisfaire à la justice de cette sentence...
- Alors, dit Jacques, c'est encore bien autre chose que de devenir comme un petit enfant ! Il faut renoncer à sa propre naissance en ce monde !

Nathanaël intervint. Il avait, grâce à sa droiture, retenu fidèlement les affirmations catégoriques du Seigneur :

- Voilà pourquoi il disait aussi : « Celui qui ne hait pas son père et sa mère ne peut être mon disciple. » Il faut donc renoncer à cette génération-ci, qui est à l'origine de ce monde corrompu et misérable. Certes, qui ne le voit ? Qu'y a-t-il de commun entre le Royaume de Dieu où tout est lumière, force et beauté, et les fils d'Adam qui pullulent dans la convoitise et le mensonge ?...

Cette parole était très forte. Elle provoquait une ardente réflexion.

Pierre opina :

- C'est bien cela, c'est bien cela ! Sinon pourquoi aurait-il condamné si souvent cette génération perverse que nous avons héritée de la folle tradition de nos pères ?
- Et que disait le prophète David, intervint André : « Ma mère m'a conçu dans le péché ». Il parlait alors en tant que fils d'Adam, et il demandait à Dieu d'être délivré et d'être introduit dans les profondeurs de la Sagesse. (Ps.50)

Ainsi, au fil des heures et des jours, les paroles mémorables de Jésus en revenant sur leurs lèvres, prenaient un singulier relief ! Elles réveillaient les pensées obscures des cœurs, atteignaient les profondeurs de la conscience, ébranlaient les racines du jugement moral. Certes, Jésus, lui, était « Le Juste » ! Pierre avait eu hautement raison de confesser publiquement : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » L'Ascension du Seigneur était la preuve tangible de sa Justice. Pierre ne s'était donc pas trompé. (Mt.16/19s ; Act.3/16)

Brillaient, tout particulièrement, dans cette rétrospective, les derniers mois, les dernières semaines de Jésus sur la Terre : ses affrontements avec le haut sacerdoce, ses enseignements devant le peuple, en plein cœur de la cité sainte, alors que les prêtres grinçaient des dents contre lui, que des pièges se tendaient sous ses pas, car ils cherchaient à l'arrêter. Lui, paisible et majestueux, s'avancait sur la mer déchaînée et triomphait de l'abîme avec une simplicité souveraine. Revint alors, sur le tapis, la dernière question qui avait confondu ses adversaires, au point que personne n'osait plus l'interroger. C'était l'énigme célèbre, posée au principe de l'Oracle davidique :

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur,
« Assieds-toi à ma droite,
« Jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis
« l'escabeau de tes pieds. (Ps.110h/1)

- ... c'est sur ce point, vous souvenez-vous, que Jésus confondait les pharisiens en leur demandant : « Comment se fait-il que le Roi David appelle le Messie « son Seigneur », alors qu'il est son fils ? » Et comme ils disaient : « Oui, il est fils de David », il leur demandait : « De quelle manière est-il son fils ? » Et vous le savez, personne parmi eux ne put donner de réponse à cette question, que Jésus tirait directement de l'Écriture.
- C'est vrai, c'est vrai, approuvaient les disciples.

Et ils se rappelaient ensemble leur enthousiasme et celui du bon peuple, en face de l'embarras des chefs et des savants. Et comme ils évoquaient ainsi ce triomphe de l'intelligence de Jésus, riant encore de la confusion de ses ennemis, l'apôtre Thomas, qui, lui, ne riait pas, déclara tout bonnement :

- Frères, pourquoi riez-vous ? Pour moi, je l'avoue, je ne saurais pas répondre à cette question du Seigneur. Je reconnais ne pas comprendre. Certes, Jésus a été proclamé fils par Dieu lui-même, lors de son baptême, et aussi, vous venez à trois de l'attester, sur la montagne où il vous montra sa gloire ? Mais quoi, sa mère est ici, parmi nous, et son père n'était-il pas Joseph, le forgeron de Nazareth ? Et d'autre part, il est dit dans l'Écriture que le Christ devait naître à Bethléem, en Judée, la cité de David, et tout le monde savait que Nazareth de Galilée était la patrie de Jésus. Je voudrais bien que l'un ou l'autre d'entre vous puisse dissiper ces deux difficultés !...

Ce discours de Thomas jeta un froid. Tout n'était donc pas si clair encore ! Ils comprirent alors pourquoi cet homme, avide de vérité et de certitude, avait pu sombrer, lors de la Passion, dans un tel désarroi ! Ces hommes de Galilée, si simples, devinaient tout à coup l'angoisse du cœur

qui ne peut se satisfaire de l'à peu près, pour qui l'intuition seule, ou l'attachement sentimental et affectif ne suffisent pas.

Jean prit la parole :

- Je pense, dit-il, qu'il y a un secret dans la naissance du Seigneur. S'il est juste, et nous savons qu'il l'est, il l'a été dès le ventre de sa mère. Pour lui, elle est exclue la malédiction qui pèse sur les fils d'Adam : car c'est volontairement qu'il s'est soumis à l'immolation. Il disait en effet : « J'ai le pouvoir de donner ma vie et de la reprendre. » (Jn.10/18) Et ne l'a-t-il pas fait sous nos yeux ? Ainsi le prophète avait déjà une intuition de la génération du Serviteur de Yahvé qui justifierait les multitudes : « Qui racontera sa génération ? » demandait-il. Or, je vous le demande, frères, n'est-il pas venu pour nous le moment d'entendre ce secret ? Et de qui pourrions-nous l'entendre, si ce n'est de sa mère qui est ici présente parmi nous ?

Alors Marie prit la parole devant les apôtres. Ils l'écoutaient : ils étaient émerveillés. Elle parlait avec une simplicité délicieuse, qu'elle avait apprise avec sa mère Anne. En l'écoutant, ils pensaient à Jésus : c'est d'elle, pensaient-ils, qu'il avait reçu cette grâce que nous lui connaissons.

- N'avez-vous pas lu dans les Ecritures, dit-elle, que la mère de Samson reçut la visite d'un Ange de Dieu, avant la conception de son fils ? Elle était stérile, et Dieu voulut ainsi lui manifester clairement son intervention en sa faveur, en prenant en elle l'initiative de la vie. L'enfant qui naquit fut consacré au Seigneur et devint Juge en Israël. Ce fut Samson, dont vous connaissez l'histoire. Israël, par sa main, fut délivré de la terreur de ses ennemis. (Jg.13..)

Les Apôtres captivés par le charme de Marie, pressentaient le rôle qu'elle aurait à jouer sur eux tous, rôle maternel et didactique, annoncé déjà par le Livre de la Sagesse de Salomon, rôle infiniment plus grand que celui de ces femmes qui leur avaient donné le jour...

- N'avez-vous pas lu dans l'Ecriture, continua-t-elle, dans le passage d'Isaïe où Achaz refuse le signe dans le ciel, que le prophète lui propose alors le signe de la véritable présence de Dieu parmi les hommes : « La vierge, dit l'Oracle, concevra dans ses entrailles et enfantera un fils, et on le nommera Emmanuel ». (Is.7/14)
- Oui, oui, nous savons, approuvaient les apôtres.
- Ainsi votre servante se trouva d'un commun accord avec Joseph son époux, pour persévérer dans une union virginale, car il nous apparut, à la lumière de la Parole prophétique, qu'il n'appartient qu'à Dieu de féconder le sein qu'il a fermé de sa propre main.

Anne, ma mère, et Joachim, mon père, comme aussi les parents de Joseph nous avaient engagés dans cette voie. Or, tandis que nos dispositions de corps, de cœur et d'esprit étaient telles, l'Ange de Dieu vint trouver votre servante, comme il le fit autrefois pour la mère de Samson. Il me proposa d'être la mère d'un fils qui règnerait sur la maison de Jacob et dont le règne n'aurait pas de fin. Je dis à l'Ange : « Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais pas l'homme ? » Et l'Ange de Dieu me répondit : « L'Esprit de Dieu viendra sur toi, Marie, tu n'as rien à craindre, et le Très Haut te couvrira de son ombre, voici pourquoi le fils qui naîtra de toi sera saint, il sera appelé Fils de Dieu ». Je dis alors : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole ». Et l'Ange de Dieu ajouta, me donnant un signe : « Voici que ta cousine Elisabeth, qui est âgée et stérile, a conçu un fils, et elle en est à son sixième mois : car aucune parole n'est impossible à Dieu ». (Lc.1/26-38)

En effet, le Tout-Puissant, El Shaddaï, qui a rendu miraculeusement fécond le sein d'Anne, la mère de Samuel, et celui de Sarah, et celui de Rébecca, la mère de Jacob, et celui de Rachel, pourquoi ne pourrait-il pas visiter le Sein virginal pour y faire sa demeure ?

Cette révélation, tombant si simplement des lèvres de Marie, frappait les apôtres de stupeur, plus encore que la Résurrection de Celui qu'elle avait enfanté ! Ils ne proféraient plus une seule parole, tant leur paraissait claire et manifeste, cette fois, cette appellation de « Fils de Dieu » dont Pierre avait désigné Jésus, sans toutefois comprendre ce qu'elle signifiait exactement. Ils gardaient, en ce moment de lumière, un silence lourd de respect, de vénération, de saisissement. Et comme aucun n'élevait la voix, ni pour approuver, ni pour questionner, Marie poursuivit.

- Quant à la naissance de Jésus, elle se produisit au moment du recensement qu'Auguste avait ordonné pour toute la terre. Joseph et moi, nous étions de la maison de David. Nous montâmes donc à Bethléem pour nous faire recenser selon l'Edit de l'Empereur. Et c'est là que je mis au monde Jésus, mon fils, dans la joie et l'allégresse. Et de même que vous l'avez vu entrer ici, après sa Résurrection portes closes, de même, c'est sans déchirer la virginité de mon corps qu'il est sorti de moi, et qu'aujourd'hui cette virginité demeure comme un témoignage. Ainsi, ce jour-là, était levée l'ancienne malédiction que Dieu prononça sur la femme après la faute : « Tu enfanteras dans la douleur ! » Les Anges de Dieu vinrent sur la terre chanter leur joie et leur action de grâce, appelant les bergers des environs de Bethléem à l'étable où nous avons trouvé refuge.

Voici comment les choses se sont passées. (Lc.2)

C'était une lumière, peut-être encore trop aveuglante, pour ces hommes que la Loi de Moïse fixait traditionnellement dans l'ordre de la chair. Aucun cependant, ne mettait en doute les paroles de Marie : c'était trop évident ! Jésus, par sa majesté, son intelligence, sa grâce, sa vérité, dont il était comblé, son triomphe sur la violence, sur la mort, sur la corruption, appartenait à un autre ordre. Le mystère de Jésus, c'était, bien sûr, sa conception et sa naissance... (2 Cor.5/16)

- Oui, conclut Pierre. Il était conçu de l'Esprit de Dieu, et c'est la raison pour laquelle la Sagesse divine resplendissait en lui. Marie, je crois en ta parole. Tout s'explique par ce que tu viens de dire.

Et Pierre, jeta un regard circulaire sur l'assemblée des disciples. Il lut une approbation générale sur les visages, tendus par l'émotion. Quelle révélation, pour l'humanité entière ! Quelle formidable simplicité dans le Dessein de Dieu, manifesté en Jésus-Christ, à partir de sa génération sainte !... Cependant Thomas gardait les yeux baissés, il avait certainement quelque chose à dire.

Alors Pierre proposa :

- Si quelqu'un veut interroger, qu'il le fasse, car il faut que tout soit parfaitement éclairci en ce qui concerne le Seigneur !

Thomas leva la main :

- Notre Loi exige le témoignage concordant de deux ou trois témoins pour qu'une chose soit parfaitement établie. Comment pourrions-nous croire Marie, puisqu'elle est seule à porter témoignage pour elle ?
- Je vois, dit Marie, que tu es lent à croire, Thomas. Mais tu as raison d'invoquer ici la Loi, et je rends grâce à Dieu de ton exigence. Lorsque mon Fils voulut manifester sa gloire, il prit trois d'entre vous, pour que leur témoignage fût concordant et assuré, comme nous l'avons entendu tout à l'heure. Il m'avait dit lui-même, depuis bien longtemps : « Il faudra que mes apôtres soient instruits de tout, afin qu'ils puissent porter témoignage en toute vérité. » Vous donc qui avez porté témoignage au sujet de sa gloire, quand vous étiez avec lui sur la sainte montagne, afin que vous puissiez témoigner aussi sur son entrée en ce monde, suivez-moi... et toi Luc, viens avec eux.

Luc était médecin.

Marie les emmena dans la chambre voisine : là où Pierre avait eu la manifestation de la Résurrection de son Maître.

Les autres disciples demeurèrent dans la chambre haute, bouleversés tout autant, davantage même, que Marie l'avait été par la venue de l'Ange Gabriel. Jusque-là, rien ne leur apparaissait meilleur que la sainte circoncision, et l'Alliance mosaïque voulue par Dieu avec la race

d'Abraham, inscrite en leur chair. Et voici que soudain, la virginité de la femme, que la Loi défendait par des sanctions sévères, se révélait comme le signe d'une autre Alliance, incomparablement meilleure. Il y eut un silence, en face de cette perspective si nouvelle, qui d'un coup, les ramenait à l'origine, à cet âge qui précéda la chute, à l'Orient de lumière, antérieur à l'intervention du Prince des ténèbres ! Mais surtout ils étaient émerveillés de la simplicité toute divine, toute ingénue, de Marie qui venait de parler avec une absence totale de gêne et de honte. Ils réalisaient brusquement ce qu'était une femme que la déchirure n'avait pas atteinte ni amoindrie, et dont la foi parfaite lui assurait l'intelligence de sa nature virginale. En son corps et en son esprit elle était la réalisation pratique de cette alliance inscrite par la main de Dieu en son ouvrage...

Philippe éleva la voix et dit :

- C'est donc cela qu'il annonçait lorsqu'il nous disait : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'êtes pas en état de les porter maintenant. »
- Assurément, dit Thomas ; nous allons connaître la Vérité toute entière qu'il nous a promise.

Et sa voix résonnait avec un accent de triomphe ; mais l'un des disciples lui objecta :

- Ne pouvais-tu pas te contenter du témoignage de sa mère ? Tu ne crois donc pas en la parole de Marie ?
- Si, j'y crois, et je suis assuré qu'il en est ainsi, tout comme elle nous l'a raconté. Tout aussi bien que vous, j'ai médité sur l'ouvrage des mains de Dieu, et je vois clairement que Jésus ne pouvait être Sauveur, ne pouvait réaliser son Nom, que s'il accomplissait dès sa conception, l'Oracle du prophète. Mais lorsque nous aurons à enseigner toutes les nations, lorsque nous aurons à dire : « Rassemblez-vous, approchez tous, réchappés des nations, qui donc l'avait révélé d'avance et naguère annoncé ? », nous ne pourrons les persuader que par des preuves formelles. Le Seigneur, certes, a dit, je le sais mieux que vous : « Heureux ceux qui croient sans avoir vu » ; mais pour qu'ils puissent croire sur notre simple témoignage, il faut que nous, nous ayons vu. N'êtes-vous pas d'accord ?
- D'accord, d'accord, dirent-ils.
- D'ailleurs, dit Philippe l'homme simple et délicat, pour Marie, cela ne fait aucun problème, car elle a la simplicité de l'enfant, elle est tout à fait dans le Royaume !
- Tu as raison, dit Nathanaël. Elle a compris cette chose évidente : que celui qui a formé le sein a seul le pouvoir de le féconder ! Ce principe est le point de départ d'un Monde entièrement nouveau, celui qui sera vivifié par l'Esprit. Vous souvenez-vous de sa parole : « La chair ne sert de rien, c'est l'Esprit qui vivifie » ?

Tous approuvèrent, eux qui étaient nés de la chair et du sang, mais qui, guidés par Marie, arrivaient au seuil du Royaume de l'Esprit de Dieu. C'est ainsi que se découvrait à leurs yeux le sens profond des énigmes de Salomon, lorsque la Sagesse de Dieu parlait par sa bouche, invitant les hommes à se mettre à son école. Ils évoquèrent le livre des Proverbes et celui de Ben Sirach (Prov.8 ; Si.24).

- Je comprends, dit André - lui qui avait été le premier à suivre le Seigneur - je comprends. Il y a un amour qui conduit à la vie, dont Jésus est le fruit ; et une convoitise qui conduit à la mort, et qui pèse sur tous les fils d'Adam... c'est évident !

Il découvrait ainsi le secret de Celui qu'il avait suivi en ayant déjà, sur la simple parole de Jean-Baptiste, deviné intuitivement le Mystère. Ce fut alors que la porte s'ouvrit. Pierre passa le premier. Il présenta Marie aux Apôtres et aux disciples qui se trouvaient là, et il dit :

- Voici Marie : vierge avant l'enfantement, vierge pendant l'enfantement, vierge après l'enfantement. Vierge, épouse et mère, dont les entrailles ont porté le Fils du Père éternel !

Plusieurs millénaires d'adoration, de contemplation, d'action de grâce, seraient désormais suspendus à ces simples paroles. Elles ont d'ores et déjà confondu les Enfers, et elles assureront la régénération de l'humanité, lorsque les hommes voudront bien y conformer leur conduite.

Puis Jean passa, il dit :

- Il n'est pas né de la chair et du sang, ni du dessein de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais il est né de Dieu. Et le Verbe s'est fait chair, éclairant tout homme en faisant son entrée dans le monde. (Jn.1/13)

Jacques à son tour, porta témoignage :

- Nous avons vu le fruit que produit la foi parfaite. Ainsi frères, ce n'est pas à la convoitise que nous sommes appelés, cette convoitise, qui une fois consommée engendre la mort, mais à la loi de liberté, dans la foi et dans l'amour, qui procurera à celui qui s'y tiendra le bonheur et la vie. ¹

Luc à son tour, prit la parole ; il était grec. Il parlait avec élégance, il proclama :

- Je certifie que tout est comme il a été dit : Jésus, en naissant de Marie sa mère, n'a nullement altéré sa virginité, mais il l'a consacrée. ²

¹ - Jac.1/13-16 ; 23. Lire non pas « physionomie » mais « génération » (Gr. genesis). Quelques points difficiles de cette épître se comprennent parfaitement lorsqu'on les éclaire par la lumière de la génération du Christ, prise comme normative de la Justice parfaite.

² - Texte liturgique ; Secrète pour la fête de la visitation.

Tous s'étaient levés à la parole de Pierre, manifestant ainsi une vénération, une adoration, que Marie sentait très proche des sentiments de Joseph lorsque, émerveillé, il reconnut la présence du Verbe de Dieu dans son Sanctuaire vivant. Ils la suivaient des yeux, alors qu'elle rejoignait sa place : c'était trop beau, trop simple, trop vrai ! Ils réalisaient cette fois ce que le Seigneur disait si souvent, lorsqu'il parlait de Dieu en l'appelant « son Père ». Oui, tel était donc le Dessein de Dieu, celui qu'avaient entrevu les prophètes, lorsqu'ils annonçaient que le Porche tourné vers l'Orient, pénétré par la Gloire de Yahvé, devait rester fermé ! L'énigme de David était résolue : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur... » Ainsi le bon plaisir de Dieu était d'associer la génération humaine à sa Paternité ! Thomas lui-même pleurait de joie, cette fois. Il était convaincu, et c'est lui qui rompit le silence, en s'écriant d'une voix étranglée par les sanglots :

- Oui, oui ! Amen, amen ! Je crois, je vois que Jésus est le Juste, et qu'il est vraiment le fils de l'homme, parce qu'il est Fils de Dieu !

Marie, elle n'avait pas ajouté un mot. Lorsque les Apôtres eurent ainsi exprimé, par diverses acclamations, la joie et l'enthousiasme que cette lumière nouvelle projetait en leur âme, Pierre, se tournant vers elle, lui demanda :

- Et toi, Marie, tu ne dis plus rien ?
- Moi, dit-elle, je chante. Et je vais vous dire maintenant ce Cantique que j'ai chanté pour la première fois lorsque j'ai porté à Elisabeth, la mère de Jean le Baptiste, la bonne nouvelle qui vient de retentir à vos oreilles. Je lui appris en effet, que l'Esprit de Dieu avait fécondé mes entrailles, pour y susciter la Semence sainte. Chantez donc après moi !

Et ils chantèrent avec elle, reprenant chacune des strophes à la suite de sa voix cristalline comme du diamant :

« Mon âme exalte le Seigneur,
« Exulte mon esprit en Dieu mon Sauveur !

« Il s'est penché sur son humble servante,
« désormais toutes les générations me diront bienheureuse !

« Le Puissant fit pour moi des merveilles,
« Saint est son Nom.

« Son amour s'étend d'âge en âge
« sur ceux qui le craignent.

« Déployant la force de son bras ;

« il disperse les superbes.

« Il renverse les puissants de leur trône,
« il élève les humbles.

« Il comble de biens les affamés
« renvoie les riches les mains vides.

« Il relève Israël son serviteur,
« il se souvient de son amour.

« De la promesse faite à nos pères,
« en faveur d'Abraham et de sa race à jamais...

L'immense allégresse de Marie, jusque-là inconnue, discrète, éclatait dans ce Cantique, qui était comme un résumé de l'Écriture. Thomas pensait : « Ah, certes, le Royaume est au-dedans, au plus secret, au plus profond de la nature humaine, comme le disait le Seigneur. » Et Jean : « C'est là la volonté de Dieu, le bon plaisir de Dieu qui demeure éternellement... » Les apôtres savouraient ces paroles déjà anciennes, éparpillées dans le Saint Livre, que Marie avait rassemblées en un merveilleux bouquet. Ils les rapprochaient de certaines paroles de Jésus, notamment celles qu'il avait prononcées sur la Montagne, lorsqu'il cherchait à dissiper les ténèbres d'une génération pécheresse, et follement infatuée d'elle-même :

« Bienheureux les pauvres, malheur à vous les riches !
« Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés...
« Malheur à vous qui riez maintenant, car vous serez dans le
« deuil...

Puis Jacques éleva la voix pour dire :

- Ainsi l'ordre ancien que nous avons reçu de nos pères a vieilli et il est sur le point de disparaître. « Une génération s'en va, une génération vient... » La figure de ce monde passe, et nous sommes dès maintenant les témoins d'un monde qui n'est pas encore et que notre foi construira. (1 Jn.2/17)

Et Jean enchaîna :

- dans lequel celui qui accomplira la volonté du Père demeurera éternellement.
- Il nous reste maintenant, dit Matthieu, à porter témoignage dans le monde pour opérer, dans la conscience des hommes, le changement de mentalité qui rendra possible l'avènement du Royaume.

Ils approuvaient, non sans une certaine appréhension, en face de l'ampleur d'une telle tâche. Ils étaient parfaitement conscients de l'importance universelle de la Révélation qu'ils avaient désormais à transmettre à tout le genre humain. L'un d'eux questionna encore Marie :

- Et Joseph, ton époux, lui demanda-t-il, qu'en est-il advenu de lui ?
- N'avez-vous pas lu dans les Ecritures, répondit-elle, qu'Hénoch fut agréable aux yeux de Dieu, et qu'il ne connut pas la mort parce que le Seigneur l'avait enlevé ? Ainsi mon époux a obtenu par avance l'accomplissement des promesses que vous a faites mon Fils. Il n'est pas retourné à la poussière, mais il a obtenu la gloire céleste par la transformation de son corps.

Alors Jean s'écria :

- Voilà ! C'est ce que Jésus nous disait quand il était avec nous : « Celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort » (Jn.8/51).
- Sans aucun doute, dit Pierre, lui seul avait les promesses de la vie éternelle. C'est pour cela que nous l'avons suivi. Mais son père Joseph avait suivi la voie de la Justice, et il a ainsi dépassé l'ordre du péché et de la Loi. Ainsi l'ancienne sentence qui pesait sur les fils de la génération adultère et pécheresse n'a pas eu de prise sur lui. Tout est donc parfaitement logique. Marie n'a pas connu les douleurs de l'enfantement, et Joseph n'a pas regagné la poussière. C'est parce que leur foi, à tous deux, a retrouvé la pensée première du Créateur, signifiée dès les origines...

Puis d'un ton solennel, il déclara :

- Frères bien-aimés ! Invoquons le Père céleste de Jésus qui est Christ et Sauveur ! Supplions-le d'envoyer sur nous l'Esprit de sainteté qui a fécondé les entrailles de Marie, vierge-mère ! Qu'il féconde aussi nos intelligences pour les affermir dans la Vérité, et nos cœurs pour les rendre capables d'aimer selon le commandement nouveau que le Seigneur nous a donné !

A peine le chef des apôtres avait-il fini cette exhortation que le Père prit la parole. Il y eut soudain un vent de tempête, une imprévisible tornade, avec grand bruit de tonnerre. La maison où ils étaient ensemble, comme autrefois le Temple de Jérusalem, où Isaïe prosterné, contemplait la Gloire du Trois fois Saint, fut violemment secouée. Un globe de feu plana sur eux, dans la chambre haute, et éclata en diverses flammes qui se répartirent comme un feu sur les disciples qui avaient reçu mission d'enflammer le monde par l'Amour et de l'éclairer par la Vérité venue d'en Haut. (Act.1)

Dès lors, tout ce qu'ils avaient cherché et deviné, entendu ou pressenti dans les paroles de Jésus, dans les confidences de sa mère, et qu'ils n'appréciaient que comme une vérité objective, pénétra profondément en eux, comme une conviction intime, comme une cohérence absolue, super-logique, ne faisant qu'un avec leur propre chair ! Soudain, l'intelligence des Ecritures, qu'ils avaient reçue du Seigneur, s'épanouit en une super-connaissance de la Révélation totale de Dieu. L'évidence de ce plan divin

éclatait comme une traînée de lumière sur les anciens textes, de la Genèse au dernier des Prophètes, condamnant la génération de péché, annonçant l'Ordre véritable, inauguré par Jésus-Christ. Et l'Histoire elle-même s'ouvrait devant eux comme un immense théâtre, celui de la Geste de Dieu, révélatrice de sa patience et de sa miséricorde, jusqu'au Jour merveilleux qui enlèverait les croyants dans la Gloire du Premier-né. Et alors la Personne de Jésus ne leur apparut plus comme une énigme, mais comme la réalisation concrète du désir le plus profond du cœur de l'homme. Et ils savaient dès lors ce que signifiaient les paroles : « Je suis la voie, la vérité et la vie ». (Jn.14/16)

Ils venaient de recevoir le baptême de l'Esprit ; ils étaient des hommes nouveaux. Pierre ne reprendrait plus son filet, ni Matthieu son calame. Luc n'exercerait plus son métier de médecin : ils se savaient, dès cet instant, les citoyens, exilés sur la terre, de la cité céleste, cité construite uniquement sur le Bon Plaisir du Père, et le Roc des mystères divins.

Et Marie était là, exultant d'allégresse, rendant à Dieu une action de grâce indicible, à cause du triomphe de sa foi. Et le mot d'Elisabeth, entendu quelque trente ans plus tôt, lui revint à la mémoire :

« Heureuse es-tu, toi, parce que tu as cru ! »

- Fin du chapitre 10 -

Le Foyer de Jean

La force des préjugés est telle que l'évidence des faits ne peut pas les renverser. « Il blasphème, car étant homme, il se fait Dieu ». Tel était le préjugé des prêtres, des scribes, des pharisiens, qui tous, l'avaient condamné comme blasphémateur.

Il ressuscita.
Ils s'obstinèrent.

Jésus l'avait annoncé : « Même si quelqu'un ressuscite d'entre les morts, ils ne seront pas persuadés. » (Lc.16/31)

La génération adultère et pécheresse que le Seigneur Jésus avait exhortée, instruite, avec une patience infinie, avertie et menacée avec une vigueur et une éloquence insoutenable, éblouie par l'évidence des miracles, persévéra néanmoins dans son pacte funèbre avec Celui qui a l'empire de la mort. ¹

Le Seigneur lui accorda quarante ans de réflexion : mais la lumière fulgurante qui émanait de la prédication apostolique, autant que du témoignage de vie que donnaient les sectateurs du nazaréen, ne parvinrent pas à l'ébranler. Les païens eux-mêmes disaient : « Voyaient comme ils s'aiment ! » et ils étaient convertis, Mais les Juifs disaient : « Ils s'aiment, c'est un scandale ! », et ils les méprisaient.

Car, dès qu'ils furent embrasés par l'Esprit, les Apôtres se présentaient devant le peuple, les savants, les chefs comme témoins de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Oui, Jésus de Nazareth était bien le Prophète annoncé, semblable à Moïse ; mieux : il était le Messie attendu par l'espérance d'Israël. Mieux encore : il était ce qu'il disait, ce dont il avait témoigné par sa mort : Fils de Dieu.

Bien entendu, ils ne pouvaient être question pour eux de livrer d'un coup à la foule les intimes secrets que Marie, sa mère, leur avait confiés dans l'intimité du Cénacle ! Sagesse divine, cachée aux sages et aux

¹ - Hb.2/14. « Je suis resté 40 ans auprès de cette génération... ces gens-là n'ont pas connu mes voies... ils n'entreront donc jamais dans mon repos ». Ce texte du ps.94, expliqué par l'Épître aux Hébreux s'applique aux contemporains des Apôtres qui, de l'année 30, mort et résurrection de Jésus, jusqu'en 70, ruine de Jérusalem, se sont obstinés dans le refus du Sauveur.

savants, mais révélée aux petits ; sagesse qui ouvrait les énigmes comme une clé infaillible, qui dévoilait le mystère des oracles lancés comme des défis par les inspirés de Dieu, aux sages, aux philosophes, aux érudits, aux puissants de ce monde. Les disciples autrefois, avaient souscrit à la profession de foi de Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », sans la comprendre dans sa profondeur ; désormais, pour eux, tout était clair. Ils ne pouvaient cependant livrer au public la parfaite connaissance de Jésus-Christ : il importait d'abord de rapporter ce que Jésus avait fait et dit ouvertement, montrer que son tombeau était vide parce qu'il était le Vivant, proclamer que le désarroi tombé sur le peuple le jour de la Croix ne pouvait se dissoudre que par le pardon de Dieu obtenu par la foi et le repentir.

Pierre criait donc, et les apôtres avec lui :

« Vous avez crucifié le Juste ! Vous lui avez préféré un assassin ! Devant Pilate, vous l'avez condamné, alors qu'il le reconnaissait innocent et qu'il voulait le relâcher ! » (Act.3)

Et comme les nombreux auditeurs, aux carrefours des routes, sur les marchés, et surtout dans le parvis du Temple, étaient consternés et demandaient : « Que nous faut-il faire ? », il disait :

- Croyez en Jésus fils de Dieu ; c'est ainsi que Dieu vous pardonnera ! (voir Act.2/37-38) ¹

La Résurrection de Jésus, dont ils témoignaient avec tant de force, était la preuve manifeste de sa Justice, de la Vérité de ses Paroles, de l'authenticité de son message, et surtout de sa véritable relation de fils par rapport au Tout-Puissant.

La Vérité sous-jacente essentielle, la conception virginale de Jésus, opérée par l'Esprit-Saint, sa naissance, le mystère de sa Personne, ne pouvaient être révélés qu'aux initiés : à ceux qui avait admis en principe qu'il était bien l'envoyé de Dieu annoncé par les Prophètes.

Dans les premiers temps la Parole fit de nombreuses conversions. C'est en masse que les prêtres et les Lévites qui avaient médité sur la déchirure du voile du Temple, et plus encore sur le tombeau vide, adhéraient au véritable Agneau immolé. Dans le peuple, un large mouvement de sympathie, de repentir, se dessinait, à mesure que la prédication évangélique faisait revivre aux yeux de tous le Passage du Seigneur, la Visite qu'il avait faite, à la Nation devenue, depuis Abraham, son

¹ - « Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour le pardon de vos péchés ; et vous recevrez le don du Saint-Esprit. »

héritage. Beaucoup s'inclinaient pour recevoir le Baptême de pénitence, et d'autres se relevaient par le baptême de l'Esprit, répandu par les mains des Apôtres sur tout cœur docile et sincère, sur toute âme droite et sans détour. Les disciples de Jésus, plus assidus que jamais au jeûne et à la prière, occupaient les parvis du Temple à toute heure du jour, et persévéraient dans les pratiques de la Loi, car l'Economie nouvelle leur paraissait étroitement solidaire de l'ancienne.

Mais les chefs du peuple, les véritables responsables de la mort de Jésus, niaient toujours. Leur théologie refusait de reconnaître les faits. Eh quoi ! Qu'importent la science, la sagesse, la beauté, l'amour, l'exemple admirable donné par Jésus de Nazareth ! Qu'importe même l'héroïcité de ses souffrances ! Cet homme, plein d'illusions sur lui-même, possédait sans doute des pouvoirs magiques au service de son fanatisme ! Qui sait ? Qui pouvait être assuré que ses miracles procédaient de l'Esprit d'En-haut ? Ne pouvaient-ils pas avoir pour auteur quelque démon séducteur ? Comment les enfers ne se réjouiraient-ils pas de prêter leur appui à un blasphémateur ? Ainsi, confiants jusqu'à l'aveuglement en leur monothéisme rigoureux – qu'ils comprenaient mal – ils se flattaient d'échapper à la « séduction collective » qui entraînait les gens sans culture chez les sectateurs du Galiléen. Dans les premiers temps, ils haussaient les épaules en signe de commisération pour ces « maudits qui ne connaissent pas la Loi », mais bien vite ils furent obligés de présager un écroulement prochain de la Nation, s'ils ne mettaient pas un frein à ce qu'ils pensaient être une désertion. Dès lors, les Apôtres leur apparurent comme les pires ennemis du peuple de Dieu, de la race d'Israël.

Pierre fut donc arrêté, mais personne, parmi les autorités ne put le faire changer de langage. Que répondre à un croyant qui déclare : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes », surtout lorsque l'individu, manifestement de bonne foi, est un entêté, un ignorant, que l'on ne peut instruire en un seul instant de tous les principes de la logique des écoles... L'intervention de Gamaliel, noble vieillard, estimé de tout le Sanhédrin, calma un instant les esprits : « Ne vous mettez pas dans le cas de lutter contre Dieu, dit-il ; si les choses ne viennent que des hommes, elle tomberont d'elles-mêmes »... Pierre fut donc relâché et la secte des Nazaréens progressa encore, d'autant que les Apôtres aussi, disait-on, faisaient des miracles. Il fallut donc arrêter Pierre une seconde fois. On le mit sous les verrous, derrière des portes de fer, sous la garde des soldats. Mais il s'échappa, et nul ne sut comment, car cette évasion était rigoureusement impossible. La nouvelle circula parmi le peuple qu'il avait été délivré par un Ange. (Act.5/17s)

Ces miracles, ces prédications incessantes, ces défilés, ces chants, ces processions, ces réunions, disloquaient le vieux judaïsme. A peine achevait-on la construction du Temple, que l'on ne trouvait plus de prêtres pour assurer le service divin ! Beaucoup avaient filé du côté de Jésus, acceptant loyalement de perdre leur rang, leur place, leurs fonctions et

leurs prébendes ! Des scribes, des pharisiens même s'étaient laissés séduire ! Notamment ceux que le Seigneur avait contactés directement au cours de son ministère, et qui, se souvenant de tout, voyaient clairement le déroulement des faits, méditant sur le tombeau vide, concluaient que Dieu était de son côté. Les vieux arguments s'écroulaient : « Aucun prophète ne vient de Galilée... » Car on savait maintenant, les Apôtres l'avaient expliqué, qu'il était né à Bethléem, au moment du grand recensement d'Auguste, et de ce fait, on pouvait dater sa naissance par rapport à l'histoire du monde, ¹ et la prophétie de Michée se trouvait magistralement accomplie par un ébranlement de la Terre habitée !... Les anciennes calomnies : « C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons... », apparaissaient bien ridicules à ceux qui admettaient l'évidence de sa Résurrection, attestée par un si grand nombre de témoins manifestement sincères !

Il ne restait plus à la vieille garde d'Israël que son étroit principe de base : « Tu blasphèmes, parce que étant homme, tu te fais Dieu ! » L'argument précis dont Caïphe s'était servi pour entraîner le Conseil à le condamner paraissait assez faible, au plus grand nombre. Mais les dirigeants fanatiques s'y cramponnaient mordicus, tout en pensant en leur for intérieur : « Ah ! Si Jésus de Nazareth n'avait pas eu cette folle prétention ! Que de douleurs eussent été évitées au peuple ! » Mais il l'avait eue, et avec une audace extrême. Aussi cette évidence du blasphème justifiait à leurs yeux la valeur de leur cause, la bonne, puisqu'elle défendait les droits de Dieu ! Bien entendu, tous les grands, gens en place, considérés, admirés et écoutés, ne pouvaient renoncer à leurs privilèges pour se soumettre à des pêcheurs ignorants que Jésus avait désignés pour chefs, au plus grand mépris de la hiérarchie établie !

Aussi, ils firent appel au bras séculier, moins long, évidemment que le bras de Dieu, mais utile en certains cas. Hérode fut habilement circonvenu, Jacques fut visé, ce proche parent de Jésus, véritable bétail pour abattre les murailles déjà croulantes de Jérusalem, qui ouvrait des brèches inquiétantes dans les milieux sacerdotaux. Il fut séquestré et exécuté. Hérode n'en était pas à un meurtre près. La Loi de Dieu : « Tu ne tueras pas » est-elle pour les rois ? Quel moyen de gouverner, si on devait l'observer ?

Les grands-prêtres et les chefs juifs crurent que le coup était une victoire. Malheureusement Hérode, quelques semaines plus tard, au cours d'une réjouissance publique, alors qu'il prononçait en son propre honneur un brillant discours, fut dévoré tout vivant par les vers... (Act.12/20s)

¹ - Tertullien affirme que l'on possédait, dans les premiers siècles, les archives romaines du recensement en Judée, sur lesquelles figurait la mention de la naissance de Jésus, un 25 décembre. Repris par St Jean Chrysostome.

Alors le Judaïsme incrédule et mourant, volontairement oublieux des Prophéties du Seigneur, rassembla toutes ses forces pour exclure de son corps ce fétus gênant, insupportable, et qu'il refusait de reconnaître sien. Les officiels décrétèrent l'expulsion et l'anathème de tous les sectateurs du Nazaréen. Désormais le Temple leur serait fermé, les prêtres devenus ses disciples, non seulement privés de leurs fonctions liturgiques, mais déchus de leurs droits et dépouillés de leur patrimoine en Israël. Les prisons n'étaient plus assez vastes. Le mal s'était développé trop vite. On accusait Gamaliel de faiblesse, de gâtisme, d'aveuglement stérile. La Foi en Jésus fut érigée en crime passible de la lapidation. Quoi ? Ceux qui reconnaissaient comme prophète un blasphémateur, n'étaient-ils pas blasphémateurs avec lui ?

Ce raidissement désespéré et dangereux procédait cependant d'une rigoureuse logique, toujours la même : il est inconcevable qu'un homme, qu'un mortel, - Et Jésus n'était-il pas mort ? - puisse être dit fils de Dieu ! ¹

Aussi, à partir de ce moment-là, voyant que leur vie était en danger, les disciples appliquèrent le conseil du Seigneur : « Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre... » Cela était relativement facile, car dans toutes les villes d'Israël, le Témoignage les avait précédés. Il y avait partout des disciples du Seigneur, appliqués à l'unique commandement, assidus à la fraction du pain, conscients de leur vive et profonde communion en Lui. Aussi, ces nombreux contacts, ces gestes multipliés de solidarité, d'hospitalité fraternelle, consolidaient la cohésion de l'Eglise, dans la mesure même où l'Ennemi tentait de la disperser.

Pour Pierre la situation devenait intolérable à Jérusalem. Il résolut d'aller s'établir à Antioche, ville païenne sans doute, mais quoi ? Ne valait-il pas mieux respirer en terre païenne que d'étouffer en terre sainte ! D'ailleurs, on l'avait appris théoriquement et on l'expérimentait chaque jour : « Dieu n'habite pas dans des temples faits de main d'homme ». N'avait-il pas fui le Temple lors de la déchirure du Voile ?... Déjà l'Esprit-Saint amenait les disciples à beaucoup de discernement pour garder l'essentiel, l'éternelle Révélation, et rejeter ce qui était symbolique, humain, transitoire...

Quant à Jean, il alla beaucoup plus loin : jusqu'à Ephèse, plus païenne encore, plus dissolue, horriblement idolâtre, fastueuse et

¹ - Rappelons que Jésus a pris la nature humaine, et non pas la nature mortelle héritée du péché d'Adam. Il est mort parce qu'on l'a tué, on l'a vidé de son sang. Il aurait connu l'assomption si nul n'avait porté la main sur lui. « S'ils l'avaient connu, dit St Paul, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de la Gloire ! » (1 Cor.2/8)

dévergondée, brillante et tapageuse, misérable et séduite par le rêve, l'illusion, l'argent, le luxe, les harpes, les cithares, toute dévouée à la grande déesse Artémis, la reine universelle des clins d'œil, des rendez-vous, des baisers, des étreintes et des joies de l'amour...

Marie se rendit à Ephèse avec Jean. Il y avait un sérieux combat à mener en ce haut-lieu !

Ils louèrent, pour une bouchée de pain, une modeste mesure qu'un homme libre n'eût pas consenti à habiter, dans la banlieue de la ville. L'apôtre la trouva très convenable et s'y installa avec la mère de Jésus et il y vécut avec elle dans une parfaite simplicité. Elle était devenue pour lui plus qu'une mère, plus qu'une sœur, plus qu'une épouse : d'elle il avait reçu l'initiation aux mystères célestes.

Mais leur maison n'était pas une retraite : elle était ouverte à de nombreux visiteurs qui passaient, jour après jour, désireux de mieux connaître l'apôtre que Jésus aimait et la mère du Fils de l'Homme. Combien de disciples ici réchauffaient et fortifiaient leur foi, et recevaient une charité triomphante dans les agapes qu'ils célébraient ensemble, dans le mémorial du Seigneur. Certains séjournèrent assez longtemps, qui ne voulaient pas s'en tenir aux rudiments de la doctrine, mais qui cherchaient à approfondir les mystères. Et la chose se faisait de manière la plus simple : dans la conversation de toutes les heures comme le Seigneur Jésus l'avait fait pour les siens. Une chaude lumière rayonnait autour de ce Foyer d'un nouveau genre, simple et accueillant, exhalant la douceur et la paix, la bonne odeur de Jésus-Christ. Il rappelait Nazareth et son bonheur inimaginable. Il annonçait autre chose, que l'Eglise mettrait des siècles à découvrir et qu'elle n'a pas encore réalisé. La cellule essentielle du Royaume était là : l'homme et la femme, exprimant en ce monde quelque chose de la Gloire du Père et du Monogène dans l'unité de l'Esprit.

Beaucoup d'informations confluaient en ce lieu, véhiculées par les voyageurs, apportées en confiance par les pèlerins. Certaines réjouissaient le cœur de Marie, lorsqu'elle apprenait les progrès de la Foi, de la connaissance de son Fils dans les communautés de la dispersion. D'autres l'affligeaient : celles qui provenaient de la ville sainte : de Jérusalem !... Hélas ! Elle n'était plus, dans son orgueil fanatique, que le bastion de la hargne et de la colère ! La citadelle de Sion, ébréchée, édentée, comme une mère sans entrailles, plus dure que l'autruche du désert, refusait de reconnaître ses enfants. Elle envoyait vers le Nord et vers le Sud, vers le désert et vers la mer, les fils de la Géhenne à la poursuite des Nazaréens. L'un d'entre eux, Saul, déjà présent au martyre d'Etienne, remplissait, disait-on, les prisons de Jérusalem afin que les grands prêtres puissent se rassasier de sang...

En entendant tout cela, Marie évoquait le temps de ses fiançailles lorsque, au Temple de Yahvé, elle écoutait les discours des docteurs,

lorsqu'elle confrontait avec l'appel de l'Esprit, l'interprétation que Siméon donnait des Ecritures. Quel changement ! Quel effondrement ! Elle pleurait souvent sur les ruines de Jérusalem, dans le souvenir des larmes que son Fils avait versé en prophétisant qu'il ne resterait pas pierre sur pierre de la Cité de David. Inévitable catastrophe, puisque la Nation élue par le Seigneur, son écolière, souvent indocile, son épouse, souvent infidèle, dirigée et secouée par les sages et les Prophètes pendant plus de mille ans, se reniait elle-même en refusant le fruit de sa foi et de son espérance ! Marie suppliait souvent, en murmurant dans son cœur : « Hélas, hélas ! comme Tu l'as dit, la fille de Judas sera prostrée jusqu'à terre, la flamme de l'incendie la brûlera... Mais quand donc les murailles de Jérusalem seront-elles reconstruites ?... »

On parlait de plus de plus de ce jeune homme nommé Saul, formé dans les parvis du Temple, sur les bancs de Gamaliel, disciple fervent des pharisiens, des docteurs les plus zélés pour la lettre de la Loi... Son ambition ? Extrême : devenir un maître en Israël, à la suite de ses pères, peut-être le plus grand. Son origine : Tarse : une ville de la Dispersion. Il était, disait-on, citoyen romain par son père, il parlait le grec avec élégance, aussi bien que l'hébreu et l'araméen. Ardent jusqu'à la dureté, la cruauté, l'homicide rituel : tenant pour néant les gémissements d'une femme pour ses fils, d'une mère pour le fruit de ses entrailles, lorsque la gloire de l'Unique était outragée par le blasphème, par les propos insensés de Celui qui étant homme s'était prétendu égal à Dieu !...

- Tu sais, Marie, disait parfois l'apôtre Jean à celle qui était désormais sa mère bien-aimée, c'est Saül qui ravage l'Eglise ; c'est l'obstination judaïque cristallisée dans la fougue de la jeunesse. Il sera intraitable, rien ne pourra l'arrêter, tel un lion ravageur...

Et comme ils évoquaient tous deux les dangers qu'il faisait courir à d'innombrables frères, Marie soupira dans une ardente supplication :

- Ah ! mon Fils, fais briller à ses yeux la lumière de ta Face !

Il le fit.

Saul tomba de cheval, le nez dans le sable, et ses yeux furent obscurcis pendant trois jours par l'éblouissement de Jésus-Christ. Des hommes de son escouade le relevèrent et le prirent par la main. Ventre vide, cœur abattu, genoux tremblants, comme un gosse corrigé proprement, il fut conduit à la maison d'un chrétien inconnu qui lui rendit la vie en lui donnant le baptême.

C'était un coup terrible pour Paul : il fallait qu'il fût bien solide de tempérament, dans une belle assurance d'esprit, dans une grande fermeté

de cœur, pour ne pas devenir fou devant la gloire du Crucifié ! Pour supporter l'effondrement brutal de tout ce qu'il tenait pour vrai et authentique, en raison de l'interprétation que des maîtres incontestés donnaient des Oracles divins ! Il lui fallut néanmoins trois ans de réflexion, dans les déserts de Syrie et d'Arabie, pour reconstruire avec les anciennes pierres complètement écroulées, qu'il avait arrachées pendant toute sa jeunesse à la Montagne des Ecritures, un édifice nouveau, conforme cette fois, non pas à l'ordre passager de la Loi, mais au Dessein éternel du Père.

Années de recherche, de supplications ardentes, d'incessantes prières, de conversations et d'échanges avec des disciples, de participation assidue aux agapes, à la fraction du pain, à la communication de l'Esprit, et l'Evangile apparut enfin à Paul, le persécuteur confondu, comme l'achèvement de la Foi et des Prophètes.

A Jérusalem, ceux qui l'avaient envoyé à Damas pour enchaîner les sectateurs du nazaréen, pleurèrent, comme autrefois les compagnons de Jonathas, sur la mort de Saül, le héros vaincu : « Saül, Saül, si aimable et si beau, si ardent, si passionné... l'espoir de notre race a sombré dans la folie, frappé par l'ardeur du Soleil : il est passé du côté du Nazaréen... » Mais Paul saurait un jour leur démontrer qu'il n'était pas devenu fou à la suite d'une insolation... Il enseignera qu'il y a une folie de la Croix plus sage que les sages de ce monde, un soleil de Justice autre que celui qui réchauffe le globe terrestre !...

Vers cette époque, à Antioche, où Pierre enseignait, les disciples reçurent de la part des moqueurs et des incrédules le surnom de « chrétiens ». Beaucoup d'hommes le portent encore. Parmi eux, on rencontre parfois de vrais disciples du Christ.

Le Judaïsme alors les avait définitivement rejetés. Pour eux, plus de temple, plus de synagogue, plus de part aux sacrifices ; exclus, ils l'étaient des allégresses de la vieille Sion. Ils ne montaient plus à la fête des Tabernacles, des Pourim, de la Pâque. C'était, pour beaucoup, un vide immense, un déracinement insupportable, surtout pour les anciens qui avaient grandi à l'ombre du Temple, sous les tables de la Loi. Mais le dénuement des humbles communautés était comblé par l'Esprit d'amour et de vérité, qui s'exprimait au moment de la fraction du pain, lorsque dans une foi vive, une authentique charité, les personnes devenaient transparentes les unes aux autres, dans un sentiment de libération si neuf, si imprévisible, qu'il semblait impossible que le monde entier ne fût pas, en un instant, séduit par une telle joie ! Ainsi les vieux rites prenaient leur place en tombant dans le passé. Ils avaient préparé la venue du

Seigneur : dans sa lumière, ils revêtaient ainsi, ce que les Juifs obstinés désormais ne verraient jamais plus : leur plénitude de sens. Alors l'amour croyait tout, espérait tout : comment les structures du monde antique pourraient-elles résister à la pression de l'Évangile ? Les idoles ? Fantômes de paille que le feu allumé par le Seigneur allait dévorer...

Et pourtant...

Les hommes qui s'étaient habitués au miracle jusqu'à s'en lasser, s'ennuyèrent aussi de la prédication apostolique. Il y eut un ralentissement, une retombée... Routine ? Paresse ?... La voie indiquée par l'Esprit-Saint n'avait été qu'entrevue... le rythme des conversions s'affaiblissait, en même temps que la communauté judaïque se sclérosait définitivement derrière les remparts de son formalisme. Le Seigneur Jésus, avec son idéal immense, ses prétentions célestes était classé : scandale pour les Juifs, folie pour les païens... (1 Cor.2)

Jean et Marie, en écoutant, dans leur retraite sur la colline, la rumeur populaire qui montait du marché d'Ephèse, les cris et les clameurs qui s'élevaient le jour des cortèges phalliques, la nuit des cérémonies orgiaques, méditaient la parole du Seigneur : « Ne craignez pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le Royaume... » Mais comment informer de telles foules de gens, furieusement engagés dans leurs traditions idolâtriques ? L'Église allait-elle demeurer ainsi, pendant des siècles, un petit reste parmi les nations ? L'intention du Père était peut-être de laisser proliférer l'humanité sous le signe du bien et du mal, jusqu'au retour prestigieux qui ouvrirait à fond, pour l'immense multitude, les portes du Royaume ?

Marie et Jean priait chaque jour en répétant : « Viens, Seigneur Jésus, viens... », tout en sachant que des délais considérables seraient nécessaires pour que la conscience humaine entre dans les vues de la Foi. Les disciples que l'on avait hâtivement baptisés dans les premiers jours du Témoignage, où en étaient-ils de leur conversion, de ce changement de mentalité indispensable, pour que les vues premières du Créateur deviennent évidentes ? En effet, beaucoup de néophytes dans l'enthousiasme de leur foi naissante, entraient volontiers dans l'Église, professaient même avec audace leur attachement à Jésus. Mais ils n'avaient pas saisi l'essence de l'Évangile, en raison de sa trop grande simplicité. Il y avait eu aussi des erreurs, des précipitations : ainsi la mise en commun trop rapide des biens, la vente des terres, l'abandon des travaux ordinaires de la vie, avaient réduit la communauté de Jérusalem à une masse assez informe de misérables déçus, parce qu'ils avaient imaginé que le Seigneur allait immédiatement revenir. Heureusement, la persécution avait dispersé tout ce

monde, et ainsi résolu le problème de la misère et de la famine. Rares étaient ceux qui entraient dans l'intelligence des mystères de la Foi : croyant tout savoir parce qu'ils avaient professé de bouche quelques formules, ils en restaient aux rudiments, de sorte que la libération promise par le Seigneur était remise à plus tard.

Et Jean disait à Marie :

- Tu vois, je commence à comprendre la plainte du Seigneur. IL disait souvent : « Que vous êtes lents à comprendre ! Pourquoi vos cœurs sont-ils si lourds ? »
- Certes, disait Marie, peu nombreux ceux qui prennent le temps de méditer dans leur cœur ce qu'ils ont entendu ! Ainsi la parole ne pénètre pas en eux et ne portera pas de fruit. Mon Fils ne disait-il pas : « Celui qui demeure dans ma parole connaîtra la vérité, et la vérité le rendra libre » ? (Jn.8/32)
- Ainsi, quand donc les promesses seront-elles accomplies ? La plupart n'ont pas suffisamment renoncé à eux-mêmes pour entrer dans les vues du Père, de sorte que le péché subsiste et la mort avec lui.
- Oui, ce sera long. Mon Fils nous le disait souvent à Nazareth. Il est venu ouvrir une ère de miséricorde. Quoique le péché soit en principe supprimé par sa venue en ce monde, expié par son sacrifice, la conscience des hommes s'en dégagera à grand peine, car les blessures sont profondes...

Et Marie et Jean, assis de temps à autre sous leur figuier, regardaient le soleil poudroyer sur la plaine au-dessus de la ville, inutilement pour des gens qui se terrent dans des maisons obscures, tout occupés à leurs rapines, à leur cupidité.

- Les pensées de Dieu sont tellement au-dessus des pensées des hommes, disait Jean, citant le prophète. (Is.55/7-8)
- Tu parles comme parlait ma mère Anne, disait Marie.

Des années passèrent. Les chrétiens s'étaient multipliés. En Israël, le discernement était achevé : tous ceux qui avaient opté pour le Seigneur avaient quitté la Synagogue, ou plutôt en avaient été rejetés ; les autres s'étaient raidis, eux et leurs enfants. De la Judée à Antioche, la doctrine du Seigneur s'était frayé une large route, de l'Antioche à Ephèse, un chapelet de communautés formait des relais jusqu'à ce poste d'avant-garde qu'était le Foyer de Jean. Comme le Seigneur l'avait annoncé, le Royaume de Dieu était une semence qui, sur l'heure, s'éparpillait le long des routes.

Les autorités juives de Jérusalem ne pouvaient plus atteindre les chrétiens qui, pour toujours, leur avaient échappé. Ils s'étaient constitués en un Peuple nouveau, soumis au seul Jésus de Nazareth qu'ils

proclamaient « Seigneur », mystiquement présent en ceux qui s'étaient attachés à son Nom. Mais, sevrée de la synagogue, l'Eglise toute jeune hésitait à faire ses premiers pas. Des tendances diverses se formulaient, sous le couvert d'une même profession de foi, elles risquaient de disloquer le corps fragile, à peine sorti de l'utérus maternel, de la pédagogie de la Loi.

Au Foyer de Jean, défilaient les représentants de l'un et de l'autre parti, qui exposaient tour à tour leurs arguments, justifiaient leurs positions et leurs pratiques, prenant à témoins l'apôtre bien-aimé et la mère de Jésus. Ils parlaient beaucoup, écoutaient peu.

Tel cet ancien lévite de l'entourage de Jacques qui passa un jour à Ephèse. Il était habillé à la juive, selon la coutume spécifique de sa caste. Les franges de son vêtement tombaient à la longueur prescrite par la tradition. Après les salutations d'usage, selon les vieilles formules du livre de Ruth, il accepta qu'on lui lavât les pieds. Qui le fit ? L'humble servante... et la conversation s'engagea. Le voyageur raconta son adhésion à la foi chrétienne, son admiration pour le Seigneur Jésus, mais en vint bien vite à des critiques contre Pierre :

- ... Je suis passé par Antioche pour venir jusqu'à vous. Je l'ai vu, je l'ai entendu. Il fréquente les païens, il mange ouvertement avec eux !

Jean répondait calmement :

- il faut aimer tous les hommes : ne sont-ils pas tous appelés à devenir fils de Dieu ?
- Sans doute, mais en attendant, ils sont encore attachés à leurs idoles de néant, et tant qu'ils n'ont pas reçu la circoncision prescrite à nos pères, comment pourront-ils être des nôtres ? Or, pour Pierre, on dirait que la circoncision n'est plus rien ! Comme si Moïse n'avait jamais existé ! Aurait-il renié la tradition des Anciens ? Evidemment, lui qui a renié le Seigneur...
- La tradition de nos pères, mon cher frère, n'était que pour régler la convoitise... Il y a dans cette tradition beaucoup de préceptes humains, tu sais toi-même ce que le Seigneur disait à ce sujet.
- Quoi donc ? que disait-il ?
- « Avec votre tradition, vous avez anéanti le commandement de Dieu », et il citait Isaïe : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi ». Dieu, certes, avait prescrit la circoncision à nos pères, mais il n'a jamais autorisé personne à mépriser les incirconcis !

Un peu décontenancé, se sentant visé personnellement, en raison des vêtements dont il habillait son personnage, le lévite revint à la charge :

- Oui, je veux bien, quand il s'agit de préceptes humains ! Mais il s'agit ici d'une loi promulguée par Dieu par la bouche de Moïse.

C'est donc la Loi de Dieu que Pierre foule aux pieds ! N'est-ce pas pour arracher notre peuple à la servitude des idoles qu'il lui a donné la Loi ? Combien de siècles ont été nécessaires pour que soient rejetés les Baals et les Astartés ? Combien de générations pour que l'Unique soit enfin seul adoré ? C'est parce que les Pères ont répété pendant des siècles les commandements de Dieu à leurs enfants, que l'on peut aujourd'hui cueillir les fruits de cette vénérable tradition ! Et Pierre voudrait que du jour au lendemain, les adorateurs de Jupiter et d'Artémis laissent leurs abominations pour reconnaître l'Unique Seigneur notre Dieu ?

Je vous le dis, s'écriait le lévite, dans l'ardeur de son zèle pour la Loi, je vous le dis : Pierre est un utopiste, il se fait des illusions ! S'il supprime la pédagogie de la Loi, il laissera entrer dans l'Eglise des gens peu sûrs, légers, inconscients, qui, à la première épreuve, se détourneront du Salut, et retourneront à leur vomissement !

- Frère, répondit Jean, ignores-tu que la grâce du Seigneur est toute puissante ? Qu'elle est efficace chez celui qui croit de tout son cœur ? Celui qui transforme le caillou en étang et le rocher en source, n'est-il pas aussi le Maître des cœurs ? D'ailleurs n'a-t-il pas montré à Pierre, dans une vision mémorable, lorsqu'il était descendu à Joppé, chez le centurion Corneille, que rien n'est impur ? (Act.10)
- Oui, c'est vrai, il nous l'a raconté, il le répète sans arrêt. Qui ne sait cette histoire ? Et nous savons aussi que l'Esprit-Saint est descendu sur le centurion Corneille. Mais l'alliance conclue entre Dieu et notre Père Abraham ne doit-elle pas être inscrite dans la chair des pères, pour qu'ils puissent transmettre à leurs enfants les divins préceptes et les témoignages du salut ? Lorsque Dieu parla à Abraham, ne dit-il pas : « Ce sera une alliance perpétuelle, de génération en génération » ?

Et Jean répondit :

- Certes, tant que subsiste une génération de péché, la circoncision est nécessaire, car elle est donnée, avec la Loi, pour l'homme pécheur. Mais la foi parfaite efface le péché et celui qui veut se conformer en tout à cette foi n'a plus besoin de la circoncision.

Et se tournant vers Marie :

- Qu'en penses-tu, Marie ?
- Vous ne savez donc pas comment j'ai conçu et enfanté le Seigneur ?

Et Jean concluait :

- C'est en faisant son entrée dans le monde, lui, la Lumière, qu'il éclaire tout homme ? Mais la Lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas reçue...

Passaient ainsi dans ce haut lieu de prière et de piété, de foi et d'amour, des gens qui disaient : « Moi, je suis pour Pierre », et qui le

suivaient jusqu'à le précéder, dans les audaces qu'il avait eues, lui, le chef des Apôtres, en se portant délibérément aux païens. Ces gens-là affirmaient leur position avec outrage, et les confirmaient en critiquant les retardataires, les conservateurs, ceux de « l'entourage de Jacques », qui sentaient encore leur synagogue à plein nez. Ces néophytes appartenaient en général aux Juifs de la dispersion, en contact fréquent, par la nécessité des affaires, avec les Gentils et leur culture. Etrangers à la ville de Jérusalem, ils regardaient les hommes pieux de la Sainte Sion, étroitement mêlés aux rites des Sacrifices, plaqués aux murs de Jérusalem, parfumés par la fumée des holocaustes, comme les vestiges archéologiques de l'épopée d'Israël. L'Évangile du Christ, pour ces marchands audacieux, pour ces aventuriers porteurs du monothéisme jusqu'au cœur des cités grecques, justifia d'un coup leur option d'aller aux barbares, option qu'ils avaient prise bien avant d'en avoir la permission des anciens et des grands prêtres. La foi nouvelle convergeait admirablement avec leurs intérêts, pour certains d'entre eux... aussi, appuyant de tout leur poids sur la liberté de l'Église naissante, ils craignaient fortement de la voir s'enliser dans les pratiques désormais dépassées...

- ... enfin, c'est inadmissible, disait l'un d'eux, affirmant avec fougue son point de vue devant l'apôtre Jean, ils voudraient encore maintenir les vieux rites, le pur et l'impur, les sabbats et les nouvelles lunes, et même la circoncision ! Soumettre les païens à un joug que nous-mêmes n'avons pas pu porter ! Quoi ! Le Seigneur ne nous a-t-il pas appelés à la liberté ?...
- Sans doute, disait Jean, il y avait beaucoup de traditions humaines dans les rites de nos pères et dans le culte qu'ils rendaient au Tout-Puissant. L'important est d'adorer le Père en Esprit et en Vérité. (Jn.4/23-24)
- Ah ! Voilà, s'exclama notre homme, pleinement satisfait, voilà ! en Esprit et en Vérité ! Mais ces vieilles choses, accrochées comme des loques poussiéreuses à un temple fait de main d'homme ! Ces pratiques paraissent étranges, insolites, voire ridicules aux yeux des Grecs qui fréquentent les théâtres et les gymnases. Comment voulez-vous que les disciples des philosophes, les gens cultivés d'Athènes, de Philippes, de Thessalonique, puissent se déclarer pour le Seigneur si on les oblige à la circoncision ? quel rapport entre la circoncision et l'Évangile ? Dieu n'est-il pas le Créateur de toutes les races du monde ?
- Certes, disait Jean, les prophètes ont toujours invité les peuples à entrer dans les vues de Dieu, à recevoir le Salut, afin de lui chanter leur action de grâce :
 - « Tous les peuples battez des mains,
 - « acclamez Dieu en éclats de joie... »Et encore :
 - « Louez le Seigneur tous les peuples,
 - « fêtez-le tous les pays... » (Ps.116 ; Rom.15/11)

- Voilà ! C'est pourquoi Pierre a hautement raison de fréquenter les païens et de les faire entrer hardiment dans l'Eglise. L'Esprit de Dieu ne s'est-il pas répandu aussi bien sur eux que sur nous ? S'ils renoncent à leurs idoles, que leur demander de plus ?
- La connaissance de Jésus-Christ, mon ami, et par lui la connaissance du Père, répondait Jean,

laissant entendre par le ton de sa voix que la chose n'était pas tellement facile. Mais l'autre, sans même supposer qu'il y eût un approfondissement possible de la pensée de Dieu :

- Et voilà ! rien n'est plus aisé ! C'est l'Evangile dans toute sa simplicité : tous les hommes sont frères parce qu'ils ont un même Père dans les cieux. Tout est dit dans cette unique parole, n'est-il pas vrai ? A quoi bon leur barbouiller l'esprit avec de vieilles prescriptions de la Loi, les oracles impénétrables des Prophètes ?... Ce qui s'est accompli dans le passé, avait un sens pour le passé, mais pour aujourd'hui, Dieu fait les choses d'une manière toute nouvelle !

Jean essayait d'introduire les nuances nécessaires :

- Il est vrai, disait-il, que la race d'Abraham nous a donné le Sauveur, que la tige de Jessé a porté son fruit. Mais la connaissance de Jésus... songe, mon ami, à ce qu'est la connaissance de Jésus !... Crois-tu vraiment que l'on puisse connaître le Seigneur sans les Ecritures, dont il était imprégné lui-même, sans le Verbe de Dieu qu'il réalisait en sa Personne, parce qu'il l'a trouvé écrit sous ses yeux pendant tout le temps de sa sanctification parmi nous ? Et d'autre part, l'histoire du monde n'est pas terminée : beaucoup d'oracles livrés par les prophètes ne sont pas réalisés.

Et Jean prenant Marie à témoin :

- Qu'en penses-tu, Marie ?
- C'est grâce à la parole prophétique que j'ai conçu de l'Esprit de Dieu et enfanté le Seigneur. Si votre foi n'est pas parfaitement éclairée, n'est pas parfaitement consciente, jamais vous n'atteindrez cette génération spirituelle qui vous sauvera...

Les deux positions étaient irréductibles, et se durcissaient de jour en jour. D'une part les partisans acharnés de la Loi et de la circoncision, d'autre part l'aile marchante et conquérante qui se voulait largement ouverte au monde, accueillante aux païens, et par souci pastoral, n'hésitait pas à sacrifier des coutumes et des prescriptions qui paraissaient essentielles aux autres. Il fallait à tout prix éviter la rupture. Pierre était très inquiet : il sentait le troupeau se disloquer dangereusement, dès le départ. Les anciens décidèrent avec lui d'ouvrir un colloque à Jérusalem, pour éclaircir l'affaire. Paul et Barnabé qui avaient

prêché en terre païenne, racontèrent les merveilles opérées par l'Esprit de Dieu chez les hommes de la gentilité. Paul, certes, était de Tarse, il parlait grec, il avait des attaches avec le monde idolâtre exécré par les gens de l'entourage de Jacques. Mais il avait appartenu aussi à la secte des pharisiens, disciple de Gamaliel, il avait suivi assidument les leçons des rabbins, et cela comptait aux yeux des chrétiens venus du Judaïsme. Tous savaient le fanatisme persécuteur qu'il avait déployé, et comment le Seigneur lui-même l'avait arrêté dans sa course à la mort. Sa grande intelligence faisait impression, et plus encore peut-être sa culture biblique : il avait vu dans le Saint Livre beaucoup de choses que les docteurs, voire les autres apôtres, ne soupçonnaient même pas. Ne disait-on pas qu'il avait des antennes avec les régions célestes, des visions, qu'il ne confiait qu'à des amis sûrs, avec la plus grande discrétion ? (2 Cor.12/1s).

Paul et Barnabé furent donc très écoutés dans le colloque : le récit de la mission à Chypre et en Pamphylie suscita un intérêt extrême : il y avait du nouveau dans la Geste de Dieu, c'était évident ! L'Esprit de Dieu n'indiquait-il pas ainsi que l'Ere des Nations était largement ouverte et que, de ce fait, il fallait abaisser toutes les barrières susceptibles d'enrayer la conversion et le salut des peuples... (Act.15)

On le fit.

Jacques ajouta quelques précisions ultimes pour que les tenants de la circoncision ne soient pas entièrement déboutés : « Que les païens qui entrent dans l'Eglise s'abstiennent du sang, des viandes immolées, de la chair étouffée et de la fornication... »

C'est tout ce qui restait de la Loi !

Pour les gens de l'entourage de Jacques, ce fut un écroulement : l'ordre patriarcal ancien, qui faisait toute la gloire d'Israël était pulvérisé. Moïse était rayé des cadres... Ils ne purent rien dire, du moins publiquement, mais ils furent plus que jamais résolus à maintenir l'acte fondamental de l'ancienne Alliance, sans lequel la procréation charnelle, à leur sens, ne pouvait obtenir la bénédiction de Dieu. L'Ecriture le disait formellement (Gn.17) Et cela depuis Abraham ! Ils décidèrent donc de mener contre Paul une guerre serrée, sournoise autant qu'implacable.

Jean revint à Ephèse. Il avait participé aux interminables délibérations conciliaires. Dans le brouhaha des voix et sur le plan juridique où l'on s'était placé, il lui avait été impossible de se faire entendre. Des gens plus pressés, plus passionnés que lui n'avaient pas cessé de captiver l'auditoire. Il s'apprêtait à rapporter à Marie les décisions de l'Assemblée et les appréhensions qu'il éprouvait en ce qui concernait l'avenir de la communauté chrétienne. « Solution boiteuse, se disait-il, tout au long du voyage, les décisions de Jacques ne satisferont

personne, Paul s'en moquera, sauf pour la fornication, et les circoncis ne désarmeront pas... il aurait fallu poser la question dans les profondeurs, et rechercher les intentions de Dieu sur la génération humaine, dans la lumière de la génération de Jésus. C'était bien cette lumière-là qui brillait dans le Cénacle, lorsque Marie, devant tous, portait son témoignage, et c'est alors que l'Esprit-Saint est descendu sur nous... »

Jean arriva dans son Foyer.

- Alors ? questionna Marie, après les salutations d'usage, empreintes d'une grâce ineffable.

Et il exposa ce qui s'était dit et ce qui avait été décidé.

- Vous n'avez donc rien compris, dit-elle.

Et se tournant vers le Ciel, elle pria en disant :

- Quand donc, quand donc, Seigneur, les filles de Juda pourront-elles se réjouir de tes jugements ? (Ps.96/8)

Puis elle dit :

- Il est vrai que le Père a disposé les temps et les moments... qui sait s'il ne faut pas de longs siècles encore, pour que son Dessein soit connu et mis en pratique ? La régénération que mon Fils a prophétisée, quand viendra-t-elle ?... (Mt.16/28)

Jean fut très étonné de ce qu'avait dit Marie : « Vous n'avez donc rien compris... » Il la questionna pour obtenir des éclaircissements ; elle dit :

- C'est pourtant extrêmement simple : que ceux qui veulent semer dans la chair le fassent ! Ils gardent l'entière liberté de leur choix ! Mais s'ils veulent garder l'alliance conclue avec nos pères et obtenir les bénédictions promises sur leur race, qu'ils observent la circoncision et la Loi. S'ils sont fidèles à Moïse, ils obtiendront les promesses faites par Moïse. Pas davantage. En revanche, ceux qui voient clair dans la Foi, et qui veulent semer dans l'Esprit en vue d'une génération sainte, ne sont tenus ni à la circoncision ni à la Loi. Qu'ils observent alors l'alliance virginale, dans la pleine liberté des fils de Dieu. Ceux-ci sont déliés du joug, et s'ils persévèrent jusqu'à la fin, ils auront la vie impérissable promise par mon Fils.

- En effet, dit Jean, après un instant de réflexion. Les textes anciens gardent toute leur force pour ceux qui veulent rester solidaires de l'ordre ancien.

- Exactement, dit Marie. Il n'est pas donné à tous de comprendre que l'Ordre nouveau inauguré par mon Fils, est incomparablement meilleur. Il ne faut donc brusquer personne ; tu sais d'ailleurs le proverbe qu'il disait souvent : « Vin nouveau en outres neuves ».

Après les décisions du Concile de Jérusalem, Paul se sentit libéré. Il s'acquitta soigneusement des vœux qu'il avait formulés, en offrant les sacrifices prescrits par la Loi. Lui, le héros de la liberté chrétienne restait ainsi personnellement attaché à certaines pratiques judaïques périmées. Il est vrai qu'il n'imposait à personne ses options personnelles, ses attaches au vieux tronc d'Israël. Il espérait fortement que les décisions des Anciens, des Colonnes, emporteraient tous les assentiments, et que l'ère était ouverte de l'Amour accomplissant les espérances de la Foi. (Gal.5/5-6)

Mais en arrivant à Antioche où Pierre professait, il ressentit aussitôt une atmosphère pénible, une ambiance étouffante : Pierre s'esquivait chaque fois qu'il s'agissait d'un contact avec les incirconcis. Il tremblait manifestement devant la puissance judaïque introduite dans l'Eglise, qui ne renonçait pas au patriarcat traditionnel, à ses structures sociales, à ses prérogatives de race élue... Tandis que les païens convertis, disparates et dépréciés, trop dociles pour être à craindre, d'humble condition pour la plupart, sans attaches familiales, trop heureux d'être arrachés à la barbarie et à l'esclavage, satisfaits de leur foi nouvelle et de la connaissance du Seigneur Jésus, de quoi pourraient-ils jamais se plaindre ? Pierre cherchait avant tout à éviter les histoires, il ménageait ceux qui pourraient en faire, il fléchissait devant la critique. Paul mesura le désastre : la liberté chrétienne était compromise, et cela par l'autorité même du chef des Apôtres, dont la conduite ferait loi. Il lui parla en face, fermement, avec sa fougue et son intelligence pertinentes : « Quoi, lui dit-il, qui donc a condamné le Seigneur ? N'est-ce pas justement l'ordre charnel ancien sur lequel pèsent les sentences de la mort ! Y revenir c'est anéantir l'Evangile, montrer que l'on n'a rien compris à la Vérité qui est dans le Seigneur Jésus, et se ranger du côté de ceux qui ont crucifié le Christ de Dieu ! » (Gal.5/4s, 2/15-21 ; Hb.6/4s).

L'Apôtre Paul parlait du plus profond de lui-même : il sentait tellement que le maintien de l'ordre patriarcal lié à la circoncision légitimant la génération charnelle, risquait de compromettre entièrement la Rédemption. Mais il avait une vue que Pierre, sans doute, ne partageait pas encore, du moins d'une manière tout à fait explicite. Quant à la conscience des disciples, qu'ils fussent Juifs ou Grecs, elle demeurait dans une grande confusion, et les explications que Paul multipliait ne clarifiaient rien, car l'on ne s'entendait pas sur les mots. La plupart du temps Paul, trop intelligent, s'illusionnait sur les facultés de compréhension de ses interlocuteurs ou de ses auditoires.

Paul passa, laissant Antioche dans son dos, et se dirigea vers les régions de la Galatie. Il y reçut une hospitalité royale, y séjourna longtemps, de manière à enseigner le Seigneur et ses voies en toute clarté. Il se réjouissait d'entreprendre en ces lieux écartés, une œuvre de

libération formidable, dans un lieu que le Judaïsme n'avait ni contaminé ni sclérosé. Il travaillait au nom du genre humain tout entier, espérant que ses chers Galates, en raison même de leur générosité dans leur accueil de l'Évangile, hériteraient des promesses de Jésus, et deviendraient le prototype de l'humanité sauvée par la puissance de l'Esprit vivifiant.

Puis il descendit sur la Phrygie et parvint à Ephèse.

Il vit, il entendit celle qui avait enfanté le Seigneur : ce fut un émerveillement pour lui. Certes, il savait tout ce qui était arrivé : Luc en avait été auprès de lui le fidèle interprète, et plusieurs visions du Seigneur lui avaient donné confirmation de tout.

Il s'inclina devant Marie : elle les servait, lui et Jean, pendant qu'ils s'entretenaient en sa présence des vues de Dieu le Père, des deux Alliances, du Royaume futur, des puissances du monde à venir. Paul avait tout compris, et Marie tressaillait d'allégresse. En cet homme, la grâce illuminative de l'Esprit-Saint avait opéré une parfaite conversion de l'intelligence et du cœur, au-delà de toutes les imprécisions d'un monde de péché, au-delà de la Loi et de ses prescriptions. Marie entraît entièrement dans les vues de Paul, pour la bonne raison qu'elle l'y avait précédé depuis longtemps ! Pour lui, la Foi était ce qu'elle avait été pour elle : une lumière cohérente. Avec lui, tout devenait clair, évident. Devant les hôtes de passage, il reprenait des développements toujours nouveaux, coupés d'hymnes et de psaumes, d'extases et de sanglots, face à la hauteur du Dessein de Dieu et devant l'océan infini de ses Miséricordes...

- ... Il y a deux alliances, deux économies, deux ordres, deux générations, disait Paul. Ce sont-là les deux arbres du Paradis, et finalement les deux âges du Monde.

Enfants que nous étions, nous étions placés sous la Loi, en raison du péché, en raison de la transgression d'Adam. C'était l'ancienne Alliance, gravée en la chair de nos pères par la circoncision. Le sacerdoce ancien l'ordonnait, réglementant la génération charnelle, pour assurer le développement harmonieux de notre race. Avant de connaître le Seigneur Jésus, je ne voyais rien de plus grand, rien de plus beau. C'est pourquoi j'ai tant lutté contre l'Église de Dieu, contre ce Jésus qui osait dire aux prêtres et aux anciens : « Vous êtes d'en bas, moi je suis d'en haut. Si vous ne croyez pas que je suis, vous mourrez dans vos péchés... » (Jn.7/23-24)

Mais maintenant je vois clairement : l'ancienne Alliance a donné son fruit. La génération charnelle a été dépassée par l'avènement du Seigneur. La Semence sainte prédite par le prophète est advenue et le péché aboli. L'Ordre initial est rétabli, l'Alliance virginale autrefois transgressée en Adam est restaurée et nous en avons le fruit, et c'est toi, Marie, qui nous l'a donné ?

- C'est bien cela, disait Marie.

Et elle raconta à Paul comment son père Joachim, et sa mère Anne l'avaient initiée aux enseignements cachés des Ecritures, jusqu'à comprendre le Dessein premier de Dieu, signifiée par les oracles des Prophètes ?

- Oui, je vois, je vois, disait Paul émerveillé. C'est l'Esprit vivifiant de Dieu qui vient habiter dans un temple non fait de main d'homme : le corps de la vierge, l'utérus fermé par sa main, pour y engendrer son Fils, le Premier-né de toute créature. C'est lui le Prêtre de l'Alliance nouvelle et éternelle, non pas par une onction d'huile parfumée, mais par l'Onction vivante de l'Esprit de Dieu, dès le moment de sa conception ! il est né, certes, sous la Loi, mais il n'appartient pas à l'ordre de la Loi. Il est le fruit de la foi parfaite : cela est évident. Abraham crut que Dieu féconderait le sein stérile et vieilli de Sarah, et toi, Marie, tu as cru, dans la ligne de notre Père Abraham qu'aucune parole n'était impossible à Dieu et que ton Sein virginal serait visité de même. (Rom.4/18s)
- C'est exact, répondait Marie.

Et Paul intarissable :

- Il ouvre donc, notre Christ, la voie qui avait été fermée par la première transgression, par cette précipitation du mâle à violer l'interdiction originelle, et cette même précipitation de la femme à devenir mère avant l'heure de Dieu. Il a donc pour nous écarté l'Ange exterminateur qui barrait la route de l'Arbre de vie. Bien mieux, alors que nous étions par nature fils de colère, illusionnés sur nous-mêmes par notre justice légale, il a supporté en notre nom la sentence qui pèse sur tous les fils d'Adam « Tu mourras de mort ». Eh bien oui, il est mort, il a été cloué à la Croix, lui le véritable Agneau, lui notre Pâque ! Désormais, par le mystère de sa génération, que désiraient scruter les prophètes, le plan de Dieu nous est révélé, non pas expliqué seulement, mais montré, manifesté en exemple vivant, mis à notre portée, pour qu'un peuple nouveau soit enfanté : ce peuple qui ne sera plus tributaire du péché et de la Loi, mais le fruit de la Foi opérant par l'Amour, dans la Liberté...

Dans son enthousiasme, Paul ne pouvait demeurer en place. Il se tenait debout, parlait avec de grands gestes, déambulait, prenant Jean ou Marie, ou quelque autre auditeur, comme témoin direct de sa pensée :

- ... quelle merveille ! Quelle insondable profondeur dans les Desseins de Dieu ! Qui aurait osé croire que le Tout Puissant, le Très Haut, le Seigneur souverain du Ciel et de la Terre, ait désiré conclure les Noces avec notre fragile nature humaine ! Oui, le Fils unique, qui est l'image de sa gloire, l'empreinte de sa substance, a épousé notre chair ! Ah certes ! autrefois je réprouvais cette folie

divine comme un odieux blasphème, comme un outrage indigne du Saint ! Mais maintenant, je tombe à genoux devant le Mystère du Christ. Car je l'ai vu : j'ai vu la gloire du Ressuscité, et je crois, je sais en qui j'ai cru... Qu'en pensez-vous ?

- Amen ! Amen ! disaient-ils,

saisis par l'éloquence de Paul et ce charisme prodigieux qu'il avait reçu pour traduire en langage humain les Mystères invisibles qui soutiennent la Création et assurent le Salut. Vraiment, c'était l'Esprit qui parlait par sa bouche...

- Quel abîme que la science et la miséricorde de Dieu ! Il a tant aimé le monde qu'il a livré pour lui son Fils, son Unique ! Comme Abraham l'a signifié en une parabole vivante, lorsqu'il s'appêtait à immoler son fils Isaac. Et pourtant, il disait : « Peut-être respecteront-ils mon Fils ? » Et ils l'ont crucifié, hélas, dans leur aveuglement, car aucun des princes de ce monde n'a eu la révélation du Secret de Dieu. Aucun n'a été initié au mystère de sa génération ! Ah ! S'ils avaient connu cette sagesse divine, cachée, mystérieuse, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de la gloire ! Ils seraient tombés à genoux, lorsque, sous la forme de l'esclave qu'il avait revêtu, il affirmait son égalité avec le Père, en la prouvant par ses miracles et en leur criant : « Je suis le Fils de Dieu ! » Mais comment auraient-ils pu le reconnaître, puisqu'ils refusaient d'entendre sa parole ?

Et Paul éclatait en sanglots chaque fois qu'il évoquait l'apostasie d'Israël. Il se sentait tellement solidaire de sa race et de tout le judaïsme.

- Hélas, hélas, disait-il, moi aussi je regimbais contre l'aiguillon ! J'avais les yeux fixés sur les grands de ma nation et c'est auprès d'eux que je recherchais ma gloire ! Désormais, tout cela, c'est pour moi comme du fumier... Et pourtant, il y avait tant de beauté, et tant d'avantages, et tant de privilèges en Israël ! Et tout cela serait perdu pour toujours !... toi Marie, n'es-tu pas la fleur de la tige de Jessé, la disciple excellente des sages et des prophètes de notre peuple ? Hélas, hélas ! A cause de leur refus, toute cette richesse de l'antique Révélation serait-elle perdue pour toujours ? Comment les autres vierges pourront-elles entrer dans le secret de Dieu, si notre nation, Israël, l'héritage de Yahvé referme ses entrailles, si la source prophétique est scellée par leur incrédulité ? Certes, tout cela devait nous conduire à l'avènement du Fils de l'Homme, mais aussi à tous ses frères, héritant, par son exemple de la génération selon l'Esprit !... Alors, si le Christ est le fruit de l'arbre prophétique, s'il est la lumière des Prophètes, pourquoi la nation des Prophètes ne l'a-t-elle pas reconnu ?

Puis, rentrant en lui-même :

- Il est vrai que j'étais dans le même aveuglement !

Et il pleurait à chaudes larmes :

- Calme-toi, calme-toi, Paul, disait Jean. Tu sais bien qu'il fallait que fussent accomplis les oracles des Prophètes annonçant qu'il devait en être ainsi ! Jésus lui-même nous en a souvent avertis : « Il faut, disait-il, que le Fils de l'Homme soit rejeté par cette génération ». (Lc.24/26 ; Lc.17/25)

- Oui, je sais, je sais, c'était écrit...

Et alors que Paul séchait ses larmes de sa rude main de travailleur, Jean lui disait :

- Il y aura un retour, Paul ; n'est-il pas écrit : « Ils pleureront sur lui comme on pleure sur un fils unique » ? (Zach.12/10-11)

- Oui, oui... dans l'avenir...

Paul restait comme paralysé devant cette cruelle apostasie d'Israël : c'était là le point difficile, le rocher de scandale. Bien souvent, en effet, dans le foyer de Jean, des hôtes avaient soulevé la question qui retenait tant de païens hors de l'Eglise :

- Comment se fait-il, disait Paul, comme atterré, que ceux qui avaient été préparés par les Prophètes ne l'aient pas reconnu comme Messie et Sauveur ?

- Oui, disait Jean, il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu. (Jn.1/11)

- Que voulez-vous ? que voulez-vous ? C'était trop beau ! Le Seigneur Yahvé venant lui-même faire paître les brebis de son troupeau ! Qui aurait osé prendre à la lettre la prédiction d'Ezéchiel ? Qui pouvait entrer dans la pensée du Seigneur ? Qui, je vous le demande ? (Ez.34)

Et Paul, promenant ses regards sur ses auditeurs, rencontra les yeux de Marie. Il avait devant lui la réponse : il fut saisi, puis il reconnut :

- C'est vrai : toi, Marie, tu as cru ! Parce que tu étais toute simple et que tu acceptais sans aucune réticence la divine Parole. Mais nous les sages, les savants, les prudents, les habiles, comment pouvions-nous admettre qu'un homme puisse appeler Dieu son propre Père, comme Jésus le faisait jusqu'à dire : « Mon Père et moi nous sommes uns ! » Il aurait fallu admettre d'abord, comme tu l'as fait, la prédiction d'Isaïe : « La vierge concevra dans ses entrailles et enfantera un fils : Dieu avec nous... » Heureuse, heureuse es-tu Marie, parce que tu as donné un plein assentiment à la Parole, Dieu a fermé le sein de la femme, à lui seul appartient le soin de féconder. Maintenant, oui, tout est clair ! Mais auparavant, je ne voyais pas autre chose, moi et mes maîtres en Israël, que la Loi et la circoncision faite de main d'homme. On épilquait beaucoup, je m'en souviens, sous les portiques du Temple, sur le péché d'Adam : c'était un mystère de ténèbres, que

le Soleil de Justice, ton fils, peut seul dissiper. Désormais c'est évident, la Loi est la force du péché, car elle entretient une génération adultère et pécheresse, en donnant bonne conscience à ceux qui la pratiquent. Et la Loi n'amène rien à la perfection, puisqu'elle n'affranchit personne de la mort. Tout commence vraiment avec la foi, Marie, la tienne, car elle nous a donné le Sauveur. Elle a dépassé l'ordre ancien, qui tolérait le péché, qui le dénonçait, mais qui ne pouvait pas le supprimer.

- Mais oui, disait Marie, tout est si simple ! Comment la volonté de Dieu, son bon plaisir ne serait-il pas à la portée de tout le monde ?
- Justement, enchaîna Paul, à la portée de tout le monde : ce qui est bon, ce qui est agréable, ce qui est parfait. C'est ce que laisse entendre la Loi de Moïse : « La Loi de Dieu est proche de toi, elle est dans ta bouche, elle est dans ton cœur... » Et c'est l'Évangile qui est cette véritable Loi de Dieu, auprès de laquelle les préceptes de Moïse n'étaient qu'une école pour des enfants... (Rom.12/1-5 ; Deut.30/11s). Nous tenons fermement cette Loi universelle, valable pour tous les hommes, pour toutes les femmes de la terre ! Alors que l'alliance donnée à nos pères ne valait que pour Israël, jusqu'au moment où les générations charnelles seraient arrêtées avec la venue de la Semence sainte qui est le Christ !

Et Paul concluait souvent sur cette parole qu'il avait découverte dans le prophète Habacuc, à laquelle il donnait sa plénitude de sens :

- Celui qui vivra, disait-il, celui qui accomplira les promesses de Jésus, c'est celui qui sera justifié par la foi. Car j'étais mort autrefois, sous le régime de la Loi, mais maintenant je vis ; non pas moi, mais le Christ qui vit en moi. (Gal.3/20)

Il arrivait que les agapes fraternelles se prolongeassent fort tard dans la nuit. Parfois c'était l'aurore naissante qui rencontrait l'action de grâce de Paul, l'effusion incoercible de la prière ! Vraiment, ce petit homme, avec son corps fragile, ses mauvais yeux, participait déjà aux puissances du monde à venir, dont il parlait, aurait-on dit, par expérience. D'un seul regard, il embrassait tout le déroulement de l'histoire, depuis la faute originelle, jusqu'à la manifestation dernière du Salut, au moment du retour du Seigneur.

Il y avait une synagogue à Ephèse. Paul s'y rendit. Il y prêcha le Seigneur Jésus. Mais les Juifs, ici plus qu'ailleurs, étaient prévenus contre lui. Paul n'était-il pas le lâcheur, l'apostat, le traître, qui, après avoir renié le zèle qu'il avait manifesté pour la Loi et la Tradition des pères, s'était laissé séduire par la secte du Nazaréen ? On le laissa parler, mais pour mieux l'insulter ensuite, et blasphémer le Nom du Seigneur Jésus. Jean l'avait mis en garde :

- Ils ne t'entendront pas. Le temps n'est pas venu encore. Celui qui a l'empire sur la mort n'est pas prêt de lâcher prise.

Mais Paul s'imaginait toujours que le glaive de la Parole peut abattre les préjugés. Il ne se décourageait jamais, ou plutôt il rebondissait toujours après les moments d'accablement et de désarroi ; après les nuits de larmes très amères, il retrouvait au matin une espérance rajeunie. Ayant donc échoué à la synagogue, il loua une école, en pleine ville, appartenant à un nommé Tychique. Chaque jour, il enseignait la Parole à des Juifs et à des Grecs ensemble. (Act.19)

Un événement cocasse amusa et fit jaser toute la ville : des exorcistes juifs s'avisèrent un jour de chasser un démon en invoquant le nom de Jésus et celui de Paul. Le possédé se jeta sur eux, les dépouilla et les meurtrit cruellement. Ils durent s'enfuir tout nus sous les coups de gourdin, alors que l'homme animé d'une force phénoménale, s'écriait en les poursuivant : « Paul et Jésus, je les connais, mais vous, qui êtes-vous ? » sur quoi, beaucoup de charlatans, de devins, de magiciens, dont Ephèse regorgeait, impressionnés par la puissance de Paul et plus encore par son éloquence et ses convictions, acceptèrent de brûler publiquement leurs livres de magie. Le brasier représentait des sommes fabuleuses.

C'était trop beau : le Diable préparait sa vengeance ! Elle eut lieu : la foule d'Ephèse manifesta en bloc, en un énorme cortège, une mêlée interminable, et une clameur s'élevait unanime au-dessus de la ville : « Grande est l'Artémis des Ephésiens ! » C'était un jour d'été et d'orage. Paul, Jean et Marie entendirent cela depuis le seuil de la maison. Cette étrange vocifération s'élevait des rues, résonnait contre les façades, faisait vibrer les frontons des temples, s'éparpillait dans les airs et se perdait dans le vent : « Grande est l'Artémis des Ephésiens ! » Non pas un discours, non pas une démonstration, mais un slogan, un cri énorme et monstrueux ; non pas un chant, mais un hurlement bestial qui révélait toute l'horreur de l'idole qu'il prétendait honorer ! Toute la puissance des passions et des convoitises dont le diable s'était emparé se coagulait et s'exprimait dans un hurlement cupide : le prince des ténèbres criait hautement qu'il n'était pas prêt de lâcher sa proie. Paul et Jean craignirent un instant que la horde ne vienne déferler jusqu'à eux : ils se savaient les véritables ennemis de celui qui vociférait par ces milliers de bouche. Que faire alors contre cette masse aveugle ?

Mais la sagesse du gouverneur apaisa le tumulte : « Qui ne sait, dit-il, que l'Artémis des Ephésiens est grande ? »

Paul jugea cependant qu'il était plus prudent pour lui de vider les lieux. Il partirait le lendemain. Le soir, il exposa son projet de monter à Jérusalem.

- Ah, disait-il, je verse des larmes trop amères sur l'incrédulité de notre peuple !

Car il lui était évident que cette obstination d'Israël à refuser le Sauveur brisait entièrement le plan de la Rédemption que Dieu avait établi pour le monde, tout aussi bien qu'à l'origine, l'incrédulité du seul Adam avait tenu en suspens le Dessein de Dieu pendant des centaines de générations... jusqu'à Jésus.

- ... Quelle richesse, quelle joie pour l'univers, quelle plénitude, s'ils reconnaissaient le Seigneur ! Mais quoi ? Ont-ils entendu ? Qui a été envoyé vers eux ? Qui leur a exposé le bras du Seigneur ? Qui leur a révélé sa puissance ? Comment pourraient-ils croire s'ils n'ont pas entendu ? Et s'ils croyaient, ne serait-ce pas la Résurrection des morts ? (Rom.9)
- Calme-toi, calme-toi, Paul, disait Jean. Pierre et moi, nous avons opéré sous leurs yeux des prodiges et des miracles au Nom du Seigneur Jésus. Ils ont vu et entendu, et ils ont endurci leur cœur. (Act.3-4)
- Certes, reprenait Paul, mais vous, vous étiez déjà parmi ses disciples auparavant. Moi, ils savent qui je suis, qui j'étais. Je leur dirai que de mes yeux j'ai vu le Seigneur de la Gloire, et que ma conversion est inexplicable autrement. Oui, mes yeux ont vu, et je suis resté prostré devant sa Majesté, la Majesté du Fils de l'Homme ! Et pendant trois jours je suis resté aveugle ! Cela, le savent-ils ? Qui leur a fait connaître la puissance de sa Gloire, telle qu'elle m'est apparue ?
- Paul, disait Jean, ignores-tu que le Seigneur Jésus lui-même n'a pu obtenir leur foi à ses paroles, dans leurs synagogues, dans le Temple, alors qu'il faisait sous leurs yeux des miracles sans nombre ? Ils ont vu le tombeau vide, à la porte de Jérusalem. Nous leur avons dit combien de fois que celui qu'ils avaient crucifié est ressuscité d'entre les morts ! Ils n'ont pas ajouté foi à nos paroles. Pourquoi voudrais-tu qu'ils te croient plus que nous ?

Et Paul s'asseyait, tête entre les mains. Il essayait de forcer, par l'intensité de sa prière et de son désir, les temps et les moments que le Père avait disposés dans sa puissance.

- Oui, je sais, je sais, disait-il, tu n'es pas le seul à me déconseiller ce voyage à Jérusalem. D'autres que toi me l'ont dit : rien ne pourra vaincre l'obstination des Juifs. Et il est vrai que le Seigneur m'a choisi et mis à part pour annoncer son Nom parmi les Nations. Mais comprends-moi, les Hébreux sont nos frères, ils sont de notre race. Ils ont les promesses, la Loi, les traditions vénérables. Ils ont la garde des Ecritures. S'ils demeurent dans l'incrédulité, nous serons, nous, l'Eglise du Seigneur Jésus, privés de tout cela, et qui pourra alors compter ce qui nous manquera ? Retranchés d'Israël, nous serons coupés du tronc qui nous porte, comme un rejeton jeté sur une terre aride !... Ne voyons-nous pas, dès maintenant, que les fables et les théories des

philosophes grecs corrompent la réalité de l'Évangile ? Que deviendrons-nous, si les sophistes et les orateurs d'Athènes font la loi chez nous ?...

Et Marie pleurait avec Paul. Elle sentait, plus que personne, combien sa foi, rendue féconde par l'Esprit de Dieu, se rattachait vitalemment à tout ce qu'elle avait reçu de l'enseignement synagogaal. Elle disait :

- Oui, certes... le fruit de cette foi que j'ai mangée et bue en Israël, c'est Jésus, le Premier-Né...

Alors Paul décida, contre l'avis de tous, contre celui de Jean, d'aller porter témoignage à Jérusalem, en plein cœur de l'opposition judaïque, au centre de la citadelle de la contradiction. Il raconterait là-bas, devant tous, ce qui lui était arrivé à lui, Paul ; il expliquerait que sa conversion n'était ni une illusion ni une séduction. Il donnerait ainsi publiquement les raisons valables de son changement d'attitude si odieux pour les Juifs, si scandaleux pour ses anciens maîtres, mais si logique, en rapport avec les événements indiscutables.

- Moi, après tout, je suis des leurs, disait-il. Attaché que j'étais, bien plus qu'eux, à la tradition de nos pères ; ils fondaient sur moi leur espoir dans l'avenir du judaïsme. Et je leur dirai ce qui m'est arrivé à moi – ils savent que je ne mens point – j'ai vu ce Jésus, dont le tombeau est resté vide aux portes de Sion, alors, que pourront-ils dire ? Ils seront contraints de reprendre en mains l'affaire du Seigneur, de revoir les faits, de reconsidérer le motif de sa condamnation, de peser à nouveau leurs arguments, et de convenir qu'ils ont péché contre lui en rendant un jugement inique. Ils le feront, je vous l'assure !
- Ils ne te croiront pas, dit Jean.
- Mais si, ils me croiront !
- Ils ne te laisseront même pas parler !
- Mais, ne suis-je pas leur frère, pharisien, zélé pour la Loi ?
- Ils t'ont vomi depuis longtemps, mon pauvre Paul ! Ils se boucheront les oreilles et te traiteront de traître et de renégat. Ils hurleront comme des sourds, et tu ne pourras pas placer un mot. N'as-tu pas entendu les idolâtres qui ont défilé toute la journée en l'honneur de leurs abominations ? A Jérusalem, ils feront pire contre toi ! Ils blasphèmeront un peu plus le Nom du Seigneur Jésus. Il nous a d'ailleurs prévenus : « Quiconque vous tuera s'imaginera rendre un culte à Dieu ». N'expose donc pas inutilement ta vie.
- Je leur parlerai hébreu, ils tendront l'oreille.
- Paul, Paul, ton zèle est large comme le monde, ton amour vaste comme la mer, et ils voilent à tes yeux la faiblesse et la sottise des hommes. Tu crois trop facilement que ceux qui t'écoutent te comprennent.

Paul était effondré. Il aurait voulu emporter l'assentiment de Jean à son projet. Il fondait tant d'espérance sur son voyage à Jérusalem. Il insista :

- Ils ne pourront m'accuser moi, comme ils vous accusaient, vous autres, d'avoir été séduits par le Seigneur. Moi, je ne l'ai pas connu de son vivant.
- Cet argument se retournera contre toi. Ils diront : « Si encore il avait connu le prophète de Galilée de son vivant ! S'il avait vu ses miracles ! Mais voilà maintenant qu'il fonde son espérance et sa foi sur quelqu'un qu'il n'a ni vu ni connu ! » Et ils te traiteront de fou. Heureux seras-tu si tu peux échapper à leurs mains !

Paul se tourna vers Marie, qui restait en silence. Donnait-elle raison à Jean ?

- Alors, Marie, que faut-il faire ?
- Tu sais, Paul, il n'appartient pas à l'homme de forcer les barrières des esprits et des cœurs. Jésus, mon fils, le disait souvent : « Personne ne vient à moi si mon Père ne l'attire ». Le Père a sans doute prévu le retour d'Israël pour des temps meilleurs. Désormais, c'est le temps des nations qui est ouvert, c'est à elles que la Parole de Dieu est adressée, et c'est parmi les Nations que mon Fils va se susciter un peuple de saints, en prévision du Royaume. (Jn.6/44)

Le lendemain, malgré ses objections, Paul était sur le point de partir, lorsque des messagers arrivèrent des régions lointaines de la Galatie. Ils demandèrent :

- Paul est-il ici ?

Paul était en train de fourrer dans un sac quelques hardes et quelques livres. Il reconnut aussitôt des disciples très chers de son église de Galatie, son trésor, son joyau, la couronne de ses travaux apostoliques. Il sauta à leur cou et les embrassa :

- Sylvain ! toi Sylvain ! toi ici ! Quel bon vent t'amène ? Quel est l'Ange de Dieu qui t'a conduit jusqu'au foyer de Jean ? Quelle heureuse surprise de te revoir ! Du coup, je ne pars pas aujourd'hui. A moins que nous ne vouliez m'accompagner jusqu'à Jérusalem !

On lava les pieds des hôtes, selon l'usage. Paul s'en fit une joie, et Marie et Jean. Ils mangèrent et ils burent, pour refaire leurs forces. Ensuite, Sylvain exposa les raisons de son voyage : la situation de l'Eglise de Galatie.

- Peu de temps après ton départ, dit-il à Paul, des gens de l'entourage de Jacques, à ce qu'ils disaient, sont arrivés de Jérusalem. Ils ont vivement vitupéré contre toi. « Quoi, disaient-ils à tes disciples, c'est lui, Paul, qui vous a baptisés dans le Seigneur Jésus ? Et vous n'êtes même pas circoncis ? » Et par de nombreuses paroles, ils persuadèrent ceux que tu avais enfanté dans le Seigneur, et qui avaient reçu le don de l'Esprit. Ils se sont fait circoncire, et maintenant, ils sont sous la Loi. Quelques-uns ont refusé, et te sont restés fidèles. Et maintenant c'est la division dans toutes tes églises... Et voilà...

Paul avait pâli. Cette défection était pire que l'incrédulité d'Israël !

- Mais... c'est impensable ! c'est impossible, gémissait-il.
- Que veux-tu, c'est ainsi ! Ils ont cédé, pour avoir la paix. Et aussi, il faut le dire, ces hommes apportaient des arguments qui paraissaient valables. Si bien que, maintenant, nous ne savons plus très bien à quoi nous en tenir...
- Alors, ils n'avaient donc rien compris !... ¹

Paul ne pouvait réprimer son indignation. Il gesticulait, tantôt debout, tantôt assis, tantôt à genoux, et même prostré à terre... il protestait en disant :

- C'est donc en vain que je leur ai présenté le Christ crucifié ! Ils ont passé du côté des persécuteurs, des bourreaux. Mais qu'ont-ils donc dans la tête ? Ils n'ont donc pas compris que la Loi régit un monde de péché, dont la Foi nous a fait sortir ? Ils sont semblables à la truie qui retourne à son vomissement. Ils ont commencé par l'Esprit, et les voilà qui finissent par la lettre ! Je leur ai ouvert la voie de la Justice, du Salut, de la Vie, et ils reviennent à l'arbre du péché et de la corruption ! C'est inadmissible !

¹ - C'est bien en effet l'impression qui se dégage des décisions du Concile de Jérusalem (Act.15) qui n'a pu vider cette querelle divisant l'Eglise naissante entre les partisans de Paul et les partisans de Jacques, ceux qui voulaient admettre les païens à la Loi sans leur imposer de conditions, et ceux qui auraient voulu maintenir la circoncision. Paul l'a emporté : il voyait assurément les ultimes conséquences qu'il fallait tirer de la Foi, et de son principe initial qui n'est autre que le Mystère du Fils de l'homme (Rom.1/4). Manifestement, les auditeurs de Paul, tels les Galates, étaient certes bien incapables de rectifier leur psychologie profonde par la prédication apostolique, et par suite de rectifier leur comportement sexuel pour le conformer à la Pensée première et éternelle de Dieu. En fait, puisqu'ils étaient disposés, volontairement ou non, à prolonger la génération charnelle, il eût été meilleur de les soumettre à la circoncision et à la Loi de Moïse afin que soit maintenu l'équilibre familial et patriarcal issu de la génération charnelle. Dans la suite des siècles, dans l'Eglise traditionnelle, spécialement catholique, cette scission s'est maintenue : séparation des chrétiens appelés à la vocation « religieuse », et des autres chrétiens demeurant dans le mariage charnel.

Il prenait à témoins Jean et Marie qui se trouvaient-là, compatissants à l'immense douleur de l'Apôtre.

- N'ont-ils pas rejeté le Christ, rejeté le Seigneur ? Dites-le moi ! ceci pour se rendre solidaires de l'ordre charnel qui milite contre l'Esprit ? Alors, les plaies du Seigneur ne les ont pas éclairés ! Et pourtant, la Croix ! Ce sont tout de même les prêtres et les anciens qui l'ont dressée ! les scribes et les docteurs, tous ceux qui mettent leur gloire et leur espérance dans la Loi et la circoncision, et qui ne voulaient rien d'autre, comme moi autrefois ! mais ce n'est là qu'une ombre, une ombre misérable, par rapport à la splendeur du Dessein de Sagesse révélé par le Seigneur, dès son avènement ! Or mes chers Galates, mes chers Galates sont revenus aux ténèbres... Sont-ils insensés ?... C'est de la vraie folie !...

Puis sentant frémir ses entrailles de père, à la pensée que le trésor du Salut allait échapper à ses fils, qu'ils passaient à côté des promesses de Jésus, il disait :

- Ah ! mes fils, mes fils ! si bons, si généreux ! Savez-vous que je suis arrivé chez eux avec mes yeux malades, et ils ont eu pitié de moi : ils se seraient arrachés les yeux pour me les donner ! Ah oui, ils sont de bons enfants, mais pour le jugement, c'est autre chose, ils ne sont pas des hommes faits ! (1 Cor.14/20)
- Calme-toi, disait Jean. Tu vois, je te le disais tantôt : tu imagines trop facilement que tes explications suffisent à éclairer et à convaincre les gens qui t'écoutent. Toi, tu comprends tout à cause de ta grande intelligence, de ta connaissance des Ecritures, et parce que, pendant des années, tu as médité la Parole du Seigneur. Mais eux, ces Galates que tu aimes, pouvaient-ils te suivre, et courir aussi vite que toi dans la voie de la Justice ?

Et Paul protestait :

- Mais enfin, ce que je comprends, ce que je comprends, c'est l'évidence même ! Rien n'est plus clair, rien n'est plus lumineux ! Tous peuvent comprendre aussi bien et mieux que moi ! C'est le Dessein du Père réalisé par Jésus ! N'est-il pas venu en ce monde, n'est-il pas né pour porter témoignage à la Vérité ? Sa conception et sa naissance nous affranchissent du péché et de la Loi, de la Loi et de la mort, lui qui n'est engendré ni de la chair, ni du sang, mais de l'Esprit ! Ainsi, avec lui, elles sont terminées, finies, les générations de péché ; l'erreur d'Adam est démasquée, nous sommes libérés de la convoitise et de la corruption ! Il est fini le joug de la Loi ! Et les voici qui se font circoncire ! Auraient-ils l'intention de la prolonger encore cette génération perverse, pour la mort, puisqu'ils se mettent ainsi sous les dispositions de l'ancienne Alliance ? ¹

¹ - Nous ne comprenons l'indignation extrême de Paul, dans l'épître aux Galates, que si nous nous plaçons dans les perspectives exposées ici, à savoir dans l'axe de la foi parfaite de Marie. Le

- Paul, disait Jean, nous sommes bien d'accord. Nous avons reçu les confidences du Seigneur, les confidences de sa mère. Mais ces bons Galates, qui hier encore servaient des idoles de pierre et de bois, comment veux-tu qu'ils te comprennent d'un seul coup, et qu'ils puissent se dégager à ta seule parole, de l'entraînement séculaire de leurs traditions ancestrales ?
- Mais enfin, je leur ai expliqué, pendant des semaines et des mois ! Ils m'ont affirmé qu'ils avaient compris. Ils ont reçu l'Esprit de Dieu par l'imposition de mes mains ! Y aurait-il un autre Evangile ? A Dieu ne plaise ! Non ! nous sommes assurés que Jésus a réalisé le Dessein du Père dans sa plénitude, qu'il est le Juste par excellence, dès le moment de sa conception. Et sa résurrection d'entre les morts, son ascension prodigieuse nous confirment qu'il a été conçu par l'Esprit de Sainteté. (Rom.1/4)
- Ecoute Paul, disait Jean, tu as mis combien de temps pour entrer, toi, dans la connaissance parfaite du Mystère de Jésus ? Combien de temps pour comprendre qu'il contient, ce Mystère, le principe de la régénération de l'homme ? Tu es resté combien de temps dans le désert d'Arabie après avoir vu le Seigneur ? Te souviens-tu ? Et tu avais, en outre, dans ta mémoire extraordinaire, tout le trésor des enseignements des rabbins de Jérusalem, la science des Ecritures, la tradition des pères !...

Paul évidemment, mesurait l'abîme qui le séparait, lui, le visionnaire de la gloire du Christ, le prophète de l'histoire, de ces humbles Galates... qui sortaient tout juste des fumées du paganisme.

- Je vais leur écrire une lettre, leur dire toute ma peine...
- Tu feras bien.
- Et je leur dirai qu'ils sont des insensés... !
- Paul, disait Jean, montre-toi un véritable homme de Dieu, résigné à n'être pas compris, ni suivi, ni honoré. Il t'est demandé de porter témoignage, mais non de convaincre, de semer, non de récolter. Le Seigneur nous le disait souvent : « Il y a un temps entre les semailles et la moisson ! Autre celui qui sème, autre celui qui récolte !... » La moisson viendra en son temps, et alors, toi, tu seras comblé de joie. L'essentiel est de demeurer dans l'amour, dans la patience de Dieu, qui seul peut rendre les aveugles voyants, qui seul peut ouvrir l'ouïe des sourds... (Jn.4/35-37)
- Oui, je vais leur écrire une lettre, reprit Paul. Et je leur dirai que s'ils veulent revenir à la Loi, à la justice légale, purement formelle, illusoire, ils renient le Seigneur. Ils se rendent alors

lecteur averti, d'ailleurs, n'aura aucune peine à discerner dans tous ces discours, que les paroles soient mises sur les lèvres de Paul, de Jean ou de Marie, des citations implicites, et parfois même textuelles des Ecritures. Il ne nous a pas paru utile d'alourdir le récit par une surcharge de références qui ne sont pas rigoureusement nécessaires.

solidaires de cette génération adultère et pécheresse qui l'a crucifié.

Paul ne perdait rien de sa fougue. Il se tourna vers Marie, et la prit à témoin :

- Enfin, Marie, c'est bien toi qui est la mère de Jésus ?
 - Mais oui, disait-elle, très calme, retrouvant son sourire.
 - C'est toi qui as porté témoignage de sa conception ?
 - Mais oui, tout comme Luc l'a écrit.
 - Tu as conçu de l'Esprit de Dieu ?
 - Assurément !
 - Dans tes entrailles virginales ? De sorte qu'il est né de la femme, et non de l'homme, de la femme ? ¹
 - Mais oui, cela est établi dès le principe.
 - Et c'est donc sans douleur, mais dans la joie et l'allégresse que tu as enfanté ?
 - Assurément !
- Ainsi, poursuivit Paul, dès ce moment la sentence antique établie sur la génération pécheresse était abolie : « Tu enfanteras dans la douleur ! » Et le fruit de ta foi, qui est aussi le fruit de tes entrailles, qui est né, non de la chair et du sang, mais qui est né de Dieu, a échappé à la sentence de la mort. Bien mieux : il a triomphé de la mort puisqu'il s'est réveillé d'entre les morts ! D'ailleurs il n'est pas mort de mort naturelle : il a été tué : ils sont venus à bout du Maître de la Vie par l'accablement des tortures et l'horreur du gibet ! Et c'est pour nous qu'il est mort, à notre place : il a endossé la malédiction qui pesait sur les fils de colère que nous sommes, solidaires d'Adam dans la transgression de l'Alliance virginale première. Remontant des Enfers jusqu'à la Droite de la Majesté dans les cieux, il nous manifeste ainsi sa parfaite Justice. C'est lui le seul Juste (Jn.16/10), et nous ne saurions être justifiés, nous autres, qu'en renonçant à notre propre génération charnelle, celle qui, dans ce monde de ténèbres, sous l'empire des puissances de la mort, nous a donné le vieil homme qui va se corrompant. Nous ne saurions être justifiés qu'en adhérant de toute notre foi, de toute notre intelligence à l'immuable Dessein du Père, antérieur à toute la Création, et manifesté en Jésus-Christ par le Mystère secret de sa Personne, Mystère qui subsistera après la désolation des villes et des cités, lorsqu'elles seront détruites et sans habitant ! Ce Mystère qui sera le fondement de cette terre nouvelle où la Justice habitera... ! Alors, quoi, que veulent-ils, ces Galates qui se font circoncrire ? Promouvoir encore une engeance trouble, souillée, morbide, vouée à

¹ - Gal.4/4. L'expression « né de la femme » est d'autant plus étonnante que dans toute l'Écriture et notamment dans les généalogies, il est toujours question des mâles, et le plus souvent uniquement d'eux. Elle a donc une valeur didactique que nous mettons ici en valeur.

la mort et à la corruption ? Car, dites-moi, le dessein de la chair, c'est la mort, nous le savons, nous ne le savons que trop ! Depuis tant de générations qui en font l'expérience ! Et la Loi, donnée en raison des transgressions, n'empêche pas la mort, elle la provoque, elle l'entretient, car elle donne l'illusion de la justice à ceux qui prétendent en appliquer les préceptes. La Loi, je le dis, c'est la force du péché : tandis que le Dessein de l'Esprit, c'est la vie éternelle, la vie impérissable. Voilà donc mes chers Galates perdus hors de la vie, engagés dans les entraves de la Loi ! Ah c'est terrible, c'est terrible !...

Il reprit son souffle, puis il continua :

- Oui, je vous l'assure, je leur ai dit tout cela, je les ai mis en garde, je le leur ai répété sous de multiples formes. Et ils se laissent séduire pour se faire circoncire : c'est déplorable, c'est accablant ! Il faudrait que je retourne là-bas ! Mais comment vont-ils m'accueillir, maintenant que la confiance est brisée ? Ces faux circoncis, ces hommes pervers, ont détruit chez mes fils l'ouvrage du Seigneur, édifié avec tant de travaux, de larmes et de veilles ! (Phil.3)

Paul était assis sur un tabouret : il pleurait, tête entre les mains, coudes sur les genoux. Marie se leva, vint poser sa main sur ses cheveux, et le consola comme une mère console son fils bien-aimé. Puis elle lui parla au cœur :

- Pourquoi t'affliges-tu ainsi Paul, mon enfant ? Ah, je le sais ! Il y a des heures douloureuses, où l'on croirait que tout est perdu. Mais, je te l'assure, ton travail n'est pas vain en mon Fils, le Seigneur. N'est-il pas le fruit resplendissant de la Foi véritable ? Il a reçu tout pouvoir au ciel et sur la terre, mais il y a des délais nécessaires pour l'éclosion de la vie. La vigne en hiver semble morte, et nul ne saurait y cueillir des raisins... Ecris toujours, écris cette lettre : s'ils ne la comprennent pas, d'autres un jour la comprendront, et ton espérance, qui est aussi la mienne, se réalisera, je t'assure ! Qui sait ? Des années, des siècles peut-être doivent encore s'écouler pour que les Nations entrent dans la foi parfaite des Prophètes d'Israël, cette foi que nous avons héritée de nos pères... pour que soient déliés les liens que Satan a jetés sur nous... Mon Fils ne nous a jamais dit, à Nazareth, que la régénération serait proche : il la présentait comme devant accompagner son retour. Crois-tu, Paul, que la génération actuelle ait assez souffert pour reconnaître son erreur, a-t-elle goûté l'amertume d'avoir abandonné son Dieu ? Ne faut-il pas que le mystère d'iniquité qui conduit les hommes à leur perte, soit pleinement révélé par l'Histoire, pour que la conscience humaine, toute entière, rejette ce que fut la transgression première ? (2 Thess.2/3s)

- Ah ! que ta parole est bienfaisante, Marie ! Elle est un miel sur tes lèvres, un baume pour mon cœur !...

Et se tournant vers Sylvain, il lui dit :

- Sylvain, prends ta plume et écris :

« Paul, apôtre de Jésus-Christ, non de la part des hommes, ni par l'intermédiaire d'un homme, mais par Jésus-Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts, et les frères qui sont avec moi, aux Eglises de Galatie, grâce et paix...

Il fallut toute une journée pour dicter cette lettre : entre chaque paragraphe, Paul et ses compagnons reprenaient les points généraux de la doctrine, ils parlaient du Mystère secret du Seigneur, qui ne pouvait être mis explicitement par écrit, afin de n'être pas livré aux pourceux. Ils espéraient ainsi que leurs lecteurs feraient, de leur côté, le même travail de confrontation avec les Ecritures, avec la lumière de la parole vivante qu'ils avaient reçue en dépôt. Et Paul commentait ses propres paroles par de longs développements sur la régénération future par l'Esprit de Dieu, moyennant le retour aux dispositions originelles, inscrites dans la Création de l'Homme et de la Femme, et transcendantes par rapport à l'ordre provisoire de la législation mosaïque.

Quelle éloquence ! Quel feu ! Quelle richesse du Verbe ! Paul était intarissable.

Après avoir déposé les grosses lettres de sa propre main au terme du rouleau écrit soigneusement par Sylvain, Paul partit. (Gal.6/11) Il prit congé des siens avec de grandes effusions d'amour et de sympathie. Puis Jean et Marie le regardèrent descendre la colline : petit homme aux jambes grêles, à l'habit misérable, aux sandales trop grandes, au pas rapide sur les chemins pierreux. Il se servait de son bâton non pour soutenir ses pas, mais comme d'un sceptre, dont le mouvement incessant soulignait le rythme de sa parole toujours débordante de vérité et d'action de grâce...

Un buisson épineux le cacha à leurs yeux.

Marie et Jean pleurèrent : ils savaient qu'il se rendait à Jérusalem.

Une saison passa, dans le poudroïement céleste de la lumière, le chant strident des cigales, les parfums aromatiques qui s'exhalaient des plantes lourdes de sève, sur les coteaux inondés de soleil... Un pèlerin,

retour de Jérusalem, rapporta des faits dont il avait été témoin, jusqu'au foyer de Jean. Paul, selon sa détermination opiniâtre, s'était rendu à la Ville sainte, il était monté tout droit au Temple. Il fut immédiatement reconnu par quelques fanatiques qui soulevèrent la foule contre lui. Il fut sur le point d'être écartelé par la fureur populaire, mais les soldats romains intervinrent de justesse, fonçant sur l'émeute qu'ils avaient repérée depuis les créneaux de l'Antonia. Traîné entre quatre soldats sur le perron de la forteresse, il se retourna, demanda la parole et imposa le silence en se servant de la langue sacrée. Il put parler jusqu'au moment où il commença à dire ce qu'il voulait : la vision qu'il avait eue du Seigneur Jésus à la porte de Damas. A ce Nom, les Juifs se bouchèrent les oreilles et hurlèrent des blasphèmes...

C'est cela que racontait le voyageur.

Jean dit à Marie :

- Nous lui avons dit qu'il en serait ainsi.
- Et où est-il maintenant ?
- Il est sous bonne garde, dans la maison du procureur.

Et Jean disait :

- Où sont-ils maintenant ses projets de voyage à Rome, même jusqu'en Espagne, jusqu'aux confins de l'Univers ?

Et il ajoutait :

- Ce Paul, quel homme ! Il a tout compris. Mais quand donc sera-t-il compris ? Oui, Marie, quand donc serons-nous compris ?
- Quand mon Fils reviendra. Ce qui importe, c'est que le dépôt de la foi soit conservé jusqu'au terme du temps des Nations ? Jusque-là l'Eglise vivra d'un souvenir.

Le temps des Nations s'annonçait mal. Le colosse aux pieds d'argile prédit par Daniel commençait à faire trembler la terre. Néron, le monstre couronné, devenait de jour en jour plus célèbre et plus odieux. On racontait ses fastes, son luxe, ses ambitions folles, ses prétentions démesurées et ridicules. Avec lui les jeux prenaient un éclat inégalé. Au théâtre, où il chantait, au cirque, où il courait, la foule éclatait en applaudissements frénétiques, en ovations tapageuses, dont le caractère caricatural n'échappait qu'à celui qui les recevait comme une faveur des dieux. Dans l'arène, des gladiateurs s'égorgeaient chaque jour, pour satisfaire l'instinct de carnage d'une plèbe assoiffée de sang. La génération pécheresse des fils d'Adam se révélait dans toute l'horreur de ses convoitises débridées. Les sesterces, lancées à la pelle depuis les créneaux du palais impérial, pleuvaient comme une manne sonore sur les oisifs intrigants qui grouillaient dans les bas-quartiers de Rome. Il n'y en avait jamais assez pour satisfaire les vies, combler le gouffre des ventres vides et la voracité des passions. On racontait sous le manteau des choses horribles sur la disparition de certains sénateurs, chefs de grandes

familles, sur la saisie de leurs biens par l'Etat... Agrippine, la mère de Néron, avait péri dans une affaire trouble au cours d'une fête nautique assez étrange : un naufrage, par une nuit tranquille sous un clair de lune serein... Comment le navire de la souveraine s'était-il enfoncé dans une mer d'huile, sans un cri, sans un tumulte, sans un appel au secours ? L'empereur ne pouvait plus supporter, disait-on, ni la présence, ni les conseils, ni les reproches, pourtant discrets, de sa mère...

Ces rumeurs et d'autres, parvinrent au foyer de Jean. Que présageaient-elles ? Jusque-là, l'Etat romain avait été bienveillant : combien de temps cela allait encore durer ? L'ordre, la paix que procurait l'administration centrale avec l'appui indiscuté de la Légion, avaient favorisé la propagation de la Bonne Nouvelle. Grâce aux voies impériales qui assuraient le transport incessant des personnes et des denrées, les échanges de toutes sortes, les synagogues de la Dispersion, pour la plupart, avaient été informées des événements concernant Jésus de Nazareth. Mais l'on pouvait pressentir un mouvement de bascule, et l'énorme puissance totalitaire pouvait s'abattre tout à coup sur la frêle Eglise de Jésus-Christ.

Marie et Jean, avec la hauteur de vues que procure le discernement des Esprits, voyaient cela. Le Seigneur n'avait-il pas dit explicitement que ses disciples seraient entraînés devant les rois et les gouverneurs ? Qu'ils auraient à porter témoignage ? Lorsque le Diable l'avait mis à l'épreuve dans le désert, n'avait-il pas affirmé au Fils de l'Homme : « Tous les royaumes de ce monde sont à moi, car ils m'ont été donnés, et je les remets à qui je veux » ? Néron les avait reçus, manifestement : homme perfide, irascible, cruel, menteur et homicide, un vrai fils de Caïn, habilement camouflé sous les dehors de la civilité et du triomphe divin dont se couronnaient les Césars... (Lc.4/6-7)

Effectivement, l'Adversaire tenta d'étouffer, d'anéantir cette Eglise du Seigneur, par un énorme coup de massue, aussi imprévu que décisif. Selon les certitudes que peut donner l'histoire, elle aurait dû disparaître, pulvérisée. Rome brûla dans un gigantesque incendie : les masures de bois, entassées en étages fragiles, surpeuplées par une tourbe innombrable, flambèrent comme une torche résineuse, avec une puanteur de chair calcinée, à la hauteur, disait-on, des ambitions littéraires de l'Empereur qui voulait se donner une idée exacte de ce que Virgile avait écrit en décrivant l'incendie de Troie. L'information, vraie ou non, risqua de compromettre tout à fait aux yeux d'un peuple servile et flagorneur, ce Néron qui se satisfaisait jusque-là de son adulation factice. On lui dit que la masse grondait de colère : il eut peur. Il fallait un bouc émissaire : les Chrétiens ? Pourquoi pas !...

Ils vivaient sans méfiance : simples comme des colombes, porteurs d'un message de paix, de loyalisme, de fraternité universelle, d'un amour sans hypocrisie. Qui, parmi eux, pouvait s'imaginer que la libération

formidable qu'ils apportaient à la conscience humaine pouvait faire ombrage à qui que ce soit et pût être considérée comme un crime ? Elle le fut. C'est en criminels qu'ils furent traités. Ce fut aussitôt un délit passible de mort que d'être simplement chrétien ? C'est alors que Pierre et Paul furent arrêtés. L'Autorité de Droit divin fut crucifiée la tête en bas, et l'Intelligence éclairée de l'Esprit fut décapitée aux portes de Rome, encore souillée de cendres fumantes. Et cette tête vénérable roula sur un tas de détritius...

Les Enfers ricanèrent : leurs Portes applaudirent à la victoire ; sans aucun doute, le Mémorial était éteint !

Aux portes d'Ephèse, Jean était connu. Aussi des soldats arrivèrent assistés de l'officier romain, agissant au nom de l'Etat anonyme et aveugle.

- Qui cherchez-vous ? demanda Jean.
- Nous cherchons Jean, le fils de Zébédée, connu comme l'un des dirigeants de la secte chrétienne, vomie par le genre humain !
- C'est moi, dit l'Apôtre.
Tout comme son Maître.
- Suis-nous, dit l'officier.

Il ne put échanger qu'un seul regard avec Marie. C'était un « Au revoir ! » Puis elle assista, impuissante, à ce départ : il s'éloignait ce fils si cher qu'elle avait reçu par grâce, au moment de cette torture de cœur qu'elle avait éprouvée au pied de la Croix. Et elle pensait :

- Mon Dieu, mon Dieu, et Pierre ? et Paul ? et les autres ?

Et Marie qui n'avait pas ressenti les douleurs en mettant au monde son premier-né se vit dans le cas de la mère des sept frères : « Eminemment admirable et digne d'une illustre mémoire, elle qui, en un seul jour voyant mourir ses sept fils, le supporta sans faillir en vertu de l'espérance qu'elle plaçait dans le Seigneur ». (2 Macch.7/20s) Alors elle sentit en elle que les chants de David, ceux de la désolation et de l'amertume, passeraient encore longtemps sur ses lèvres, tout au long de cette gestation spirituelle qu'elle accomplissait dans le monde, pour y enfanter le corps de son Fils.

- « Ecoute, ô Dieu ma plainte,
- « contre la peur de l'ennemi garde ma vie :
- « à la bande des méchants cache-moi,
- « à la meute de ceux qui font le mal !

Elle murmurait ainsi, jour et nuit, au nom du petit troupeau, qui désormais devait rester sous terre ; elle suppliait avec larmes pour qu'ils aient le courage de tenir jusqu'au bout :

« Ils aiguisent leur langue comme une épée,
« ils ajustent leur flèche : parole amère,
« pour tirer en cachette sur l'innocent,
« ils tirent soudain et ne craignent rien...

« Ils s'encouragent dans leur méchante besogne,
« ils calculent pour tendre des pièges :
« ils disent : « Qui les verra ?
« Qui scrutera nos secrets ? »

Et dans cette conjoncture impensable, énigmatique il semblait bien reculé le temps de l'Avènement ! Paul était mort sans avoir eu le temps de se faire comprendre... Y aurait-il un pasteur pour succéder à Pierre et rassembler les brebis dispersés ?... Ainsi Marie se demandait anxieusement : combien de temps, combien de siècles pour que la violence, sur Terre soit écartée par la douceur ? Pour que la Vérité amène la Justice et la vie ? Mais elle était affermie par l'espérance des Ecritures :

« Tout homme alors craindra,
« il publiera l'œuvre de Dieu !
« Son action, alors, il la comprendra.
« Le juste aura sa joie dans le Seigneur,
« et son refuge en lui.
« Ils s'en loueront tous les cœurs droits. (Ps.64h)

Ainsi priait Marie.

Elle connut alors, pendant quelques temps, la solitude du veuvage, éprouvant l'angoisse d'une Eglise pour laquelle le Seigneur semblait avoir caché sa Face. Et elle se disait : « Certes, ils n'avaient pas encore compris, c'est pourquoi l'Adversaire est encore si puissant, c'est pourquoi, mon Fils, tu ne peux pas revenir ».

... des lunes se succédèrent dans le ciel noir
et les étoiles paraissaient si lointaines !...

Les fonctionnaires romains se lassèrent de la violence : les uns par un reste d'humanité, les autres par paresse. D'ailleurs, en fait, des Juifs et des chrétiens, on n'en trouvait presque plus... et il fallait recourir, comme auparavant, aux condamnés de droit commun pour satisfaire la dent des fauves et l'épée des bourreaux. Néron eut d'autres soucis, à mesure que maçons et charpentiers remettaient debout la ville éternelle, des soucis qui lui tenaient bien plus à cœur que l'avenir de l'Eglise ! Des soucis si lourds qu'il s'en ouvrit les veines en pleurant sur le déclin de sa propre

gloire, dans un fourré où il s'était réfugié, comme un sanglier aux abois poursuivi par des chiens d'esclaves...

C'était un drôle d'artiste qui disparaissait ce jour-là de la scène du monde, en effet...

La Communauté chrétienne, un moment étouffée, enterrée dans les catacombes, disloquée, décapitée, s'éparpilla de nouveau sous des déguisements divers. Quelles pertes elle venait de subir ! Les témoins directs du Seigneur avaient tous disparu. On recueillit quelques restes de leurs corps suppliciés, et l'on pleura sur leurs tombes, dans le souvenir de leur beau témoignage...

On devait pleurer pendant longtemps : on le fait encore aujourd'hui !

Que resterait-il de la Tradition Apostolique ?

Au foyer de Jean, Marie veillait toujours, avec quelques femmes. Elles y recevaient, dans la plus grande discrétion, les chrétiens de passage, anonymes, déguisés en marchands, en colporteurs, en muletiers, qui arrivaient de nuit et repartaient de même. Grâce à des signes codifiés, à des mots de passe, ils avaient survécu, ils savaient se reconnaître et se porter assistance parmi la masse des idolâtres. Ils portaient ainsi aux frères de précieuses et le plus souvent de douloureuses nouvelles.

L'un d'eux, qui revenait de Rome raconta ce qu'il était advenu de l'apôtre Jean. Les tribuns avaient invité la foule grossière des faubourgs à se réjouir d'un spectacle peu commun. On avait disposé une énorme chaudière sur un monceau de fagots bien secs, et les bourreaux criaient, en faisant bouillir l'huile :

- Venez assister à la friture d'un homme !
- A la friture d'un homme vivant !

Les badauds hilares et hébétés s'étaient entassés sans nombre autour du brasier. Jean fut descendu dans l'huile par une corde coulissant au bout d'une potence. Il était tout nu, avec sa longue barbe blanche et ses cheveux vénérables. Un monstrueux éclat de rire, depuis les profondeurs des Enfers, se ruait à l'assaut du chaste disciple du Seigneur.

Lorsque les bourreaux jugèrent que la viande avait eu le temps de cuire, ils tirèrent sur les cordes.

Mais le vieillard avait rajeuni : ses poils étaient devenus noirs et crépus, son corps vigoureux et bruni, et son visage riait d'une joie indicible !

L'expérience renouvelée donna les mêmes résultats, et confirma la jeunesse de l'Apôtre. Alors les tribuns prirent peur : « C'est un dieu », dirent-ils. Ils expédièrent cet individu qui posait des problèmes gênants dans une île déserte, sous bonne garde, loin des mortels ordinaires.

Et Marie pensait à la promesse de son Fils : « Pas un cheveu de votre tête ne tombera... » Cela avait été accordé à la foi parfaite du disciple bien-aimé.

D'autres messagers portaient avec eux les dernières lettres des Apôtres : des billets, des écrits fragmentaires, griffonnés à la hâte, au moment de leur arrestation, ou bien encore, lorsque sous les fers, en attendant l'heure du supplice, ils étaient parvenus, on ne sait comment, à communiquer avec ceux qui étaient encore en liberté.

Pierre et Jude étaient indignés : ils vitupéraient, non pas contre les persécuteurs, qui ne savent pas ce qu'ils font, mais contre les faux docteurs, couverts de peaux de brebis introduits dans l'Eglise, qui corrompaient l'Évangile pour l'accommoder à l'esprit de ce siècle. Ils jugeaient avec raison que le danger était là : de l'intérieur même du Corps, comme une maladie insidieuse et contagieuse. Jean l'appelait l'Antichrist : cette forme sournoise de l'esprit de mensonge déguisé en ange de lumière, qui attire à l'erreur non pas par une négation ouverte, mais par un glissement lubrique qui fait passer l'attention de l'essentiel à l'accessoire.

Et Marie se souvint des pleurs et des angoisses de Paul, lorsqu'il avait appris, ici-même au foyer de Jean, que ses chers Galates étaient revenus à des préceptes sans valeur, au risque de perdre la vraie lumière de la Foi !

- Il avait raison, pensa Marie, il avait vu clair ! Pourquoi ne l'a-t-on pas cru lorsqu'il condamnait sévèrement le retour à une loi périmée ?

Mais d'autres hommes que les Juifs, issus de la gentilité, entraînés aux discours des philosophes, plus instruit des mythes des poètes idolâtres que des Écritures, refusaient d'admettre que Jésus fût réellement conçu de l'Esprit de Dieu. « Certes, disaient-ils, Jésus est un sage, le sage des sages, le philosophe des philosophes : il était habité, n'en doutons pas, de la Sagesse de Dieu, cela, dès le moment de son baptême par Jean ! Mais

pourquoi faire tant de difficulté aux néophytes, en leur racontant que sa conception n'a pas été comme celle des autres hommes ? » ¹

Et lorsque l'on exposait à Marie ces opinions introduites au cœur même de l'Eglise, elle souffrait atrocement et gémissait en disant :

- Hélas, Hélas ! C'est l'écroulement de notre espérance ! Nous ne sortirons donc jamais de cette génération de mort !...

Un soir, alors que la lune était à son plein, et faisait miroiter l'or des temples d'Ephèse, Marie, qui ne pouvait trouver le sommeil, en raison du grand souci qu'elle prenait de toutes les Eglises, s'était levée, et regardait le ciel étoilé, qui scintillait dans la tiédeur de la brise, au chant des milliers d'insectes nocturnes qui grouillaient dans les herbes ! ... Béthel, Membré, les montées de Jérusalem, le temps des fiançailles... Et les derniers sourires du vieillard Siméon... et les premiers sourires des disciples de son Fils...

Et comme elle méditait toutes ces choses dans son cœur, un bruit de pas la ramena dans la minute présente. Elle distingua bien vite trois hommes qui se profilaient sur le sentier, en direction du foyer de Jean. Le son de leurs voix résonnait du nom de Jésus : c'étaient des frères. Elle prit la lampe, ouvrit la porte, et les accueillit, la lumière à la main, leur disant, depuis le seuil :

- Entrez, entrez, mes fils !...

Ils étaient attendus, pensaient-ils. Quelle joie !... et accueillis par cette femme dont la seule pensée les avait soutenus au long de leur pénible et périlleux voyage. Dès qu'ils furent entrés, et qu'ils eurent reçu d'elle le saint baiser, Marie s'informa du sort de ce deuxième fils qu'elle avait reçu au pied de la Croix, et qu'elle aimait tout autant que le premier :

- Avez-vous des nouvelles de Jean ?
Les inconnus, rayonnant de joie sous leurs haillons, lumineux sous leur poussière, lui dirent :
- C'est de sa part que nous venons vers toi !
- Il est donc bien vivant ?
- Il vit ! et comment ! L'exil ne lui est pas défavorable. Il en a profité pour écrire ses souvenirs, et nous avons justement avec nous le rouleau de son livre, que l'on recopie hâtivement, à notre passage, dans toutes les Eglises.

¹ - Théorie des Docètes, voir introduction de l'Evangile de St Jean du Père Lagrange. Hérésies dénoncées par St Irénée, qui enseigne que Jean a écrit son Evangile pour les combattre. Cette hérésie reflorissait aujourd'hui, hélas !

Ils parlaient ainsi alors que les femmes s'étaient levées, avaient allumé des lampes, et préparaient pour les hôtes le réconfort dont ils avaient besoin. Ils mangèrent et ils burent, et ils prirent le repos auquel Marie les avait conviés. Puis elle se retira dans sa chambre, avec le rouleau qu'elle se mit à lire à la chandelle.

Et l'aurore se leva sur la terre, alors qu'elle arrivait à la conclusion :

« ... ces choses ont été écrites, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et que croyant en son Nom, vous ayez la vie éternelle... » (Jn.20/30)

- C'est bien, dit-elle, car beaucoup ne croyaient plus aux promesses de mon Fils.

Lorsque le jour fut levé, et avec lui toute la maisonnée, et les hôtes abrités sous le toit, tous se réunirent pour la prière. Puis la conversation alla à travers toutes les Eglises. Ensuite Marie dit :

- J'ai lu le rouleau de Jean. Il a bien fait d'écrire cela, car beaucoup ne croyaient plus que mon Fils est né de Dieu.
- Que veux-tu, dirent les hommes à Marie, il y en a tant qui se sont découragés ! Le troupeau a été frappé, décimé, dispersé... Il a crié vers son Pasteur, et le Pasteur n'est pas revenu. Aussi, maintenant beaucoup disent : « Où est la promesse de son avènement ? Rien n'est changé depuis la création du monde, et le passage du Christ n'a rien apporté ! » (2 Pi.3/2s)
- Mais, disait Marie, où est votre foi ? Vous proclamez que Jésus, mon fils, est Fils de Dieu, et qu'il est venu dans ce monde pour rendre témoignage à la Vérité, et cette Vérité n'effleure même pas vos cœurs ! Si rien n'a changé dans le monde c'est que rien n'a changé dans le jugement de vos consciences ! Vous n'avez pas fait les premiers pas dans la voie de la Justice. Beaucoup parmi vous boivent le péché comme de l'eau, comme disait autrefois le prophète. Jacques ne vous a-t-il pas dit qu'une foi sans les œuvres est morte ? les œuvres de la Foi ! Si vous ne mettez pas en application les enseignements que vous a montrés le Verbe de Dieu lui-même prenant chair en mon sein, qui pourra vous instruire ? Et qui alors pourra être sauvé ? Croyez-vous qu'il y a un autre Nom sous le ciel en qui vous pourriez espérer le Salut ?

Quand un ancien se trouvait là, revêtu de l'imposition des mains, les frères et les sœurs, rassemblés autour de Marie, mangeaient ensemble le Pain rompu en faisant le mémorial de l'Immolation de l'Agneau et de la Résurrection du Juste. A cette occasion on lisait l'Ecriture, des chants s'élevaient et à l'aide des documents déjà précieusement rassemblés, on

rappelait les paroles et les miracles que Jésus avait semés sur son passage. Ses prophéties, particulièrement consolantes, prenaient tout leur sens, car elles se révélaient exactes.

Cependant certains restaient profondément abattus, scandalisés et disaient :

- N'avions-nous pas mis toute notre confiance en Lui ? Pourquoi donc a-t-il permis que nous soyons ainsi écrasés ?

Mais Marie voyait avec une clarté, une évidence de plus en plus grande que seule la perfection de la foi enlèverait le prix, remporterait le trophée, accomplirait les promesses de son Fils. C'est ce que Paul disait déjà, se comparant au coureur du stade, envisageant d'être trouvé « non pas nu, mais revêtu », appelant de tout son désir ce corps de gloire en qui serait transformé notre corps de misère. Elle mesurait avec un grand réalisme que peu d'anciens et quelques vierges seulement s'étaient délibérément engagés dans la ligne qu'elle avait suivie, dans sa simplicité première, et qu'elle n'avait jamais quittée. Alors, elle répondait à eux qui se prétendaient croyants, et qui avouaient ne pas comprendre l'épreuve qui s'était abattue sur l'Eglise :

- C'est par le feu que mon Fils vous purifie, comme on épure l'or. Ne connaissez-vous pas la prophétie de Zacharie ? C'est elle désormais qui se réalisera sur le troupeau de mon Fils, jusqu'à ce qu'il revienne :

« Je vais frapper le Pasteur,
« et les brebis seront dispersés ;
« mais de ma main je protégerai les faibles.
« Et il arrivera sur toute la terre, - oracle de Yahvé -
« que les deux tiers seront retranchés,
« et que l'autre tiers y sera laissé.
« J'amènerai ce tiers dans le feu,
« et je les épurerai comme on épure l'argent,
« et je les éprouverai comme on éprouve l'or... (Zac.13/7s)

Timothée, le disciple de Paul qui avait reçu ses dernières confidences juste avant son supplice, qui avait recueilli les dernières paroles de son maître et de son père dans la foi, vint à Ephèse, poussé par l'Esprit, visiter la mère de Jésus. Il était déguisé en homme de peine, et se louait pour faire des nettoyages aussi bien dans les villes luxueuses que dans les échoppes sordides. Il vivait ainsi, au jour le jour, d'étape en étape, à la recherche d'une Eglise abattue et dispersée. Parfois, il trouvait quelques frères isolés autour d'un homme sûr, persévérants dans le mémorial du Seigneur, qui savaient encore discerner son Corps sous les apparences du Pain consacré, en attendant qu'Il vienne. Ils espéraient

contre toute espérance. Timothée constatait que la foi de ces hommes n'avait plus aucun appui humain, qu'elle reposait sur la seule Parole qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. Il les réconfortait, mais le plus souvent, il recevait plus de consolation qu'il n'en donnait lui-même.

Le jour de son arrivée au foyer de Jean, il était accablé de fatigue et de poussière. Marie lui lava les pieds, lui présenta du pain et du vin. Refait par cette nourriture, comme autrefois Elie sur le chemin de l'Horeb, et plus encore par la présence maternelle de la mère de Jésus, il parla longuement, exposant la situation des diverses communautés. En guise de conclusion, il donna une impression globale :

- ... ce qui reste de raisins sur cette vigne après la vendange, voilà ce que nous sommes : ici et là, une grappe dédaignée, parce que trop misérable. A Rome, Clément a succédé à Pierre, combien de temps subsistera-t-il ? Mais qui peut remplacer Paul ?
- C'est vrai, Paul, disait Marie... Il voyait, lui le plan de Dieu dans toute sa plénitude, et dans toute sa simplicité. Personne ne le remplacera, certes, sa voix s'est tue, mais ses écrits resteront.
- Oui, ils resteront, renchérit Timothée, il l'a prophétisé souvent. Il me l'a écrit dans sa dernière lettre : « Je suis assuré que le Seigneur est assez puissant pour que soit gardé mon dépôt jusqu'en son Jour... » (2 Tim.1/12)
- La voix de Paul, songeait Marie... ses discours infinis, ses exhortations incessantes, ses extases, ses pleurs, ses angoisses, son invincible espérance... Qui donc maintenant soutiendra la foi des disciples de mon Fils, leur espérance en son Retour, en ses Promesses ?
- Tu sais, Marie, dit Timothée, ce n'est plus son Retour qu'il faut espérer pour l'instant. Paul, avant de mourir, prévoyait que les temps seraient encore longs, très longs, qu'il faudrait attendre jusqu'à la deuxième, peut-être la troisième veille de la nuit. D'ici là, les vierges, folles ou sages, s'assoupiront et s'endormiront.

Il y eut un profond silence. Marie soupira : « Quand donc la volonté du Père sera-t-elle accomplie sur la terre comme au ciel ? Quand donc le Nom du Père sera-t-il sanctifié ? » Puis elle reprit sa confiance avec Timothée.

- Quand Jean était près de moi, nous parlions souvent des prophéties de mon Fils. Ne disait-il pas « Lorsque le Fils de l'homme reviendra, trouvera-t-il la Foi sur la terre ? » Ainsi Jean a-t-il bien fait d'écrire dans son livre : « La lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas reçue. » Ce n'est que pour un temps qu'ils se sont intéressés à mon Fils, certains sont venus à lui par intérêt, d'autres par curiosité, beaucoup ont trouvé quelque joie à entendre ses paroles, mais bien peu les ont prises

en considération. Et combien peu nombreux, à la suite de Paul, sont véritablement entrés dans son Mystère.

Cependant Timothée sortait un rouleau de son bagage. C'était la dernière lettre de Paul. Il la présenta à Marie en disant :

- Voilà justement ce qu'il m'écrivait depuis sa prison. Quand j'ai lu ce texte, je n'ai pu retenir mes larmes, car sa tête avait déjà roulé sous le glaive. Ecoute Marie :

Et il se mit à lire :

« Paul, apôtre de Jésus-Christ, par la volonté de Dieu, selon la promesse de vie qui est dans le Christ-Jésus, à Timothée, mon fils bien-aimé, grâce et miséricorde de la part de Dieu le Père et du Christ-Jésus, notre Seigneur. » (lire la 2^{ème} à Timothée)

Avec une grande émotion, Timothée faisait passer sur ses lèvres la dernière exhortation de l'apôtre à demeurer fidèle à l'Evangile, à l'Esprit de force, d'amour et de maîtrise de soi, venant de l'imposition des mains. Puis il arriva à l'évocation de la venue de Jésus dans le monde, véritable source de lumière :

« ... Sois fidèle à cette grâce qui a été disposée pour nous avant l'avènement, l'apparition de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui a écarté la mort et fait resplendir la vie et l'incorruptibilité par le moyen de l'Evangile...

Entendant ces paroles, Marie exulta de joie :

- Oui, c'est bien cela, dit-elle. C'est bien cela : la vie et l'incorruptibilité. Il n'y a rien à ajouter et rien à retrancher à l'Evangile, c'est-à-dire à ce que nous avons vécu, Joseph, Jésus et moi, à Nazareth. Il y a seulement à mettre en application vous aussi, ce que mon Fils vous a montré, et qu'il a réalisé en moi dès le moment de sa conception. Car le Dessein du Père est unique, parce que la virginité de la femme est universelle.

D'ailleurs le texte lu par Timothée allait dans le même sens :

« Prends pour norme les saintes paroles que tu as entendues de moi, dans la foi et l'amour de Jésus-Christ. Garde le bon dépôt avec l'aide de l'Esprit-Saint qui habite en nous... »

Plus loin, Paul disait amèrement :

« Tous ceux de l'Asie, parmi lesquels Phillèle et Hermogène m'ont abandonné, se sont détournés de moi... »

Et c'est pourquoi l'apôtre exhortait Timothée à travailler fermement pour l'authenticité de l'Evangile, face aux faux docteurs. Puis Paul, jetant un regard de mélancolie évidente, sur la défaillance apparemment irrémédiable de l'Eglise terrestre, se tournait ailleurs :

« ... La première fois que j'ai eu à présenter ma défense, personne ne m'a soutenu. Tous m'ont abandonné ! Qu'il ne leur en soit pas tenu rigueur. Le Seigneur, lui, m'a assisté et rempli de force, afin que par moi le message fût proclamé et parvînt jusqu'aux oreilles des païens. Et j'ai été délivré de la gueule du lion. Le Seigneur me délivrera de toute entreprise perverse et me sauvera en me prenant dans son Royaume céleste... »

- Hélas, disait Marie, où sont-elles ses Eglises, sur lesquelles Paul plaçait toute son espérance ? Il les appelait sa couronne et sa gloire ! Il les préparait avec tant de zèle en vue de l'avènement de mon Fils ! Les bons Galates eux-mêmes, après avoir quitté la voie de la justice, ne sont jamais revenus à lui...

Elle approuva chaudement les longues exhortations que Paul faisait à Timothée pour que soit maintenue sans altération le bon dépôt et qu'il soit confié à des hommes sûrs, qui pourront le transmettre à d'autres, afin que la Semence, perdue dans la terre, pendant le long hiver du Temps des Nations, puisse germer et porter du fruit au terme de l'Histoire.

- Alors, l'Eglise sera donc toujours un petit reste, disait Timothée.
- Sans doute. Mon Fils nous le disait souvent à Nazareth. Il est tellement plus facile pour les hommes nés de la chair et du sang de se conformer à la figure de ce monde, qu'au Dessein éternel du Père qu'ils ignorent ! Et cependant, il est révélé par sa Parole, et réalisé par son Fils... Mais il demeure impénétrable aux consciences erronées et aux esprits frivoles...
- C'est donc le petit reste qui sera sauvé ? demanda Timothée.
- Oui, ceux et celles qui persévéreront jusqu'au bout, en toute patience, en tenant fermement les paroles de mon Fils et dans la foi en ses mystères.
- Paul le disait aussi. D'abord il disait, dans les premiers moments de son ministère : « Nous ne mourrons pas tous », car il pensait alors pouvoir provoquer la conversion de la conscience qui rendrait possible le retour du Seigneur. Mais à la fin, avec Pierre, il disait : « Ce n'est qu'au dernier moment que le Salut sera manifesté... », après la manifestation de l'antichrist, de l'homme d'iniquité. (1 Cor.15/50s ; 1 Pe.1/5 ; 2 Thess.2/3s)
- Certes, disait Marie, et ce sera un témoignage pour le monde entier, lorsque tout homme verra et comprendra que les promesses de mon Fils sont réalisées.

Le soir de ce jour, alors que les dernières lueurs du couchant tremblaient sur l'horizon de la mer, Marie se souvint du temps où Jésus, son Fils, parlait des souffrances du Serviteur de Yahvé, dans la maison de

Nazareth. Joseph avait tellement souffert des prédictions de la Passion qui devait s'abattre sur Jésus qu'il perdit ses forces et dut s'étendre sur un lit. Que ces choses étaient déjà lointaines ! Mais elles demeuraient, tout aussi bien que le Sang offert en oblation, laissé par le Seigneur entre les mains de ses disciples.

Et voici qu'en évoquant ces choses, les anciennes et les présentes, Marie vit clairement que l'Eglise devait épouser un Sauveur de sang, l'Homme des douleurs, et qu'avant d'être dans l'allégresse, les Noces seraient dans la Croix. Elle fut alors envahie par une grande tristesse et un profond abattement, comme autrefois le père Abraham, lorsqu'il offrait ses animaux partagés et reçut la révélation de la dure captivité de sa race sous la verge du Pharaon. Quel combat serait celui de l'Eglise au cours des siècles qui s'ouvriraient, contre la puissance des ténèbres ! Il n'admettrait pas si facilement que le pacte qu'il avait conclu avec l'ancien Adam fût rompu par le nouvel Adam ! Que d'assauts les Enfers allaient lancer pour que les disciples lâchent prise, et abandonnent l'Alliance nouvelle et éternelle qui avait commencé en son sein virginal ! Que pouvait-elle, elle, la mère du Juste ? Que pouvait autrefois Madeleine devant la haine implacable des pharisiens, sinon offrir en oblation un parfum d'amour sincère ? Marie le fit, en s'offrant elle-même, renouvelant l'acte de foi et d'immense charité qu'elle avait posé, face au Père, lorsqu'elle était debout au pied de la Croix !

Justement, ce soir-là, lorsque la nuit fut tombée, à la lumière de l'huile ardente, Timothée rompit le pain, en souvenir... Quelques hommes, quelques femmes communièrent avec lui à la Réalité éternelle cachée sous les apparences, exprimée par les textes immuables procédant de la bouche de Dieu. Et Timothée exprimait la foi de cette petite Eglise en disant :

- Seigneur Jésus, à toi la gloire, à toi la louange, à toi la bénédiction ! Car désormais tu es dans la lumière incorruptible de ton corps de gloire. Mais tu as voulu aussi rester parmi nous comme l'Agneau immolé, en intercession perpétuelle pour ton Eglise. Grâce à toi, Seigneur : nous te louons et nous te bénissons en raison de ton immense amour pour nous !

Et tous approuvaient :

- Amen, amen !
- Victime des pécheurs, c'est pour eux que tu as versé ton sang, dans la douceur parfaite de la Loi nouvelle ! Et tu restes, dans l'amour, la nourriture vivante de ton épouse fidèle, l'Eglise, que tu sanctifies par ton Corps et par l'illumination de l'Esprit !
Vois Seigneur, notre affliction, vois notre détresse !
Jette les regards sur cette Eglise qui est aujourd'hui dispersée par le monde, semée à tous les vents, comme l'étaient ces grains qui ont germé sur les collines, et qui sont aujourd'hui réunis dans un seul pain ! O Seigneur, rassemble ainsi ton Eglise des quatre vents, dans ton Royaume !

- Amen, amen !
- Comme les grappes de raisin qui étaient dispersées sur les coteaux, ainsi ton Eglise est dispersée sur la terre entière, sous le feu de l'épreuve. Ah ! Seigneur, rassemble ton Eglise dans la communion de ton amour, comme ces grappes pressées ne font aujourd'hui qu'un même vin !
- Amen, amen !
- Renouvelle les prodiges, refais les merveilles ! Charge de gloire ta main et ton bras droit ! manifeste, Seigneur, la puissance de ton Salut et la vertu triomphante de ta grâce ! Que nos esprits et nos cœurs soient disposés à recevoir ton Evangile, et puissions-nous, en l'appliquant, obtenir cette immortalité que tu nous as promise. Que la mort ne soit plus ! Que soient brisés les verrous de l'Enfer ! Et qu'ainsi par la manifestation de ton Salut, que l'Adversaire, l'accusateur ancien soit confondu, que les Anges se réjouissent, et que ton Eglise encore exilée sur la terre, trouve courage et joie ! Qu'elle soit renouvelée par une invincible espérance, afin de porter témoignage jusqu'aux limites du monde !
- Amen, amen !

... et Timothée rappela la Passion et la Résurrection du Seigneur. Il prononça sur le pain et le vin disposés là, sur une nappe bien blanche, les paroles que le Seigneur avait dites lui-même. Puis il éleva le Corps et le Sang vers le Père le suppliant de regarder cette oblation parfaite du Christ immolé et de l'agréer, comme il avait agréé autrefois le sacrifice des Pères...

Puis ils mangèrent et ils burent le Corps et le Sang de l'Agneau véritable.

Et ils raffermirent leur espérance dans cette conviction que le Seigneur ne les avait pas trompés, en disant : « N'ayez crainte, je suis avec vous jusqu'à la consommation du Monde... » (Mt.28/20)

Ils chantèrent ensuite des hymnes et des psaumes et l'un ou l'autre, sous l'inspiration de l'Esprit, prenait la parole et adressait à ses frères des paroles de consolation qu'il recevait d'En Haut, communiquant à la petite assemblée la chaleur et la lumière qui sont inépuisables et insondables au sein de la Trinité. Timothée commentait les dernières paroles de Paul, prophétisant que des siècles seraient nécessaires pour que la conscience humaine soit convaincue d'erreur par la Parole de Dieu, accepte de se retourner entièrement, de repenser à fond la nature et l'histoire pour que soient définitivement découvertes les voies de la Justice. Et il parla des derniers temps :

- Paul nous l'a écrit : il y aura un véritable effondrement du jugement moral, les hommes deviendront rebelles et impies, méchants et pervers, insolents, sans cœur et sans entrailles. Et cependant,

ils feront des prodiges si étonnants, que même les élus pourraient être séduits. Ainsi l'homme inique et pervers se manifesterà dans toute son horreur, mais en même temps, dans le secret, l'Eglise portera un fruit de justice et de charité, dans la simplicité et l'intégrité de la Parole divine, et alors, s'accompliront les promesses...

Et il dit encore beaucoup d'autres choses, entre ce soir et ce matin.

Car déjà l'aurore se levait : et les heures de la veille s'étaient écoulées comme un instant d'éternité. Marie, elle, demeurait dans une sorte d'extase, intimement nourrie de la chair de son Fils bien-aimé. Elle n'avait pas pris garde que les agapes étaient terminées, et elle restait assise, immobile, les yeux fermés, comme étrangère à ce monde. On l'appela, elle ne répondit point. Ses puissances étaient comme suspendues. Elle était partie dans un voyage lointain. Comme son corps s'affaissait et que sa tête tombait sur son épaule, on la porta sur un divan qui se trouvait là ; on l'y étendit. Elle respirait très faiblement, son corps était chaud comme à l'ordinaire. Les femmes voulurent la ramener à elle par des compresses d'eau froide sur le front. Timothée s'y opposa : il pressentait que quelque chose se passait, qu'il ne fallait pas contrarier.

- Nous allons poursuivre notre prière, dit-il simplement.

Ainsi passa la journée. Tour à tour les frères et les sœurs se relayèrent au chevet de Marie : ils éprouvaient en eux-mêmes un discret appel à l'aider, par la vigilance de leur foi, dans un passage entièrement nouveau.

Le soir revint. On alluma les lampes, on renouvela les Agapes. Se trouvait là une copie du rouleau de Jean, celui qu'il avait écrit pour rapporter certains faits marquants de la vie du Seigneur, et garder la mémoire des paroles fulgurantes qu'il avait prononcées devant les foules et les pharisiens. On en fit la lecture. Timothée expliqua particulièrement le passage où Jésus parlait de son Corps et de son Sang donnés en nourriture, et il exposa que la victoire sur la mort serait donnée à celui qui croit, à celui qui, dans une foi parfaite, mange et boit le vrai pain de la vie éternelle. (Jn.6)

Ainsi passèrent les deux premières veilles de la nuit. Quelques-uns d'entre eux prirent un léger repos. Lorsque l'aurore blanchit à nouveau le ciel de l'Orient, tous furent réunis au chevet de Marie. Tout à coup, elle ouvrit les yeux et se leva. Puis elle dit simplement :

- Maintenant, je m'en vais : mon Fils m'appelle dans sa gloire. Mais je reviendrai dans les moments difficiles, en des temps où la foi sera si faible, et la charité de beaucoup tellement refroidie qu'ils seront insensibles à mes larmes. Pour vous, frères et sœurs

bien-aimés, faites comme Paul vous l'a dit : gardez le bon dépôt de la Foi, et travaillez chaque jour à votre sanctification, jusqu'au jour du retour de mon Fils et de l'établissement de son Règne.

Une clarté extraordinaire succédait, dans la pièce, à la lumière des lampes. Était-ce le soleil qui surgissait au-delà des monts de l'Arabie ? Non pas : mais le corps de Marie qui se revêtait de gloire aussi simplement qu'une parole arrive sur les lèvres, qu'une main se lève pour un geste d'adieu et de bénédiction.

Et quand le soleil fut tout à fait levé, elle n'était plus là, mais un parfum très doux pénétrant remplissait la maison qui avait été le foyer de Jean.

Celui-ci, dans l'île de Patmos était transporté par l'Esprit-Saint dans le jour de la Parousie du Seigneur, et contemplait, depuis ce haut-lieu, depuis ce terme de l'Histoire, tout son déroulement. Il en rédigeait la vue prophétique à l'usage de l'Eglise militante, en butte aux portes des Enfers, afin qu'elle soit raccrochée au cours des temps à la nouvelle et éternelle Jérusalem.

A ce moment précis, il écrivit ce qu'il voyait :

« ... un grand signe apparut dans le ciel
« une femme revêtue du soleil,
« et la lune sous ses pieds,
« et sur sa tête une couronne de douze étoiles... (Ap.12)

- Fin du chapitre 11 -

La Gloire

« Désormais, toutes les générations
me diront bienheureuse ! »
Marie

Dès lors, Marie, dans la splendeur de son corps glorieux partage le trône de son Fils bien-aimé. Elle jouit de la parfaite liberté de sa chair sur tous les éléments de l'Univers.

Dès lors, Jérusalem désolée gémit sous les cendres. Où sont les prophètes, les prêtres, les sages ? Où sont les fêtes d'antan, les sabbats, les néoméniés, les glorieuses pâques, les montées des tribus vers la sainte Sion dans l'allégresse et la jubilation ?

Depuis lors, l'Eglise, comme une veuve après la mort de son époux bien-aimé, tâtonne dans la nuit de ce monde, sur les traces encore sanglantes de celui qui lui a été enlevé. Elle cherche une Vérité mal appréhendée, ou perdue... Désemparée, parce que les promesses ne sont pas réalisées, elle frappe, elle supplie. Les prêtres de la Résurrection sont en deuil... Les vierges sont voilées de noir. Où est donc cette Vérité parfaite qui la délivrera ? Aussi, elle garde les yeux et les mains tendus vers le ciel : vers Celle qui a réalisé son espérance, ainsi que les veilleurs, qui assurant la faction sur les remparts de Jérusalem, élèvent la voix vers elle :

« Salut, mère de la miséricorde, reine !
« notre vie, notre espérance, notre douceur.
« Depuis cette vallée de larmes, nous crions vers toi,
« vers toi nous soupignons, gémissant et pleurant, exilés,
« enfants d'Eve... (Salve Regina)

Quel abîme entre la foi victorieuse de Marie et l'incrédulité séculaire de son peuple, Israël ! Quelle rupture, quelles ténèbres !

Quel contraste entre la victoire de la petite Marie, qui a terrassé l'Ennemi de son pied virginal, et les lourdes approximations de la recherche anxieuse, hésitante des hommes d'Eglise, les définitions imposantes, toujours reprises et toujours contestées de son Magistère ! Sur les lèvres chrétiennes montent sans cesse les paroles de l'Ange : « Je te

salue, Marie, pleine de grâce... le fruit de ton ventre est béni... », et les femmes enfantent toujours dans la douleur ! Elles mettent au monde, dans les larmes une postérité impie et homicide sur laquelle pèse lourdement – plus que jamais – la colère de Dieu. (Rom.1/18) Les anciennes sentences qui condamnent le péché pèse lourdement sur les mères et sur leurs enfants ! « Malheur à celles qui seront enceintes ou qui allaiteront en ces jours-là ! » (Mt.24/19) Et nous y sommes ! Le mystère de l'Incarnation du Verbe, toujours médité et toujours incompris, n'a pas encore rectifié la génération humaine pour la replacer dans le bon plaisir divin !

Cependant, qui sait ? Sommes-nous arrivés en ces derniers jours où le Salut sera manifesté ? L'Esprit de Dieu a peut-être bientôt achevé son travail dans le « petit troupeau » pour y amener la plénitude d'âge du Christ...

« Pleurez, pleurez sur Jérusalem ! »

« Je vous abandonnerai, j'assouvirai sur vous ma colère ! Puisque vous êtes devenus un métal impur, eh bien, je vais vous rassembler au milieu de Jérusalem, comme on rassemble argent, cuivre, fer, plomb, étain, et fondre le tout, ainsi je vous rassemblerai dans ma colère et dans ma fureur, je vous mettrai à la fonte ; je vous ferai fondre au milieu de la ville, comme on fond l'argent dans un creuset, ainsi vous serez fondus au milieu d'elle, et vous saurez que c'est moi Yahvé, qui ai répandu ma colère sur vous ! » (Ez.22/17-22)

Paroles terrifiantes, et monstrueuses, que personne en Israël n'eût osé prendre à la lettre ! En les lisant, le psalmiste méditait et disait :

« Vraiment elle est changée la droite du Très-Haut !
« A-t-il pour toujours fermé ses entrailles ?
« Est-ce que Dieu oublie d'avoir pitié
« ou de colère ferme-t-il ses entrailles ? (Ps.76/10-11)

Là se trouve la plus évidente leçon de l'histoire : la dramatique fin de Jérusalem, sanction de l'incrédulité du peuple choisi. La parole de Dieu s'est accomplie à la lettre, tout comme le prophète l'avait annoncé.

Quarante ans furent laissés à cette génération pour entendre le témoignage des Apôtres et reconnaître l'évidence de la Résurrection du Juste. (Ps.94/10) Pendant ces quarante ans, la fête de Pâque, toujours renouvelée, attira les fils des Hébreux depuis les confins de la terre. Aucun ne pouvait ignorer le passage du Prophète de Galilée parmi le peuple, sa prédication et ses miracles, son immolation aux portes de la ville. Tous

pouvaient se rendre au pied du Golgotha et médité sur le tombeau resté vide, comme un signe permanent de la victoire du Crucifié. Mais la puissance collective et religieuse de l'instinct racial fut plus forte que les faits. La perfidie judaïque ¹ ne cessa pas un instant de ricaner contre les prétentions de cet homme, Jésus, qui s'était dit fils de Dieu et que ses disciples affirmaient être né d'une vierge ! Le bloc monolithique de l'autorité sacerdotale d'Israël maintint coûte que coûte la sentence portée contre le blasphémateur. Et finalement, lorsque la rumeur de l'enlèvement de Marie, sa mère, filtra jusque dans les rangs des prêtres juifs, ils raillèrent en grossissant leurs sarcasmes : « Voilà une erreur bien pire que la première ! » Ceux qui voyaient une folie dans le Messie souffrant voyaient une folie bien plus grande encore dans cette victoire sur la mort, la sienne, et celle de la Femme qui lui avait donné le jour !

La race d'Abraham, trop fière de son ancienne Alliance, trop assurée de sa Justice, refusa d'être convaincue de péché. Ceux qui avaient dit à Pilate : « Il ne nous est pas permis de mettre à mort quiconque », s'imaginaient avoir rendu un culte à Dieu en clouant au gibet le Nazaréen ! Elle ne put donc obtenir la rédemption cette race qui se privait du pardon de Dieu, libéralement offert ; et ce refus aurait sur l'histoire entière des conséquences désastreuses.

Dans cette obstination, Dieu se lassa et dit :
« Quarante ans cette génération m'a dégoûté,
« et j'ai dit : Peuple égaré de cœur !
« ces gens-là n'ont pas connu mes voies ! »
« Alors j'ai juré dans ma colère :
« ils n'entreront donc jamais dans mon repos ! » ²

Ainsi les soldats romains investirent la Ville sainte, à l'heure précise de la fête de la Pâque, où les foules s'étaient entassées dans ses murs. Les chrétiens voyant de leurs yeux la réalisation de la prophétie du Seigneur, s'enfuirent à la hâte, sans même prendre le temps de revenir à la maison prendre leurs affaires.

Alors s'accomplirent à la lettre les oracles très anciens que Moïse, dans son réalisme vigoureux, et avec une perspicacité stupéfiante, avait osé écrire, concernant la fin d'une génération obstinée qui n'avait pas voulu entrer dans les vues de Yahvé. Plus de mille ans auparavant, cette histoire horrible, rapportée par Flavius Josèphe, était déjà dictée par l'Esprit de Dieu, confiées au Saint Livre, bien avant sa réalisation. Le voici :

¹ - expression liturgique.

² - Il faut traduire comme ici : Dieu n'exprime pas qu'ils n'entreront jamais dans son repos, comme s'il l'interdisait absolument, mais il déplore, qu'en raison de leur incrédulité, les Juifs et les autres hommes persistent à refuser le bonheur qu'il leur propose.

« Puisque tu n'as pas suivi Yahvé ton Dieu, dans la joie et le bonheur, dans l'abondance de toutes choses, tu seras réduit en servitude par les ennemis que Yahvé enverra contre toi, dans la faim, la soif, la nudité, la privation totale. Il imposera à ta nuque un joug de fer, jusqu'à ce que tu sois détruit.

Yahvé enverra contre toi une nation lointaine, des extrémités de la terre, comme l'aigle qui prend son essor...

Justement ! les « Aigles Romaines ! »

« ... ce sera une nation dont la langue t'est inconnue, une nation au visage dur, sans égard pour la vieillesse, et sans pitié pour la jeunesse. Elle t'assiègera dans toutes tes villes, jusqu'à ce que soient tombées les murailles les plus hautes et les mieux fortifiées. Tu mangeras le fruit de tes fils et de tes filles que Yahvé t'aura donnés, le fruit de tes entrailles, pendant ce siège et cette détresse où ton ennemi te réduira.

Le plus délicat et le plus amolli d'entre les tiens, jettera des regards malveillants sur son frère ou sur la femme qui l'étreint, et sur ceux des enfants qui resteront, il ne donnera à aucun d'eux de la chair de ses enfants dont il fait sa nourriture, parce qu'il ne lui reste plus rien au milieu de l'angoisse et de la détresse où te réduira ton ennemi dans toutes tes portes.

La plus délicate et la plus amollie des filles de ton peuple, si délicate et si amollie qu'elle n'aurait pas essayé de poser par terre la plante de son pied, celle-ci jettera des regards malveillants sur l'homme qui l'étreint, et même sur son fils et sa fille, et elle se cachera d'eux pour manger l'arrière faix sorti des ses flancs et l'enfant qu'elle met au monde !... dans la privation de tout à cause du siège et de la détresse où ton ennemi te réduira dans toutes tes villes... » (Deut.28/20s)

Comme Jésus avait eu raison de proférer de terribles menaces au cours de sa dernière entrée à Jérusalem ! Il avait pleuré ce jour-là sur elle, alors que quelques misérables, ses disciples et des enfants, criaient une Vérité que les responsables de la Nation ne voulaient pas entendre : « Hosanna au Fils de David ! » Il savait, le Sauveur, que des complots étaient tramés contre lui, et sous la menace de l'arrestation et de la mort, il disait :

« Jérusalem, toi qui massacres les prophètes et qui rejettes ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu. Voici que des jours viennent sur toi, où tes ennemis feront un retranchement contre toi et ils te cerneront et ils te presseront de toutes parts. Et ils te briseront sur le sol, toi, et tes enfants au milieu de toi, et ils ne laisseront pas chez toi, pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visite. » (Mt/23/37s)

Voici que votre maison vous est laissée déserte ! »

Paroles terrifiantes : réalisées aujourd'hui, et dont le souvenir demeure inscrit dans l'histoire et la géographie.

Pourquoi donc cela ? Pourquoi cette démonstration éclatante de la vengeance divine du bras étendu de Dieu, alors que nous savons avec une certitude absolue que Dieu est bon et Miséricordieux ?...

Quelle question ! Quelle énigme !

Il fallait que l'Histoire, qui est la pédagogie divine de l'Humanité, amenât toute conscience d'homme à discerner exactement ce qu'est le péché et ce qu'est la justice. Le péché ? Ils ont refusé le Salut, ils ont crucifié le Sauveur, il était donc normal qu'ils reçussent le salaire de leur refus. La Justice ? Celle de Jésus, le véritable fils de l'homme parce qu'il est fils de Dieu, né de la vierge intacte féconde par l'Esprit. Une génération de péché a rejeté une Génération de Justice, mais en se condamnant elle-même.

Les béliers romains eurent raison des murailles et des riches lambris du Temple à peine achevé !

Dès lors fut disloquée l'institution judaïque qui, avec la Conception du Seigneur, avait porté son fruit, et désormais était inutile. Plus d'autel, plus de sacrifice, plus de liturgie, plus de sacerdoce, plus de lignée royale... La nouvelle se répandait à travers les communautés juives de la Dispersion : « Jérusalem n'est plus ! » Et s'élevèrent alors les chants de deuil et les gémissements qui n'ont jamais fléchi le courroux du Ciel. Persécutés, les Hébreux le furent, par l'Etat romain, bardé de fer, qui dévorait des milliers d'esclaves dans ses mines, sur ses galères, pour ses jeux. Plus encore que les chrétiens, ils furent la proie de ce monde idolâtre, mais plus encore que les tisons des bourreaux, cuisante était la brûlure que l'on apprenait de bouche à oreille : « Sion a été dévorée par le feu ! Il n'y a plus là-haut qu'un monceau de cendres ! »

Lorsque les rabbins reprennent, encore aujourd'hui le rouleau du Deutéronome, quel est celui d'entre eux qui oserait ne pas convenir qu'elle est parfaitement réalisée sur Jérusalem, la parole prophétique, renforcée par l'affirmation de Jésus : « Jérusalem sera foulée aux pieds par les Nations jusqu'à l'achèvement du temps des Nations ». (Lc.21/24)

Aussi la Synagogue ne fit plus entendre désormais que des chants de lamentation, de détresse et de mort. Et cependant, elle ne revient pas à son Sauveur ! au premier-né sur lequel elle refuse toujours de verser des larmes de repentir ! Depuis les prisons de Néron jusqu'aux fours d'Hitler,

piloris, potences, gibets, échafauds, bûchers ont ensanglanté les siècles et les lieux par le sang de la Race élue, mais infidèle à sa vocation. Lorsque la Croix se dressait devant le prétoire de Pilate, pour tomber lourdement sur les épaules de l'Agneau, ils ont vociféré : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ». (Mt.27/25)

Certes, le Diable homicide et menteur dès l'origine n'est pas absent de ces violences humainement inexplicables. Il déploie sa rage contre cet Israël bien-aimé de Dieu, dont la fille l'a terrassé. Ah ! si le peuple élu pouvait revenir et se soumettre à son Roi, Jésus-Christ ! Cette seule perspective fait frémir les Enfers. Aussi Satan voudrait-il anéantir les Juifs avant leur conversion, tout comme il a tenté de supprimer Jésus avant qu'il ait eu le temps de sceller l'alliance corporelle et eucharistique avec son épouse, l'Eglise.

Cependant, la Synagogue, toujours persécutée, ne meurt pas. La race qui a reçu les bénédictions du Créateur pendant toute la durée de ses générations charnelles surnage au-dessus de l'abîme. Miracle étonnant : il y a toujours des fils pour recevoir des pères le souvenir de Yahvé. La tradition judaïque est demeurée, aujourd'hui encore, exactement ce qu'elle était au temps des rabbins que Paul a connus. Toutes les grandes villes du monde, en notre siècle, ont leur quartier juif. On y allume chaque sabbat le chandelier à sept branches, fidèle image de celui que Salomon avait placé dans le Temple. Les lecteurs se succèdent à l'estrade, tout comme autrefois ; ils chantent sur les mêmes airs que leurs ancêtres les oracles des Prophètes, dont le texte n'a pas varié d'une seule ligne, d'une seule lettre : celui même que Joseph, Marie, Joachim, Anne, Jacob ont entendu, où ils ont découvert le Dessein de Dieu ; celui même qui montait aux lèvres de Jésus, quand il exhortait les foules, instruisait ses disciples, confondait ses adversaires.

Grâce aux scribes qui ont survécu à tous ces désastres, qui ont emporté, dans leurs exils, dans leurs fugues précipitées, les précieux rouleaux de la Loi, pour les arracher au pillage, à l'incendie, à la profanation, l'hébreu demeure la seule langue antique qui soit encore vivante, fidèle gardienne du Trésor scellé de Moïse et des Prophètes. Pendant quatorze siècles, les fidèles serviteurs des lettres saintes, les massorètes, ont recopié religieusement, de parchemin en parchemin, sans rien ajouter ni retrancher, les versets porteurs d'une lumière qu'ils ne voyaient plus eux-mêmes, mais dont ils gardaient confusément la nostalgie. Cette fidélité extraordinaire, unique, dans un monde où tout s'écroule, confirmée par les récentes découvertes archéologiques, nous livre aujourd'hui, comme s'il venait d'être dicté par l'Esprit, le même message céleste qui permit autrefois à la lignée de David de produire cette fleur de perfection et de sainteté que fut Marie, la mère du Fils de l'Homme.

Paradoxe étonnant : des négateurs nous gardent les bases de notre Foi ! D'une foi qu'ils ont combattue avec acharnement ! Israël, muré dans son refus, renie celle que l'Eglise proclame comme la tige de Jessé, le joyau de la lignée d'Abraham, la fleur de la race de David ! Que de monuments élevés à la gloire de Marie : églises et basiliques, ouvrages et traités, poèmes et homélies, hymnes et cantiques, messes et oratorios, sermons innombrables ! En face, le silence inexplicable de la Synagogue, à l'égard de celle qui, pourtant, fait sa gloire !

Quel abîme ! Est-il infranchissable ?

Certes, pour l'instant, il semble que la race élue ne soit pas encore sur le point de reprendre le procès de Jésus-Christ ! D'examiner si le Sanhédrin d'autrefois a eu tort ou raison de le condamner comme blasphémateur ! Les jeux, cependant, ne sont pas arrêtés : l'histoire n'a pas achevé son cours. Bien mieux, le retour d'Israël sur sa terre, à sa langue, à son autonomie nationale, n'est-il pas le présage d'un autre retour que Paul prophétisait en l'espérant de tout son désir ? Nous sommes peut-être fort peu éloignés de ces événements tragiques qui secoueront si fortement la conscience judaïque, et que se réalisera l'oracle de Zacharie :

« Je répandrai sur la maison de David et sur l'habitant de Jérusalem un esprit de repentance et de supplication. Ils se tourneront vers celui qu'ils ont transpercé. Ils feront sur lui une lamentation, comme on fait pour un fils unique, et ils pleureront comme on pleure sur un premier-né. En ce jour-là, il s'élèvera une grande lamentation sur Jérusalem... » (Za.12/10s)

Et le Père ne restera pas sourd à cette lamentation, car ses entrailles de miséricorde ne sont pas fermées. Il entendra, il enverra son Esprit, lorsque Jérusalem, dans la détresse et l'angoisse, appellera Celui qui reste et qui restera éternellement son Sauveur et son Roi. Alors viendra la Parousie du Fils de l'homme, et le signal de la régénération de l'humanité.

« ... mon obsession quotidienne : le souci de toutes les Eglises : qui est faible que je ne sois faible ? Qui vient de tomber sans qu'un feu me brûle ? » (2 Cor.11/29)

la jeune Eglise, dans le sillage immédiat du Seigneur, toute illuminée par la clarté de sa Résurrection, forte du témoignage apostolique, brillait d'une flamme trop vive de vérité et d'amour, assurée des promesse de son Epoux bien-aimé, pour ne pas susciter la rage de l'Adversaire !...

Il tenta de l'écraser à l'heure où elle faisait ses premiers pas, dans la voie ouverte par le Verbe de Dieu. ¹ Les vierges consacraient à Dieu le Père, leur Créateur, l'intégrité de leur corps, dans l'espérance que la régénération était proche : les confesseurs, arrachés par la puissance de l'amour divin à la séduction universelle du péché, témoignaient hautement, dans la ligne des Apôtres, pour l'établissement du règne de Jésus-Christ, où seraient sanctifié, par l'Esprit, le Nom du Père. L'Ordre humain allait s'établir sur les bases de la Foi et échapper aux hasards et aux contraintes de l'erreur. Satan se vit perdu. Mais il avait encore des armes puissantes.

Sur le peuple de Dieu qui se levait dans un Exode définitif, afin d'échapper à sa tyrannie, il abattit les machines monstrueuses qu'il avait fabriquées pour l'asservissement de la nature humaine : les royaumes de ce monde, coagulés dans l'Etat romain. Les Enfers poussèrent un énorme ricanement : il disparaîtra le souvenir de Celui que, dans les catacombes, une poignée d'illuminés acclamaient comme le seul Seigneur et le seul Très Haut ! Au ciel, Michel et ses Anges tremblèrent. Ils s'étaient, depuis l'Incarnation, débarrassés des négateurs, mais la Terre allait encore leur appartenir pendant combien de siècles ?

Contrairement à tout ce que pouvait laisser supposer les lois de l'histoire, Jésus, son Nom, et Marie, sa douceur, ne furent pas oubliés. Officiellement ils étaient rayés du vocabulaire des Nations, mais dans le secret des cœurs, c'était autre chose !

Evidemment, les fonctionnaires et les tortionnaires de l'Empire ne purent détecter, dans le grouillement des esclaves anonymes, tous ceux qui refusaient de fléchir le genou devant César, la statue de Jupiter ou l'effigie de Rome. D'ailleurs, quel honneur les dieux impériaux tiraient-ils effectivement du prosternement de ses misérables ? Comment pourraient-ils survivre à la terreur des premières persécutions : les rugissements des fauves retentiraient encore longtemps à leurs oreilles, et plus jamais ne s'éteindrait devant leurs yeux la lueur des torches vivantes ! Ils se perdraient dans la cohue, inévitablement, pour s'étioler et s'évanouir progressivement ! Comment pourrait-il en être autrement ?

Elles ne moururent pas cependant, ces minimes communautés de la Foi et de l'Amour, du moins pas toutes. Le mémorial du Seigneur ne fut pas perdu, ni les saints Evangiles qui rapportaient les faits et redisaient les paroles souveraines de la Sagesse divine. On recopia quelques écrits des Apôtres. C'était peu : un résidu minime, avec quelques rites déplorablement

¹ - Ap.12. Le combat céleste entre Michel et le Dragon se termine au moment de l'Incarnation qui démontre la réalité de la pensée de Dieu sur la nature humaine aux yeux de tous les Anges. Dès ce moment, pour eux, il n'y a plus d'ambiguïté possible. Mais le combat se poursuit sur la terre. Satan empêche par tous les moyens possibles que la Bonne Nouvelle de l'Incarnation du Verbe éclaire la conscience des hommes.

pauvres : un repas fraternel accompagné de lectures et de chants sans art ni beauté. Que signifiait cette liturgie mourante, étriquée, expédiée à la hâte dans des lieux obscurs, des caveaux, des tombes, face aux cérémonies retentissantes de trompettes et de clameurs, ruisselantes d'or et de lumière en l'honneur de Jupiter olympien, face aux triomphes écrasants des Empereurs victorieux élevés au rang des Immortels, face aux ovations frénétiques des foules pour leurs idoles, face aux dissertations des orateurs, aux déclamations des poètes en l'honneur des dieux et de l'attrait hautement artistique que le théâtre grec offrait quotidiennement à des dizaines de milliers de spectateurs ?

Ce ne fut pas tout : le Séducteur du genre humain se mua en antichrist. Ruse perfide, insidieuse, plus terrible pour la Vérité de la foi que la revanche cruelle du paganisme blessé à mort. C'est dans l'Eglise elle-même que le Serpent s'infiltra, profitant de gens mal affermis, plus soucieux d'opportunisme que de fidélité, envieux, flatteurs, ambitieux... autant de prises faciles. Certains de ces hommes, issus du judaïsme avaient corrompu le témoignage apostolique par leur attachement à une tradition périmée. Paul les avait sévèrement dénoncés : « Prenez garde aux chiens, prenez garde aux mauvais ouvriers... aux faux-apôtres... » avait-il répété.¹ Mais l'avertissement apostolique, malgré son insistance, n'avait pas été entendu. D'autres perturbateurs venaient de la gentilité, imbus de vaine philosophie, habitués à la sophistique, soucieux de plaire et de réussir, ils écartaient habilement du message chrétien ce qui leur semblait contraire à la raison, celle que l'on professe dans les écoles de la civilisation, et qui seule, aux yeux des gens cultivés, représente les critères de la certitude – ou du scepticisme...

Ainsi les miracles du Seigneur – invraisemblables ! – et sa Résurrection – si contraire aux principes de Platon – furent mis dans l'ombre, et plus encore, les Mystères intimes de la Révélation subirent les assauts des esprits forts et des langues habiles. « Quoi donc ? Le Christ né d'une vierge ? Qui peut soutenir une pareille aberration ? A moins de la rapporter aux mythes poétiques épilouant sur des divinités imaginaires... Quoi donc ? Un enfantement virginal ? Pourquoi donc ? Quelle nécessité de maintenir cette chose qui fait sourire et qui éloigne, par conséquent, de la communauté chrétienne tous les esprits tant soit peu déliés ? Quoi donc ? Le Christ serait né sans outrager la virginité de sa mère ? ... Laissons de telles fables, soyons réalistes. Gardons du témoignage apostolique les éléments de base, indiscutables, capables de subjuguier même les savants et de les amener à reconnaître l'excellence du Christianisme dans sa beauté morale ! »²

¹ - 2 Cor.11/31-32 ; Phil.3/1-3. Paul demande que ces gens-là soient « retranchés ». Ap.2/9, 3/8, etc. Il s'agit des judaïsants qui veulent maintenir la circoncision et la génération charnelle, dénoncés par l'Ep. aux Gal. Contre la philosophie païenne, voir Col.2/8s.

² - Ces négations sont hélas d'une grande actualité !

Accablée par la torture, cernée par la police, l'Eglise qui suivit l'âme des Apôtres fut ainsi bousculée à l'intérieur d'elle-même. Des pensées de suspicion et de doute s'élevaient dans les cœurs qui empêchèrent l'avènement et la permanence de la Foi parfaite. Paul avait pressenti le danger : « Vous ne savez plus discerner le Corps du Seigneur, voilà pourquoi beaucoup parmi vous sont malades et beaucoup sont morts... » (1 Cor.11) Au lieu d'être une profession de foi unanime dans un amour forçant l'admiration du monde, le témoignage chrétien ne serait plus désormais qu'une controverse pénible entre des hérétiques et des orthodoxes, un magistère et des théologiens, entre des écoles et des disciplines, allant parfois jusqu'à l'oppression sanglante, pour des futilités de mots, de costumes, de règlements, de rites... les païens ne diront plus jamais : « Voyez comme ils s'aiment ».

Pourquoi cela ? Parce que la lumière de la Révélation n'avait pas résolu les problèmes les plus profonds, les plus secrets des cœurs, là où se joue le destin de l'homme, où se pose le choix fondamental entre la mort et la vie. Ce domaine est celui de la Vierge, manifesté, mais incompris, depuis l'oblation totale qu'elle fit d'elle-même, à l'Esprit Créateur du Dieu vivant.

Il ne pouvait en être autrement : pliée sous la persécution, gémissant sous la tyrannie d'une société inhumaine, parce que sans cœur, sans pitié, sans miséricorde, l'Eglise des premiers siècles présentait aux esclaves, aux humiliés, aux pauvres, leur libération si désirée : un milieu fraternel, dont ils étaient horriblement privés. C'était là, pour eux, l'essentiel. La piété mariale, dans de telles conditions, pouvait leur paraître secondaire. La Bonne Nouvelle leur apparaissait avant tout comme la promulgation du commandement de l'amour. C'est là une des raisons pour lesquelles les documents concernant Marie et son mystère sont peu nombreux chez les écrivains qui suivirent immédiatement les Apôtres. Était-elle oubliée, la mère de Jésus ? Voulait-elle demeurer à sa place de servante ? Faut-il admettre que la discipline de l'Arcane n'a pas permis aux Pères apostoliques de s'exprimer librement pour mettre par écrit l'amour et la vénération qu'ils lui portaient ?

Ce silence, cette discrétion demeurent une énigme : et cependant ! Si l'Eglise des catacombes n'avait ni statues, ni oriflammes, ni pèlerinages en l'honneur de la vierge Marie, elle se glorifiait en ses vierges qui acceptaient joyeusement de mourir sous les tortures plutôt que de perdre leur virginité sacrée. Dans la lumière toute neuve de la foi, elles avaient parfaitement réalisé ce que nos décadences manichéennes ont oublié jusqu'à nos jours, ce que les foules bêlantes qui se pressent dans les magasins de piété ont complètement perdu de vue : le Bon Plaisir de Dieu sur la virginité de toute femme.

Cependant, l'Écriture donne la solution de l'énigme : le silence marial de l'Église primitive est expliqué par un texte de Jean. Après avoir décrit cette « femme habillée de soleil », et souffrant les douleurs pour enfanter l'Homme Nouveau, il montre le Dragon en colère contre Celle qui détruit son œuvre. Contre elle, le monstre vomit un fleuve, afin de l'engloutir en l'entraînant dans l'abîme des eaux... (Ap.12)

Quel est donc ce fleuve terrifiant, si ce n'est le débordement insensé et universel des cultes en l'honneur des divinités féminines : les Vénus, les Astartés, Diane, Minerve, la déesse Rome, Artémis, Aphrodite, Cérès... fantômes rendus consistants par l'énorme supercherie diabolique : ils avaient leurs temples, leurs processions, leurs festivités, leurs fastes provocants, leurs cavalcades fleuries et tumultueuses. Des pèlerinages célèbres drainaient des milliers d'adorateurs fanatiques en longues caravanes, de sanctuaire en sanctuaire, jusqu'au fond des vallons ombreux, où, dans une grotte secrète, des lampes veillaient devant l'idole, jusqu'en ces hauts lieux escarpés, où sur une colonne inaccessible brillait une statue d'or. La prostitution sacrée offrait, contre argent comptant, l'ivresse religieuse extatique de l'union à la Déesse, par l'intermédiaire d'une courtisane magnifiquement dévêtue et rutilante de bijoux. Des prêtres, des chantres, des musiciens, des orateurs, des eunuques, et des sbires maintenaient une ferveur indicible et lucrative autour des temples resplendissants d'or le jour et de torches la nuit. Ainsi, la féminité était exaltée jusqu'aux nues, sous les masques et les fards aux couleurs vives, alors que les femmes en chair et en os, restaient outrageusement humiliés, asservies comme matrones pour une fécondité contrôlée, comme servantes vouées aux caprices des maîtres, à leur colère et à leurs coups, comme filles de joie pour la jouissance et l'assouvissement de la convoitise du sexe fort. Une religion de rêve et d'érotisme, de mythes et de légendes dorées, prodiguait aux imaginations déchaînées une pâture épiciée, des évocations enivrantes. Saoulé par le mystère de ses dieux, la cité charnelle, étrangement sensible et d'une cruauté inconsciente, n'entendait plus le gémissement des esclaves, ni la plainte des enfants abandonnés aux chiens errants, parmi les détritiques et les ordures. Heureux étaient-ils ces petits mâles, s'ils étaient voués à des divinités infernales, pour être accueillis – ou dévorés – avant qu'ils aient eu le temps de voir la lumière et de respirer sur la terre des vivants ! Heureux plus encore si leurs ossements étaient élus en gage votif, pour être murés dans les fondations d'une maison, d'une tour, d'un pont, d'un sanctuaire ! Quant aux petites filles ! Matière entièrement négligeable : Aristophane, depuis des siècles, sur la scène du théâtre, les avait habillées en truie... Sur cent d'entre elles qui paraissaient en ce monde, quatre-vingt, dès la sortie du sein maternel, à Athènes même, étaient abandonnées aux bêtes...

Était-il possible, à cette époque, que l'enseignement donné par le Verbe de Dieu fait chair, dès sa conception dans le Sein virginal, pût dissiper les ténèbres d'un tel chaos de misère ?

« ... Mais la terre vint au secours de la femme, nous dit l'Apôtre Jean, ouvrant la bouche elle engloutit le fleuve vomi par la gueule du Dragon »

La mémoire humaine a des facultés d'oubli incommensurables : une seule génération passe, et l'on ne sait plus la raison de tel monument, de telle colonne dressée à un carrefour. On ne reconnaît plus le personnage dont le bronze ou le marbre devait fixer éternellement le souvenir... Il reste aussi, peut-être, au cœur de l'homme suffisamment de bon sens, pour qu'il brûle aujourd'hui les idoles qu'il adorait hier. Un siècle à peine passa, et l'on se mit à rire de Diane, de Minerve, d'Aphrodite, et de Rome... et surtout de Cérès et de Déméter, avec leur fécondité affolante et anarchique. On trouva bien ridicules les eunuques qui s'étaient castrés en leur honneur ! Les cultes frénétiques qui avaient secoué des millions de tonnes de chair humaine s'envolèrent comme une cendre froide. Les temples édifiés à grand peine et avec un art consommé pour l'immortelle gloire d'Artémis, de Vénus ou de Zeus, devinrent des carrières de pierre de taille. L'homme charnel se lasse plus vite de l'amour que de la guerre. L'odeur du sang versé à la pointe de l'épée a tellement plus d'attrait que les parfums décevants des alcôves. Les poètes anciens le reconnaissaient d'ailleurs, dans un adage sans cesse redit : « Post coitum animal triste » ; alors qu'après le carnage, le soldat qui survit triomphe, fier de lui, de sa force, conscient de sa dignité, de sa valeur, de sa gloire !...

Ainsi par un admirable gouvernement de la divine Providence, le silence que la première Eglise garda pour le Nom de Marie, évita une confusion qui eût été fatale, et qui eût compromis pour toujours le Salut du monde. Marie, l'humble vierge, la femme véritable eût été assimilée aux divinités païennes, plus encore que le Christ a été compromis – ô combien ! – avec les idées des philosophes, les héros des poètes, avec les démiurges et les éons, les esprits et les anges, et toutes les inventions des sophistes qui prétendaient donner une consistance à leur bavardage, et captivaient leurs auditeurs avec un vernis emprunté, volé au christianisme !

Marie, elle, demeura intacte, comme l'Ange Gabriel l'avait annoncé :
« Le Très-Haut te couvrira de son ombre ! »

Telle fut sa gloire pendant les premiers siècles de l'ère dite chrétienne.

Vint le temps où il fut permis d'être chrétien. Constantin fut amené par des conseillers intelligents à constater que la conscience des citoyens romains avait évolué d'une manière irréversible, que les prêtres du culte officiel subventionné par l'Etat, riaient eux-mêmes de leurs idoles, dont les fêtes n'avaient plus d'autre sens que de divertir la populace. Le monothéisme judaïque, conforme en gros aux idées que Socrate avait émises sur la divinité, avait gagné toutes les intelligences. En fait, Moïse était invincible. Aucun homme sérieux n'admettait plus qu'il y eut plusieurs dieux ; les mythes de leurs épousailles et de leurs rivalités étaient désormais considérés comme des vomissements lubriques. C'était là assurément une grande victoire du sentiment religieux, un grand pas fait dans la voie du Salut ; les chrétiens s'en réjouissaient, et les païens, au fond d'eux-mêmes, éprouvaient une impression de délivrance. Du moment que les disciples de Jésus professaient aussi l'unicité de Dieu, ce que pensaient les Sages, pourquoi désormais leur interdire de lui rendre un culte et de se réunir en non Nom ?

Il y eut donc, dans le domaine de la politique et du droit un mouvement de bascule surprenant, rapide, incoercible : il répondait à une réalité psychologique sous-jacente : les institutions religieuses et sociales de l'Empire étaient en porte-à-faux : elles s'écroulèrent. Trop vite peut-être, car on hâta leur chute. Constantin et Théodose se firent persécuteurs des païens, avec intransigeance et cruauté, tout autant que leurs prédécesseurs à l'égard de l'Eglise. Il fut de bon ton d'être chrétien, et les baptisés purent, sans dommage financier ni matériel, briguer les plus hautes fonctions civiles, militaires et religieuses. Etrange époque où le culte de la vraie Croix s'alliait à la flatterie à l'égard des princes de ce monde, où l'engagement baptismal allait de pair avec le serment de loyalisme envers l'empereur !... Les disciples du Seigneur étaient-ils assez sûrs, assez mûrs, pour échapper à la tentation de la tartufferie ?

Dans les premiers moments qui suivirent l'Edit de Milan, une euphorie béatifiante illusionna toute l'Eglise : elle triomphait ; tellement que pendant quinze siècles, elle se gargarisa de la comédie que jouèrent les rois devant la Croix du Seigneur, en l'arborant, d'or et d'argent, sur leurs blasons et leurs couronnes ! Sa liturgie, jusque-là significative du martyr, se revêtit des pompes des anciens dieux, fit semblant de se trouver à l'aise dans leurs temples, prétendit remplacer à elle seule les cultes phalliques, les bacchanales orgiaques, les drames passionnants de la scène. Sur toutes ces anciennes manifestations de la vie populaire, compromises évidemment avec les faux-dieux, sur ce besoin d'expression et d'évasion, et même sur les chefs d'œuvre authentiques des anciens poètes, tomba un interdit ravageur et irrévocable. Au nom d'un Evangile mal assimilé, grecs et barbares, étonnés par les moines, harangués par les évêques, surveillés par les gouverneurs, se mutilaient par zèle ou par dégoût, ironisant contre la nature et sa beauté, rationalisant la vieille honte, et faisant de l'horreur de la chair une vertu suréminente. Le

fanatisme insultant pour les idoles présidait à d'irréremédiables destructions : le dogmatisme chrétien armé du fer et du feu abattait tout marbre sculpté, incendiait toute bibliothèque, supprimait avec rage tout ce qui n'avait pas été lavé dans les eaux du baptême. On espérait ainsi, sans doute, se libérer entièrement de l'emprise de l'adversaire ? Aveuglée la conscience humaine, éblouie peut-être par une vérité trop haute pour elle, ne sut pas discerner en l'homme, ce qui était planté par la main de Dieu, et qu'il ne fallait ni contester ni toucher... On brula d'innombrables chefs-d'œuvre, on démolit les théâtres, on reniait globalement une culture que des milliers de penseurs, de poètes, d'écrivains, avaient péniblement dégagée ou conservée depuis les splendeurs primitives, à travers les pénombres de l'histoire antique. Un christianisme ravageur se retournait contre l'homme : l'ermite fuyard fut un héros, l'ascète impassible un idéal, la femme un objet de rebut, la mort en solitaire le seul idéal possible et convenable...

Où étaient-elles les promesses de vie que notre Seigneur Jésus faisait à ses disciples, sur lesquelles s'était établie la foi de Pierre ? Elles étaient reléguées dans l'autre monde. Assurément le Christ a moins souffert sous les fouets de ses bourreaux que sous les langues d'innombrables discours qui, en son Nom, se ruaient sur l'homme, comme sur une vieille muraille... (Ps.61/4 ; Hb.62) C'est alors que la conscience chrétienne fut vaccinée pour de longs siècles contre le véritable Esprit de Jésus-Christ. Et alors Marie devint aux yeux de tous les croyants une exception si extraordinaire qu'elle apparût à jamais inimitable : son cas était tellement unique qu'aucune leçon ne pouvait en être tirée.

C'est à cette époque que les soldats usurpèrent le droit d'être chrétiens, et que les chrétiens revêtus de l'uniforme ne rougirent plus de verser le sang au nom d'un empereur qui se targuait de défendre les droits de l'Eglise. Confusion désastreuse ! Le commandement si grave, si formel, interdisant l'homicide, avait désormais une exception : la raison d'Etat. Vain, désormais, le commentaire donné par Jésus sur le vieux précepte de Moïse : « Tu ne tueras pas » dans le sermon sur la montagne ! Illusoire la parole à Pierre : « Tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée », à la veille de son immolation ! (Mt.5/21-24 ; 26/52) Toute l'histoire de la chrétienté allait désormais se dérouler sous le signe du sang, tout aussi bien que la conquête de Canaan par Josué et les Juges. Lutttes armées contre les hérésies, croisades, guerres de religion, conflits entre les princes « chrétiens », assauts horribles entre les nationalismes modernes, et finalement la bombe atomique, « force de frappe », « arme de dissuasion », élaborée et fabriquée par des baptisés !... Quelle chute, quel désastre ! Tout cela comme si Dieu n'avait jamais rien dit, comme si l'exemple du Christ n'avait jamais existé !... Mais quoi ! Du moment que les rois de la terre recevaient le sacre, arboraient une croix d'or sur leurs couronnes, que désirer de mieux ? Du moment que l'Eglise avait conquis son droit de cité sur la terre et qu'elle espérait – non sans illusion ! – régenter les puissances séculières, ne pouvait-on payer un tel succès par quelques

concessions à l'homme charnel ? Plutôt que de pacifier les consciences par la prédication active de la Vérité, n'était-il pas plus simple, plus direct, de baptiser la paix romaine en fermant les yeux sur les moyens employés pour faire taire les mécontents et les contestataires ? En fléchissant le genou devant l'Empereur, l'Eglise glissait vers l'abîme : peu importait qu'un évêque fût en son for intérieur arien ou manichéen, ou simplement ignare, du moment qu'il professait le loyalisme envers César : voilà qui tenait lieu d'orthodoxie, de justice et de vertu !

Mais la paix politique, l'absence de persécutions, révélèrent les tares secrètes de la conscience chrétienne encore mal affermie dans la foi ! Arius prétendit avoir accommodé les Mystères chrétiens aux catégories de la raison. N'était-il pas infiniment plus simple de dire que le Christ était la première créature de Dieu, plutôt que de tenir les esprits en suspens sur cette inintelligible Trinité ? La majorité des évêques disait : « D'accord ! », et tout aurait été résolu sans les protestations gênantes de quelques trouble-fête dans le genre d'Hilaire ou d'Athanase. Les sanctions sévères prises contre eux n'empêchèrent pas leur témoignage d'inquiéter bien des gens, et d'amener certains prélats à refaire leurs études... On ne savait plus très bien... Que fallait-il croire exactement ?

Depuis trois siècles déjà, l'esprit grec épiluguait sur l'Ecriture : à force de lui faire dire beaucoup plus qu'elle ne disait, en allégorisant à l'infini, l'or pur de la divine Parole se dissolvait dans les fables et les théories, dans les catégories et les dialectiques humaines. La vérité chrétienne n'était-elle pas trop simple, formulée dans les termes concrets de la langue sacrée, pour ces jongleurs d'abstractions ?... Heureusement l'Esprit de Dieu veillait et guida les Conciles et le Magistère, qui eurent la Sagesse de laisser couler le fleuve des orateurs et de négliger systématiquement les productions monumentales et disparates des écrivains. Ils se contentèrent de formules lapidaires, concises, qui reprenaient le vieux Symbole des Apôtres, en précisant, en général, le réalisme corporel de l'Incarnation du Verbe, contre une pensée dualiste et orgueilleuse, qui n'avait d'attrait que pour les « idées pures », et méprisait la nature corporelle de l'homme et surtout de la femme. ¹

Mais comment la « gnose », cette connaissance supérieure qui n'était point pour le vulgaire, aurait-elle pu se contenter de ces affirmations si connues, si rudimentaires, qui laissaient si peu de place à la spéculation théologique ? Décrets et canons, sanctionnés de redoutables anathèmes n'arrêtèrent pas la controverse des doctes. Quant au peuple chrétien, se souciait-il vraiment de ces efflorescences de la dogmatique ? Fort peu. Il chantait sa foi sur des hymnes, des psaumes et des cantiques, et restait étranger aux querelles des anciens élèves des philosophes, qui s'interpellaient sur un ton souvent acerbe. La sainte Liturgie suffisait à

¹ - La concision et la fermeté des premiers conciles est tout à fait remarquable, jusqu'au concile d'Ephèse 431. (Denz p.1-50)

nourrir sa piété : il y puisait la consolation des peines de cette vie, en attendant la suivante, qui serait incomparablement meilleure. Car dès cette époque les promesses de Jésus étaient interprétées dans le sens de l'immortalité de l'âme, selon ce que les philosophes avaient déjà enseigné.

Le bon peuple chrétien ne s'émut vraiment qu'au moment où certains prédicateurs barbouillés de l'encre des écoles, évêques même, s'avisèrent de toucher à la gloire de Marie, en contestant le bien-fondé de l'appellation traditionnelle dont l'honorait jusque-là la piété unanime : « Mère de Dieu ». Ces novateurs prétendaient abattre une superstition : « Quoi, disaient-ils, Marie n'est-elle pas une créature ? Comment une créature peut-elle être dite la mère du Créateur ? Qui ne voit là un langage outrageux pour la Majesté divine ? » Dans le sillage d'Arius, on ne croyait plus guère, en haut lieu, à la divinité de Jésus-Christ, et dès lors, l'expression « Mère de Dieu » devenait une absurdité. Inversement, le maintien de cette expression assurait l'essentiel de la Foi affirmée par Pierre, sur laquelle le Christ avait fondé son Eglise : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

La controverse cette fois, descendait dans la rue, envahissait les marchés et les places, troublait la belle ordonnance du culte. Les évêques furent contraints de se remuer. C'était la conscience chrétienne qui s'interrogeait, et se voyait dans l'obligation de repenser plus profondément ce que l'on avait dit et chanté jusque-là, sans voir la dimension des formules trop habituelles pour révéler d'un coup leur mystère. En touchant à la gloire de Marie, on ébranlait l'ensemble du dogme chrétien, et finalement l'espérance, déjà si malade, - puisque réduite à la survie fantomatique de l'âme immortelle - allait mourir tout à fait, sous les assauts de la négation. Ainsi l'Eglise, l'épouse bien-aimée, dont le cœur veille toujours, pressentait, sans peut-être l'exprimer clairement, que le Dessein fondamental du Père, toujours le même, était mis en échec, comme il l'avait été à l'origine, comme il avait été condamné et crucifié en la Personne de Jésus. Ce Dessein préparé pour notre gloire ! En frustrant Marie de son titre de Mère de Dieu, les raisonneurs, qui doutent toujours, la privaient de ce privilège éclatant : sa relation de mère à fils à l'égard de l'une des Hypostases divines ! On devinait ainsi que c'était tout le sens de la nature humaine qui s'effondrait, non certes au niveau de la simple dignité humaine, professée aussi par les païens, mais au niveau de la vocation première et éternelle de « l'homme-femme », dans sa symbiose avec les Relations Incrées du Père, du Fils et de l'Esprit.

C'était très grave : d'une gravité, certes, qui échappe aux économistes et aux techniciens de notre temps, et même aux chrétiens sociaux contemporains, qui s'éloignent du Salut dans l'exacte mesure où ils limitent leur idéal aux remparts de la cité terrestre. C'est à Ephèse où quatre cents ans plus tôt vivait Marie au foyer de Jean, que les Evêques du monde entier se réunirent pour invoquer l'Esprit et définir pour toujours la maternité divine de Marie.

Les portes de la cathédrale furent fermées pendant les délibérations épiscopales. La foule, au dehors, attendait, anxieuse, espérant fermement que les Evêques rejetteraient les divagations de quelques intellectuels égarés, et donneraient leur assentiment à ce que l'on avait dit, enseigné, et cru. Dans le cas contraire, le peuple chrétien était décidé à ne pas abandonner la lutte, jusqu'au triomphe de la gloire de Marie. La décision du Magistère sauva l'Eglise : non pas en raison d'une opportunité adroite, mais par la promulgation plus précise de la Vérité traditionnelle. Ce fut un triomphe, une allégresse incroyable. On acclama la « Théotokos » pendant des jours et des nuits, au son des instruments, à la lueur des torches, si bien que les cris de joie et d'enthousiasme qui entourèrent le Concile d'Ephèse résonnent encore jusqu'à nous. N'est-il pas vrai que d'innombrables lèvres chrétiennes épèlent chaque jour : « Sainte Marie, Mère de Dieu... » ? Désormais une formule lapidaire, du même style que celles des Conciles antérieurs, établissait pour toujours aux yeux de l'Eglise militante, répandue sur toute la terre, la gloire de Marie qui n'était incontestée qu'au Paradis :

« ... et quoique les natures soient différentes, elles constituent un seul et même Christ et Fils. Non pas que leur distinction soit enlevée par l'union, mais vraiment, parce que l'humanité et la divinité, selon une certaine ineffable conjonction, font que Jésus, en une seule Personne est à la fois Christ et Fils. Non pas que d'abord, comme un homme ordinaire, il soit né de la Vierge sainte pour être ensuite pénétré par le Verbe de Dieu venant y demeurer, mais c'est de l'utérus même, alors qu'il vint y demeurer, qu'il a tiré sa génération selon la chair, c'est là qu'il a opéré la génération de sa propre chair. De sorte que les saints pères n'ont pas hésité à appeler Mère de Dieu la Vierge sainte ». (Denz.111a)

Ce fut le signal donné pour tous les prédicateurs du monde, initiés ou non aux lois de la rhétorique, d'élever la voix et de magnifier la mère de Dieu, la mère de Jésus. Pour elle désormais les louanges les plus débordantes : oui, vraiment le genre humain prenait conscience qu'elle est, elle, la petite et humble servante, sa gloire et son honneur. Ecoutons par exemple cet extrait de saint Jean de Damas :

« En ce jour, s'écriait-il - pour la fête de la Dormition de Marie - en ce jour cette arche sainte et sacrée du Dieu vivant, qui a conçu son Créateur en son utérus, repose dans le Temple du Seigneur, qui n'a pas été édifié de main humaine. C'est David aujourd'hui qui exulte avec les anciens Pères, et avec lui les Anges conduisent le chœur, les Archanges la célèbrent, les Vertus proclament sa gloire, les Principautés exultent, les Puissances se réjouissent, les Dominations jubilent, les Trônes vivent un jour de fête, les Chérubins élèvent leur louange, et les Séraphins la glorifient. Aujourd'hui l'Eden du Nouvel Adam, reçoit le Paradis vivant,

dans lequel fut abolie l'ancienne condamnation, dans lequel est planté l'arbre de la vie, dans lequel fut couverte notre honte... »

« Reine des Anges, Reine des Archanges... » évidemment ! Le titre de « Mère de Dieu » met Marie au sommet de toute créature ! Qui pourrait évoquer les milliers d'homélies, d'hymnes et de cantiques, qui, désormais, au cours des siècles, vont exalter la mère de Jésus ? Nous sommes très loin de la discrétion des Ecritures, et la tendance s'amorce qui vantera Marie comme une exception si belle, si admirable, si élevée, que son mystère devient tellement unique qu'il demeure inefficace, sa destinée tellement isolée que nulle leçon pratique ne saurait en être déduite ! A force de dire « Vierge des vierges » on oublie qu'elle fut d'abord vierge entre les vierges, et que par sa foi, et sa foi seulement, comme l'enseigne si clairement l'Ecriture, elle mérita d'être dite bienheureuse (Lc.1/45), puisque la première elle a rejoint exactement le Dessein du Père. La liturgie proclame qu'elle a écrasé la tête du Serpent dès le premier instant de sa conception : mais cette conception, la lignée de David n'y était pas étrangère, ni surtout ses parents directs, qui eurent la foi salvatrice !

Il était excellent, certes, de magnifier la Vierge Marie : n'avait-elle pas pressenti elle-même la première cette gloire que lui apporteront toutes les générations ? Mais il aurait fallu aussi ne pas creuser si profondément l'abîme qui sépare sa réussite de notre échec, sa sainteté de notre misère... C'est sans doute pour éviter cette rupture déplorable entre sa nature et la nôtre, que certains hérétiques, ou prétendus tels, ont voulu, bien intentionnés, mettre une sourdine à ces éloges qui avaient libre cours dans l'Eglise, et devenaient, il faut le dire, des thèmes d'écoles purement formels. Le Magistère infailible a heureusement gardé la juste mesure, et, en définitive, la gloire de Marie demeure beaucoup plus proche de nous et beaucoup plus digne de Dieu, si l'on s'en tient aux formules sobres et précises qui définissent la Foi, et nous permettent d'espérer, qu'elle aura, un jour prochain, une résonance si claire et si évidente dans la conscience chrétienne, que la régénération deviendra possible.

Au milieu du Vème siècle, dix-huit ans après le Concile d'Ephèse, saint Léon publie le 13 juin 449 le fameux « Tome à Flavien ». Ce document pontifical demeure, sans aucun doute, dans sa langue claire et transparente, merveilleux de Vérité, solide et incontestable. Voici comment le saint Pape expose la maternité virginale :

« ... C'est par une nouvelle naissance qu'il est engendré : car la virginité inviolée n'a pas connu la convoitise, elle a fourni la matière de sa chair. C'est la nature humaine qu'il a prise en sa mère, non la faute. En Jésus-Christ, cependant, la nature humaine

n'est pas dissemblable de la nôtre du fait qu'il est né d'un utérus virginal, par une naissance différente de la nôtre ». (Denz.144)

Nous retrouvons là une idée chère aux Pères : c'est en raison de cette naissance virginale que le Christ n'a pas contracté ce que l'on commençait d'appeler le « péché originel ». Une lumière fulgurante rayonne de cette pensée, au point que l'on peut dire, ce que Jésus lui-même disait en se nommant le Fils de l'Homme, que la véritable pensée du Père sur la génération humaine est là, dès les origines, dès la création du monde, quand la Trinité Sainte a décidé de faire entrer des créatures dans une participation à sa gloire intrinsèque, c'est-à-dire à la génération du Verbe par l'Esprit.

Au sixième siècle, les sénateurs de Constantinople, préoccupés de religion autant que de politique, sont inquiétés par des gens qui rejettent les enseignements du Concile d'Ephèse. Ils écrivent au pape Jean II qui leur répond par une lettre commençant par les mots « Olim quidem ». Le Saint Père y précise à nouveau la doctrine, concernant le titre donné à Marie : « Mère de Dieu ».

« ... Nous enseignons, en toute certitude, dit-il, que Marie, toujours vierge, mère de notre Seigneur Jésus-Christ, doit être appelé Mère de Dieu, mère de Dieu le Verbe incarné d'elle... » (Denz.201)

Le deuxième Concile de Constantinople (5^{ème} œcuménique) en 553, précise à nouveau les deux « nativités » du Christ. L'une éternelle, par laquelle il tire du Père sa nature divine ; l'autre dans le temps, où il tire du sein de la Vierge sa nature humaine. C'est un canon très ferme, très concis, qui nous assure ainsi que la gloire de la femme est bien d'avoir été en son humble et réelle nature corporelle, associée à la Paternité divine. Voici le texte de ce Canon :

« Si quelqu'un ne reconnaît pas que le Verbe de Dieu a deux nativités : l'une avant les siècles, du Père, hors du temps, incorporelle, et l'autre en ces derniers jours, du même Verbe de Dieu, qui est descendu du ciel et s'est incarné en prenant chair de la sainte et glorieuse et toujours vierge mère de Dieu, Marie, et qu'il est né d'elle, qu'il soit anathème. » (Denz.214)

Rien ne pouvait être plus ferme, plus explicite, et cependant l'esprit du Négateur influence quand même certains hommes et les pousse à reprendre les mêmes erreurs, en employant des formules et des mots un peu nouveaux... la maternité virginale de Marie est toujours le point d'achoppement, comme elle l'était déjà dans les temps apostoliques. Pourquoi ? Parce que le sens de la virginité sacrée a été perdu, qu'il a toujours tendance à se perdre dans un monde de péché. Au milieu du 7^{ème} s. (645) le concile de Latran, sous Martin 1^{er}, s'élève avec une grande vigueur contre ceux qui mettent en doute la vérité transmise depuis les Apôtres :

« Si quelqu'un ne suit pas le consentement unanime des saints Pères, et ne confesse pas que Marie, sainte, toujours vierge et immaculée est la mère de Dieu selon la vérité, en ce sens qu'elle a conçu spécialement et véritablement de l'Esprit-Saint, sans semence ¹, Dieu le Verbe lui-même qui est né avant les siècles du Père, et qu'elle l'a engendré incorruptiblement, sa virginité demeurant intacte après son enfantement, qu'il soit condamné. » (Denz.256)

En Espagne cependant les esprits s'agitent toujours, réticents devant les dogmes promulgués par l'autorité de l'Eglise. Le concile de Tolède (9^{ème}) en 675, émet un texte assez long, bien différent des formules brèves du Magistère pontifical, pour préciser la Foi au sujet de l'Incarnation et de la Trinité. Il reprend les thèmes de saint Léon, affirmant que Marie a donné au Verbe de Dieu la réalité de sa chair, et il précise en quel sens il faut entendre l'enfantement virginal :

« Il a été engendré, déclare le Concile, par une naissance nouvelle, parce que la virginité intacte n'a pas connu le coït de l'homme, et a fourni la matière fécondée par l'Esprit-Saint, de la chair du Christ. » (Denz.282)

L'année suivante, à l'autre bout de l'Empire – ou de la chrétienté – le 6^{ème} concile œcuménique de Constantinople précise la foi contre les monophysites qui prétendent que le Christ n'avait qu'une seule nature qui lui était propre, par une sorte de mélange de la Divinité et de l'humanité en lui. En affirmant qu'il y a bien deux natures dans le Christ, le Concile, au passage, rappelle que Marie fécondée par l'Esprit-Saint est :

« proprement et véritablement la mère de Dieu selon l'humanité du Christ. » (Denz.290)

Les siècles passent, les opinions s'envolent, les controverses rejoignent le silence. Les monophysites, condamnés, subsistent quand même. La querelle s'allume autour des images, autour de la primauté du Pontife de Rome. Un mot nouveau apparaît en ce qui concerne Jésus : il est, prétendent certains, fils adoptif de Dieu. Ces hommes sont troublés, scandalisés peut-être, en raison de la vieille honte originelle, de voir que l'homme Jésus, vraiment homme, puisse être nommé véritable et authentique fils de Dieu. Plusieurs décrets font taire ces esprits faux et timides. A la fin du 8^{ème} siècle le Concile de Frankfurt pose la question qui tranche le débat :

« Si donc il est vraiment Dieu, celui qui est né de la Vierge, comment peut-il être dit « adoptif » ou « esclave » ? (Denz.310)

¹ - humaine évidemment, mais elle a conçu d'une semence divine.

Ainsi se déroulent les siècles : toujours au-dessous de la Vérité, si difficile à admettre dans toute sa simplicité et sa profondeur. Les barbares se civilisent, les langues évoluent autour du latin des écoles et de la liturgie, toujours égal à lui-même ; des villes s'écroulent, d'autres se construisent ; des provinces sont ravagées par la peste et la famine, d'autres se peuplent d'immigrants vigoureux et prolifiques ; des traditions de prière se forment autour de certaines statues miraculeuses de la Vierge, où des moines assurent des chants et entretiennent des lampes ardentes. Longues attentes, longues veilles, au fil des psaumes ; gémissements infinis, invincible espérance du petit reste de l'Israël de Dieu, qui progresse lentement vers la lumière, malgré de lourdes chutes, un équilibre toujours perdu et sans cesse rétabli... Une seule chose demeure, parmi ces écroulements et ces échecs, ces générations de mort : Marie, elle, a réussi !

Demeure aussi le Magistère, la continuité papale, la permanence des évêques : ce long effort aboutit à cette maquette d'humanité qui fut, incontestablement une réussite : le Moyen-Age. En édifiant des cathédrales en l'honneur de Marie, illustrant dans la pierre immuable et le verre lumineux toutes les Vérités de la Foi, l'Eglise a peut-être eu l'illusion, comme au temps de l'Edit de Milan, d'avoir achevé sa tâche ? La paix de saint Louis valait largement celle de Constantin, mais il restait encore beaucoup à faire : les Croisades en sont l'illustration indubitable et tellement regrettable !... La lumière de la Foi qui avait coloré de bonheur l'ordre social, n'avait pas encore éclairé les profondeurs des consciences. Et cependant ! Peut-être a-t-il manqué alors quelques élans mystiques suffisamment réalistes, pour que toute la conscience chrétienne passât par la grande Pâque !... Le Concile de Latran, le 4^{ème}, en 1215, osait en effet écrire cette formule, qui, prise à la lettre eût assuré la régénération de l'homme !

« L'unique Fils de Dieu, Jésus-Christ, s'est incarné. Il a été conçu de l'Esprit-Saint en Marie toujours Vierge. Il s'est fait véritablement homme, composé d'une âme rationnelle et de la chair humaine, une seule personne en deux natures, il nous a montré très manifestement la voie de la Vérité. » (Denz.429)

Le Concile pensait-il à la parole de Jean, si pertinente, que la sainte Liturgie nous fait méditer pendant toute la période de Noël : « C'est en faisant son entrée dans le monde qu'il éclaire tout homme ». Personne ne doute que l'enseignement oral du Verbe de Dieu parmi nous, rapporté fidèlement par les Evangiles de la vie publique, contient la voie de la vie au niveau du comportement social. Mais au niveau de la génération, qu'est-elle cette voie de la vie ? Si la mort est le salaire du péché, et si justement, le Christ vivant et vivifiant échappe au péché en raison de sa Conception par l'Esprit de Dieu dans les entrailles virginales de sa Mère, n'y a-t-il pas là, précisément, la voie ouverte, mais étroite, qui supprime le péché originel et qui conduit à l'immortalité ? Qui ne sait

en effet que le péché originel se transmet par voie de génération, comme tant de Conciles l'ont affirmé ? Le concile de Latran ne parle pas de la vie publique du Seigneur. Il parle de la « voie de la vie », en évoquant uniquement l'Incarnation et la naissance virginale. Cette indication donnée par le plus haut Magistère de l'Eglise, est pour nous infiniment précieuse.

Quoi qu'il en soit, le Moyen-Age, si beau qu'il fût sur certains aspects, n'a pas débouché dans la « voie de la vie », malgré la déclaration conciliaire. Il portait en lui-même les causes de sa chute : avec l'échec des Croisades, les illusions tombent. L'autorité pontificale aux trois couronnes superposées, devenue trop dictatoriale, s'effrite et se disloque... Saint Louis meurt en terre d'exil, sous les coups des mameluks, avec la peste dans son armée, aux portes du désert : quel signe de réprobation !... Les yeux s'ouvrent, les consciences s'éveillent. Le Royaume de Dieu attendu n'est pas identifiable avec l'organisation ecclésiastique qui supervise les rois, qui fait et défait les empereurs, qui pense à la place de chaque personne, en lui dictant rituellement son devoir, en lui imposant son règlement !... Il y a autre chose que le commandement du Pape, surtout lorsqu'il parle de guerre sainte, lorsqu'il laisse s'allumer les bûchers pour y brûler les hérétiques et les indésirables ! On ne reconnaît plus les traits de Jésus, sa douceur et sa miséricorde, dans ces énormes administrations ecclésiastiques et monacales, trop grandes, trop riches, pour rester humaines et cordiales, et pour garder le minimum d'amour sans lequel il est impossible d'être intelligent. Sous la tiare, la mitre et la pourpre, se cache une misère profonde. Certes, l'ordre social s'appuyait sur l'Eucharistie, présente au cœur de la Cathédrale, pour la Rédemption du Genre humain, mais cette Rédemption ne venait pas : elle exigeait autre chose que l'ordre social ! Décimées par les pestes et les famines, les foules ne cessaient de clamer vers les voûtes sonores : « Nous ne sommes pas au milieu de nos jours que la mort est sur nous !... » Donc la stabilité apparente d'un ordre terrestre est insuffisante : c'est à peine si les lois de l'Eglise et le bras séculier parviennent à maintenir le troupeau dans la direction prévue...

Et c'est justement à cette époque, où la maison se lézarde et donne des signes inquiétants de son écroulement prochain, que le Pape Sixte IV (1476) institue la fête de l'Immaculée Conception. Non pas Marie reine, maîtresse du monde, garante de l'équilibre de la Chrétienté, mais Marie retrouvant en elle, la nature humaine dans son intégrité totale, inconnue en ce monde depuis la chute originelle. C'est à cette racine-là qu'il faut remonter, pour que les structures sociales et morales puissent présenter enfin une garantie de stabilité. Le texte de Sixte IV prend, dans ce contexte, une importance considérable, si l'on songe au tumulte bouillonnant qui agitait les esprits. Un élan mystique, déçu par les pompes d'un culte extérieur, recherchait avidement dans le cœur profond de l'homme, les obscures et secrètes défaillances ; il se mettait en quête de la vraie justice. D'autre part, de nombreux penseurs, déçus par la société dite chrétienne, voulurent retrouver ce qui était valable dans l'ancien

humanisme païen, proscrit pendant de si longs siècles par les rigueurs monastiques et manichéennes. Par le pinceau et le ciseau de Michel Ange, la Renaissance allait placer la nudité sacrée en plein cœur d'un Vatican étouffant sous les étoffes et les dorures !

Mais quoi ? Où est-elle donc cette intégrité de la nature humaine, qui logiquement doit coïncider avec le Salut ? Thomas d'Aquin n'avait-il pas enseigné : « Bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu » : « Le bien coïncide avec l'intégrité de l'être, un seul défaut le rend mauvais » ? Et voici justement qu'en une telle conjoncture, l'Esprit de Dieu apporte par la voix du Magistère l'enseignement précis qui répond à toutes ces attentes : la plénitude de la Rédemption ne saurait être assurée qu'en remettant l'homme dans l'Ordre divin dès le moment de sa conception. Voici le texte du Souverain Pontife.

« La Divine Providence a regardé de toute éternité l'humilité de la Vierge, pour réconcilier la nature humaine avec son Créateur, nature menacée de mort éternelle par la faute du premier homme. La divine Providence a constitué cette Vierge par la préparation du Saint-Esprit, comme le Tabernacle de son Fils Unique. C'est d'elle qu'il prendrait notre chair mortelle pour la rédemption de son peuple, et l'Immaculée resterait néanmoins vierge après l'enfantement. C'est pourquoi nous ne considérons pas moins que comme une dette, que tous les fidèles du Christ doivent à Dieu tout puissant, et qu'ils acquitteront par des actions de grâce et des louanges, au sujet de l'admirable Conception de la Vierge Immaculée. » (Denz.734)

Cette sentence, empreinte de paix et de sérénité ne nous fait pas oublier que le 16^{ème} siècle s'ouvrait sous de menaçants auspices : le menteur et homicide dès l'origine cherchait à troubler les esprits pour les détourner de cet enseignement pontifical, qui, à une époque où l'homme se retournait si profondément en lui-même, pouvait remettre en question la notion de « péché originel », et la validité de notre propre génération. En effet, si Marie, par un privilège unique, était immaculée dans sa conception, n'était-ce pas enseigner du même coup que tous les autres fils d'Adam étaient grevés d'une faute et d'une tare dès leur conception ? C'est-à-dire, si l'on veut être logique, qu'il faut rectifier la conception de l'homme pour la replacer dans l'axe des Desseins de Dieu ? Malheureusement, la spéculation théologique de cette époque, attachée aux « universaux », barbouillée de la métaphysique d'Aristote, prise d'un vertige moral, en face de cette concupiscence, que ni les cloîtres, ni la discipline monastique, ni la réclusion solitaire ne parviennent à maîtriser, s'orienta vers une définition toute subjective de l'acte de foi justifiant et sauveur. D'ailleurs, d'autres incendies que celui des passions s'allumaient en Europe : les chrétiens, divisés sur l'Écriture, qui aurait dû les unir, se battaient à coups de citations et de versets, avant de tirer l'épée.

Comment le Concile de Trente qui mit si longtemps pour se rassembler, et plus longtemps encore pour délibérer et pour conclure, allait-il recoller les morceaux du Vase brisé ? Il alla très loin dans l'effort de conciliation : la pensée de Luther sur la Justification par la Foi, fut entérinée presque intégralement par le Magistère suprême. Et dès lors il ne fut plus possible d'être naïf sur les réussites apparentes et transitoires d'un humanisme limité aux dimensions terrestres, qui se veut étranger à la grâce salvifique de Jésus-Christ. Mais il est curieux de constater que la vierge Marie fut laissée dans l'ombre : en déclarant l'universalité de la faute originelle, les Pères se souvinrent, dirait-on, en dernière minute, du décret de Sixte IV, et se contentèrent de dire qu'ils ne se prononçaient pas sur son cas. Cette discrétion, cette réticence étaient-elles une abdication, un recul ?... les négateurs profitèrent de ce silence qui se voulait opportun, et bientôt beaucoup de ceux qui se prétendaient réformés parmi les chrétiens, attaquèrent outrageusement la gloire de Marie, jusque-là resplendissante sur les siècles que l'on datait de l'avènement du Christ. Paul IV parla sévèrement : il se réveillait, le doigt de Dieu montrait, par toutes sortes de fléaux qui s'appesantissaient sur l'Eglise d'Occident, que la foi et le salut étaient compromis :

« La perversité et l'iniquité de certains hommes, en notre temps, atteint un tel degré que certains d'entre eux en arrivent non seulement, après avoir abandonné la vraie foi, à professer un certain nombre d'erreurs et d'hérésies, mais même à renverser les fondements. Nous désirons en vertu de notre charge et de l'amour que nous portons à tous les hommes, autant qu'il nous est possible, avec le recours de Dieu, les détourner d'une erreur si grave et si pestilentielle, et avertir les autres avec une paternelle sévérité, pour qu'ils ne glissent pas à leur tour dans l'impiété. »

Et ici le Pape sent très bien que l'Eglise est touchée au cœur, lorsque le Mystère de Marie est atteint, en même temps que l'Incarnation du Sauveur. Aussi, il affirme à nouveau la foi traditionnelle avec une précision parfaite, afin que l'essentiel de l'Evangile ne soit pas corrompu :

« ... Nous avertissons donc tous ceux qui ont enseigné ou qui ont cru que... notre Seigneur n'est pas vraiment Dieu, de même nature que le Père et l'Esprit-Saint, ou bien que selon la chair, il n'a pas été conçu dans le sein de Marie toujours vierge et de l'Esprit-Saint, mais comme tous les autres hommes de la semence de Joseph... ou bien que la même bienheureuse Vierge Marie n'est pas la Mère de Dieu, ou bien qu'elle n'est pas demeurée dans l'intégrité de sa virginité, perpétuellement, c'est-à-dire avant l'enfantement, pendant l'enfantement et après l'enfantement, c'est de la part de Dieu Tout-Puissant, du Fils et de l'Esprit-Saint, avec l'autorité apostolique, que nous enjoignons et exhortons tous et chacun de ceux qui professent de telles erreurs de s'en détourner... » (Denz.993)

Ils ne s'en détournèrent malheureusement pas, ou si peu, que le trouble règne toujours, et qu'il s'accroît sans cesse, puisque ce que l'on appelle l'exégèse moderne, et rationaliste, sape « scientifiquement » par des arguments captieux, les fondements même de la Foi, à commencer par l'historicité des Evangiles.

Un siècle passe : l'Espagne est restée catholique, malgré – à cause ? – des bûchers de l'Inquisition. L'ordre a été rétabli en France, aussi bien par d'habiles intrigues que par un reste de bon sens. Les façades que le roi très chrétien a mises debout, cachent cependant d'incroyables misères, des ignorances infinies, mais on dit la messe chaque jour pour les courtisans, et il n'y ait pas de dame de qualité, qui n'ait, avec ses amants – pas toujours – son aumônier particulier. En Italie la piété populaire maintient le flambeau, assez fumant, de la dévotion catholique et les armées du Pape ne sont pas loin pour courir sus aux hérétiques. Le reste de l'Europe est perdu... Mais il y a heureusement des saints : Ignace, François de Sales, Vincent... dont les doctrines et les exemples travaillent désormais sur un plan beaucoup plus profond. Non plus celui du Moyen Age où l'on se contentait de baptiser des structures, fussent-elles militaires, mais celui de l'âme individuelle qui cherche les Noces mystiques et la parfaite correspondance au dessein de Dieu. En ce domaine, la Vierge Marie n'est pas oubliée, elle est à sa place : c'est elle qui enfante le Verbe de Dieu dans ses fils d'adoption... Saint Grignon de Montfort n'est pas loin.

Le siècle dit « grand » est assombri, entre autres taches, par le lugubre jansénisme. Qu'est-il, sinon, peut-être, la rationalisation théologique du désespoir qui gît au fond de l'homme pécheur, désespoir que Paul discernait chez les païens comme l'origine de leurs désordres et de leurs débauches. Parmi les erreurs jansénistes dénoncées par un décret du Saint-Office, le 7 décembre 1690, l'une atteint l'Immaculée Conception de la Vierge Marie. Les hérétiques prétendaient s'appuyer sur la Purification de Marie, rapportée dans le 2^{ème} ch. de Luc, pour en déduire qu'elle était elle-même pécheresse, puisqu'elle avait pris soin d'être purifiée. Le Magistère dénonce ainsi comme erronée et hérétique cette proposition des négateurs :

« L'oblation de Jésus au temple faite par Marie le jour de la Purification, accompagnée de l'offrande de deux tourterelles offertes en sacrifice pour le péché, montre suffisamment qu'elle avait besoin d'être purifiée et que son Fils, qui était offert, était lui aussi souillé par la souillure de sa mère, selon les paroles de la Loi... »
(Denz.1314)

Une telle proposition montre assez qu'en ce siècle tout de façades et de grandeurs artificielles, de hauts personnages, pompeux et rutilants, beaucoup de baptisés avaient perdu les valeurs essentielles de la Foi chrétienne, telle qu'elle avait été professée sans discontinuité durant les siècles antérieurs. On est ainsi étonné de ces curieux mouvements de recul...

L'Eglise, en effet, était divisée, et comment l'Esprit aurait-il pu se faire entendre au milieu des passions allumées, par les guerres de religion, au milieu des vengeances déchaînées par des édits de répressions, d'exécutions, de crémations ?... N'appelait-on pas « auto da fè », « acte de foi », la précipitation au milieu des flammes de l'hérétique tout vivant ? Quand l'arbre est coupé, le mal est irréparable, même si la hache qui a servi à l'abattre a été perdue : les conditions qui avaient provoqué antérieurement la division de la chrétienté n'existaient plus, mais les variations des Eglises protestantes s'amplifiaient, alors que la catholique, consciente de tenir la Vérité, se durcissait outrageusement. Qui donc alors aurait pu admettre que seul le Corps du Christ fût à la fois le réceptacle de la Vérité libératrice et le vrai moyen de l'Unité, puisque par souci de pureté, les chrétiens « ordinaires » étaient religieusement écartés de la Table sainte, puisque, pour combattre le « libre examen » on les sevrerait des Saintes Ecritures ?...

Quel désastre ! Quelle nuit !

Et cependant l'élan qui avait été imprimé à l'Eglise par les Apôtres et les Pères était si fort qu'il assurait la permanence intouchable des formes liturgiques laissées par la Tradition. Formes incomprises, rites presque absconds, solennités pompeuses qui gardaient encore l'illusion d'être la charpente de la société. Cette illusion ne tombe que pendant le XVIIIème siècle, et aux yeux des penseurs les plus perspicaces. Il faut qu'un sacristain, ignare devienne cardinal-archevêque de Paris, en même temps que premier ministre, par d'innombrables et ténébreuses intrigues, pour que l'on prenne conscience de la nullité d'un grand nombre de personnages éminents juchés jusqu'aux plus hauts degrés de la hiérarchie grâce à leur noblesse, leur influence, leur ambition, ou simplement leur passivité. Dans ce grand désarroi de l'Eglise, Marie vient elle-même visiter les siens. Avant que la colère de Dieu ne s'abatte sur les ruines, camouflées sous la pourpre et l'or, la dentelle et l'hermine d'un clergé tributaire du pouvoir temporel, Marie s'est manifestée : elle est venue réclamer ce qu'aucun prélat ne prêchait plus, ni par l'exemple ni par la parole, la conversion et la pénitence. Le Sanctuaire de Notre Dame du Laus – et beaucoup d'autres – illustre cette intervention directe de la Reine du Ciel et de la Mère de l'Eglise. Le Laus en effet a joué pour la France, sous l'Ancien Régime finissant, le rôle de Lourdes dans les temps modernes.

Il était temps, - trop tard peut-être ? - car ils étaient arrivés ces temps affreux que Jean décrit à l'avance dans l'Apocalypse, coïncidant avec la manifestation de la Femme dans le Ciel, glorieuse comme le Soleil, couronnée de douze étoiles. En effet, une technique sans âme ni conscience commençait à forger des armes horriblement meurtrières, mises à la disposition de chrétiens renégats, cyniques ou inconscients, retombés dans le fétichisme du drapeau national ! Ils s'affrontèrent donc, eux, qui invoquaient le même Père, dans des guerres implacables sous des emblèmes

idolâtriques, pour des causes sordides, dans une flagornerie alarmante vis-à-vis des grands de ce monde !

Quelle séduction diabolique ! Quel effondrement de l'âme chrétienne ! Quel affadissement du sel qui aurait dû écarter la corruption de la chair !

Le feu et le fer amenaient cette Géhenne sur la terre, où Jésus annonçait les pleurs et les grincements de dents. Temps de désolation où la théologie justifie l'homicide, où le prêtre se fait soldat et tueur. Le carnage et le goût du sang sont glorifiés comme des vertus, récompensés comme des hauts faits de courage et de valeur. L'homme animal exalte ses instincts brutaux, les fourmilières agressives se livrent au massacre. Que peut-on espérer lorsque les Evêques appellent au devoir patriotique les disciples du Christ ? Lorsqu'ils les exhortent à répandre audacieusement et sans scrupule le sang de leurs frères chrétiens sous le prétexte qu'ils ne portent pas le même uniforme et ne parlent pas la même langue ? Que dire, lorsque le règlement militaire est préféré à l'Evangile, et que la conscience du clergé s'y asservit !... ¹

Le sel de la terre méritait d'être foulé aux pieds par les hommes. Il le fut, et combien, sur les immenses champs de bataille... Comme le Seigneur l'avait prédit, en nous mettant en garde.

Et comme l'on ne pouvait plus rien espérer, ni plus rien dire, Marie est venue pleurer sur la Montagne de la Salette.

Les faits sont indiscutables, parce qu'ils ont été scrupuleusement discutés et étudiés. Les enquêtes ont été conduites avec un soin et une rigueur inégalables. L'Eglise a conclu. L'Evêque de Grenoble a confirmé la réalité historique des faits, l'authenticité du Message céleste. Et le pape Pie IX, soigneusement informé, a accordé d'immenses privilèges aux croyants qui accepteraient de faire, dans l'esprit de pénitence demandée par la Vierge Marie, le pèlerinage de la Sainte Montagne. ²

Cette apparition de la Salette, dans sa simplicité, sa grandeur, et le retentissement universel qu'elle a provoqué, couronne l'effort séculaire des saints, dénonce les fautes et les lâchetés pernicieuses pour l'Eglise du Christ, et prédit les malheurs que nous avons subis, que nous subissons, et que nous subirons encore, à moins qu'une sincère pénitence nous épargne, comme elle épargna les habitants de Ninive à la prédication de Jonas.

¹ - Que le lecteur s'efforce de se procurer les discours prononcés par les Evêques de Paris et de Berlin, à la déclaration de la guerre de 1914. Il sera édifié ! Aujourd'hui encore, combien de propos insensés tenus par les prêtres militaristes de toutes les nations !...

² - Consulter pour l'authenticité des faits de la Salette le livre de Brossette : « Le fait de la Salette ». Voir les publications faites par l'association « Les Enfants de Notre Dame de la Salette », et celles de « L'association Maison de Mélanie » gardienne de la maison natale de Mélanie à Corps (Isère), celles de Mr Corteville : « Documents pour servir l'histoire réelle de la Salette ».

L'effort séculaire des saints... En effet, méprisé et calomnié, rejeté de la plupart des diocèses de France, mourait à l'âge de 42 ans, saint Louis Marie Grignon de Montfort. C'était au début du XVIIIème siècle. Il laissait derrière lui quelques disciples, quelques filles et un petit livre qui fut perdu comme il l'avait prédit, et caché jusqu'au moment où le Seigneur jugea que la conscience chrétienne était capable de supporter la doctrine qu'il exposait. A travers ce saint, s'était cristallisée la dévotion mariale, et surtout la théologie mariale héritée des Pères, saint Bernard, Saint François de Sales, saint Vincent de Paul... en avaient maintenu le flambeau allumé, contre vents et marées. Mais Louis-Marie, ce prêtre infatigable, ce prédicateur de feu, cet apôtre intrépide, si humble qu'il ne pouvait pas être humilié, découvrait le vrai sens de la relation du chrétien à Marie vierge-mère ; il montrait comment le dévouement au Trône de la Sagesse, la consécration de soi-même entre les mains de Marie, sanctuaire de l'Esprit-Saint, constituent une démarche spirituelle d'une souveraine efficacité dans l'ordre de la sanctification et du salut. Il osait prendre à la lettre – comme il faut toujours le faire – les paroles de Jésus à Jean et à Marie, ce Testament tombé du haut de la Croix, lorsque le divin Crucifié montrait Marie au disciple qu'il aimait : « Voici ta mère ». Il comprit saint Grignon, il fit comprendre à ceux qui le suivaient, que si Marie a enfanté par une génération spirituelle et virginale la tête du Corps, il lui incombe aussi, en raison de la permanence des Desseins de Dieu, d'enfanter les membres de ce Corps : n'est-ce pas là une nécessité que nous appellerions biologique et vitale ? Pour qu'elle puisse opérer cette parturition sainte sur ses fils d'adoption, elle attend leur consentement. Dès lors, la consécration de soi-même à Jésus-Christ par les mains de Marie prend tout son sens : c'est une entrée volontaire dans l'Utérus virginal où s'élabore la vie impérissable du souverain Prêtre selon l'Ordre de Melchisédech. Il appartient en effet, à la mère par excellence, qui par sa foi a réalisé le Dessein du Père, d'amener le baptisé au nom de son Fils, par la Puissance de l'Esprit vivifiant dont elle fut le sanctuaire, à la perfection, à la plénitude d'âge du Premier-né.

Voie facile : parce que toute d'abandon et d'obéissance à la plus douce, à la plus délicate des mères, à la plus belle et à la plus féminine des femmes. Voie parfaite parce que c'est celle qu'a suivie le Verbe de Dieu lui-même, en sa gestation temporelle, quand il devint fils d'homme, Soleil de justice resplendissant de grâce et de vérité, et souverain Maître pour nous instruire de la Pensée du Père sur notre nature. Voie efficace, puisque c'est l'union féconde de l'Esprit de Dieu qui opère en la vierge Marie, pour les membres du Christ, ce qu'il a opéré pour le Premier-né d'une multitude de frères. (Rom.8/29) ¹

¹ - La doctrine de Grignon de Montfort dans le « Livre d'Or » publié par les Pères Montfortains. Ce Livre d'or contient le « Traité de la vraie dévotion », et le « Secret de Marie », et d'autres œuvres.

Il était possible dès lors par cette voie nouvelle, mais très ancienne, très conforme à l'Évangile le plus pur, au mystère le plus fondamental de la Foi, d'amener en ce monde des apôtres capables de rejoindre, par dessus les siècles, ce que les premiers disciples du Seigneur avaient connu, par leur fréquentation assidue et journalière du Christ et de Marie vivants parmi eux. Il importait donc que Marie elle-même vienne sanctionner cette grande découverte de la conscience chrétienne, en confirmant solennellement, dans le message qu'elle confiait à Mélanie de la Salette, l'appel prophétique que saint Louis-Marie Grignon avait lancé à l'adresse des « apôtres des derniers temps » : ¹

« J'adresse un pressant appel à la Terre, j'appelle les vrais disciples du Dieu vivant régnant dans les cieux ; j'appelle les vrais imitateurs du Christ fait homme, le seul et vrai Sauveur des hommes ; j'appelle mes enfants, mes vrais dévots, ceux qui se sont donnés à moi pour que je les conduise à mon divin Fils, ceux que je porte, pour ainsi dire, dans mes bras, ceux qui ont vécu de mon esprit ; enfin j'appelle les apôtres des derniers temps, les fidèles disciples de Jésus-Christ qui ont vécu dans le mépris du monde et d'eux-mêmes, dans la pauvreté et l'humilité, dans le mépris et le silence, dans l'oraison et la mortification, dans la chasteté et l'union à Dieu, dans la souffrance et inconnus du monde. Allez et montrez-vous comme mes enfants chéris ; je suis avec vous et en vous, pourvu que votre Foi soit la lumière qui éclaire dans ces jours de malheur. Que votre zèle vous rende comme des affamés pour la gloire et l'honneur de Jésus-Christ. Combattez, enfants de lumière, vous petit nombre qui y voyez, car voici le temps des temps, la fin des fins... »

Et en même temps, Marie dénonçait les graves lacunes d'une Eglise temporelle qui glissait de plus en plus dans l'esprit de ce siècle, et qui, manifestement, dans son enseignement ordinaire, comme dans le comportement du clergé, - sauf exceptions - ne représentait plus l'esprit de l'Évangile, ni des saints, ni des martyrs, dont le sang versé était autrefois sa gloire aux yeux de Dieu et des Anges. Cette vue réaliste de l'Histoire, si douloureuse qu'elle fût, explique les pleurs de Notre Dame et la sévérité de son Message.

¹ - Pie IX a été informé de ce Message de Marie à Mélanie ; non seulement il a approuvé les paroles venues du ciel, mais il a pris des dispositions exceptionnelles en faveur des pèlerins de la Salette, leur accordant indulgence plénière et remise de toutes les peines dues au péché en ce monde et en l'autre, ce qui équivaut pratiquement à la profession religieuse solennelle. Pie IX a très bien vu l'importance historique et apocalyptique de la Salette. L'autorité ecclésiastique n'a pas publié en temps voulu ce message de Marie à Mélanie, mais il a été néanmoins publié tardivement (1879) avec l'Imprimatur de l'Evêque de Lecce (Italie), Mgr Zola, mort en odeur de sainteté. Pour l'accomplissement local des prophéties de la Salette, qui confirment l'authenticité du message, ainsi que pour les miracles indiscutables obtenus, cf. Brossette. Pie IX a eu connaissance du Message en 1851, soit 5 ans après les apparitions. Il a réuni les cardinaux et leur a dit : « Messieurs, il nous faut faire pénitence, car nous sommes menacés des plus grands châtiments ». Au cours de sa vie Mélanie n'a jamais varié en ce qui concerne le texte du message.

Elle fit d'abord un appel au peuple donnant aux deux petits bergers un court message pour rappeler aux fidèles leurs devoirs élémentaires de piété : la messe du dimanche, le respect de Nom de Dieu, la prière quotidienne. Le peuple entendit, s'émut, se précipita. L'année qui suivit l'Apparition, au jour anniversaire, 19 septembre, on compta plus de cent mille pèlerins ! veillant toute la nuit sur la montagne, malgré la pluie, soutenus par leur foi, leur amour pour Marie, leurs chants, l'ardeur de leur prière. La nouvelle des événements de la Salette se répandait en effet dans toute la France, dans toute l'Europe, et vraiment, beaucoup plus par l'amour de la vierge Marie, que par la crainte des châtements annoncés – et arrivés hélas ! – le peuple chrétien obéit, et il y eut de manifestes signes de pénitence.

Malheureusement, nombre de gens d'Eglise, et surtout parmi les plus élevés dans la hiérarchie, furent lents à comprendre, parfois lourds, obstinés, aveugles, inconscients de la grandeur du fait. Peu, parmi les Evêques eurent à cœur de s'émouvoir des pleurs d'une femme, fût-elle la Vierge Marie ! Ils assistèrent donc, parfois intéressés, parfois insensibles, rarement enthousiastes, à ce mouvement de foi et de piété qui mettait en branle le peuple chrétien, et le disposait à recevoir de l'Eglise enseignante les préceptes éternels de l'Evangile. Mais malheureusement, il n'y eut personne ou presque pour l'instruire ! Sinon, quel bouleversement c'eût été pour le monde ! Les guerres du 20^{ème} siècle eussent été évitées ! ... Il est vrai que des prêtres indignes, cyniques et menteurs, en désobéissance et en révolte intimes sous les couverts de l'habit et de la bienséance ecclésiastique, insultaient l'intervention du Ciel par des pamphlets injurieux et semaient le doute, la méfiance et l'ironie... Même le saint Curé d'Ars, dans cette ambiance délétère de polémique déloyale, hésita un temps, avec une angoisse de cœur indicible, avant de croire pleinement, ayant obtenu du Ciel les signes qu'il demandait.

Néanmoins la ferveur se ralentit, et cela par le doute, la méfiance, l'obstination et la lourdeur des gens d'Eglise.

En effet, Marie n'était pas venue seulement pour rappeler le peuple de Dieu à ses devoirs chrétiens, elle venait surtout et avant tout pour le clergé. Elle avait certes, autre chose à prédire que la pourriture des pommes de terre dans les caves et le ravage des récoltes par les insectes : elle devait réveiller les prêtres et les religieux, et prophétiser les malheurs qui allaient s'abattre sur la Terre entière, si l'Eglise ne redevenait pas authentiquement l'Epouse du Christ, en se conformant par les préceptes et les institutions apostoliques, à l'Evangile et à l'Esprit-Saint.

C'est à Mélanie seule que fut confié le message réservé au clergé, qui devait rester secret pendant plus de dix ans, afin, bien entendu,

d'éviter tout scandale, et que ceux qui étaient directement visés puissent être informés par la voie hiérarchique, et appelés à une salutaire et indispensable pénitence. La discrétion de Mélanie fut parfaite, bien au-delà de la date indiquée par la Vierge – ceci bien malgré elle ! ¹ Cependant sur les sollicitations de l'évêque de Grenoble, elle accepta d'écrire son Message pour le Pape (en 1851). Elle le fit sous le regard de deux témoins très sûrs, on cacheta son pli, on le confia à deux prêtres assermentés qui le remirent en mains propres à Pie IX. Il le lut, il pâlit, il trembla.

Mais il n'osa pas, du moins à ma connaissance, transmettre ce secret à ceux à qui il était destiné, à savoir aux Evêques et aux prêtres. Opportunisme ? Faiblesse ? Trahison ? Qui peut le dire ?...

Lorsque fut largement écoulé le délai fixé par Marie, Mélanie, conformément à la mission qu'elle avait reçue du Ciel, publia, avec l'imprimatur de l'évêque de Lecce, le message qui aurait dû secouer la torpeur d'une hiérarchie trop infatuée de la situation honorifique qu'elle avait dans le monde. Le ton est en effet celui des anciens Prophètes, la couleur celle de l'Apocalypse. Marie, dans sa gloire, reste toute imprégnée de l'Ecriture, et de son style prodigieux, comme elle l'était durant sa vie terrestre. Nous sommes très loin, en effet, de la littérature chrétienne alanguie du dix-neuvième siècle, et des préoccupations purement juridiques et souvent bassement financières du clergé d'alors. Qu'on en juge :

« Mélanie, ce que je vais vous dire maintenant ne sera pas toujours secret ; vous pourrez le publier en 1858.

« Les prêtres, ministres de mon Fils, les prêtres, par leur mauvaise vie, par leurs irrévérences et leur impiété à célébrer les saints mystères, par l'amour de l'argent, l'amour de l'honneur et des plaisirs, les prêtres sont devenus des cloaques d'impureté. Oui, les prêtres demandent vengeance et la vengeance est suspendue sur leurs têtes. Malheur aux prêtres, et aux personnes consacrées à Dieu, lesquelles, par leurs infidélités et leur mauvaise vie, crucifient de nouveau mon Fils ! Les péchés des personnes consacrées à Dieu crient vers le ciel et appellent la vengeance, et voilà que la vengeance est à leurs portes, car il ne se trouve plus personne pour implorer miséricorde et pardon pour le peuple ; il n'y a plus d'âmes généreuses, il n'y a plus personne digne d'offrir la Victime sans tache à l'Eternel en faveur du monde. »

Lorsque Jonas parlait à Ninive, chefs et peuple firent pénitence sous le sac et la cendre. Il y avait sur la Sainte Montagne plus de Jonas ! Il y

¹ - En 1858, année où elle devait faire connaître le message, elle était enfermée dans un carmel à Darlington en Angleterre, d'où elle fut délivrée par Pie IX lui-même !

avait la Mère de Dieu. Ceux même qui prétendaient l'honorer par le culte dont ils étaient les ministres, auraient dû, semble-t-il, pieds nus et corde au cou, venir à l'unanimité, jusqu'au lieu où Marie avait versé des larmes sur eux, implorer leur pardon et remettre l'Eglise sur ses bases évangéliques et apostoliques. Il n'en fut rien, bien au contraire : la plupart des Evêques, surtout français, protestèrent avec la dernière énergie contre ce message, refusant de reconnaître son origine céleste. Plusieurs firent tout ce qui leur était possible, soit par leurs intrigues, jusqu'à Rome, soit par leur action directe dans leurs diocèses, pour en interdire la lecture. Bien mieux, nous dit-on encore aujourd'hui, la lecture et la publication de ce message entraînerait une « excommunication » ... On croit rêver !

Bien entendu, on accusa Mélanie d'avoir elle-même inventé la chose. N'avait-elle pas été novice et religieuse pendant quelques années ? Elle aurait lu, assurément, des livres de mystique, et c'est là qu'elle aurait forgé, avec des éléments divers, ce qu'elle publia comme une dictée de la Vierge Marie !... Mais s'il en avait été ainsi, il eût été aisé de prouver, en confrontant le texte confié à Pie IX, en 1851, et que Mélanie était alors rigoureusement incapable d'inventer, et le texte publié en 1879 avec l'imprimatur du saint Evêque de Lecce ! Mélanie eût été radicalement convaincue de supercherie, et la fabulation évidente ! Il n'en fut rien. Jamais personne, parmi ceux qui ont refusé le Message céleste, ne put apporter cette preuve.

Alors que la preuve de l'authenticité du Message prophétique a été donnée par les faits. Et d'abord la sainteté exemplaire de Mélanie, dont la correspondance, aujourd'hui enfin publiée, révèle l'excellence de son âme, son esprit évangélique, sa droiture incomparable, son humilité, son équilibre fondamental de fille de la montagne, paysanne, bergère, pleine de bon sens, le grand discernement qu'elle avait des personnes, sans méfiance, mais sans naïveté, son obéissance à ses directeurs spirituels, mais aussi sa fermeté absolue dans son témoignage. Les faux mystiques et les faux visionnaires qui ont une fois fabulé, continuent de plus belle, recevant messages sur messages, et se prétendent les confidentes permanents du Ciel. Pour Mélanie, rien de tel. Elle n'a jamais transcrit qu'un seul message de la Vierge, toujours identiquement le même, et cela à tous les âges de sa vie. La persévérance dans sa mission lui attira l'exil, le dénuement, la nécessité de se cacher et de disparaître : elle le fit, jusqu'à mourir absolument seule, juste avant que s'abatte la colère de Dieu sur le clergé de France.

Elle s'abattit en effet lorsque Mélanie quitta cette terre et cessa alors d'intercéder d'ici-bas. Les biens d'Eglise, qui certes, pour la plupart, n'avaient pas été mis à la disposition des pauvres, furent pillés et volés, les religieux exilés, les prêtres en désarroi sous les quolibets des anticléricaux qui triomphaient en regardant les gendarmes présider au pillage des édifices du culte, des séminaires, des abbayes !... Séparation

de l'Eglise et de l'Etat : deux larrons qui ne s'étaient jamais bien entendus, si ce n'est sur le dos des pauvres. Mais cette Eglise-là, issue du pacte infernal que fut le Concordat de 1804, n'était que l'enveloppe caricaturale de la véritable Eglise de Jésus-Christ.

Marie dans son Message avait prophétisé plusieurs guerres, conformément à l'Evangile : « On se dressera nation contre nation et royaume contre royaume... ». La guerre s'alluma effectivement, « épouvantable ». ¹ Toute l'Europe fut mise à sac, à feu et à sang : comment pouvait-il en être autrement, puisque tous les esprits étaient échauffés et excités par l'idole monstrueuse du nationalisme sanguinaire ! Ainsi, le Sel de la terre, complètement oublieux de sa conscience sacerdotale, fut foulé aux pieds dans la boue des tranchées et piétiné sur les champs de bataille. Marie avait prévu, dès 1846, cette déplorable obstination cléricale dans son attachement à toutes sortes de « traditions humaines » qui empêchent et annulent le commandement de Dieu :

« Les chefs, les conducteurs du peuple de Dieu ont négligé la prière et la pénitence et le démon a obscurci leurs intelligences. Ils sont devenus ces étoiles errantes que le vieux diable traînera avec sa queue pour les faire périr... »

Le bon peuple fidèle, néanmoins, avait répondu à son appel : c'est donc vers lui qu'elle se tourna, à Lourdes, quelques années seulement après être venue pleurer à la Salette, en 1858, l'année même où le secret de Mélanie devait être publié à la demande de Marie. ² En se présentant par ces simples paroles : « Je suis l'Immaculée Conception », elle authentifiait et développait le dogme proclamé récemment par Pie IX, en 1854 - quatre ans auparavant. Elle demanda : « Je désire que l'on construise ici une chapelle et que l'on y vienne en procession. » Ce désir fut exécuté, largement, jusqu'à l'actuelle basilique souterraine. Et quiconque a participé à un pèlerinage se rend compte que ce lieu reste, au milieu de la chrétienté délabrée, le dernier haut lieu de la foi authentique, où sont professés officiellement les mystères spécifiquement chrétiens et catholiques. Assurément Bernadette, tout comme Mélanie et Maximin, ne connut pas sur terre le bonheur que Marie lui promit pour le Ciel seulement. Mais le peuple chrétien manifesta son existence, il chanta sa foi, implicite, sans doute, hésitante, peut-être, mais fortifiée par des miracles évidents. Ainsi l'appel à la pénitence, à la conversion se fit entendre, malgré la déficience, infiniment regrettable, du clergé.

¹ - Dans le diocèse de Poitiers, il y eut en 1911 un prodige de sang, sur une image du Sacré-Cœur. Le prêtre qui fut le principal témoin de ce prodige et propriétaire de cette image, fut excommunié et enterré civilement. C'est ainsi que la hiérarchie de l'époque tenait compte des avertissements célestes.

² - Il est fort possible que cette demande ait été réitérée à Bernadette, mais on n'en a rien su... Marie a de la suite dans les idées !

Satan ne désarma pas, car il ne semble pas que les interventions multipliées de Marie, et ses insistances, suffirent à réveiller la conscience chrétienne. La « Révolution », si fermement dénoncée par une lettre de Monseigneur de Ségur, en 1860, poursuivit sa tâche infernale. En 1917 elle s'emparait de l'immense Russie, avec les horribles massacres que l'on sait, alors que l'Europe occidentale s'exterminait, se saignait à blanc à Verdun, au Chemin des Dames, sur la colline de Lorette... Guerre atroce dont Benoît XV, hélas, partage une certaine responsabilité avec Guillaume : « Quand il est dans les honneurs, l'homme est dénué d'intelligence : il est comparable au bétail et il lui devient semblable ». L'Écriture ne mentait pas ! Mais Marie veillait, puisque les pasteurs qui avaient la garde du troupeau s'étaient assoupis et endormis. Elle frappa un grand coup à l'autre bout de l'Europe, empruntant à la Trinité Sainte la puissance de faire danser le Soleil devant soixante-dix mille personnes ! Là encore elle avait choisi des enfants, dont la simplicité sans faille excluait toute supercherie. Elle confia un message... Qu'est-il devenu ? Il est tombé, comme celui de Mélanie, dans les oubliettes du Vatican ? ¹

Aussi, après une paix de vingt ans, la guerre se ralluma, autrement plus atroce que la précédente... durant laquelle Pie XII, le Pasteur angélique, ancien nonce en Allemagne, éminemment conscient du danger du nazisme - tout comme Pie XI qui en avait averti le monde par son encyclique de 1937 (Mit Brennender Sorge) ² - se mit à trembler, au point qu'il ne vit plus d'autre solution que de consacrer - non pas la Russie, comme demandé par Marie à Fatima - mais le genre humain au Cœur Immaculé de Marie, en 1942. Était-ce un acte de foi désespéré devant cette tare originelle aboutissant aux fours crématoires et à l'écrasement des populations sous les bombes ? Quant aux prêtres du Dieu vivant, ils furent comme précédemment mobilisés, sans qu'aucun évêque, à ma connaissance, émit une protestation officielle, de part et d'autre des frontières. Ils portèrent l'uniforme, selon l'habitude contractée en 14, ils distribuèrent le Pain du Ciel aux combattants, célébrant la messe, éventuellement sur des caisses de munition, afin que leurs frères d'armes fussent assistés par la Force d'En Haut, pour mieux répandre le sang des fils de Dieu !...

Il serait évidemment trop pénible d'insister sur de telles misères, dues à un incroyable aveuglement venant de l'Enfer. Sont-elles parvenues, ces misères, à convaincre l'homme de son péché profond ? Est-il devenu capable de « juger l'arbre à ses fruits » ? Pas encore, sans doute, quoique Pie XII devant le désastre universel de la race d'Adam, malgré le baptême, malgré le témoignage évangélique, malgré les sacrements ait ajouté un fleuron au diadème de Marie seule immaculée : elle fut corporellement assumptée au ciel ; n'est-ce pas la preuve formelle de son parfait accord

1 - Il aurait été révélé en l'an 2000, sous Jean-Paul II...

2 - Il fit de même et la même année contre le Communisme avec l'encyclique : « Divini redemptoris »

de créature à la Pensée première du Père, puisqu'elle a échappé à la sentence qui sanctionne le péché par la mort.

Le dogme, promulgué par l'autorité infaillible, brille comme le phare le plus éclatant, le plus éblouissant dans les ténèbres horribles des temps apocalyptiques où nous sommes : comment se fait-il qu'il n'a pas pu convaincre les fils d'Eve de péché ?

Malgré cela, il ne semble pas que l'humanité soit prête à se prosterner devant son Créateur pour implorer miséricorde ! L'impiété est devenue générale ; l'athéisme érigé en principe philosophique et en système de gouvernement. Il s'apprête à mettre en place le dernier étage de la Tour de Babel : « Celui qui est n'est pas » ! C'est par cette ânerie monumentale, plus haute que la tour Eiffel, plus énorme que le Kremlin, plus monstrueuse que les buildings de New York, que se construit l'univers concentrationnaire, la hideuse caricature, où l'image divine s'efface presque entièrement du visage de l'homme ! Devenu fourmi, termite, il travaille avec frénésie à la fois à sa caserne de béton, et aux explosifs capables de la pulvériser ! La cité terrestre se prive de toute ouverture vers le ciel, de toute action de grâce, elle devient souterraine et caverneuse, et chaque individu y est strictement réglementé, dans ses déplacements, son horaire, son alimentation, son vêtement, ses opinions, ses loisirs. Cependant, cette Géhenne reste si séduisante qu'elle recrute des pétrisseurs de briques jusque dans les rangs du clergé ! De temps à autre la rue se remplit de manifestants qui hurlent et vocifèrent, mais les émeutes et les révoltes aboutissent à une plus austère privation de liberté. Le cœur de l'homme n'aurait-il plus d'autre espoir que l'argent, pour la possession d'objets décevants, dangereux, homicides ? Privée de son milieu naturel, l'air et la lumière, et de son milieu divin qui est l'Amour enraciné dans la Trinité, la race d'Adam touche manifestement à sa fin. Les villes vomissent par milliers les fous, les infirmes, les inadaptés – à quoi ? – les chômeurs, les délinquants, les gangsters et les cadavres. La prolifération des affamés et des analphabètes, va-t-elle provoquer un gigantesque effondrement de la chair humaine sur elle-même ? La pourriture va-t-elle la réduire à néant ? Ou bien alors, le Tout-Puissant qui est toujours le Père des Miséricordes, voyant que toute chair a corrompu sa voie sur la terre et que la surface du Globe est pleine de violence et de rapine, va-t-il se résoudre à délivrer ses fils encore fidèles, par le déluge de feu ? (2 Pe.3)

A moins que, fou de désespoir, et poussé par l'Ange des ténèbres, l'homme se suicide sous les bombes qu'il a si minutieusement élaborées, perfectionnées, et stockées en vue du suprême holocauste ? Alors se réalisera la prophétie du prophète Ezéchiel :

« Je ferai retomber sur leurs têtes l'ouvrage de leurs mains ». (Ez.9/10)

Israël est revenu sur sa terre, contrairement à toutes les prévisions humaines que la politique pouvait faire au début de ce siècle. Allons-nous voir, vers la fin de ce même siècle, le rassemblement de Gog et Magog aux portes de Jérusalem, dans la vallée du Jugement ?... ¹

Quoi qu'il en soit, nous pouvons dès à présent faire un premier bilan de l'Histoire des Nations, et tirer les conclusions qui se dégagent de cette large et universelle démonstration qui nous est faite par le Doigt de Dieu : nous sommes convaincus d'erreur et de péché. Elle est bien confirmée la parole qu'Isaïe proférait en englobant d'un seul regard la conscience et le comportement de l'homme pécheur, dès le début de son Livre :

« Cieux, écoutez ! Et toi, Terre, prête l'oreille, Yahvé parle :

« J'ai élevé et fait grandir des fils,
« mais ils se sont révoltés contre moi !
« Le bœuf connaît son bouvier,
« et l'âne celui qui le conduit ;
« Israël n'a aucune connaissance,
« mon peuple ne comprend rien !...

« Ah, nation pécheresse ! peuple lourd de vanités !
« Engeance malfaisante, fils pervers !...
« Ils ont abandonné Yahvé, le Saint d'Israël,
« ils se sont détournés de lui. (Is.ch.1)

Et nous pouvons, infiniment mieux que le vieux prophète, mesurer l'ampleur de notre châtement ! Car les idoles de notre siècle sont infiniment plus séduisantes que celles de ses contemporains ! Les hommes ne sont-ils pas devenus si astucieux, qu'ils pourraient par leurs prodiges, induire en erreur les élus eux-mêmes ! Et cependant : des lits d'hôpitaux aux bidonvilles, des puits de mines aux travaux forcés, du rideau de fer au rideau de bambou, que voyons-nous, sinon, la peur, l'angoisse, le désespoir, l'ennui, la misère, le désarroi, les ténèbres ?...

Ainsi le vieux oracle est-il plus que jamais d'actualité :

« Où vous frapper encore, puisque vous accumulez les trahisons ?
« Toute la tête est malade, tout le cœur est angoissé,
« de la plante des pieds jusqu'au sommet du crâne,
« plus rien d'intact !
« Blessures, contusions, plaies ouvertes,
« ni pansées, ni bandées, ni soignées à l'huile... » (Is.1/4-6)

¹ - Il semble bien que le conflit final se précise sur ces terres du Moyen Orient...

« Où frapper encore ? » C'est nous qui nous frappons nous-mêmes, par l'asservissement nécessaire du cycle de la convoitise, par l'enchaînement contraignant d'une biopsychologie tributaire du hasard. Alors que Dieu frappe à notre porte, comme un ami qui vient à notre secours, et à qui nous refusons d'ouvrir. L'Écriture ne saurait être mise en doute, ni les avertissements de l'Évangile, tombés des lèvres du Seigneur, ni les menaces sorties de la plume des Apôtres : autant de sinistres pronostics sur la fin catastrophique de la génération adultère et pécheresse, autant de sévères avertissements auxquels la Vierge de la Salette donnait un écho très fidèle, en y ajoutant de singulières précisions, telles que « Paris sera brûlé, Marseille engloutie... »

Que disait donc le Seigneur lorsqu'il jetait son regard sur les derniers temps :

« Comme il arriva aux jours de Noé, ainsi arrivera-t-il aux jours du Fils de l'homme : on mangeait, on buvait, les hommes prenaient femme, les femmes prenaient mari... »

Sans se soucier, bien entendu, de la Pensée de Dieu !

« ...jusqu'au jour où Noé entra dans l'Arche. Le déluge vient et les fit périr tous. »

Et Jésus prévoyant l'horreur de ce que nous devons appeler la « dévastation » urbaine, continuait ainsi :

« Semblablement comme il arriva aux jours de Lot. On mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait, on bâtissait...

Trafic et bâtiment ! O combien !

« ...mais le jour où Lot sortit de Sodome, Dieu fit pleuvoir le feu et le soufre depuis le ciel et les fit périr tous. Il en sera de même au jour du Fils de l'homme, le jour où il doit être manifesté. » (Lc.17)

Saint Pierre qui les entendit des lèvres de Jésus, a très bien compris ces paroles. Il nous fait entendre qu'elles n'ont pas un sens mythique ni symbolique, mais très réaliste. Aussi, prévoyant à son tour que le message céleste allait être corrompu par une race perverse, il prophétisa clairement le déluge de feu en écrivant : (2 Pe.3)

« Car ils ignorent volontairement...

- les benêts qui prônent aujourd'hui une impossible « ouverture au monde », et les naïfs qui voudraient baptiser l'iniquité,

« ... qu'il y avait autrefois des cieux et une terre, qui du milieu de l'eau et par le moyen de l'eau surgit à la Parole de Dieu ; et que par ces mêmes causes le monde d'alors périt inondé par l'eau. Mais, les cieux et la terre d'à présent, la Parole de Dieu les a mis de côté et tenus en réserve pour le feu en vue du jour du jugement et de la ruine des impies.

Nous sommes donc fixés. Et saint Pierre insiste :

« Mais voici un point, très chers, que vous ne devez pas ignorer : c'est que devant le Seigneur un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour. Le Seigneur ne retarde pas l'accomplissement de ce qu'il a promis, certains l'accusent de retard, mais il prend patience envers vous, voulant que personne ne périsse, mais que tous parviennent au repentir. »

Il est vrai que lorsque la bombe éclate au-dessus de l'abri, la conscience se réveille sérieusement : « Montagnes, tombez sur nous, collines, couvrez-nous de la colère du Tout-Puissant !... », et le repentir qu'aucune persuasion n'aura obtenu, sera provoqué par la terreur, par l'épouvante : « Les hommes sècheront de frayeur... » (Lc.21/26)

« Il viendra le jour du Seigneur, comme un voleur. En ce jour-là, les cieux se dissoudront avec fracas, les éléments embrasés se fondront, la terre habitée, avec les œuvres qu'elle renferme, sera consumée. »

Cependant, le châtement, si dur qu'il paraisse, ne sera nullement vindicatif : Dieu corrige comme un Père. « Il protégera de sa main les humbles », affirme le prophète Zacharie, et le Livre de la Sagesse, en ses derniers chapitres, qui prévoit la purification du monde par le feu, enseigne que les justes ne souffriront aucun mal des flammes qui dévoreront les impies. Dieu ne veut pas que sa création, surtout en l'homme, soit anéantie par le péché, et que la Rédemption, si chèrement payée par le sang de son Fils soit vaine. Isaïe a parfaitement prévu qu'un reste sera sauvé, que les fidèles seront rassemblés des quatre vents, après la dévastation des cités :

« Votre terre est dévastée, vos villes incendiées,
« vos récoltes, sous vos yeux, des étrangers ravageurs les dévorent.
« C'est le désert, comme après la catastrophe de Sodome. »

Certes, l'Écriture a de la suite dans les idées !

« La fille de Sion est restée comme une hutte dans une vigne.

Délabrement de l'Église : l'enclos vidé de ses brebis, comme le chante le cantique d'Habacuc.

« ... comme une ville assiégée
« Si Yahvé Sabaot n'eût laissé quelques survivants,
« nous serions comme Sodome, nous ressemblerions à Gomorrhe.

(Is.1/9-10)

Ainsi que Lot fut pris par la main de l'Ange pour être arraché au feu du ciel, ainsi en sera-t-il à la veille de ce grand déluge qui viendra

brûler Babylone et ses idoles de néant. Jean l'a vu, il l'a décrit en des termes d'une grandeur terrifiante :

« Après quoi, je vis descendre du ciel un ange d'une grande majesté, et la terre fut illuminée de sa splendeur. Il s'écria de toutes ses forces : « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande ; elle est devenue un repaire de démons, un refuge pour toutes sortes d'oiseaux impurs et dégoûtants. Car du vin de ses prostitutions se sont abreuvées toutes les nations, et les rois de la terre ont fornicqué avec elle, les trafiquants de la terre se sont enrichis de son luxe effréné. »

Qui ne voit aujourd'hui l'accomplissement mondial de ses paroles, puisque le Dieu-argent régente presque entièrement la vie humaine ?

« ... Puis j'entendis une voix qui disait : « Sortez, ô mon peuple, quittez-la ! De peur que, solidaires de ses fautes, vous n'ayez à pâtir de ses plaies ! Car ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses iniquités. »

« Voilà pourquoi, en un seul jour, des plaies vont fondre sur elle : peste, deuil et famine, et elle sera consumée par le feu, car il est puissant le Seigneur qui l'a jugée ». (Ap.18)

Nous ne pouvons plus mettre en doute ces paroles, ni les trouver exagérées, ni leur donner une interprétation timide, puisqu'elles se sont accomplies à plusieurs reprises dans toute leur horreur. Faut-il rappeler les bombardements de Hambourg, de Dresde, de Tokyo ? La destruction de Nagasaki et d'Hiroshima par la bombe atomique ? Ne voyons-nous pas qu'au long de cette suite de générations adultères et pécheresses, les fléaux n'ont pas cessé de s'abattre pour rappeler les hommes à la pénitence ? Inondations, épidémies, famines, guerres, tremblements de terre... et notre siècle connaît tout cela plus encore que les précédents.

Et comme l'impiété n'a cessé de croître, ainsi en est-il des fléaux qu'elle entraîne avec elle.

Cette vue réaliste et scripturaire de l'Histoire était celle de Marie, dans les divers avertissements qu'elle a donnés à la Terre, et tout spécialement celui qui inaugure la série, le message de la Salette :

« ... Au premier coup de son épée flamboyante, les montagnes et la nature entière trembleront d'épouvante, parce que les désordres et les crimes des hommes percent la voûte des cieux. Paris sera brûlé et Marseille englouti... »

A moins qu'un juste repentir, semblable à celui des Ninivites ne leur obtienne miséricorde...

« ... plusieurs grandes villes seront ébranlées et englouties par des tremblements de terre ; on croira que tout est perdu, on ne verra qu'homicides, on n'entendra que bruits d'armes... »

Quel bruit en effet que celui d'un bombardement, d'une déflagration atomique !

« ... et de blasphèmes. Les justes souffriront beaucoup, leur pénitence et leurs larmes monteront jusqu'au ciel.

Et dans le même passage, un peu plus loin, nous lisons ces paroles dont le ton est le plus authentiquement prophétique :

« La nature demande vengeance pour les hommes, et elle frémit d'épouvante dans l'attente de ce qui doit arriver à la terre souillée de crimes !

« Tremble, terre ! Et vous qui faites profession de servir Jésus-Christ, et qui, au-dedans, vous adorez vous-mêmes, tremblez ! Car Dieu va vous livrer à son ennemi, parce que vos lieux saints sont dans la corruption, beaucoup de couvents ne sont plus les maisons de Dieu, mais les pâturages d'Asmodée et des siens... »

C'est sans doute la raison pour laquelle, depuis ce temps-là, beaucoup d'hommes vraiment religieux en sont sortis. Et si Dieu raréfie les vocations sacerdotales et religieuses, n'est-ce pas parce qu'il désire que nombre de jeunes gens purs et droits, et de vierges sans tache, ne soient pas souillés par les doctrines perverses introduites jusque dans les séminaires et les noviciats et par les propos orduriers et blasphématoires qui montent parfois aux lèvres des personnes qui se sont consacrées à Dieu !...

Cependant, malgré les « portes des Enfers », au cours de tant de siècles que l'Apocalypse prévoyait comme terrifiants et ténébreux – dont le nôtre ! – le dépôt de la Foi n'a pas été perdu ! Il est ignoré, certes, de la plupart des hommes, méconnu par ceux mêmes qui en ont la charge. Mais il demeure.

Donc, réjouissons-nous !

Certes, les promesses de Jésus-Christ ne sont pas accomplies : celles qui annonçaient à ses vrais disciples le triomphe sur la mort, aussi bien que celles de son retour. Mais, à la lumière de l'Histoire, non pas seulement des nations, mais de la conscience chrétienne et des saints, nous sommes à même de comprendre pourquoi les meilleurs n'ont pu obtenir ce prix, ce trophée, que Paul espérait pour lui et ses premiers disciples, en évoquant ceux qui courent dans le stade. (1 Cor.9/24s)

Si la mort subsiste, c'est que le péché n'est pas encore supprimé, c'est que la lumière de la Foi n'a pas encore dissipé la ténèbre. Ou bien alors, si cette lumière était celle des Apôtres, elle a été perdue ; non pas entièrement, mais dans son application pratique sur la vie humaine. Si l'Eglise gémit encore dans l'espérance de la Rédemption, en contemplant celle qui a réussi, dans le triomphe de son Assomption, comment ne voit-elle point le chemin qui lui reste à parcourir pour déboucher, au moins en son petit reste fidèle, sur la Terre des vivants ? Qu'attend-elle pour conformer sa foi, très exactement, à celle de Marie ?

Le contraste entre le silence des Ecritures et la profusion de la Tradition, en ce qui concerne la mariologie, nous permette de comprendre.

Silence des Ecritures sur Marie : les Apôtres n'ont rien dit d'elle, sauf la brève allusion de Paul dans l'Epître aux Galates, lorsqu'il dit de Jésus qu'il est « né de la femme » (Gal.4/4) Son nom ne figure dans aucune épître : pour elle, aucune louange, aucune action de grâce, aucune référence explicite, aucune allusion... Les Actes signalent qu'elle était avec les Apôtres, alors qu'ils veillaient et priaient dans l'attente de l'Esprit-Saint, Ensuite, plus rien...

Inversement, depuis le quatrième siècle, la Tradition liturgique et l'enseignement ecclésiastique n'ont cessé de magnifier Marie, d'amplifier ses louanges et chanter son bonheur et sa gloire, de la proclamer Reine et Souveraine, de rappeler sa mémoire par d'innombrables sanctuaires, oratoires, monuments, statues, images... La Tradition, vénérable, sans aucun doute, contredirait-elle l'Ecriture et son énigmatique discrétion ? Qui s'est trompé ? Y a-t-il une lourde omission de la part de ceux qui furent les témoins des faits, au point de départ du Salut ? Une pieuse, durable, monumentale exagération de la part des successeurs, et de ceux qui ont adhéré, selon leurs forces, et malgré la mentalité de leur siècle, à l'Evangile du Seigneur Jésus ?

Non, le silence des Ecritures n'est pas une omission, mais une indication. Marie n'est pas bienheureuse parce qu'elle est Marie, prédestinée, unique, exceptionnelle ; ce serait une redoutable erreur que de la grandir tellement qu'elle devienne un être intermédiaire entre le ciel et la terre, entre les Anges et les hommes, entre le créé et l'incrété, ni femme, ni ange, une sorte de déesse... quoiqu'elle est à l'évidence un statut très spécial, que le Christ indique lorsqu'il dit, du haut de la Croix : « Voici ta mère ». ¹ Cette « déesse » heureusement, n'existe pas, pas plus que l'Artémis des Ephésiens. Marie est femme entre les femmes, fille entre les filles d'Israël, bénie entre toutes les femmes certes de par sa vocation exceptionnelle, mais femme. Vierge des vierges, mais

¹ - La doctrine de Saint Louis Marie Grignon de Montfort explicite bien cela, nous l'avons dit déjà : Marie est mère du Christ et de l'Eglise, en ce sens elle joue un rôle d'intermédiaire entre la Tête et les membres.

vierge, avec la même nature : les mêmes yeux, les mêmes mains, les mêmes seins proclamés bienheureux, le même utérus, magnifié par la femme du peuple, et le même hymen, fermant comme un voile le sanctuaire de la vie, que toutes les autres jeunes filles issues de la race d'Adam. Heureuse sans doute, dite « bienheureuse par toutes les générations », par sa maternité divine, et la gloire de son Assomption ; mais tout ce bonheur immense ne lui vient que de sa foi : une foi que pouvaient recevoir toutes les vierges d'Israël qui, en son temps, étaient nourries, comme elle le fut, de l'enseignement synagogaal, transmettant fidèlement la Loi et les Prophètes. Le même privilège de son Immaculée Conception ne fut pas étranger à la foi de ses parents, Joachim et Anne.

D'ailleurs, c'est là très exactement ce qu'Elisabeth, la stérile, rendue miraculeusement féconde, proclame au jour de sa visitation : « Heureuse es-tu, toi qui as cru, ce qui t'a été dit par le Seigneur ! » Dans la ligne de David, vient affleurer, en effet, la vue de Foi qui permet de retrouver le sens de la virginité première, de la virginité sacrée. Le plan de Dieu était donc découvert et compris, admis et appliqué, et le Seigneur accorda un surcroît de réponse à cette disponibilité, venant en personne, par son Verbe de Vérité, attester la Pensée que le Père avait conçue dès les origines de la Création, et qu'il avait cachée sous l'énigme universelle de l'utérus fermé. Marie Immaculée Conception, certes, ne pouvait consciemment mériter ce privilège : il lui fut accordé, nous dit le Texte pontifical, en prévision des mérites de son Fils - mais toute grâce n'est-elle pas donnée en fonction ou en prévision de ces mérites ? La Foi éclairée de ses parents obtint de Dieu ce privilège qui ouvre l'ère du Salut. Ils avaient découvert le Trésor caché dans le champ du Père, c'est-à-dire dans le dépôt des Ecritures éclairant les dispositions de la nature.

Voilà pourquoi les Apôtres, qui étaient instruits des mêmes Ecritures, qui appartenaient à la même lignée d'Abraham, qui avaient suivi le même enseignement synagogaal, ne pouvaient faire de Marie une exception ; ils voyaient avec évidence que, ce que le Verbe de Dieu avait réalisé, avant même de se manifester en Israël, était le modèle de la génération spécifiquement humaine, pour que les fils d'homme, suscités par l'Esprit, soient aussi fils de Dieu. Voilà comment le Nom du Père est authentiquement sanctifié, et pleinement réalisée l'Alliance, la communion vitale, la symbiose entre la Trinité Créatrice et la trinité créée. Les Apôtres étaient assurés de tenir ainsi, par l'essence secrète de l'Evangile, dans cette vue de foi, si simple et si merveilleuse, la vie impérissable qui provient de la Justice. Paul pouvait écrire « L'homme justifié par la foi vivra », mais il était entendu que cette foi, comme le précise Jacques, ait une application pratique, aboutissant à un comportement conforme au Mystère qu'elle professe.

Si la gloire de Marie fut si grande au cours de l'histoire de la piété chrétienne, alors qu'elle ne pouvait pas la partager, en raison de la faiblesse de la foi des chrétiens, quelle ne sera pas cette gloire lorsque

la foi parfaite leur permettra de la suivre ! Le vieux psaume (44) ne prophétisait-il pas que d'autres vierges suivraient celle qui fut introduite dans l'intimité du Roi ? Dans la lumière fulgurante de l'Incarnation, les premières vierges chrétiennes qui furent immolées à l'origine, n'avaient-elles pas l'évidence que leur corps était le temple où soupire l'Esprit de Dieu, attendant une oblation parfaitement lucide, afin d'y susciter une race de Fils pour le Père ? Lorsque les hommes, les mâles, sauront aimer les femmes comme le Christ a aimé l'Eglise, c'est-à-dire d'un amour virginal et oblatif, s'inspirant de son commandement d'amour et de son eucharistie, lorsqu'ils sauront ainsi rendre au Père la Gloire qui lui revient, par le sacrifice parfait de la paternité charnelle, pour être élevés à la dignité de prêtres selon l'Ordre de Melchisédech, alors, oui, quelle gloire pour Marie, et quelle gloire aussi pour Joseph ! C'est alors que les sacrements prendront tout leur sens : le Baptême enlèvera le péché originel, certes, mais les baptisés sauront tout le sens de leur engagement, et en l'évitant, échapperont aux sentences qui le sanctionnent. La Confirmation dans l'Esprit leur apportera le parfait discernement du Dessein du Père, et la force d'en être les témoins dans le monde. L'Eucharistie sera le type de l'union de l'époux et de l'épouse, où le corps est livré comme nourriture de vie. La pénitence sera le total renouvellement baptismal ouvrant toutes les portes de la Miséricorde infinie, pour que soit sauvé ce qui était perdu ! Même les malades se relèveront par l'Onction qui est prescrite pour eux, car nul ne sera exclu de la vie. L'Ordre fera du Prêtre le médiateur du Père auprès de ses fils, du Christ auprès de l'épouse, et par ses mains viendront tous les dons de l'Esprit. Quant au mariage, il ne s'inspirera plus de ce qui se fait par atavisme dans une race aux lèvres souillées, selon la mentalité répandue par celui qui a l'empire de la mort, mais il s'inspirera du premier couple de la nouvelle alliance, qui, au nom de tous, a retrouvé le Dessein éternel, l'Alpha et l'Oméga. ¹

Alors s'accompliront les promesses de Jésus-Christ !

Alors, les filles de Juda, appelées à enfanter dans la joie et l'allégresse, appelées à mettre au monde, à donner la vie à des fils de Dieu pour le peuplement harmonieux de l'Univers, exulteront en raison des Jugements du Seigneur. (Ps.97h/8)

Alors les anciennes sentences seront enlevées, et comme le prophétisait le psaume, comme le redit Marie à la Salette : « Les pierres elles-mêmes se changeront en pain... » Alors, par l'Esprit de Dieu sera renouvelée la face de la Terre, parce que le Royaume, qui n'est qu'en germe dans les cœurs, produira ses fruits : la nature répondra à la Foi pour la restauration de l'Alliance entre tous les vivants.

¹ - Eph.5/20s ; Is.6/5. Léon XIII en instituant la fête de la Sainte famille dit expressément : leur exemple sublime est proposé à tous les chrétiens. Par conséquent, que celui qui peut comprendre comprenne ! L'Alpa et l'Oméga (Ap.22/13).

Alors les hymnes de l'Eglise, chantées sous les voûtes obscures, à la lumière des lampes, perçant faiblement les ténèbres de la nuit de ce monde, transmettant, non sans peine, le dépôt de la foi, la consolation de l'Espérance, rallumant sans cesse la mèche presque éteinte d'une charité mourante, ces hymnes, alors, éclateront au grand jour, au moment où se lèvera sur la Terre le Soleil de Justice. Toute la saveur prophétique qu'ils recèlent resplendira dans une réalisation cosmique. La Création aura livré son sens, et tous les sages diront : « Amen ! » L'histoire aura dénoué ses énigmes, et ses turpitudes seront effacées. Les prophètes et les saints applaudiront dans le triomphe de leur « Alléluia ! » éternel.

Le chant des rachetés reprendra les anciennes formules, auxquelles la pérennité de la Révélation donne d'ores et déjà une saveur d'éternité :

« Comme j'étais toute petite, j'ai plu au Très-Haut,
« et de mes propres entrailles, j'ai enfanté l'Homme-Dieu.

(Antienne de Noël)

« Admirable échange : le Créateur du genre humain, prenant vivant corps, a daigné naître de la Vierge. Devenu homme sans semence,¹ il nous a gratifiés de sa divinité. » (Antienne de la Circoncision)

« Voici un grand mystère qui nous est laissé en héritage : l'Utérus qui ne connaît pas l'homme devient Temple de Dieu. Il n'a pas été souillé Celui qui a pris chair de cette Vierge. Toutes les nations viendront et diront : « Gloire à toi, Seigneur ». (idem)

« Toi, Mère de la piété, l'univers entier te proclame son auxiliaresse ! Assiste tes petits serviteurs, toi qui es bénie !

« La véritable Foi de l'Engendré a supprimé le péché du monde ! Et pour toi la virginité demeure intacte... »

(Hymne Sancta Dei genitrix)

- Fin du chapitre 12 -

- Fin du Livre 2 -

- FIN -

¹ - Sans semence humaine, mais divine !

QUELLE FEMME !

Table des matières

Livre 1

Avertissement	p.2
Chapitre 1 – Jeux.	p.4
Chapitre 2 – Au fil des jours	p.23
Chapitre 3 – De Sabbat en sabbat...	p.48
Chapitre 4 – ...De Sabbat en sabbat.	p.74
Chapitre 5 – Le Sang	p.96
Chapitre 6 – Confidences	p.135
Chapitre 7 – Voyages	p.171-223

Livre 2

Chapitre 8 – Arcanes	p.1
Chapitre 9 – L'Oppression	p.45
Chapitre 10 – Le Cénacle	p.101
Chapitre 11 – le Foyer de Jean	p.154
Chapitre 12 – La Gloire	p.202-245

**« Jesu tibi sit gloria
Qui natus es de Virgine ! »**

**« A toi Jésus la gloire,
« qui est né de la vierge ! »**